Le Smet.

I

LETTRES

CHOISIES

DU RÉVÉREND PÈRE

PIERRE-JEAN DE SMET

DÉPOSÉ

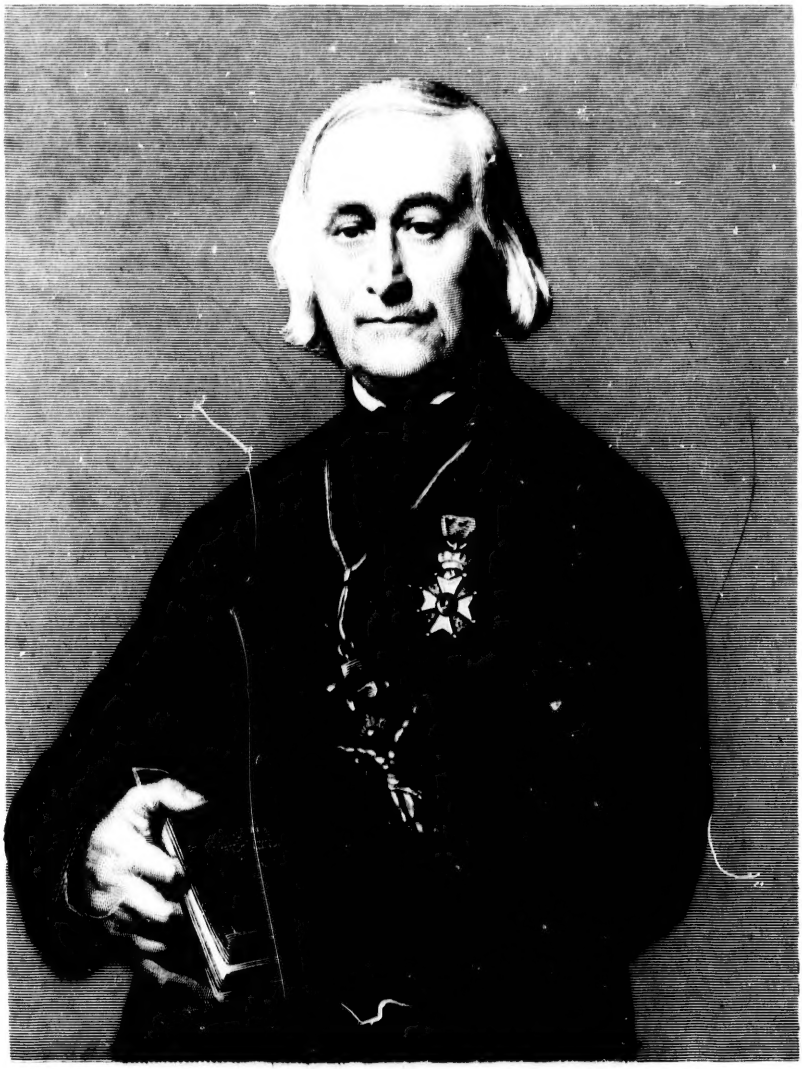
APPROBATION DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES

IMPRIMATUR

Mechliniæ, 9a junii 1875.

J.-B. Lauwers, Vic. Gen.

J. Hungerbuhler



Dessiné par N. de Keyser — Déposé — Gravé par J. Franck

P. J. De Smet S.J.

MISSIONNAIRE AUX MONTAGNES ROCHEUSES

VICTOR DEVARX [illegible] BRUXELLES

LETTRES

CHOISIES

DU RÉVÉREND PÈRE

PIERRE-JEAN DE SMET

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

MISSIONNAIRE AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

1849-1857

TROISIÈME ÉDITION

SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LES MANUSCRITS DE L'AUTEUR
AUGMENTÉE D'UN PORTRAIT ET DE NOUVELLES
NOTES

BRUXELLES
MATHIEU CLOSSON ET Cie
26, RUE SAINT-JEAN, 26

PARIS
H. REPOS ET Cie, ÉDITEURS
70, RUE BONAPARTE, 70

1875

16905

nw
970.7
S638le

PRÉFACE

Nous nous sommes imposé la tâche de publier les œuvres complètes du R. P. De Smet, missionnaire en Amérique (1). — Cet illustre enfant de notre chère Belgique est mort, on le sait, le 23 mai 1873, à Saint-Louis (Missouri) aux États-Unis. Sa carrière apostolique et civilisatrice avait duré cinquante années.

L'établissement de la grande mission des montagnes Rocheuses, entreprise dont les difficultés, les dangers et les succès ne sauraient être justement appréciés que par Dieu

(1) Déjà ont paru, en 1873 : VOYAGES AUX MONTAGNES ROCHEUSES; en 1874 : VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE — ORÉGON. — Même librairie.

seul, a entouré le nom vénéré du R. P. De Smet d'une auréole de popularité, non-seulement dans la Belgique sa patrie, mais dans beaucoup d'autres pays : la Hollande, l'Angleterre, le Canada, l'Irlande, la France, l'Italie, l'Allemagne connaissent l'apôtre des Indiens, et ont applaudi depuis longtemps à ses gigantesques labeurs évangéliques. Nous passons sous silence les États-Unis, où l'opinion publique a placé *Father De Smet* au premier rang des célébrités contemporaines.

La mission ardue à laquelle notre compatriote s'est si généreusement dévoué peut se résumer en ces termes : il a transformé en hommes des êtres malheureux errant dans les forêts ou parcourant l'immensité des prairies et des déserts de l'Ouest ; il a appris à des milliers de misérables païens, qu'on est convenu d'appeler des sauvages, qu'ils ont pour père un Dieu à l'image duquel ils sont créés, et qu'eux aussi, par delà la tombe, peuvent aspirer à un bonheur éternel.

Aussi notre intrépide missionnaire aimait-il ces pauvres Indiens avec la tendresse d'une mère ; ces Peaux-Rouges étaient devenus sa famille adoptive et l'unique objet de ses constantes préoccupations. L'amour qu'il leur portait nous donne la clef de ses fréquents voyages, et des secours matériels de toute nature qu'il sollicitait et obtenait partout en leur faveur. C'est son zèle pour leur bien spirituel qui lui faisait recruter constamment des troupes de jeunes gens au cœur généreux destinés à devenir des ouvriers infatigables dans le vaste champ du Père de famille. Comme il savait les enrôler avec tact et avec prudence ! Aussi nos contrées se sont-elles toujours signalées en répondant à l'appel sympathique de cet athlète de la foi.

Qu'elle est belle la Religion qui fait éclore de si nobles dévouements ! Étrangers aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs de ce monde, désintéressés dans toutes leurs entreprises, nos missionnaries catholiques n'ont

d'autre ambition que celle de faire le bien. C'est le glorieux privilége de l'Église d'engendrer ces héros dont les vertus et les exemples entraînent les hommes à Dieu, but suprême de leur existence.

Les LETTRES CHOISIES que nous offrons au public, et particulièrement à la jeunesse des écoles, feront connaître mieux le grand homme dont nous pleurons encore la perte. Elles mettent en relief les éminentes qualités qui distinguaient le R. P. De Smet.

Plusieurs de ces LETTRES ont paru dans la publication périodique si intéressante et si recommandable, LES PRÉCIS HISTORIQUES. Nous les avons soigneusement passées en revue, collationnées d'après les manuscrits de l'auteur et modifiées, quant à la forme, dans certaines parties. Les notes qui accompagnent et complètent parfois le texte sont le fruit de nos lectures et de nos patientes recherches.

F. DEYNOODT,
S. J.

Bruxelles, 16 juin 1875.

LETTRES

DU

RÉVÉREND PÈRE P. J. DE SMET.

I

Université de Saint-Louis, 1er juin 1849.

Messieurs,

Une courte visite que j'avais faite à quelques tribus de Sioux, dans le Haut-Missouri, lors de mon retour des montagnes Rocheuses, m'avait laissé un vif désir de revoir ces pauvres Indiens ; je voulais juger plus sûrement de leurs dispositions et des espérances que pourrait faire concevoir une Mission au milieu d'eux. C'est dans le courant de l'été de l'année dernière, que mes supérieurs m'ont accordé cette douce satisfaction.

Pour me rendre parmi ces peuplades, il me fallut remonter le Missouri en bateau à vapeur jusqu'à Belle-Vue, village situé sur le territoire

des Ottoes, à la distance de six cent dix milles de Saint-Louis, et ensuite continuer ma course à cheval à travers des plaines immenses, pendant environ vingt-cinq jours. Un voyage dans les belles plaines du grand désert américain, et surtout dans le voisinage de cette magnifique rivière qui descend par d'innombrables torrents des monts Rocheux, offre sans doute beaucoup de charme et pourrait prêter à des descriptions pleines d'intérêt ; mais c'est une matière dans laquelle j'ai eu des devanciers ; ce serait, de plus, donner aux lettres que j'ai l'honneur de vous adresser une extension que je ne puis et n'ose me permettre. Je me bornerai à vous transcrire l'aperçu général qu'en a tracé M. Nicollet. J'ai pu apprécier par moi-même l'exactitude et la fidélité du tableau.

« Jetez un regard sur la vaste étendue d'une plaine, dominez une à une ses ondulations, et porté, comme d'une vague à l'autre, de la vallée sur le coteau, arrivez enfin à l'interminable prairie qui se déroule sous vos yeux, les heures, les jours et les semaines se succéderont, et toujours des émotions pleines de charme et de variété captiveront votre esprit, le spectacle d'inépuisables richesses et de nouvelles beautés fascinera vos regards. Il est sans doute des instants où les ardeurs d'un soleil de feu, et la dure privation d'une eau limpide et propre à étancher la soif qui vous dévore, viennent vous rappeler que les jouissances

les plus pures ont aussi leurs épines ; mais ces épreuves sont rares et de courte durée. La brise rafraîchit presque constamment ces vastes plaines, dont le sol est d'une configuration telle, qu'il rend impossibles les surprises de l'ennemi le plus rusé. La route est un champ de verdure, parsemé de fleurs odoriférantes dont le brillant éclat n'a pour témoin que l'azur du firmament. C'est surtout en été que l'aspect des déserts respire la gaieté, la grâce et la vie, et s'il est un moment où ils doivent attirer toutes les sympathies du voyageur, c'est lorsque l'Indien, à la poursuite du chevreuil et du buffle, anime cette immense solitude de sa présence et de ses mouvements. J'ai pitié de l'homme dont l'âme n'est point émue à l'aspect ravissant d'une magnifique nature. »

Ce fut à Belle-Vue, à neuf milles au delà du *Nebraska*, ou *Rivière Plate*, que commença mon voyage par terre ; de là à l'embouchure du *Niobrarah*, ou l'*Eau qui court*, pendant dix jours de marche, nous ne rencontrâmes aucun Indien, et ne découvrîmes pas le moindre vestige d'habitation. Mais çà et là se distinguaient quelques monticules artificiels, élevés par la main de l'homme ; quelques monceaux de pierres entassées irrégulièrement, et des tombeaux qui contenaient les restes mortels de quelques sauvages, soigneusement enveloppés dans des peaux de buffle ; parfois un poteau solitaire qui marquait l'endroit où quelque brave avait succombé sur le champ de bataille,

où reposait peut-être quelque vieux Nestor du désert. Ces monuments, quoique sans inscription pour raconter de hauts faits ou transmettre des noms à la postérité, sont le tribut d'un cœur affectueux, le témoignage muet du respect que l'Indien porte à la mémoire d'un père ou d'un ami, et du prix qu'il attache à la gloire de ses ancêtres. Quelques troupeaux de buffles, de nombreuses bandes de cerfs, des chevreuils de différentes espèces que notre approche mettait en fuite, furent les seules distractions aux fatigues du voyage.

Pour camper, on choisit des lieux où abonde l'herbe fraîche ; c'est ordinairement sur les bords d'un ruisseau ou d'un étang d'eau douce. Il faut de plus pourvoir à la sûreté de ses chevaux pendant la nuit. Pour prévenir tout accident, on les *enfarge*, — c'est l'expression de nos voyageurs canadiens, — c'est-à-dire on leur lie les deux pieds de devant, afin de les empêcher de trop s'éloigner du camp. Deux ou trois hommes font la garde contre les surprises des sauvages, trop justement reconnus pour les plus habiles voleurs de chevaux. Ces sentinelles nous protégent en même temps contre les attaques des ours et des loups, qui infestent le désert, et qui rôdent incessamment dans le voisinage des campements. Les chevaux, à leur vue, s'effrayent et s'enfuient si l'on n'a pas pris les précautions nécessaires. Il arrive même assez souvent que toutes nos mesures sont inutiles. C'est ainsi que nous perdîmes, un jour, un bel étalon d'un

grand prix. Chaque soir on l'attachait au piquet par une longue et forte corde ; mais dans une de ces épouvantes causées par l'approche des loups, il s'élança avec tant de vélocité à la suite des chevaux qui passaient à ses côtés, qu'arrivé au bout de la corde il se rompit le cou.

Dans une course si longue, par des régions si singulièrement variées, on éprouve assez souvent deux graves inconvénients : le manque d'eau et de bois. Plus d'une fois nous n'eûmes pour alimenter notre feu que la fiente sèche de buffle. Trois fois l'eau nous manqua au lieu de notre campement : c'est une rude épreuve pour l'homme et pour son coursier, surtout après toute une journée de marche, sous le soleil brûlant du mois d'août. Une espèce de tourment encore moins supportable, dans ces moments où la chaleur se fait plus vivement sentir, c'est l'apparence de lacs et de rivières fantastiques qu'on voit au bout de l'horizon, et qui semblent inviter le voyageur épuisé à venir renouveler ses forces sur leurs rives ; le besoin et la fatigue ne laissent entrevoir au loin que verdure, ombrage et fraîcheur. L'illusion ajoute encore au désir d'étancher la soif qui vous dévore. Vous pressez le pas pour arriver au terme ; les heures se succèdent ; le mirage trompeur devient de plus en plus brillant, et toujours le voyageur s'avance haletant, sans soupçonner même que le fantôme fuit devant lui. Dans une région ouverte et élevée, où l'atmosphère est toujours en

mouvement, ce phénomène pourrait bien être produit par la réverbération du soleil sur la surface des plaines, reflétant les couleurs variées de cette verdure sur l'azur du firmament.

Outre les inconvénients qui naissent de la nature du sol, il en est d'autres que l'été ramène toujours avec ses milliers d'insectes. Parmi ceux-ci, le plus à redouter est sans contredit le taon , dont la piqûre a plus d'une fois fait bondir de rage l'animal le plus doux. Heureusement que la Providence semble avoir donné au cheval , dans ces plaines, un défenseur également habile et dévoué ; c'est l'étourneau, que la présence de l'homme n'intimide point , et qui, voltigeant sans cesse autour du cavalier, se place sur la charge ou sur le dos du cheval, pour s'abattre ensuite avec une admirable adresse sur l'insecte malfaisant qui vient assaillir son compagnon de voyage.

Pour nous, nous eûmes à faire une guerre sans relâche à des myriades de maringouins et à leurs alliés les brûlots. Ceux-ci nous tourmentaient pendant le jour ; les autres , plus lâches , nous attaquaient pendant la nuit. Ces ennemis affamés, qui sont le produit des eaux stagnantes et des plantes en décomposition , à l'approche d'un convoi, quittent leurs demeures infectes , et l'accompagnent de leurs bourdonnements plaintifs jusqu'à l'endroit où il cherche en vain à trouver du repos, après les chaleurs et les fatigues de la journée. La tribu ailée sonne aussitôt la trompe guerrière,

et se lançant sur sa victime déjà harassée, l'aiguillonne, l'agite et la poursuit jusqu'à ce qu'elle ait assouvi sa fureur sanguinaire, et obligé l'infortuné voyageur, déjà exténué par la chaleur, à chercher un abri étouffant sous une robe de buffle ou sous une épaisse couverture. Un jour, je fus comme le point d'attaque d'un essaim de fourmis ailées. Elles fondaient sur moi avec une telle impétuosité et en si grand nombre, que j'en fus totalement couvert. J'agitai alors mon mouchoir autour de ma tête, et j'eus bientôt obtenu de mon cheval de laisser bien loin derrière nous cette phalange serrée d'insectes noirâtres, qui remplissaient un espace d'environ un quart de mille.

A ceux qui ont passé leur vie au milieu des joies de la famille, entourés de toutes les délicatesses de l'abondance, un voyage au travers du désert peut paraître une triste réalité des misères et des souffrances humaines ; mais celui qui élève ses pensées au-dessus des choses terrestres et passagères, pour se dévouer au salut de tant d'âmes infortunées qui aimeront et serviront leur Créateur quand elles l'auront connu, celui-là ne peut voir dans toutes les privations du désert, dans toutes les difficultés et les périls qui s'y rencontrent, que de légères incommodités, bien préférables pour lui aux douceurs de l'indolence et aux dangers des richesses. Il a médité ces sublimes paroles du Seigneur : que *le royaume des cieux est le prix de généreux efforts*, *et que c'est la*

violence qui l'emporte ; il se rappelle qu'un Dieu fait homme, *quoiqu'il fût sans péché*, *en porta cependant toute la peine*. Ses souffrances lui apprennent enfin que c'est par les tribulations et les sacrifices qu'il peut entrer au ciel et y conduire ceux qui désirent se ranger et mourir sous l'étendard de la croix.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

II

Université de Saint-Louis, 2 juin 1849.

Messieurs,

Je vous parlais, dans ma dernière lettre, de la guerre incessante et du bourdonnement des maringouins et des brûlots. J'ajouterai à cette ingrate musique le bruit plus effrayant et bien plus désagréable encore des serpents à sonnettes, que nous rencontrâmes souvent dans la région appelée *Mauvaises-Terres*. C'est un plateau très-remarquable dont j'essayerai tout à l'heure de vous esquisser la description, et où le *Petit Missouri*, la *Mankizita-Watpa* ou *Rivière Terre-Blanche*, et le *Niobrarah* prennent leur source.

On y trouve le caméléon aux couleurs variées,

le hideux lézard, la petite grenouille cornue, appelée par quelques-uns, plus classiquement sans doute, du nom de salamandre, et plusieurs espèces de petites tortues. Je fus témoin, dans cet endroit, d'un fait admirable et digne d'être rapporté, produit par l'instinct du serpent à sonnettes. Le reptile se chauffait au soleil, entouré de huit ou dix petits. Dès qu'il m'aperçut, il râla, ouvrit la gueule, et aussitôt toute la couvée s'y réfugia. Je m'éloignai pour quelques instants et revins ensuite : les petits avaient quitté leur tombeau vivant, dans lequel ma présence les fit rentrer de nouveau.

Le sol inculte et aride des *Mauvaises-Terres*, qui désespérera toujours la plus laborieuse industrie et le travail le plus soutenu, compte cependant ses milliers de villages, remplis de mouvement et de vie. Je veux parler des villages nombreux habités par les *chiens de prairie*, dont chaque emplacement couvre une étendue de plusieurs milles, sur un plateau uni où le gazon est court et rare. L'instinct de ces étranges villageois, qui ressemblent assez à l'écureuil, a quelque chose de curieux et d'amusant. Ils arrachent jusqu'à la racine du gazon autour de leurs gîtes, et cependant ce vandalisme reconnaît quelques exceptions. Ils semblent respecter et épargner certaines fleurs qui généralement environnent leurs petites demeures et en rendent l'aspect beaucoup plus agréable : telles sont l'*Hedeoma hirta*, le *Solanum triflorum*, le *Lupinus pusillus*, l'*Erigeron divari-*

catum, le *Dysodia chrysanthemoides*, l'*Ellisia nyctagenea*, le *Panicum virgatum*.

A l'entour de leurs retraites, ils élèvent la terre à environ un ou deux pieds au-dessus du sol, et c'est assez pour les mettre à l'abri des inondations qui, dans la saison des pluies ou à la fonte des neiges, les engloutiraient avec toutes leurs petites espérances. Guidés par un instinct prévoyant, ils ramassent soigneusement les pailles éparses dans la plaine et les portent dans leur asile souterrain, pour se prémunir contre les rigueurs de l'hiver. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent de l'approche d'un cavalier, l'alarme se communique rapidement à tous les citoyens de cette singulière république. Ils quittent leurs habitations, lèvent la tête, dressent les oreilles avec inquiétude, et regardent avec anxiété... Tous se tiennent debout à l'entrée de leurs demeures, ou sur l'ouverture de leurs monticules coniques, et après un court instant de silence, c'est un chorus général d'aboiements perçants et plusieurs fois répétés. Pendant quelques instants on ne voit que vie, mouvement et agitation dans le vaste champ qu'ils habitent. Mais au premier coup de fusil, tout est tranquille, chacun a disparu avec la rapidité de l'éclair. Une petite espèce de hibou et les serpents à sonnettes semblent entretenir des relations amicales avec le chien de prairie : on les voit ensemble à l'entrée des gîtes ; et dans l'alarme générale, à l'approche de l'ennemi, c'est dans le même asile qu'ils cher-

chent leur salut : sympathie assez singulière, dont on ignore encore les motifs et la nature. Le loup et le renard sont leurs plus grands ennemis.

Le mot indien *Mankizita-Watpa*, communément traduit par *Rivière Terre-Blanche*, signifie plus littéralement *Rivière de la Terre-Fumante*. Tout indique dans cette région que des feux souterrains et volcaniques y ont passé. L'eau de cette rivière est fortement imprégnée de limon blanc. Nous campâmes sur ses bords. Une forte pluie venait de laver tous les ravins et les lits secs des ruisseaux et des torrents qui abondent dans les *Mauvaises-Terres*. L'eau ressemblait assez à une bourbe grisâtre. Que faire dans une pareille circonstance? Nous devions, ou nous servir de cette espèce d'eau pour préparer le souper, ou aller nous coucher sans café, sans thé et sans aucun aliment bouilli. C'est un sacrifice auquel on ne se résigne pas facilement dans le désert, surtout après une course à cheval de dix à onze heures, sous un soleil dévorant. Après bien des tentatives inutiles pour purifier l'eau, nous fûmes obligés de nous en servir telle quelle. La soif et la faim rendent l'homme peu délicat; la bourbe, le sucre, le thé et le café furent, après tout, acceptables pour nos estomacs. Le lendemain, nous voyageâmes toute la journée et trouvâmes une belle fontaine, où nous campâmes durant la nuit.

Les *Mauvaises-Terres* que traverse la *Mankizita-Watpa* sont la région la plus singulière que

j aie parcourue dans mes voyages au travers du désert. L'action des pluies, des neiges et des vents sur ce sol argileux est à peine croyable, et l'influence combinée de ces éléments en fait un théâtre aux scènes les plus variées. Aperçues de loin, ces terres se présentent à la vue comme de grands villages, comme de vieux châteaux, mais sous des apparences si extraordinaires, et avec une architecture si capricieuse, qu'on les supposerait appartenir soit à un monde tout nouveau, soit à des âges très-reculés. Ici c'est une tour gothique qui s'élève majestueusement, environnée de tourelles ; d'énormes colonnes semblent y être placées pour soutenir le dôme du firmament. Plus loin, c'est un fort battu par la tempête, entouré de murs dentelés. Ses vieux parapets paraissent avoir soutenu pendant des siècles les assauts successifs des neiges, des pluies, des secousses souterraines et de la foudre. On y voit des coupoles aux proportions colossales, et des pyramides qui rappellent les travaux gigantesques de l'ancienne Égypte. Les agents atmosphériques les travaillent et les attaquent de telle sorte, que probablement deux années de suite ne passent pas sur les cimes de ces étranges constructions, sans les refondre ou les détruire. Cette terre, qui se durcit facilement au soleil, est ou grisâtre, ou d'un blanc éclatant; elle s'amollit et se mêle facilement avec l'eau. La *Mankizita-Watpa* est le grand égout de ce désert, et répond admirablement au nom que les sauvages lui ont donné.

L'industrie du colon essayerait en vain de labourer et d'ensemencer cette terre mouvante et stérile ; jamais la moisson ne viendrait couronner ses efforts. Mais si elle n'offre aucun intérêt au laboureur et peu au botaniste, le géologue et le naturaliste y trouveraient une abondante matière d'études et d'observations. Ils y recueilleraient un monde de pétrifications de toutes les grandeurs et de toutes les espèces ; ils y verraient des débris curieux du mastodonte ou mammouth, le plus grand des quadrupèdes connus, mêlés avec ceux du petit lièvre des montagnes. J'ai vu des têtes entières très-bien conservées, des cornes, des tortues d'une grandeur énorme que deux hommes pouvaient à peine soulever. Toutes portaient distinctement les empreintes de leur nature primitive (1).

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

(1) Le docteur Heyden, géologue américain, a parcouru ce désert en 1855, et en est revenu avec une forte cargaison de spécimens pour enrichir les musées de Washington. (*Note de la présente édition.*)

III

Université de Saint-Louis, 4 juin 1849.

Messieurs,

Il me reste à vous donner quelques détails sur les sauvages que j'ai pu visiter. Dans aucune de mes courses précédentes, je n'avais rencontré des Ponkahs ; cette fois, je trouvai toute la tribu rassemblée à l'embouchure du *Niobrarah*, leur résidence favorite dans la saison des fruits et à l'époque de la récolte du maïs. La manière dont ils abordèrent mes compagnons de voyage semblait ne présager rien de bon, et faillit avoir les suites les plus fâcheuses. Il paraît, en effet, qu'ils ne méditaient rien moins qu'une attaque sur la petite troupe de blancs qui, au nombre de quinze

seulement, escortaient un waggon de marchandises destinées à la compagnie des pelleteries. Du moins, ils avaient l'intention de piller ce convoi et de mettre à mort un des voyageurs, sous prétexte qu'il venait du pays des Pawnées, où un de leurs guerriers avait perdu la vie. Je vous donne ici la formule laconique du raisonnement d'un de ces barbares, tandis qu'il couchait en joue sa victime. « *Mon frère a été tué par un Pawnée. Tu es l'ami reconnu des Pawnées. Je dois le venger par ta mort, ou recevoir en chevaux ou en couvertures la dette* (valeur) *de son corps.* »

Voilà malheureusement où en sont réduites les idées de justice chez les sauvages. Un Indien a-t-il été tué par un blanc, tout homme de la même tribu se croit en droit d'user de représailles envers le premier blanc qu'il rencontre, quelque soit le pays qui ait vu naître celui-ci, ou de quelque partie du monde qu'il arrive.

J'avais pris les devants ; mais au premier signal d'alarme, je fis volte-face vers le lieu du danger. Aussitôt l'air retentit des cris répétés : *La Robe noire arrive ! la Robe noire arrive !* La surprise et la curiosité arrêtent l'œuvre de pillage. Les chefs demandent des explications et donnent aussitôt aux spoliateurs l'ordre de se tenir en respect et de rendre ce qu'ils avaient déjà volé ; ils se pressent alors autour de moi pour me serrer la main (cérémonie qui dura longtemps, car ils étaient plus de six cents) et nous conduisent en

triomphe à notre campement sur les bords du *Niobrarah*. De mon côté, je fais une petite distribution de tabac, présent qu'ils semblent apprécier plus que tout autre ; on fume fraternellement le calumet qui passe de bouche en bouche, et bientôt ils me prodiguent, ainsi qu'à mes compagnons, les marques les plus affectueuses de bienveillance et de respect. Telle fut l'heureuse issue d'une rencontre qui nous avait d'abord inspiré de si justes craintes. Mais les vues miséricordieuses de la Providence s'étendaient encore plus loin. Ils me prièrent de les accompagner dans leur village, à quatre milles de là, pour y passer la nuit au milieu d'eux. Je me rendis d'autant plus volontiers à leur invitation, qu'elle devait me procurer une occasion favorable de leur annoncer les vérités de la foi. Aussi ne perdis-je point de temps, et, peu après mon arrivée , toute la tribu , au nombre de plus de mille personnes, se trouvait rangée autour de la *Robe noire*. C'était la première fois que les Ponkahs entendaient prêcher Jésus-Christ par la bouche de son ministre. Leur sainte avidité et l'attention qu'ils prêtèrent à mes paroles me firent prolonger mes instructions bien avant dans la nuit.

Le lendemain, je baptisai un grand nombre de leurs petits enfants, et quand le moment de la séparation fut arrivé, ils me prièrent avec les plus vives instances de renouveler ma visite et de venir me fixer au milieu d'eux. « *Nous écouterons volontiers la parole du Grand-Esprit*, me disaient-ils,

et nous nous soumettrons à ses ordres que tu nous feras connaître. » En attendant que leurs vœux puissent s'accomplir, je me crus très-heureux de rencontrer là un métis (1) catholique assez bien instruit dans sa religion, qui me promit de leur servir de catéchiste.

Cette attention si extraordinaire des sauvages, et cette espèce d'avidité qu'ils apportent à entendre la parole de Dieu, doivent paraître surprenantes dansun peuple qui semble réunir toutes les misères intellectuelles et morales. Mais l'Esprit du Seigneur souffle où il lui plaît ; ses grâces et ses lumières préviennent et aident des hommes que l'ignorance a rendus méchants, bien plus qu'une volonté perverse et désordonnée. Du reste , ce même Esprit qui obligea les plus rebelles à s'écrier avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » peut aussi adoucir les cœurs les plus farouches, échauffer les plus froids, produire la paix, la justice et la joie là où auparavant régnaient l'iniquité, le trouble et le désordre. Le grand respect et la grande attention que les pauvres Indiens témoignent, dans toutes les occasions, au missionnaire qui vient leur annoncer la parole de Dieu, sont pour celui-ci la source de beaucoup de consolations et d'encouragements. Il trouve le

(1) Métis, qui est né d'un blanc et d'une Indienne (d'Amérique), ou d'un Indien (d'Amérique) et d'une blanche ; on dit mulâtre quand il s'agit de l'enfant d'un blanc et d'une négresse, ou d'un nègre et d'une blanche. (*Note de la présente édition.*)

doigt du Seigneur dans les manifestations spontanées de ces hommes malheureux.

La langue des Ponkahs diffère peu de celle des Ottoes, des Kansas et des Osages. Intrépides et d'une bravoure éprouvée, ils savent, malgré leur petit nombre, se faire redouter de leurs voisins, plus nombreux. On pourrait bien les appeler les Têtes-Plates des plaines à cause de leur courage. Quoique attachés par goût à la vie nomade, ils ont cependant commencé à cultiver quelques champs de maïs, de citrouilles et de patates.

Voilà donc une terre encore en friche, mais qui n'attend qu'une main généreuse et charitable pour porter des fruits dignes de la céleste rosée. Le Seigneur pourrait-il refuser sa grâce et ses secours à l'homme apostolique qui abandonne tous les avantages de la vie civilisée, pour venir, au milieu des privations de tout genre, apprendre au pauvre sauvage les vérités salutaires et si consolantes de l'Évangile ?

Quand je pense aux espérances que me font concevoir les tribus de l'ouest et du nord des États-Unis, je ne puis m'empêcher de bénir la bonté et la miséricorde de mon Sauveur, et de trembler en pensant combien redoutables sont les jugements de sa justice. Tandis que l'Europe, ébranlée par les efforts incessants d'une impiété savante, semble n'avoir plus de force et de vigueur que pour secouer ce joug divin que le sang de Jésus-Christ a rendu si doux et si léger, l'infortuné habitant du

désert lève ses mains suppliantes vers le ciel, et lui demande, dans toute la sincérité de son cœur, de connaître la vraie foi, d'être dirigé dans les sentiers qui conduisent au vrai bonheur. Tandis qu'au centre même du catholicisme (1), les ministres du Seigneur succombent sous l'oppression, la providence de Dieu, impénétrable dans ses vues, leur prépare secrètement les vastes solitudes d'un hémisphère éloigné. Peut-être est-ce là que le divin Maître fixera son sanctuaire, et se choisira de nouveaux adorateurs, dont les cœurs simples ne feront entendre que les accents de la reconnaissance.

Je suis avec le plus profond respect et en me recommandant à vos bonnes prières,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

(1) Il est fait allusion aux événements révolutionnaires dont Rome fut le théâtre en 1848 et à la suite desquels le Souverain Pontife Pie IX, ne se croyant plus en sûreté dans la capitale de ses États, se vit obligé de prendre la fuite le 24 novembre au soir. Il se réfugia à Gaëte, dans le royaume de Naples. (*Note de la présente édition*)

IV

Université de Saint-Louis, 5 juin 1849.

Messieurs,

Il est temps de passer aux Sioux, dont j'atteignis le territoire peu de jours après ma visite aux Ponkahs. M. Campbell, un des meilleurs interprètes de ces contrées, s'offrit généreusement à m'accompagner chez les différentes tribus de cette nation. La connaissance qu'il a du pays et des mœurs de ces Indiens, ainsi que l'amitié et le respect qu'ils lui portent, contribuèrent beaucoup à faciliter mes rapports avec eux. Je dois en même temps ajouter, comme un tribut de ma juste reconnaissance, que les officiers du Fort-Sully et du Fort-Pierre m'accueillirent avec la bienveillance la plus déli-

cate, et que l'efficacité de leur concours aida puissamment à rendre plus faciles et plus fructueuses mes relations avec les sauvages.

J'ai fait plusieurs fois la remarque, dans d'autres lettres, que les Indiens qui habitent la vallée du Haut-Missouri sont, en général, plus cruels que ceux qui séjournent à l'ouest des montagnes Rocheuses. Cela provient probablement des guerres presque incessantes qu'allument entre eux l'amour du pillage et le désir de la vengeance. A l'époque de ma visite chez les Sioux, une troupe de ces barbares revenait d'une guerre contre les Mahas, avec trente-deux chevelures humaines arrachées à des vieillards sans défense, à des femmes et à des enfants dont les pères et les maris étaient partis pour la chasse. Ils attachent ces abominables trophées de leur honteuse victoire au bout de leurs lances ou au mors de leurs chevaux, lorsqu'ils font leur rentrée dans le village après le combat. A la vue de ces dépouilles, la tribu entière jette des cris de joie, et tous se font une fête d'assister aux cérémonies atroces de la *Danse* et du *Festin de la chevelure*, célébrées au milieu des vociférations les plus discordantes et des contorsions les plus horribles. Ils plantent, à cette occasion, un poteau vermillonné au milieu du camp; les guerriers l'entourent et agitent dans leurs mains les chevelures qu'ils ont rapportées du champ de bataille; chacun d'eux hurle sa chanson de guerre au son lugubre d'un tambour grossier; puis, donnant

tour à tour son coup de casse-tête au poteau, il proclame les victimes que sa hache a immolées et montre avec ostentation les cicatrices des blessures qu'il a reçues.

Tel est encore aujourd'hui l'état de barbarie où vivent ces tristes Indiens. Ils n'entreront point en campagne sans avoir tâché d'attirer sur eux les faveurs du Grand-Esprit, soit par des rites diaboliques, soit par des jeûnes rigoureux ou par des macérations et d'autres peines corporelles. Ils vont même jusqu'à se couper les phalanges des doigts. Ajoutez aux profondes ténèbres du paganisme un débordement de mœurs effrayant, et vous aurez une faible idée de l'affreuse position de ces infortunées tribus. Eh bien, ces mêmes hommes me reçurent à bras ouverts, comme un envoyé du Grand-Esprit. Une vive émotion, peinte sur tous les visages, accompagnait en eux l'attention la plus respecteuse à mes discours, pendant que je les instruisais des grandes vérités de notre religion.

Un événement, qui survint deux jours après mon arrivée au Fort-Pierre, contribua beaucoup à augmenter en ma faveur la confiance des sauvages. Le voici tel qu'il se passa. La tribu des Ogallallas avait pénétré hostilement sur les terres de leurs voisins les Absharokés (ou Corbeaux), et leur avait livré bataille. Ceux-ci se défendirent en braves, mirent les agresseurs en déroute et leur tuèrent dix ou douze guerriers. Ils avaient

même usé d'un système de châtiment qui couvre à jamais d'infamie la tribu qui en a éprouvé les effets ; ils avaient chassé les Ogallallas avec la verge et le bâton. Ce qui signifiait, selon eux, que leurs adversaires *ne valaient ni le plomb ni la poudre qu'il aurait fallu employer pour les mettre à mort*. Une défaite si honteuse décourage l'Indien, et il n'ose plus se présenter devant un tel ennemi.

Dans cette affaire, le chef de la peuplade vaincue, nommé le *Poisson-rouge*, avait perdu sa fille, prisonnière des Corbeaux et conduite par eux en captivité. Triste et humilié, il quitta les loges de sa tribu, que la perte de son honneur et la mort de tant de guerriers plongeaient dans le deuil et l'affliction. Ce fut le lendemain de mon arrivée au Fort-Pierre qu'il s'y présenta lui-même. L'objet de son voyage était d'obtenir, par l'entremise des officiers du fort, la liberté de sa fille ; il offrait pour sa rançon quatre-vingts belles robes de buffle et ses meilleurs chevaux. Dans la visite qu'il me fit, tenant ma main serrée dans les siennes, les larmes aux yeux et le cœur brisé par la douleur, il m'adressa ces paroles souvent interrompues par ses sanglots : « *Robe noire, je suis un père bien malheureux. J'ai perdu ma fille bien-aimée. Aie pitié de moi. J'ai appris que la médecine* (la prière) *des Robes noires est puissante auprès du Grand-Esprit. Parle au Maître de la vie en ma faveur, et je conserverai encore l'espoir de revoir mon enfant.* »

A ce peu de paroles, que les émotions du vieillard rendaient singulièrement éloquentes, je répondis que je prenais part à son affliction, mais que lui-même devait préparer les voies aux faveurs du Ciel, et que ce serait par des actions honnêtes qu'il obtiendrait du Grand-Esprit l'accomplissement de ses vœux. J'ajoutai que, sans doute, le Maître de la vie avait été offensé par cette coupable attaque contre les Corbeaux, dont lui-même avait été le principal moteur, en sa qualité de grand chef, et qu'à lui-même il devait attribuer l'infortune de sa fille et tous les malheurs qui avaient été la suite de cette expédition. Je l'engageai à renoncer désormais à toute agression injuste contre ses voisins, et à presser sa tribu d'écouter les ordres du Grand-Esprit que je venais leur communiquer. Je finis en lui parlant des miséricordes du Seigneur, qui écoute toujours la voix des affligés, pourvu qu'ils veuillent l'aimer et le servir. Je lui promis aussi le secours de ma prière ; et lui, de son côté, promit de suivre mes conseils.

Le *Poisson-rouge* retourna bientôt après dans sa tribu et rassembla tous les principaux chefs pour leur communiquer ce qui s'était passé au fort, et particulièrement ses entretiens avec la *Robe noire* au sujet de sa fille. Au même instant un cri de joie se fait entendre à l'extrémité du camp. On accourt de tous côtés ; on s'informe ; on annonce enfin la joyeuse nouvelle *que la fille cap-*

tive s'est échappée saine et sauve des mains de ses ennemis. Le vieux chef ose à peine croire ce qu'il entend. Il se lève, et, au sortir de sa loge, il a la douce consolation de revoir cette enfant chérie, que la Providence vient de lui rendre. Jugez, si vous le pouvez, de son étonnement et de son bonheur, que partage avec joie toute sa tribu ! Toutes les mains se lèvent vers le ciel pour remercier le Grand-Esprit de la délivrance de la captive. Le bruit en vola bien vite d'une peuplade à l'autre ; et cette heureuse coïncidence, que la divine Providence permit pour le bien des Ogallalas, fut pour eux la preuve certaine du grand pouvoir de la prière chrétienne, et contribuera, j'espère, à raffermir ces pauvres sauvages dans leurs bonnes dispositions.

Le nombre d'enfants métis et indiens baptisés chez les Sioux s'élève à plusieurs centaines. Je conférai le même sacrement à six adultes fort avancés en âge, dont deux étaient nonagénaires et habitaient une petite loge en peau de buffle, où un pauvre feu réchauffait à peine leurs membres glacés par les années. Ils me reçurent avec bonheur. Je leur parlai du Grand-Esprit, de la nécessité du baptême, de la brièveté de la vie, de l'éternité heureuse ou malheureuse qui doit suivre. Ils écoutèrent avec avidité les instructions que je leur répétai pendant plusieurs jours, et reçurent enfin le sacrement de la régénération. Ils ne se lassaient pas de me redire qu'ils n'avaient jamais

cessé d'aimer le Grand-Esprit, et qu'ignorant des prières plus convenables, ils lui avaient offert chaque jour les prémices du calumet.

Ceci me rappelle un fait assez insignifiant par lui-même, mais qui n'a pas moins été pour moi la source d'une bien vive consolation. A mon arrivée dans la tribu des *Brûlés*, je fus singulièrement surpris de me voir abordé par un enfant de quinze ans environ, à qui ma présence semblait causer une joie qu'il serait difficile de décrire. Quelques petites caresses, par lesquelles je répondis à cette manifestation si extraordinaire de contentement, me concilièrent si bien son affection que les efforts et les menaces des sauvages qui m'entouraient ne purent le séparer que momentanément de ma personne. A peine l'avait-on éloigné par la violence, qu'un petit détour le ramenait à mes côtés ; il pénétrait même dans le grand conseil des chefs, où la diplomatie assez expéditive des *Brûlés* agitait les questions dont mon arrivée au milieu d'eux exigeait la solution. La nuit vint mettre fin aux délibérations de l'assemblée, et dut me soustraire aussi aux incessantes caresses de mon nouvel ami. Son front extrêmement étroit et aplati, son regard niais, ses gestes désordonnés m'avaient bientôt fait comprendre qu'il était du nombre de ces êtres chez qui le défaut de raison est une sauvegarde contre la perte de l'innocence, et je me déterminai à le régénérer le lendemain dans les eaux salutaires du baptême. Je fis donc rassembler toute

la tribu, et après avoir donné une courte explication des bienfaits du sacrement que j'allais conférer, je leur parlai du bonheur qui était réservé pour toute l'éternité à un être en apparence si vil, et qui n'avait été jusqu'alors que l'objet de leur mépris ou au moins de leur pitié. Cette allocution fit sur mon nouvel auditoire une profonde impression, et fut suivie de nombreuses demandes pour obtenir la grâce d'appartenir au Grand-Esprit, comme mon pauvre Pascal (c'est le nom du petit bonhomme), qui est entouré maintenant du respect, je dirais presque de la vénération de toute sa tribu. Mais ne devant rester au milieu d'eux que peu de jours, je me contentai de baptiser un grand nombre de leurs enfants ; aux autres je fis espérer que, plus tard, nous reviendrions les visiter, et que nous pourrions alors les instruire et leur accorder ainsi plus utilement la faveur qu'ils sollicitaient.

Il existe parmi les Indiens une coutume qui fatigue beaucoup l'étranger ou le missionnaire visitant un de leurs villages. Immédiatement après son arrivée, un grand nombre de festins se donnent en son honneur. La politesse sauvage exige qu'il accepte toutes les invitations. L'Indien prépare aussitôt tout ce qu'il a de meilleur et de plus délicat. Le chien gras, qui remplace ici le veau, est le mets le plus recherché ; il est réservé pour les grandes occasions. Viennent ensuite les langues, les côtes de buffle, etc., etc., et une grande variété de fruits, de grains et de racines.

Dans tous les camps que je visitai, je fus conduit d'un festin à l'autre par les principaux chefs. Partout on me présenta un plat si bien rempli de leurs friandises, que chaque portion aurait pu me suffire pendant plusieurs jours. Il faut que tout soit consommé. La chose serait impossible, si l'on n'avait pas l'heureux privilége d'amener un ou deux *mangeurs* avec soi. Dans quelques camps sioux, on permet aux invités de toucher seulement le plat et de l'emporter dans leur loge.

Dans les différents camps que je visitai, je fis présent à chacun des grands chefs d'une médaille à l'effigie de notre très Saint-Père le Pape Pie IX. A ce sujet, je leur expliquai la haute position du grand chef de toutes les *Robes noires*, le respect, la vénération et l'amour que toutes les nations fidèles au Grand-Esprit témoignent à son représentant sur la terre, etc., etc. Aussitôt on apporta le calumet, et après l'avoir offert d'abord au Maître de la vie, en implorant ses bienfaits, les sauvages, dans leur naïve simplicité, le présentèrent à son chef visible, me priant de lui faire connaître l'estime et l'amour qu'ils lui portent et le désir ardent qu'ils ont d'écouter les *Robes noires* envoyées en son nom.

Dans une distribution de médailles aux sauvages, des explications deviennent nécessaires ; car étant naturellement superstitieux, ils attachent souvent plus que du respect à ces sortes d'objets. Un chef sioux m'en donna une preuve bien étrange. Comme

je lui pendais au cou la médaille de Pie IX, il m'en témoigna une joie et une reconnaissance extraordinaires. « *Je la placerai*, me dit-il, *avec mon Manitou de la guerre ; elle saura me rendre aussi sage dans les conseils de paix, que l'autre a su me rendre fort dans les combats.* » Je lui demandai le sens de ces paroles. Il ouvre aussitôt une petite boîte et en sort un rouleau enveloppé soigneusement dans une peau de chevreuil ; il le déroule, et à ma grande surprise, je vois l'image coloriée du général *Diebitsch* (1), en grand uniforme et monté sur un beau coursier. Depuis plusieurs années, le Russe avait été le Manitou de la guerre

(1) Jean-Charles-Frédéric-Antoine comte DIEBITSCH, général russe, né en 1785 à Grossleippe (Silésie), entra d'abord dans les cadets de Berlin (1797-1805), puis passa au service de la Russie. Il se distingua dans les batailles d'Austerlitz, de Friedland, de Dresde et de Leipzig. Lieutenant général en 1813, il engagea les alliés, en 1814, à se porter sur Paris, après les défaites qui avaient marqué la campagne de France. Alexandre l'attacha, plus tard, à sa personne, le nomma major-général de l'armée, 1820, et se fit accompagner par lui à Tangarog. A l'avénement de Nicolas Ier, Diebitsch montra, dans la répression de la révolte du prince Troubetzkoï, la plus grande décision, 1825. Nommé gouverneur des colonies militaires, il s'illustra encore, dans la guerre de Turquie, par la prise de Varna, 1828, et surtout par le passage des Balkans, 1829 : exploit que Nicolas Ier récompensa en donnant à Diebitsch le surnom de *Zabalkanski* (l'*au delà-Balkanien*) et le titre de feld-maréchal. Envoyé contre les Polonais insurgés, il leur livra la bataille d'Ostrolenka, et mourut du choléra près de Pultusk (juin 1831). (*Note de la présente édition.*)

du chef sioux, qui l'invoquait et lui présentait le calumet avant toutes ses entreprises contre l'ennemi, et lui attribuait toutes les victoires qu'il remportait. J'ai tâché de désabuser le pauvre Indien de son étrange culte, et j'ai l'espoir que mes efforts n'ont point été inutiles.

Je l'ai déjà dit, on m'a envoyé chez les tribus siouses pour sonder leurs dispositions au point de vue religieux et moral. La courte relation que j'ai l'honneur de vous présenter fait connaître le résultat de ma visite. Tout ce que je viens de raconter sur ces pauvres habitants du désert n'est pas très-encourageant pour un missionnaire. Il y a loin de ces sauvages aux Têtes-Plates et à tant d'autres Indiens qui demeurent à l'ouest des montagnes Rocheuses. Ces premiers enfants de mon apostolat m'ont donné des consolations que je chercherais en vain chez les Sioux. Une mission parmi ces derniers serait-elle donc sans espoir de succès ? Le peu d'expérience que j'ai pu acquérir, et mon séjour au milieu d'eux m'inspirent plus de confiance en Celui qui tient entre ses mains les cœurs les plus durs et les volontés les plus récalcitrantes. J'espère que, dans le courant de cette année, quelque chose sera fait en faveur de ces malheureux Indiens , si longtemps privés des secours de la religion. Le même bonheur sera accordé à la nation des Pieds-Noirs, qui compte déjà onze cents néophytes dans son sein. C'est une bonne œuvre dont les prières des pieux asso-

ciés de la Propagation de la Foi contribueront puissamment à aplanir les difficultés.

Je quittai les terres supérieures du *Niobrarah* et de la *Mankizita*, vers la fin d'octobre 1848, avant la saison des pluies et des neiges. Ces lieux sont le séjour où différentes tribus des Sioux se rendent en automne, pour faire la chasse aux animaux sauvages qui y abondent alors, et afin de se pourvoir de peaux et de viande pour l'hiver qui approche. La consommation de peaux dans le Missouri doit être immense, car tous les Indiens s'en servent pour la construction de leurs loges, pour les harnais de leurs chevaux et pour leurs habillements. L'année dernière, cent dix mille peaux de buffle et autres dépouilles de cerf, de gazelle, de chevreuil, de grosse corne, de loutre, de castor, etc., et vingt-cinq mille langues salées ont été reçues dans les magasins de pelleteries à Saint-Louis. Par là vous aurez une idée du nombre extraordinaire de buffles tués, et de l'étendue du vaste désert qui sert de pâturage à ces animaux.

Nous partîmes en esquif du Fort-Sully, qui se trouve près de l'embouchure de la petite Rivière-à-Médecine. Notre voyage fut des plus heureux. Le temps était magnifique, et les deux rives du Missouri, peuplées dans cette saison d'une quantité extraordinaire de gibier de toute espèce, offraient le spectacle le plus gracieux et le plus varié, en même temps qu'elles ouvraient un vaste champ à la convoitise et à l'habileté de nos chasseurs.

Parvenus à Council-Bluffs, le ciel, qui jusqu'alors avait été clair et serein, changea tout à coup pour faire place aux vents, à la tempête, et à d'épais nuages de neige qui nous accompagnèrent pendant deux jours ; nous nous réfugiâmes dans une forêt profonde pour nous mettre à l'abri de la tourmente. Le miel qui y abondait fut notre principale ressource. Un seul peuplier que nous abattîmes nous en fournit bien au delà de nos besoins.

Nous fîmes peu de progrès pendant dix jours, à cause des vents contraires, des pluies et des neiges. Avant d'arriver à l'embouchure du Grand-Tarkio, le Missouri était tellement couvert de glaçons, que, dans notre frêle barque, nous nous trouvâmes exposés aux plus grands dangers, surtout à cause d'un très-grand nombre de chicots dont le lit de la rivière est parsemé, et qui montrent ou cachent de tous côtés leurs têtes menaçantes. Ce sont des arbres ou des troncs d'arbres que la rivière détache et enlève de ses bords, et dont les racines s'enfoncent fort avant dans la vase. Comme il n'y a, dans ce pays, ni chaussées ni digues qui empêchent la rivière de s'étendre, souvent des forêts entières sont déracinées et englouties ; elles causent beaucoup d'embarras et parfois des obstacles insurmontables à la navigation.

La prudence nous fit abandonner notre esquif. Je louai un chariot de fermier, qui nous conduisit sains et saufs à Saint-Joseph, après une course de deux jours à travers une grande forêt qui borde

le Missouri. Le bateau à vapeur que j'espérais y trouver était parti la veille de mon arrivée, et ainsi l'occasion d'un prompt retour à Saint-Louis parut perdue pour moi. Je pris la résolution de faire tout mon possible pour rejoindre le bateau. A bien des personnes cette tentative paraîtrait une folie. Courir après un steamer qui marche sous une forte pression de vapeur paraît certainement ridicule. Je comptais sur les nombreux bancs de sable auxquels le navire pouvait difficilement échapper sans être retardé, surtout dans la saison avancée. J'avais bien calculé : vingt-quatre heures après, j'étais à bord.

Je me suis trouvé pendant quatre mois, nuit et jour, exposé au grand air, et, comme dans tous mes autres voyages, je ne m'étais servi pour lit que d'une simple robe de peau de buffle. Ma santé avait constamment été bonne sans que j'eusse ressenti la moindre atteinte du plus petit rhume. A peine fus-je exposé pendant un seul jour aux chaleurs du poêle de la cabine qu'un grand mal de gorge me saisit. Ce fut ma première indisposition dans mon long voyage. Enfin j'arrivai à Saint-Louis, où les charmes de la vie commune m'eurent bientôt fait oublier les fatigues de mon expédition.

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Messieurs,

Votre très humble et obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

P. S. Voici une liste des principales essences qui composent les forêts situées sur les deux bords du Missouri. Elle sera, j'espère, agréable aux amateurs de botanique.

Populus canadensis.
Platanus occidentalis.
Celtis crassifolia.
Gleditschia triacanthos.
Robinia pseudo-acacia.
Juglans olivæformis.
Cornus florida.
Aralia spinosa.
Gymnocladus canadensis.
Morus alba et rubra.
Laurus sassafras.
Ulmus americana.
Acer rubrum et saccharinum.
Diospyros virginiana.
Salix nigra.
Cornus sericea.
Prunus serotina.
Pyrus.
Castanea pimula et americana.
Quercus palustris, macrocarpa et pimula.
Annona triloba.
Betula nigra, lenta et papyracea.
Sambucus canadensis.
Juglans nigra et squammosa.
Corylus americana.
Fraxinus americana.
Pinus.
Juniperus virginiana.
Vaccinium resinosum.
Magnolia fragrans.

V

Université de Saint-Louis, 10 juin 1849.

Messieurs,

Pour compléter l'aperçu que j'ai eu l'honneur de vous présenter dans mes dernières lettres, sur les tribus de l'ouest des États-Unis, je me propose de raconter certains faits touchant l'état actuel des Indiens du haut Missouri et des montagnes Rocheuses.

Les faits — telle est du moins mon opinion — révèlent clairement le triste avenir qui, à une époque peu éloignée, attend ces sauvages, si l'on n'emploie des moyens efficaces pour prévenir les malheurs dont ils sont menacés. Mes visites à plusieurs tribus sauvages, et surtout celle que

j'ai faite en dernier lieu à la grande nation des Sioux, n'ont fait que confirmer les fâcheuses prévisions qu'avait fait naître en moi l'expérience acquise par un long séjour parmi ces enfants abandonnés. Ces mêmes vues, je les ai communiquées, en substance, à un agent honorable des États-Unis, qui travaille avec ardeur et constance à l'amélioration de la condition des Indiens, et qui joint, autant qu'il est en son pouvoir, l'emploi des moyens aux louables désirs de son cœur.

J'ai traversé à plusieurs reprises les vastes plaines qu'arrose le Missouri avec ses principaux tributaires, tels que la Platte ou Nébraska, la Roche-Jaune, la Mankizita-Watpa, le Niobrarah, le Tchan-Sansan, appelé par les blancs la *Rivière à Jacques*, le Wassecha ou Vermillon, et les trois grandes fourches supérieures qui donnent naissance au Missouri, c'est-à-dire le Jefferson, le Gallatin et le Madison. Longeant la branche du nord et la branche du sud du Saskatchewan. j'ai pénétré à trois cents milles dans l'intérieur des forêts et des plaines qui bordent l'Athabasca. Partout les blancs, les métis et les naturels, qui habitent ces régions, s'accordent à dire que le buffle, le cerf et la biche, l'orignal ou le daim américain diminuent d'une manière alarmante, et que, dans peu d'années, ces races d'animaux auront entièrement disparu. Le territoire que traverse l'Athabasca fournissait, il y a quelques années, une chasse abondante à la plus grande partie de la

nation des Crees et à une tribu d'Assiniboins, qui, une soixantaine d'années auparavant, s'était détachée du corps principal de leur nation. Eh bien, sur cette vaste étendue de terrain, je ne rencontrai, dans un de mes voyages, que trois familles, savoir : un vieux Iroquois avec ses enfants et ses petits-enfants, au nombre de trente-sept ; une famille de métis, composée de sept personnes ; et un Sioux, avec sa femme et ses enfants. C'est que les Crees et les Assiniboins, jadis les habitants de ce désert, ont été forcés de suivre la trace du buffle, et commencent à empiéter sur le territoire des Pieds-Noirs. J'ai séjourné longtemps parmi les Têtes-Plates et les Kalispels ; j'ai visité, à des époques différentes, les Koetenays, au nord, et les Soshonies ou Serpents, au sud. Leurs vastes territoires, qu'arrosent les branches principales de la Colombie supérieure et le Rio-Colorado occidental, étaient autrefois abondamment pourvus de toute espèce de gibier, qui leur fournissait le vêtement et la nourriture.

Mais aujourd'hui que le buffle a disparu de ces contrées, les pauvres Indiens se voient forcés d'aller passer une bonne partie de l'année à l'est des montagnes Rocheuses pour chercher leur unique moyen de subsistance. Souvent aussi, poursuivant leur proie, ils sont entraînés jusque dans l'intérieur du pays des Corbeaux et des Pieds-Noirs, et obligés de s'y frayer un chemin les armes à la main. Les Yanctons et les Santees, tribus siouses,

commencent à empiéter sur le *pays de chasse* des Brûlés, partie de la nation des Sioux. Les Ponkahs se trouvent souvent dans la nécessité d'aller chasser sur les terres des Sioux et des Sheyennes. Autrefois les Iowas, les Omahas et les Ottoes subsistaient principalement du produit de leur chasse au buffle ; aujourd'hui on les voit réduits à l'état le plus pitoyable, n'ayant pour toute nourriture qu'une bien petite quantité de chevreuils, d'oiseaux et de racines sauvages. Leur misère est telle, qu'ils sont forcés, pour se procurer le nécessaire, de battre la campagne dans tous les endroits, et par petites bandes ; très-heureux s'ils échappent aux embûches d'un ennemi plus puissant qu'eux, et qui souvent massacre les vieillards, les femmes et les enfants. Il n'est pas rare ici d'avoir à déplorer de semblables cruautés. Chaque année voit augmenter le nombre de ces scènes révoltantes, tristes avant-coureurs d'un dénoûment prochain et tragique.

Les Pawnees et les Omahas sont dans un état de dénûment presque absolu. Entourés d'ennemis, où iront-ils poursuivre l'animal sauvage qui souvent leur manque et émigre dans d'autres parages? Il est vrai que, depuis assez longtemps, il est d'usage parmi eux de cultiver un petit champ de citrouilles et de maïs ; mais souvent aussi, lorsque la moisson paraît répondre à leur attente et à leurs travaux, l'ennemi vient soudainement encore leur arracher cette triste et dernière ressource.

J'ai dit que les buffles disparaissent et diminuent chaque année dans les plaines du haut Missouri. Cela n'empêche pas toutefois de les voir paître encore, en troupeaux très-nombreux, dans certaines localités; mais le cercle de terrain que ces animaux parcourent se rétrécit de plus en plus. D'ailleurs, ils ne séjournent jamais longtemps dans le même endroit et changent constamment de pâturages selon les saisons. De là les incursions que font les Sioux sur les territoires des Riccarees, des Mandans, des Minatarees, des Corbeaux et des Assiniboins ; de là aussi les invasions mutuelles des Corbeaux et des Pieds-Noirs dans les chasses respectives. Ces sortes de déprédations se commettent par toutes les tribus nomades du désert et font naître des dissensions et des guerres incessantes et cruelles, qui, chaque année, se renouvellent et se multiplient au grand détriment et pour le malheur de toutes ces tribus. Il n'est donc point étonnant que le nombre de ces sauvages aille en diminuant. Dans les plaines, ce sont les guerres et la famine; sur la frontière de la civilisation, ce sont les vices, les liqueurs et les maladies qui les moissonnent par milliers.

J'ai visité les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Mandans, les Assiniboins, le Riccarees, les Minatarees, etc., qui possèdent toute la région du haut Missouri et de ses tributaires. La condition dans laquelle tous ces sauvages se trouvent, loin des influences de tous les principes religieux, les rend

à peu près semblables les uns aux autres, *ejusdem farinæ*. Chez tous, on rencontre la même cruauté, la même barbarie, la même paresse ou indolence, enfin, les mêmes superstitions basses et révoltantes, poussées aux dernières limites où l'esprit humain, abandonné à lui-même et sous l'empire des viles passions, est capable de conduire.

Une observation assez commune, et je l'ai moi-même entendu faire par plusieurs personnes, c'est que l'état religieux, aussi bien que l'état social des Indiens de ces contrées, n'est aucunement susceptible d'amélioration. Je suis loin de partager cette opinion. Qu'on enlève les obstacles qui viennent de la part même des gens qui s'appellent civilisés ; qu'on empêche, avant tout, l'importation des liqueurs fortes, fléau destructeur des sauvages ; qu'on leur envoie des missionnaires, dont le zèle n'ait pour mobile que l'amour de notre divin Maître, et pour objet que le bonheur des pauvres âmes qui seront confiées à leurs soins, et j'ose dire que bientôt on aura le consolant spectacle d'une amélioration sensible parmi eux. Mes observations personnelles servent de fondement à ces espérances. J'ai eu des entretiens fréquents avec les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Riccarees et les Sioux ; toujours ils ont prêté l'attention la plus assidue à toutes mes paroles ; toujours ils ont écouté avec le plus grand plaisir et le plus vif intérêt les saintes vérités que je leur annonçais. Ils me suppliaient, avec une ingénuité charmante,

d'avoir pitié de leur misère, de m'établir au milieu d'eux, me promettant de joindre la pratique exacte à la connaissance des vérités que je voudrais bien leur annoncer. Parmi les Indiens du grand désert américain, je n'en ai jamais trouvé un seul qui osât se permettre des railleries contre notre sainte religion.

Mettre un terme aux guerres cruelles qui décident ces nations ; arracher tant d'âmes aux suites funestes de l'idolâtrie dans laquelle elles sont ensevelies ; empêcher la destruction totale de ces tribus déjà si malheureuses et rachetées, elles aussi, du sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'est-ce pas là une entreprise capable d'enflammer le zèle d'un ministre de l'Évangile ? n'est-ce pas là une œuvre digne de réclamer l'efficace coopération et les secours d'un gouvernement aussi puissant que celui des États-Unis ?

Quant à l'agriculture envisagée comme moyen de civilisation, l'introduction en sera toujours difficile parmi les Indiens, tant qu'il leur restera quelque espoir de se procurer des buffles et d'autres animaux sauvages. Ce serait, à mon avis, une chimère que de prétendre, de prime abord, introduire parmi eux l'agriculture sur une échelle un peu large. Nous savons pourtant, par expérience, que, quoique peu habituées à la fatigue du travail assidu qu'exige l'agriculture, quelques tribus ont déjà essayé de cultiver leurs petits champs. Ce premier pas fait, chaque année, à mesure que l'abondance

augmenterait, on pourrait étendre les limites de ces champs. Comme leurs frères, qui habitent à l'ouest des montagnes Rocheuses, ils s'attacheraient de plus en plus aux terres, dont le produit serait le fruit de leurs sueurs. Leurs habitudes nomades, les guerres qui souvent en sont la suite, feraient insensiblement place à une vie plus paisible et plus douce. Les animaux domestiques qu'ils élèveraient remplaceraient le buffle, dont l'abondance au milieu de laquelle ils vivraient leur ferait bientôt perdre le souvenir.

Depuis dix ans, une grande partie des fonds disponibles de la vice-province du Missouri ont été employés pour le bonheur des Indiens. Les libéralités de la société de la *Propagation de la Foi* établie à Lyon, et celles de nos amis, nous ont puissamment aidés à convertir et à civiliser les tribus d'au delà des montagnes Rocheuses. Plusieurs de nos confrères y poursuivent encore la même œuvre de charité ; plusieurs de nos Pères et Frères désirent visiter les tribus que je visitai moi-même l'année dernière. Un établissement fondé au milieu d'elles, à l'est des montagnes, serait très-désirable ; mais les secours pécuniaires qu'ils ont à leur disposition sont bien loin de répondre à l'œuvre qu'ils méditent. Le vif intérêt que vous portez, messieurs, au salut et à la civilisation de tant de milliers d'infortunés habitants du désert m'inspire assez de confiance pour oser m'adresser à votre générosité, qui seule peut nous

fournir les moyens de mener à bonne fin une entreprise si vaste et si éminemment catholique.

Il y a, parmi ces Indiens, plusieurs centaines d'enfants de race mêlée, à qui leurs parents désireraient pouvoir procurer les bienfaits de l'instruction. Il faudrait pour cela des écoles et des établissements d'agriculture où l'on pourrait aussi recevoir beaucoup d'enfants de race pure, que les chefs de famille veulent confier aux soins des missionnaires. Une courte statistique donnera une idée du bien qui pourrait se faire parmi ces Indiens. Chez les Pieds-Noirs, le R. P. Point et moi, nous avons baptisé au delà de 1,100 enfants ; chez les *Gens du sang*, tribu pied-noire, M. Tribaut en a baptisé 60 ; le R. M. Belcourt, de la rivière Rouge, a visité le fort Berthold sur le Missouri et a baptisé un bon nombre d'enfants de Mandans : tous les sauvages lui présentaient leurs enfants pour le baptême ; le P. Hoecken, dans une excursion faite parmi plusieurs tribus du Missouri, a baptisé au delà de 400 personnes ; M. Ravan, qui a visité quelques tribus de Sioux, en 1847, et a poussé jusqu'au Fort-Pierre, a été écouté partout avec une consolante avidité, et a baptisé un grand nombre d'enfants ; dans mon dernier voyage chez les Sioux, les Ponkahs, etc., j'ai baptisé au delà de 300 enfants et plusieurs adultes.

De tous ces faits ne pouvons-nous pas conclure avec assez de fondement que ces pauvres âmes

semblent mûres pour une vie plus douce et une éternité meilleure ?

J'ai l'honneur d'être, etc.

Messieurs,

Votre, etc.

P. J. De Smet, S. J.

Nous croyons ne pouvoir mieux préparer le lecteur aux récits intéressants qu'il va lire, qu'en reproduisant la lettre du R. P. De Smet écrite au propriétaire-gérant du *Journal de Bruxelles* :

Bruxelles, le 30 juin 1853.

Monsieur,

Après de longs voyages dans les déserts de l'Amérique septentrionale, je revois de nouveau ma patrie, heureux de pouvoir exprimer aux bienfaiteurs de nos pauvres Indiens toute la reconnaissance des missionnaires.

Depuis mon dernier départ de la Belgique, j'ai pu parcourir des savanes où aucune mission n'était établie, où jamais peut-être aucun Européen n'avait pénétré.

Nous avons remonté le Missouri sur une distance de septcent trente lieues, et parcouru un plateau de plus de cent lieues. Celui-ci sépare les eaux de la rivière Roche-Jaune de celles du Missouri. De la Roche-Jaune, nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et nous traversâmes encore une terre de trois cents lieues pour atteindre aux Côtes-Noires et aux Montagnes-aux-Loups, deux branches des montagnes Rocheuses. Nous sortîmes de ces lieux sauvages, à l'entrée de la route qui conduit des montagnes Rocheuses à la Californie.

Le 2 septembre 1851, nous nous trouvâmes sur la grande voie battue par les Européens qui sont allés aux mines d'or pendant ces dernières années. Ce chemin est beau, large, et peut-être le plus long de l'univers. Sur la trace des caravanes d'émigrants, on se transporte aisément jusqu'à l'océan Pacifique. Cette immense avenue est semblable à une aire constamment balayée par les vents, où le moindre brin d'herbe ne pourrait pousser, tant elle est foulée sans relâche sous les pieds des Européens et des Américains qui se rendent en Californie. Nos sauvages, qui n'avaient jamais vu que des déserts sans chemin, ou tout au plus quelques sentiers de chasse, pensaient, en voyant cette route, que toute la *nation des Blancs* avait passé par là, et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. Ils me croyaient à peine quand je leur disais qu'on ne

s'apercevait nullement, chez la *nation des Blancs*, du départ de cette multitude.

La Providence a soutenu mon faible courage, guidé mes pas, fécondé la semence de l'Évangile dans des terres qui ne l'avaient pas encore reçue. Après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues, j'ai pu voir le bien que nous pourrons faire parmi ces tribus errantes, toujours en guerre entre elles, sans consolation dans le malheur parce qu'elles ne connaissent guère les espérances d'une vie meilleure. Aussi, avec la grâce de Dieu, j'espère y retourner au printemps prochain, avec Mgr Miége, évêque de Messenia, *in part. infid.*, et vicaire apostolique du Kansas (1). Nous pourrons y établir des missions, fixer ces tribus nomades sur un sol assez fécond pour les nourrir, ôter par là même une foule d'occasions de guerre, et faire luire dans ces parages, avec la lumière de la foi, l'aurore de la civilisation.

Les bornes d'un journal ne me permettent pas, monsieur, d'entrer dans les détails de cette expédition au Grand Désert (2), sur laquelle je n'ai publié qu'une seule lettre. D'ailleurs je me propose d'en

(1) Mgr Miége, de la compagnie de Jésus, vient de résigner son vicariat pour motifs de santé. Mgr Fink, évêque de Eucarpia, *in part. infid.*, lui avait été donné en qualité de coadjuteur, en 1871. (*Note de la présente édition.*)

(2) Sous le nom de *Grand Désert Américain*, on a désigné de temps immémorial la vaste région sablonneuse qui s'étend, d'un côté, depuis le Kansas occidental jusqu'à la Sierra Ne-

faire paraître la relation dans les *Précis historiques*. Je prépare aussi pour cette même *Collection*, outre une *Notice sur les Mormons*, secte nouvelle qui ne date que de l'année 1826 et qui menace de jouer aux États-Unis le rôle des Sarrasins en Asie, d'autres aperçus qui pourront faire connaître en Europe l'état si peu connu de la religion dans cette vaste partie du monde, et laisser à l'histoire des documents authentiques sur l'Église naissante dans nos déserts. J'entremêlerai ces données historiques de notes, que j'ai prises dans les déserts mêmes, sur la géologie, la zoologie et la botanique; sur le culte, les mœurs et les coutumes des sauvages, etc.

De cette manière, on verra, ce qu'on oublie trop souvent en Europe, combien la religion catholique, par la nature même de ses missions, contribue à la civilisation des peuples et au développement des connaissances humaines. Le gouvernement des États-Unis le sait; il ne cesse d'encourager nos travaux (1).

vada; et de l'autre, depuis les possessions anglaises, au nord des États-Unis, jusqu'à la partie septentrionale du Mexique. (*Note de la présente édition*)

(1) Il n'en est malheureusement plus de même aujourd'hui. Le fait est certain. Sous l'administration du général Grant, le président actuel des États-Unis, les pauvres Indiens sont persécutés : tantôt on leur enlève les missionnaires, tantôt on défend à ceux-ci d'exercer les offices du culte catholique; dans plusieurs cas, on est allé jusqu'à imposer aux sauvages convertis, des ministres méthodistes. (*Note de la présente édition.*)

Le bien à faire est immense. Les catholiques et les nouveaux convertis ont besoin de prêtres pour se conserver dans la foi ; les infidèles, pour apprendre la bonne nouvelle de l'Évangile. Le petit nombre des ministres du Seigneur qui sont dans ces contrées ne suffit pas pour les besoins de 4,000,000 de catholiques (1) et pour venir en aide aux sauvages qui désirent avec ardeur la visite d'une *Robe noire*. Je suis donc venu en Europe faire appel aux cœurs généreux.

J'exprimerai un autre vœu, monsieur, et je l'exprimerai avec franchise : je viens aussi demander l'aumône. Je n'ignore pas que la Belgique est constamment visitée par des missionnaires de l'Amérique, des Indes, de l'Orient ; je n'ignore pas que les personnes bienfaisantes ont peine à satisfaire à ces quêtes réitérées ; mais les Européens ignorent la nécessité absolue de secours qu'on ne peut éluder dans nos contrées. Il faut empêcher les défections, convertir les infidèles, former des ouvriers évangéliques, établir des écoles, bâtir des églises, etc.

Veuillez bien, monsieur, contribuer par la publicité de votre journal à faire connaître le double but de mon voyage en Europe, où je resterai jusqu'à la fin de septembre.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

(1) On compte plus de *cinq millions* de catholiques aujourd'hui aux États-Unis. (*Note de la présente édition.*)

VI

Université de Saint-Louis.

Mon Révérend Père,

Voici une briève notice biographique sur notre compatriote le R. P. Elet, de la Compagnie de Jésus. Ce religieux a fait beaucoup de bien en Amérique, et sa mémoire y est en bénédiction.

Jean-Antoine Elet naquit en Belgique. à Saint-Amand, dans la province d'Anvers, le 19 février 1802. Après avoir fait ses premières études au collége de Malines, avec beaucoup de distinction, sous la direction du vénérable M. Verloo, il entra au grand séminaire de la même ville. Ces deux établissements, qui ont donné tant d'hommes instruits à notre pays, ont toujours été chers à son cœur :

jusqu'à sa mort, c'était pour lui un sujet de vrai bonheur que d'en apprendre des nouvelles et d'en parler.

A l'âge de dix-neuf ans, il prit la généreuse résolution de quitter sa patrie, pour se dévouer aux missions abandonnées de l'Amérique du Nord. Il s'embarqua, en 1821, sous la conduite de M. Nerinckx, l'apôtre du Kentucky (1), et le 6 octobre de la même année, il commença son noviciat au Maryland. Avant la fin de ses deux années d'épreuve, il fut envoyé au Missouri avec plusieurs Pères, quelques frères lais et des novices, tous Belges, à l'exception d'un frère américain. Il s'agissait d'établir une mission au centre des anciennes colonies françaises, en faveur des populations nouvelles d'Américains et des tribus errantes de sauvages, répandues sur ce vaste territoire.

Le R. P. Elet acheva ses études de philosophie et de théologie sous les RR. PP. Van Quickenborne, né à Peteghem lez-Deynze (2), et de Theux,

(1) Nous avons donné une notice biographique de ce prêtre belge si distingué, dans le livre : VOYAGES AUX MONTAGNES ROCHEUSES, par le R. P. J. De Smet, page XIII. Édition DEVAUX ET Cie. Bruxelles, 26, rue Saint-Jean, 1873. (*Note de la présente édition.*)

(2) Le R. P. Van Quickenborne est mort au Portage des Sioux (Missouri), en 1837, après vingt années de travaux : ce fut une grande perte pour les missions que la Compagnie de Jésus avait entreprises parmi les sauvages. Ce Père était en Amérique depuis 1817. (*Note de la présente édition.*)

né à Liége (1), et fut ordonné prêtre en 1827 par Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis.

Il eut la consolation de voir la mission du Missouri, si petite et si faible d'abord, s'ériger en vice-province, s'étendre dans l'Ohio, le Kentucky, le pays des Illinois, la Louisiane, le Grand Territoire Indien, aujourd'hui le Kansas et le Nébraska, et jeter, au delà des montagnes Rocheuses, dans les territoires de l'Orégon, de Washington et dans la Californie, le noyau d'une nouvelle mission, qui promet d'égaler bientôt les plus florissantes. Il avait lui-même beaucoup contribué à ces succès.

Le P. Elet fut l'un des premiers fondateurs de l'université de Saint-Louis, dont il occupa la charge de recteur pendant plusieurs années.

En 1840, il partit pour Cincinnati, capitale de l'Ohio, et prit la direction du collége Saint-François Xavier, que Mgr Purcell (aujourd'hui archevêque) venait de confier à la Compagnie de Jésus. Le P. Elet y fit bâtir, en outre, une école libre, assez vaste pour admettre quatre à cinq cents enfants pauvres.

(1) Le R. P. de Theux naquit le 25 janvier 1789. Étant déjà prêtre, il partit pour l'Amérique le 15 avril 1816. Le 7 août suivant, il entra au noviciat des Jésuites à Whitemarsh (Maryland). Il mourut à Saint-Charles (Missouri), le 28 février 1846, et fut enterré à Saint-Stanislas, près Florissant. Il était frère de feu M. le comte de Theux, ministre d'État, chef du cabinet, et l'un des hommes politiques les plus honorables et les plus distingués qu'ait produits la Belgique. (*Note de la présente édition.*)

Mgr Flaget (1) fut le premier et longtemps le seul évêque dans toute l'immense vallée du Mississipi : elle s'étend depuis la partie occidentale des monts Alleghanys jusqu'à la partie orientale des montagnes Rocheuses. Il invita les Jésuites à venir au Kentucky, et leur offrit, par l'intermédiaire de son coadjuteur et successeur Mgr Spalding, le beau collége Saint-Joseph de Bardstown,

(1) Parmi les pieux et savants évêques qui ont été la gloire de l'Église aux États-Unis, il n'en est aucun qui se soit distingué davantage, par ses travaux et la sainteté de sa vie, que Mgr Benoît Joseph Flaget. Né le 7 novembre 1763 à Contournat, petit village de l'Auvergne, il eut bientôt le malheur de devenir orphelin : son père et sa mère moururent avant que Benoît eût atteint l'âge de trois ans. Un de ses oncles, excellent chrétien, prit soin de l'éducation du pauvre petit. Une vive piété se développa en lui et le porta vers le service des saints autels. Benoît entra au séminaire sulpicien de Clermont, fut ordonné prêtre quelques années après, et admis ensuite dans la congrégation de Saint-Sulpice. La révolution française venait d'éclater ; il s'offrit à Mgr Carroll et s'embarqua pour l'Amérique. Il y arriva le 7 novembre 1793, à Philadelphie. Sa première mission fut à Vincennes (Indiana), une des plus anciennes colonies françaises, dans l'ouest. Il en fut rappelé en 1795, et appliqué à l'enseignement dans le collége de Georgetown. Un peu plus tard, on l'envoya à la Havane, où devait s'ouvrir un collége de Saint-Sulpice ; il revint ensuite à Baltimore, et se disposait à devenir trappiste, lorsque Mgr Carroll le proposa au Pape pour le siége de Bardstown, dans le Kentucky. En dépit de la résistance que lui fit opposer à cette nomination sa modestie profonde, il fut consacré évêque, le 4 novembre 1810. Déjà, il est vrai, de zélés missionnaires s'étaient employés avec ardeur à défricher le champ nouvellement confié à ses

situé à treize lieues de Louisville. C'est une des maisons d'éducation les plus anciennes et les plus renommées de la grande Confédération américaine; elle a produit plusieurs évêques illustres et un grand nombre d'hommes éminents dans le clergé et dans l'État. L'offre de l'évêque fut acceptée. Le P. Elet était alors vice-provincial. Il ouvrit, peu de temps après, un nouvel établissement à Louisville.

soins, mais que de travaux importants restaient à faire ! Ceux que réalisa la piété de l'évêque Flaget subsistent encore aujourd'hui. Sa soumission et son dévouement au Saint-Siége étaient sans bornes. Les préoccupations de son zèle et sa sollicitude apostolique s'étendirent même à la Nouvelle-Orléans et à Saint-Louis ; grâce à ses instances, un évêché fut créé dans la dernière de ces deux villes. Il établit un Séminaire dans son diocèse, et secondé par des prêtres tels que David, Nerinckx, Elder et Byrne, des apôtres comme les dominicains et les jésuites, il eut la consolation de voir les institutions religieuses surgir comme par enchantement pour subvenir aux besoins pressants de son troupeau. Il assista, en 1829, au premier concile provincial de Baltimore, et se démit de son siége en 1832, avec l'agrément de la cour de Rome. En 1819, il avait reçu pour coadjuteur Mgr l'évêque David, mais celui-ci vint lui-même à résigner son office. Mgr Flaget fut réintégré dans la charge épiscopale. En 1834, Mgr Chabrat devint coadjuteur. Ce fut alors seulement que, pour la première fois, l'évêque Flaget put se rendre à Rome. Grégoire XVI le reçut avec la plus affectueuse estime et lui recommanda de visiter le nord de l'Italie et la France pour y faire connaître et apprécier de plus en plus l'œuvre de la Propagation de la Foi.

La vie du saint évêque était on ne peut plus édifiante. Ses prières semblent avoir été favorisées souvent de grâces extraor-

Ce fut pendant son provincialat qu'il perdit son frère, le R. P. Charles-Louis Elet, qui était venu en Amérique en 1848. Il mourut au collége Saint-Joseph, le 23 mars 1849, à l'âge de 37 ans. Cette mort faisait perdre au Père Jean non-seulement un frère, mais un prêtre zélé , à la fleur de l'âge, et dont on pouvait attendre d'éminents services. Son frère avait laissé en Belgique le souvenir d'une vie exemplaire et toute consacrée au bien du prochain; pendant son court séjour en Amérique, il avait été un modèle de religieux fervent et charitable. Une mort sainte couronna une vie si édifiante. L'évêque de Louisville, qui avait visité le Père Charles à ses derniers moments, annonça sa mort au R. P. provincial, par une lettre aussi honorable pour celui qui l'a écrite que pour le pieux défunt dont elle déplore la perte. En voici la traduction :

Bardstown, 23 mars 1849.

« Mon cher Père Elet,

« Permettez-moi d'unir ma voix à celle de tant d'autres pour vous exprimer la part que je prends

dinaires. Toujours est-il que les guérisons qu'on leur attribuait donnaient du relief à la male éloquence du prélat et à sa réputation de haute vertu. Revenu au Kentucky, il reprit ses rudes travaux, en voyant autour de lui ses anciens amis succomber à leur tâche. Le siége de Bardstown fut vers cette époque transféré à Louisville. Mgr Chabrat résigna son office de coadjuteur et céda sa place à Mgr Spalding. Celui-ci devint plus tard archevêque de Baltimore, où il mourut le 7 février 1872. Enfin Mgr Flaget se sentit ployer sous le poids du grand âge. Il fut

à un événement que vous apprendrez sans doute par le courrier d'aujourd'hui : c'est la mort de votre très-saint et très-aimable frère.

« La Providence a permis que je me trouvasse ici, à ce moment. J'ai eu le bonheur de le visiter deux fois. A cette occasion, je lui donnai, de tout mon cœur, ma bénédiction épiscopale. Il baisa pieusement ma croix pectorale, qui contient les reliques de la Sainte Croix. Il m'a édifié au delà de ce que je puis dire, par sa douce tranquillité au milieu de la plus pénible agonie. Il donnait toutes les marques d'un élu de Dieu ; et si Dieu l'a plus aimé que vous ne l'avez aimé vous-même, abandonnez-le volontiers entre les mains du Père céleste. N'est-il pas mieux pour vous d'avoir un frère dans le ciel que d'en avoir un sur la terre ?...

« J'espère assister à ses funérailles et j'offrirai le saint sacrifice pour le repos de son âme.

« Au milieu de l'affliction que cause ce triste et mystérieux décret de la Providence, j'ai lieu de me réjouir de ce que le Kentucky possède le trésor des restes mortels de votre bon frère.

« Déplorant très-sincèrement la perte que vous venez de faire, je suis, etc.

« † M. J. Spalding, évêque, etc. »

forcé de ralentir ses travaux ; une courte maladie précéda sa mort précieuse qui arriva le 4 février 1850. Il finit comme il avait vécu, c'est-à-dire en saint. Le dernier jour de son existence fut peut-être le plus intéressant et le plus instructif de sa longue carrière : aussi à Louisville le souvenir ne s'en perdra jamais. (*Note de la présente édition.*)

Le R. P. Jean-Antoine Elet ne survécut pas longtemps à son digne frère. Il n'avait jamais joui d'une santé robuste ; ajoutez-y environ trente ans passés en Amérique, dans des travaux continuels. Jeune encore, il montrait les symptômes d'une espèce de phthisie ; ils se manifestèrent de nouveau, d'une façon plus alarmante, vers la fin de 1850, pendant un voyage qu'il fit en Louisiane, pour des affaires de la Compagnie. Il continua toutefois à remplir sa charge de vice-provincial jusque vers le milieu de l'année suivante, époque où il se retira au noviciat de Saint-Stanislas pour se préparer à la mort. Il la vit approcher rapidement ; mais, loin de la craindre, il la désirait de tout son cœur. Non qu'il voulût être délivré de ses souffrances ; mais parce que son amour pour Jésus-Christ lui faisait souhaiter de s'unir au divin Sauveur. Sa piété, qui avait toujours été éminente, prit un élan nouveau, et, comme au soir d'un beau jour, elle jeta les brillants reflets des vertus qu'il avait pratiquées durant sa vie. Quelques jours avant de mourir, quoiqu'il pût à peine se tenir debout, il se traîna une dernière fois à la chapelle domestique et y resta, pendant un temps considérable, prosterné devant l'autel dans une adoration profonde. Le 1er octobre, veille de la fête des saints Anges, au moment où on lui porta le saint Viatique et qu'on prononça ces paroles : « *Domine non sum dignus*, » on l'entendit répéter distinctement : « *Non sum dignus, Domine, non sum dignus.* (Je ne

suis pas digne, Seigneur ; je ne suis pas digne.) » — A une prière qu'on lui fit en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, il ajouta à haute voix ces paroles : — « *Credo, credo, Domine Jesu.* (Je crois, je crois, Seigneur Jésus.) » — Il exprima ensuite un vif désir de quitter la terre le jour de la fête des saints Anges. Dieu , dont il avait si fidèlement rempli la volonté, se plut à exaucer les désirs de son serviteur. Le lendemain, vers minuit, comme on voulait lui donner la dernière absolution : —« Oui, dit-il, c'est le moment.»— Quelques instants après, on récita une belle prière de saint Charles Borromée. Arrivé à l'endroit de cette oraison où le saint avoue « qu'il a péché, mais qu'il n'a jamais renié le Père, le Fils et le Saint-Esprit,» le P. Elet s'écria avec effort: —« Jamais, jamais !» — Après avoir embrassé pour la dernière fois le crucifix avec une dévotion affectueuse, à minuit précis, pendant qu'on renouvelait l'absolution, il expira paisiblement, comme quelqu'un qui s'endort d'un doux sommeil.

Le R. P. Elet avait eu une dévotion toute particulière aux saints Anges. Chaque année, pendant son rectorat, le jour de la fête des saints Anges, il demandait à tous les Pères d'offrir la messe en leur honneur, afin d'obtenir une protection spéciale pour la maison. Il avait aussi introduit en plusieurs endroits la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et la pratique qui s'observe le premier vendredi de chaque mois, de recevoir la sainte communion et

de faire au Sacré Cœur un acte d'amende honorable qu'un prêtre récitait à haute voix devant l'autel ; le service finissait par la bénédiction du très-saint Sacrement. On a remarqué qu'il expira précisément à l'heure où se terminait la fête des saints Anges et commençait le premier vendredi du mois.

Le R. P. Jean-Antoine Elet, aimé et respecté partout où il avait été connu, fut universellement regretté après sa mort. Aux États-Unis, où les ouvriers évangéliques sont si peu nombreux (1), la mort de tout bon prêtre laisse un sensible vide dans les rangs. La perte du P. Elet plongerait bien des catholiques dans un abattement complet, si l'on ne pouvait espérer que, du haut du Ciel, il intercédera pour la malheureuse Amérique, bien plus puissamment qu'il ne l'aurait pu faire au milieu de nous.

P. J. De Smet, S. J.

(1) L'Église catholique compte actuellement aux États-Unis *un* cardinal-archevêque, *dix* archevêques, *cinquante-six* évêques, plus de *quatre mille* prêtres, et *quatre mille six cents* églises. (*Note de la présente édition.*)

VII

Université de Saint-Louis, 16 janvier 1852.

Le 7 juin dernier, accompagné du R. P. Christian Hoecken, je quittai Saint-Louis à bord du vapeur *le Saint-Ange*, pour aller aux montagnes Rocheuses. Notre bateau se rendait au fort Union, qui se trouve situé à trois milles au-dessus de l'embouchure de la Roche-Jaune, sur la rive du nord, et à deux mille milles, ou sept cent trente lieues, au nord-ouest de Saint-Louis. Plusieurs passagers, membres de la Compagnie américaine des pelleteries, partaient pour se rendre aux différents postes de commerce établis au milieu des Indiens sur le haut Missouri. Ils emmenaient avec eux environ quatre-vingts hommes ; c'étaient prin-

cipalement des Canadiens, quelques Américains, quelques Irlandais, Allemands, Suisses et Italiens, et plusieurs *Français de France*, nom qu'on leur donne ici pour les distinguer des créoles français du pays. Ils allaient en quête des biens de la terre ; le P. Hoecken et moi nous allions à la recherche des biens du ciel, à la conversion des âmes.

Nous avions eu un printemps désagréable, et jusqu'au moment de notre départ, la pluie avait été très-abondante. Les neiges et les glaces qui s'étaient amoncelées dans les régions plus septentrionales, se fondant tout à la fois, grossirent bientôt les mille et mille tributaires du Mississipi (1). Ces rivières y précipitèrent leurs ondes torrentielles et gonflèrent tellement le fleuve, qu'il déborda, roulant ses eaux bourbeuses de côté et d'autre, couvrant un terrain de huit, quinze, et, dans plusieurs endroits, de vingt milles de largeur. Le grand fleuve ne connaissait plus de bornes : sous ses ondes disparaissaient la verdure des riantes plaines, les majestueuses forêts, et les fleurs variées du printemps qui récréent les yeux du voyageur. Une vaste mer, pour ainsi dire, couvrait maintenant la terre ferme, et portait la ruine et la désolation parmi les habitations nombreuses qui occupent les bas-fonds le long de chaque bord.

(1) Le fleuve *Mississipi*, nom qui dans la langue des Algonquins veut dire la *grande rivière*, et non le *père des eaux*, comme quelques auteurs l'ont prétendu, fut découvert, en 1674, par un missionnaire jésuite, le célèbre père Marquette. (*Note de la présente édition.*)

En temps ordinaire, les chicots et les bancs de sable sont les principaux obstacles à la navigation dans les grands cours d'eau de l'Ouest ; mais ils avaient entièrement disparu et n'inspiraient aux pilotes aucune inquiétude. D'autres dangers avaient pris leur place ; toute la surface du fleuve était couverte de débris : maisons, granges, écuries, clôtures des champs et des jardins, étaient emportés pêle-mêle avec des milliers d'arbres déracinés. Au milieu de ces masses flottantes de bois dont nous ne pouvions pas toujours éviter le choc, *le Saint-Ange* faisait force vapeur, et avait à surmonter un courant presque irrésistible. Plusieurs fois il fut entraîné à la dérive ; dans deux occasions surtout, la lutte contre le fleuve fut terrible. Le steamer durant un bon quart d'heure semblait comme immobile au milieu des flots impétueux ; mais enfin il triompha, grâce à la quantité de poix et de goudron qu'on jeta dans les fourneaux pour en activer le feu.

Au sein de périls si effrayants, le missionnaire prend courage et s'anime, à la pensée du but surnaturel qu'il poursuit. Il sait qu'il est sous la main de

Celui qui met un frein à la fureur des flots.

Le débordement des rivières, les pluies continuelles au printemps, les transitions alternatives, fréquentes et soudaines du froid au chaud, sont dans ce climat les avant-coureurs certains des fiè-

vres. Le choléra prend dans ces parages un caractère épidémique. Plusieurs maladies se manifestèrent bientôt à bord du *Saint-Ange*. Aux accès de joie, aux conversations et aux chansons bruyantes de nos voyageurs, succéda un morne silence. A peine six jours s'étaient écoulés depuis notre départ, que le bateau ressemblait à un vaste hôpital. Nous étions à cinq cents milles de Saint-Louis, quand soudain le choléra se déclara dans le vaisseau. Le 10, un commis de la Compagnie américaine, jeune homme vigoureux et dans la fleur de l'âge, fut saisi subitement de tous les symptômes du fléau et expira au bout de quelques heures. Les jours suivants, plusieurs autres en furent atteints et moururent bien vite. L'épidémie emporta treize personnes en peu de temps.

Une fièvre bilieuse me cloua sur mon lit environ dix jours. Le bon Père Hoecken donnait, jour et nuit, ses soins aux malades avec un zèle héroïque. Il les visitait, les assistait dans leurs souffrances ; il préparait et administrait les remèdes, frictionnait les cholériques avec l'esprit de camphre, entendait les confessions des mourants, et leur prodiguait les dernières consolations de la religion. Il allait bénir les fosses pour les morts creusées sur la rive et enterrait ceux-ci avec les prières et les cérémonies prescrites par le rituel romain. Ce cher collègue avait le tempérament assez robuste et était habitué à une vie de privations ; mais ses travaux et ses voyages continuels au milieu des

sauvages l'avaient beaucoup affaibli ; ses soins assidus auprès des malades achevèrent de l'épuiser. J'avais beau l'avertir de se ménager ; son zèle l'emportait sur toute autre considération ; au lieu de se prémunir contre le danger, il paraissait le chercher. J'étais peiné de le voir remplir seul son œuvre héroïque de charité ; mais je me trouvais moi-même dans un tel état de faiblesse, que j'étais incapable de lui offrir le moindre secours. Le 18, on avait des craintes que mon mal ne prît le caractère du choléra. Je priai le Père Hoecken d'entendre ma confession et de me donner l'extrême-onction ; mais en ce même moment il fut appelé auprès d'un malade qui était à l'extrémité. Il me dit : — « Je ne vois point de danger immédiat pour vous ; nous verrons demain. » — Il avait assisté trois mourants ce jour-là. Hélas ! jamais je n'oublierai la scène qui eut lieu quelques heures après. La chambrette du R. P. Hoecken était à côté de la mienne. Entre une et deux heures de la nuit, lorsque tout était tranquille et silencieux à bord, que les malades, dans leurs insomnies, n'entendaient que les soupirs de leurs voisins de cabine, la voix du Père Hoecken frappa mes oreilles... Il m'appelait à son secours. Réveillé comme d'un profond assoupissement, je reconnais son accent ; je me traîne au chevet de son lit. Hélas ! je vois le Père à toute extrémité. Il me demande d'entendre sa confession ; je me rends aussitôt à ses désirs. Le docteur Evans, médecin d'une grande expérience

et d'une grande charité, surveillait le bon Père et tâchait de le soulager ; mais ses soins et ses remèdes furent inutiles. J'administre l'extrême-onction au révérend Père qui répond à toutes les prières ; son recueillement et sa dévotion ajoutèrent à la haute estime que tout le monde avait conçue pour lui à bord. Il s'affaiblissait à vue d'œil. Me trouvant moi-même dans un état si grave que je pouvais être enlevé peu de temps après lui et partager sa dernière demeure sur cette terre d'exil, je le priai de recevoir à son tour ma confession, s'il était encore capable de l'entendre. Je m'agenouille tout en larmes au chevet du lit de mon frère en Jésus-Christ, de mon ami fidèle, de mon seul compagnon de voyage dans le désert. A lui, dans son agonie, je me confesse, malade et presque mourant... Les forces l'abandonnent... Bientôt il perd la parole, bien qu'il demeure sensible à ce qui se passe autour de lui. Me résignant à la sainte volonté de Dieu, je récite les prières des agonisants avec la formule de l'indulgence plénière que l'Église accorde à l'heure de la mort. Le P. Hoecken, mûr pour le ciel, remet sa belle âme entre les mains de son divin Rédempteur , le 19 juin 1851, douze jours après notre départ de Saint-Louis. Qui l'eût dit alors ? Il soupirait après la mission dans le désert, il avait si soif du salut des âmes, il voulait encore tant travailler pour le bon Dieu ! Que de projets évanouis ! cette mort eût été pour moi en d'autres circonstances un motif

de ne pas continuer mon périlleux voyage ; mais Dieu donne à l'homme des forces que la nature lui refuse ; je poursuivis mon but.

Le P. Chrétien Hoecken était né dans le Brabant septentrional. Il n'avait que quarante-trois ans au moment de son décès. Les quinze dernières années de sa vie s'étaient écoulées au milieu des Indiens, qui avaient conçu pour lui la plus haute vénération. Il était tout pour eux : leur père en Jésus-Christ, leur médecin dans les maladies, leur conseil dans toutes leurs difficultés, leur ami sincère et fidèle. Il se réjouissait avec toute la simplicité d'un enfant lorsqu'il recevait quelque don pour ses pauvres néophytes. Toute sa consolation était de se trouver au milieu d'eux. Il fut un instrument actif entre les mains de Dieu, pour annoncer le saint évangile à des milliers de païens. Les églises qu'il a bâties et les ferventes congrégations d'Indiens qu'il a formées attestent sa ferveur et son zèle apostolique. Sa fin si édifiante a couronné tous ses travaux. Martyr de la charité, il a exercé le sacré ministère jusque dans son agonie. Elle sera toujours pour moi triste mais salutaire, la pensée qui me reportera à cette heure touchante et solennelle. Quels amis purent jamais se faire des adieux plus émouvants et plus religieux !

Les passagers furent profondément émus à la vue du corps inanimé de celui qui jusqu'à son heure suprême avait été « tout à tous, » selon le langage de l'Apôtre. Le bon Père les quittait au

moment où ses services semblaient être plus nécessaires. Je me souviendrai toujours avec reconnaissance de l'intérêt témoigné au R. P. Hoecken, dans ses derniers moments, par tous les passagers du bord. On approuva à l'unanimité ma proposition de ne pas laisser dans le désert le corps du pieux missionnaire. Un cercueil décent, très-épais et goudronné au dedans, fut préparé pour recevoir la dépouille mortelle ; une fosse temporaire fut creusée dans une belle forêt, aux environs de l'embouchure de la Petite-Siouse, et l'enterrement se fit avec toutes les cérémonies de l'Église, dans la soirée du 19 juin, tout l'équipage présent.

Environ un mois plus tard, au retour du *Saint-Ange*, qui passa près de cette tombe vénérée, le cercueil fut exhumé, mis dans le bateau et transporté au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Florissant. Là reposent les restes mortels du R. P. Hoecken au milieu de ceux de ses confrères.

Cette mort, si précieuse devant Dieu, remplit de tristesse tous les cœurs des passagers ; mais pour plusieurs ce fut une occasion de retour à Dieu. Beaucoup ne s'étaient pas approchés du tribunal de la pénitence depuis plusieurs années ; immédiatement après les funérailles, tous se rendirent les uns après les autres dans ma cabine pour se confesser.

Cinq autres passagers succombèrent encore, et reçurent, avant d'expirer, les consolations de mon ministère. L'accablement et la faiblesse où la

fièvre m'avait réduit me quittèrent insensiblement ; je me trouvai, au bout de quelques jours, en pleine convalescence, très en état de célébrer la messe et de donner mon temps au soin des malades.

Au fur et à mesure que notre bateau avançait et gagnait les parties les plus élevées et les plus ouvertes du territoire indien, l'épidémie disparaissait. Nous pouvions de nouveau consacrer quelques heures à contempler les merveilles du désert, à réfléchir sur l'avenir de ces vastes solitudes, sur le sort surtout de leurs pauvres habitants. J'en rendrai compte dans la suite de mes lettres ; elles vous diront ce qui m'est arrivé d'intéressant dans mes rapports avec les sauvages, pendant le long et dangereux voyage que je viens de terminer.

Agréez etc .

P. J. De Smet, S. J.

P. S. Voici une notice qu'on attribue à Mgr l'archevêque. Elle a été insérée dans *le Berger de la vallée de Saint-Louis*, feuilie hebdomadaire :

« Le R. P. Chrétien Hoecken, de la Compagnie de Jésus, est mort du choléra, à bord du *Saint-Ange*, sur la rivière Missouri. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître le défunt peuvent se faire une idée de la perte que la religion a faite par sa mort. Cette perte, on peut le dire, est irréparable. A la connaissance de plusieurs langues indiennes, il joignait une intelligence parfaite des mœurs,

des préjugés et des prédilections des sauvages ; il avait la plus grande attention pour tous leurs intérêts, tant temporels que spirituels. Il jouissait d'une constitution robuste, jointe à une énergie de caractère qui lui faisait entreprendre sans hésiter tout ce qui promettait d'augmenter la plus grande gloire de Dieu. Les qualités qui le distinguaient le plus au milieu de ses travaux et de ses privations étaient son admirable franchise, sa simplicité, son bon jugement, une disposition d'esprit et de cœur toujours joyeuse et tranquille, et un contentement inébranlable que l'auteur de cette notice n'a jamais trouvé au même degré dans aucun autre individu. Il serait impossible de rencontrer un missionnaire plus apostolique, et nous sommes convaincu que l'illustre Société dont il était membre ne comptait pas parmi ses enfants un religieux plus fidèle et plus fervent. »

VIII

Université de Saint-Louis, 18 janvier 1852.

L'embouchure de la rivière Platte ou Nébraska est le point de division entre le haut et le bas Missouri. Elle fut pour les premiers explorateurs du fleuve Missouri une espèce de ligne équinoxiale où le tribut neptunien était exigé de tous les *mangeurs de lard*, sobriquet des individus qui se rendent au désert pour la première fois ; personne n'échappait à ce tribut.

Le pays plat, ou la vallée du bas Missouri, est couvert d'épaisses forêts : elles s'étendent depuis le fleuve jusqu'aux coteaux élevés et abrupts qui le bordent sur chaque rive à une distance de quatre à six milles. Ça et là, les forêts ont fait place à des

villes florissantes, à de riants villages et à des milliers de grosses fermes. Ce sol alluvial n'a probablement pas son pareil sur le globe pour la richesse de certains produits. Le bois en est fort recherché ; à mesure que le pays se peuple et que le commerce devient plus important, les moulins à vapeur s'y multiplient et préparent toutes les poutres de construction ou de charpente ; en outre, les steamers consomment une grande quantité de bûches dans leurs fourneaux.

Entre la Nébraska et la rivière Wasécha ou Vermillon, sur une étendue de pays d'environ quatre cents milles, les forêts sont également vastes et épaisses, entrecoupées d'immenses prairies riches en verdure. Ce contraste est très-agréable pour le voyageur ; chaque fois qu'on pénètre dans le désert, on ne peut s'empêcher d'admirer cette succession de forêts et de plaines, cette suite de coteaux et de collines, dont l'aspect est si varié, et qui sont couverts d'arbres et de broussailles de différentes espèces ; tantôt on voit des rochers escarpés qui s'élèvent à une hauteur de cent à deux cents pieds, tantôt de vertes plaines montant en pente douce, avec des bocages épars, si agréables à la vue qu'on les supposerait l'œuvre de l'art mêlée à la nature. On s'étonne de n'y pas trouver la ferme avec ses granges et ses clôtures. Assurément un nouveau venu de l'Europe se croirait sur le domaine de quelque grand seigneur, et s'attendrait à y rencontrer le château avec ses dépendances.

La nature a été prodigue de ses dons envers cette contrée et, sans être prophète, on peut prédire qu'un avenir florissant se prépare pour ce désert. Le texte du Psalmiste lui sera bientôt appliqué : « La terre a été créée pour servir d'habitation à l'homme et pour être le théâtre où la gloire du Seigneur et ses perfections seront manifestées. » Ces plaines, naturellement si attrayantes et si fécondes, semblent inviter le laboureur à y tracer des sillons et promettent une ample récompense à ses moindres travaux. Les chênes antiques attendent le bûcheron, et les rochers, le tailleur de pierre ; les bruits de la hache et du marteau retentiront un jour dans ces solitudes ; des fermes étendues, environnées de vergers et de vignobles, des troupeaux nombreux d'animaux domestiques sont destinés à couvrir ces plages inhabitées, et à pourvoir aux besoins des villes qui viendront s'y élever comme par enchantement, avec leurs dômes, leurs tours, leurs chapelles, leurs maisons, leurs colléges, leurs écoles, leurs hôpitaux et leurs asiles.

Je parle ici principalement de la région qui s'étend de l'embouchure de la rivière Kansas à celle de Niobrarah ou l'*Eau qui coule*, et se prolonge au delà des Côtes-Noires, jusqu'aux monts Rocheux ; de là elle suit, vers le sud, les limites déjà tracées des territoires d'Utah, du Nouveau-Mexique et du Texas (1). Tout ce pays renferme

(1) Le Texas est aujourd'hui un *État* de l'Union américaine et non un *territoire*. (*Note de la présente édition.*)

plusieurs grandes rivières avec leurs nombreux tributaires : les principales sont la Platte, les deux rivières déjà nommées, les têtes ou sources de l'Arkansas, de l'Osage et de la Rivière-Rouge ; elles présentent les plus grandes ressources pour la civilisation.

Le général Pierce, président de la république, n'essayera-t-il pas, comme ses devanciers, d'arracher, lui aussi, quelques plumes de l'aigle indien, pour les placer dans la couronne qui doit orner les trophées de son administration ? Dans les limites que je trace, il trouvera une étendue de pays assez vaste pour être représentée par trois ou quatre étoiles de la première grandeur, qui augmenteront le lustre de la galaxie du drapeau de l'Union. Ce grand territoire pourra contenir une population immense , destinée à former plusieurs États , qui seront un jour des plus prospères.

Mais alors, que deviendront les Indiens qui habitent aujourd'hui ce territoire ? Que deviendront les aborigènes , eux qui l'ont possédé de temps immémorial ? C'est une question bien sérieuse et qui fait naître des idées fort sombres dans l'esprit d'un observateur qui a suivi la politique envahissante des États-Unis. J'ai remarqué avec plaisir qu'il y a un rayon d'espoir pour l'avenir de ces pauvres et malheureuses tribus. Les sauvages envoient volontiers leurs enfants aux écoles ; ils font de grands progrès dans l'agriculture et même dans plusieurs arts mécaniques de première néces-

sité ; ils élèvent avec soin des bestiaux et des volailles... Espérons que les tristes restes de ces nombreuses nations qui couvraient jadis le sol de l'Amérique, réduits aujourd'hui à gagner leur vie à la sueur de leur front (car la chasse ne peut plus les nourrir), trouveront une demeure permanente, et qu'ils seront incorporés dans l'Union avec tous les droits de citoyens. C'est l'unique espoir qui leur reste ; l'humanité et la justice semblent exiger qu'il ne soit point frustré. S'ils étaient repoussés de nouveau et relégués plus avant dans les terres, ils périraient infailliblement ! Quant aux Indiens qui refuseraient de se soumettre ou d'accepter l'arrangement définitif et le seul qui leur soit favorable, ils reprendraient la vie nomade des plaines et termineraient leur malheureuse existence à mesure que les buffles et les autres animaux qui les nourrissent viendraient à disparaître (1).

Dans les environs de la Mankizitah ou rivière Terre-Blanche , les coteaux sont noirâtres et doivent probablement cette apparence à des feux souterrains ; le sol y est très-léger et stérile sur une étendue d'environ cent milles ; les hautes terres y ont peu de verdure, et le pays plat, ou la vallée

(1) L'extinction totale des Indiens de l'Amérique du Nord n'est évidemment plus qu'une question de temps : la petite vérole, les vexations iniques des blancs , et surtout les guerres injustes que leur font les États-Unis, sont les causes principales et infaillibles de leur destruction future. (*Note de la présente édition.*)

du fleuve, y est très-étroit. Quelques plateaux s'y élèvent presque à la hauteur des montagnes.

Les îles du Missouri sont en général bien boisées et présentent des vues très-agréables ; on se procure dans quelques-unes une quantité de cèdres rouges, le bois le plus durable de ces parages et qui résiste le mieux à l'action du temps, quand il est plongé dans l'eau ou enfoncé dans la terre. Si l'on excepte l'étendue de pays entre la Niobrarah et la Mankizitah, où les prairies basses sont rares et où les terrains élevés sont presque entièrement dépourvus de bois, on trouve dans ces îles plusieurs sites magnifiques qui semblent inviter le pionnier et lui dire : « Le temps n'est pas éloigné ; vous aussi vous élèverez ici votre cabane et cultiverez votre champ. » Le charbon est partout très-abondant et suppléera au manque de bois.

Depuis la Mankizitah jusqu'au grand détour du Missouri, et depuis ce détour jusqu'au fort Mandan, et même jusqu'au-dessus de l'embouchure de la Roche-Jaune, sur les deux bords du fleuve, l'aspect du pays est superbe ; le sol y est très-fertile et donne les récoltes les plus abondantes. Çà et là le long des grands cours d'eau, les forêts sont assez touffues, tandis que dans les plaines supérieures et à mesure qu'on s'éloigne des rivières, le pays est dépourvu d'arbres et même d'arbrisseaux.

Dans mes excursions auprès des tribus indiennes, j'ai traversé plusieurs fois les immenses plaines de l'Ouest, et visité différents endroits

dans les régions de la mer Pacifique ; je suis allé du territoire de la baie d'Hudson, le long des rivières Saskatschewan et Athabasca, jusqu'au grand lac Salé, où se trouve aujourd'hui la capitale des Mormons. Chaque fois que j'ai revu ces plaines, je me suis trouvé péniblement impressionné ; des milliers de pauvres européens qui demandent du pain et errent sans abri se présentaient à ma pensée. Souvent je m'écriais : « O malheureux, que n'êtes-vous ici ! Votre travail et votre industrie mettraient fin à vos misères. Vous élèveriez ici une demeure agréable, et recueilleriez avec abondance les fruits de vos travaux. » Oui, des populations laborieuses et persévérantes dans leurs entreprises pourraient ici trouver une honnête existence.

Un silence de mort règne dans ce vaste désert. On peut y passer des semaines entières dans de longues courses sans apercevoir une seule personne. Et cependant on se familiarise avec la solitude ; on finit même par s'y plaire. Elle donne de l'essor aux facultés de l'homme ; l'intelligence y devient plus vigoureuse, les pensées y naissent plus rapides et plus claires. Il m'a toujours paru que lorsqu'on voyage dans ces plaines, on se sent plus porté à la prière, à la méditation, à la confiance en Dieu ; on songe davantage à Celui qui seul est notre refuge et pourvoit à tous nos besoins. Sans doute l'isolement absolu où l'on se trouve, les dangers auxquels on est exposé de la

part des animaux féroces qu'on peut rencontrer à chaque pas, contribuent à faire surgir ces sentiments dans l'âme.

On m'a fait observer plusieurs fois que le chant des oiseaux est plus doux et plus agréable à l'oreille dans le désert qu'au milieu des forêts ; et on attribue ce phénomène aux effets de la société, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans laquelle ces volatiles sont forcés de vivre. Faute de rencontrer des arbres nombreux et variés, ils vont se percher sur le même arbrisseau ou chercher le même bocage ; ils s'instruisent ainsi les uns les autres. Cette explication vaut peut-être quelque chose.

Pour vous faire une idée de l'étendue de nos plaines de l'Ouest, imaginez-vous la France, l'Allemagne, la Belgique changées en une seule prairie entrecoupée çà et là par des cours d'eau et des bois de moyenne grandeur. La vuê s'y perd et l'imagination aussi.

Nous nous trouvions enfin au bas du grand détour où le bateau avait pris terre vis-à-vis d'un camp de Yanktons, tribu puissante de la nation des Sioux. Dès que ces sauvages nous aperçurent, ils éclatèrent en cris de joie et saluèrent notre arrivée de plusieurs décharges de fusils. Leurs femmes avaient préparé une grande quantité de bois sec qui nous fut offerte ; on l'accepta avec plaisir, et elles reçurent en retour un cadeau de tabac, de poudre, de plomb, de farine, de café, de sucre. C'est ce qu'elles apprécient le plus.

Les Indiens nous donnèrent la triste nouvelle des ravages que la petite vérole causait en ce moment au fort Sully, situé près de la petite rivière la Médecine, qui se jette dans le Missouri à l'anse supérieure du grand détour. Ce détour ou circuit est de trente-six milles, tandis que la distance par terre n'est que de quatre milles. A ma demande, le capitaine me mit à terre, et deux heures après, je me trouvai au milieu des malades. J'administrai le baptême à tous les petits enfants qui n'avaient pas encore eu le bonheur de recevoir ce sacrement. Je passai la nuit avec eux, leur prodiguant tous les soins qu'il était en mon pouvoir de leur donner. *La maladie ressemblait au terrible fléau qui ravagea Londres en* 1665 (1). Ceux qui y échappèrent retinrent longtemps des taches noirâtres sur tout le corps. Même pendant cette épidémie, les sauvages, suivant leur ancienne coutume de donner une singulière sépulture aux défunts, plaçaient les cadavres de leurs parents, enveloppés seulement dans une couverture ou dans une peau de buffle, sur des tréteaux dressés dans la plaine. Ils les laissaient ainsi exposés aux chaleurs brûlantes d'un soleil de juillet, le plus ardent de l'année. Il en résultait nécessairement des exhalaisons pestilentielles qui infectaient toute l'atmosphère à plusieurs milles de distance.

On m'indiqua dans le camp un jeune orphelin

(1) Il y périt alors 100,000 personnes. (*Note de la présente édition.*)

qui, attaqué par la maladie et réduit à l'extrémité, avait été jeté hors de sa loge, au milieu de la nuit et pendant une pluie affreuse, par son père adoptif, homme cruel et impitoyable. Le lendemain matin, il était encore en vie lorsqu'un Canadien l'aperçut et l'emporta dans sa hutte ; ce bon samaritain prodigua au petit malheureux les soins les plus assidus. J'ai eu le bonheur de voir l'orphelin convalescent et de le baptiser.

Quelques jours plus tard, je me trouvais au fort Pierre (1), situé sur la rive sud du Missouri, à quinze cents milles au-dessus de Saint-Louis, et près de l'embouchure de *Bad River*, ou la Mauvaise-Rivière. Une grippe assez maligne avait régné quelque temps dans le fort ; une terreur panique s'empara des esprits à la nouvelle que la petite vérole venait d'éclater dans le voisinage et que le choléra avait été à notre bord. En effet, immédiatement après le départ du bateau, cette dernière maladie se mit à sévir avec fureur et enleva beaucoup de monde. Les sauvages des alentours, effrayés du danger, se réjouirent de ma présence ; leurs enfants, et ceux des blancs me furent présentés au nombre de cent quatre-vingt-deux, et régénérés dans les eaux du saint baptême.

La même inquiétude régnait au fort des Aric-

(1) Le fort Pierre est à 2,664 milles de distance, et à 1,456 pieds au-dessus du golfe du Mexique. Il se trouve par 44° 23′28″ latitude nord, et 100° 12′30″ (ou 6h 40m 50s) longitude ouest de Greenwich. (*Note de la présente édition.*)

karas. Quelques coureurs y avaient annoncé l'arrivée prochaine de notre bateau et porté l'alarme en disant que des maladies contagieuses existaient à bord. Mais lorsque les habitants apprirent que tout le monde se portait bien, leur crainte disparut et ils accueillirent le bateau avec toutes les démonstrations usitées en pareille circonstance. Des cris de réjouissance partaient de deux mille bouches à la fois ; les décharges de fusils et de canons faisaient solennellement retentir les plaines.

La vue de cette scène était belle et imposante : le fort est posté sur la hauteur, à près de cent pieds au-dessus du niveau du fleuve. Une longue rangée de sauvages, dans leurs plus riches accoutrements , le visage barbouillé de différentes couleurs, couvrait la rive.

Monté à cheval, j'avais devancé le bateau afin d'avoir le temps d'instruire les métis et les créoles et de baptiser leurs enfants. Je passai deux jours parmi eux. Beaucoup de sauvages, ayant appris mon arrivée au fort , se présentèrent pour me serrer la main et me souhaiter la bienvenue. Ils me prièrent avec ardeur d'accorder à leurs petits enfants la grâce du baptême que j'avais administré aux enfants métis. Je me rendis avec empressement à leurs désirs. Le nombre montait à près de deux cents. J'ai appris plus tard que le choléra a ravagé ce grand village des Arickaras et qu'un grand nombre d'enfants ont succombé à ce terrible

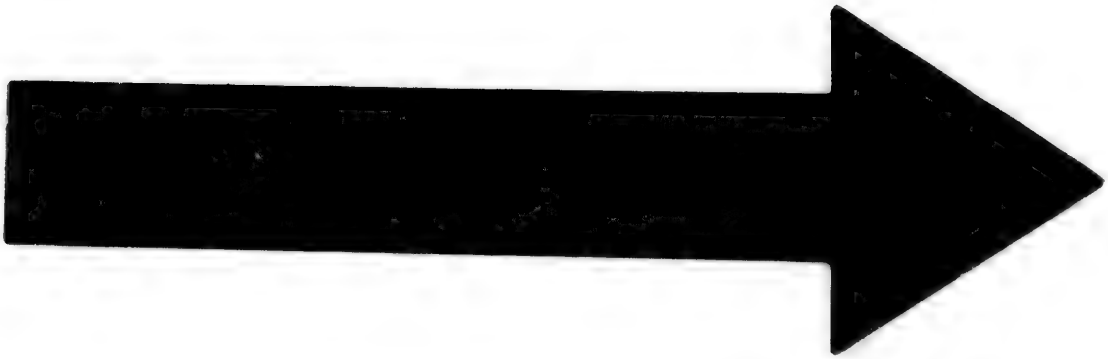
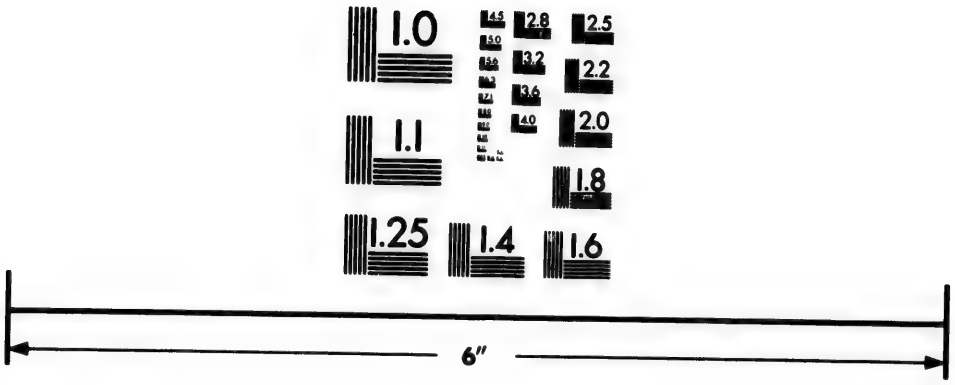


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

fléau. Quelle consolation pour moi de les avoir baptisés ! ils sont au ciel.

Nous fîmes enfin nos adieux aux messieurs du fort.

Bientôt nous passâmes le village des Mandans, composé de quelques grandes huttes couvertes de terre. Cette nation autrefois nombreuse est aujourd'hui réduite à un petit nombre de familles, qui seules ont échappé à la petite vérole en 1838. Ce village est situé à dix-huit cents milles au-dessus de l'embouchure du Missouri et à deux cents milles plus bas que la Roche-Jaune (*Yellow Stone*). Quelques jours après, nous nous arrêtâmes au fort Berthold, pour y décharger des marchandises au grand village des Minatarees ou Gens des Saules, surnommés les Gros Ventres du Missouri. Leurs cabanes sont de la même construction que celles des Arickaras et des Mandans. Quatre pieux ou arbres fourchus plantés en terre, à vingt pieds à peu près de distance, forment un carré. Ces pieux sont surmontés de soliveaux, qui soutiennent d'autres pièces de charpente obliquement placées et laissent une grande ouverture au centre, pour recevoir l'air et donner issue à la fumée ; ces pièces sont entrelacées de saules ; le tout est couvert de foin et de terre, sans toutefois être gazonné. Une ouverture faite d'un seul côté est destinée à recevoir la porte, qui consiste en une peau de buffle suspendue. Au devant de la porte est une espèce d'allée de dix à quinze pieds de long,

entourée de piquets et facile à défendre en cas d'attaque. Au milieu de la loge, sous l'ouverture supérieure qui reçoit le jour, un trou pratiqué dans la terre, à la profondeur d'environ un pied, tient lieu de foyer. Autour de la loge, des lits sont élevés d'un, de deux ou de trois pieds au-dessus du sol, les rideaux sont des peaux de biches. Tout le village est entouré d'une haute et forte palissade de gros arbres équarris. La nation des Minatarees cultive le maïs, les citrouilles, les fèves et les patates.

Les autres villages établis sur le Missouri sont ceux des Osages, des Omahas, des Ponkahs, des Pawnees, des Arickaras et des Mandans.

Les Minatarees sont de la même souche que les Corbeaux et parlent à peu près la même langue. Ils disent que leur séparation provient d'une dispute entre deux chefs qui ne purent s'accorder sur le partage d'un buffle, que l'un et l'autre prétendaient avoir tué à la chasse.

Le grand chef d'un de ces derniers villages, appelé Quatre-Ours, est l'Indien le plus poli et le plus affable que j'ai rencontré sur le Missouri. Il me pria de baptiser ses deux petits garçons et plusieurs membres de sa famille ; tous les enfants de cette tribu avaient été baptisés par M. Belcourt, missionnaire infatigable du vicariat apostolique de la Rivière-Rouge, qui est sous la juridiction de Mgr Provencher (1). M. Belcourt a visité ces parages

(1) Mgr Provencher, premier apôtre et premier évêque de

plusieurs fois et a obtenu beaucoup de succès parmi ces sauvages, en les disposant en faveur de notre sainte religion. J'ai appris que, selon toute probabilité, une mission y serait bientôt établie avec un ou deux prêtres résidents.

Ce lieu est admirablement choisi, et certes les lumières de la foi se répandront facilement de là chez les nations voisines, telles que les Mandans, les Arickaras et les Assiniboins. Ces tribus ont montré beaucoup d'empressement à entendre la parole de Dieu et à se faire instruire, chaque fois qu'un missionnaire catholique les a visitées. En Europe, les prédicateurs et les catéchistes doivent user de mille moyens pour attirer des auditeurs ;

Saint-Boniface (Amérique du Nord), est mort le 7 juin 1853. Il était né au Canada. Élevé de bonne heure au sacerdoce, il fut envoyé par l'évêque de Québec dans les régions lointaines qu'arrose la Rivière-Rouge. Cette vaste contrée, presque égale à la moitié de l'Europe, était habitée par de nombreuses tribus sauvages toutes infidèles. Quelques chrétiens, il est vrai, y étaient venus dresser leurs tentes ; mais leur présence, loin de faire du bien, causait au contraire beaucoup de mal, tant ils étaient la personnification du vice. En 1822, c'est-à-dire quatre ans après son arrivée à Saint-Boniface, Mgr Provencher en fut nommé vicaire apostolique. En 1848, le Saint-Siége érigea le vicariat de la Rivière-Rouge en diocèse de Saint-Boniface. Épuisé par les travaux, Mgr Provencher sentit sa fin approcher. Il voulut se choisir un coadjuteur et jeta les yeux sur le R. P. Taché, oblat de Marie Immaculée, qui fut nommé en 1852 vicaire apostolique de la baie d'Hudson et gouverne encore aujourd'hui cette immense mission. (*Note de la présente édition.*)

ici ce sont les païens qui appellent les prêtres à eux. Ils sont avides des enseignements religieux que tant d'autres méprisent ! Quel compte n'auront pas à rendre un jour à leur Père céleste, ces hommes de tout âge, ces jeunes gens surtout pour qui les moyens de salut abondent en Europe ! Que d'églises, de colléges, d'écoles ne trouvent-ils pas partout, en abondance !

Le 14 juillet, le bateau *le Saint-Ange* arriva au fort Union, terme du voyage. Ce poste est situé au 48e degré de latitude nord. J'eus alors à faire tous les préparatifs et à prendre toutes les précautions pour mes longues pérégrinations par terre. En attendant, j'instruisis et je baptisai vingt-neuf petits enfants métis qui se trouvaient aux forts Union et William, séparés de trois milles seulement ; tous les jours, j'offris le saint sacrifice de la messe et je donnai une instruction aux gens du fort.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

IX

Université de Saint-Louis, 20 janvier 1852.

Toute la matinée du 31 juillet, jour où l'Église célèbre la fête de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, fut employée à faire les dispositions nécessaires pour notre excursion dans l'intérieur du pays. M. Culbertson, surintendant des forts situés sur les rives des rivières Missouri et la Roche-Jaune, est un homme distingué, d'un caractère doux, bienveillant et charitable ; il est, au besoin, courageux et intrépide. Toujours il m'a prodigué des témoignages de bonté et d'amitié, mais surtout pendant cette dernière expédition. Placé à la tête de notre petite compagnie, il me fut très-utile dans l'exécution de mon projet.

Nous étions trente-deux personnes ; la plupart étaient des sauvages assiniboins , minatarees et corbeaux qui devaient se rendre au grand conseil indien dans le voisinage du fort Laramie, par la même direction que nous avions choisie, et qui n'avait guère moins de huit cents milles de longueur. Deux chars et deux charrettes pour transporter nos provisions et notre bagage formaient tout notre convoi. Ces quatre véhicules furent probablement les premiers qui traversèrent jamais cette partie du désert. On ne voit pas le moindre vestige de route tracée entre le fort Union et les Buttes-Rouges, qui se trouvent sur la voie de l'Orégon, et sont à la distance de cent soixante et un milles à l'ouest du fort Laramie.

Après avoir dîné, nous traversâmes le fleuve avec notre bagage. Suivant le cours d'un des petits tributaires de la rivière Roche-Jaune, nous fîmes six milles environ. Nous avions avec nous un habile chasseur métis de la nation des Pieds-Noirs. Il débuta heureusement en nous apportant deux gros chevreuils qu'il avait tués. Les maringouins nous attaquèrent de toutes parts et ne nous laissèrent point de repos. Il fallut les combattre sans relâche, avec des branches, des mouchoirs et de la fumée. Cette dernière arme est la plus efficace pour dissiper ces insectes odieux ; mais cette fumée est en même temps pour les voyageurs une rude épreuve à supporter. La nuit qui survint nous amena une tempête. Le tonnerre grondait

au-dessus de nos têtes et les nues déchargeaient des torrents d'eau.

Le 1er août, à six heures du matin, nous nous remîmes en route. Nous prîmes toutes les précautions possibles pour éviter la rencontre de quelque bande hostile. Les sauvages qui nous accompagnaient tinrent constamment les yeux fixés sur le sol pour voir s'ils ne découvriraient pas des traces récentes de quelques ennemis. Une longue expérience leur donne un tact admirable pour trouver des indices qui sont imperceptibles pour d'autres. Les adversaires que nos compagnons avaient le plus à craindre dans le pays que nous devions traverser étaient les Pieds-Noirs et les Sioux. Après avoir déjeuné aux environs de la source de la rivière du Renard, nous traversâmes, jusqu'au soir, des plaines élevées et verdoyantes, bornées par une chaîne de coteaux qui s'étend de la rivière Roche-Jaune au fleuve du Missouri. De temps en temps, on voit dans le lointain des espèces de buttes qui servent de guides au voyageur. Au déclin du jour, nous fixâmes notre camp près de la base des Tetons de la Roche-Jaune. Ces Tetons ont pris leur nom d'un groupe de hautes collines, situées dans un des vallons délicieux qui sont en grand nombre dans ces parages et qui, entourées d'arbres et d'arbustes de différentes sortes, forment un contraste agréable avec les plaines dégarnies de bois que nous venions de traverser. On y trouve une grande abondance de fruits sauvages, tels que

prunes, cerises, groseilles, sorbes, baies de buffle ou *Shepherdia canadensis*. Parmi les végétaux et les racines , nous remarquâmes la *Psoralea esculenta* ou racine à pain ; la pomme blanche, avec sa fleur d'une blancheur ravissante et de forme ovale, qui a près de trois pouces de circonférence, se trouve partout dans le désert et mériterait une place dans un jardin de plantes choisies ; les Indiens en font grand cas. L'oignon sauvage et l'oignon doux portent de belles fleurs ; ces plantes s'amélioreraient sans doute par la culture ; les racines de la flèche d'eau, du genre *Sagittaria*, et celles du lis de la vallée, du genre *Convallaria*, sont également très-recherchées par les Peaux-Rouges, qui leur donnent le nom de *patate de cygne*. Le pois et la fève de terre sont des produits délicieux et très-nourrissants ; ils se trouvent ordinairement dans les terres basses et alluviales. Ces plantes forment une portion considérable de la nourriture des sauvages pendant l'hiver ; ils les vont chercher dans les endroits où les souris et d'autres petits animaux, surtout les écureuils, les ont entassées.

Les maringouins nous tourmentèrent beaucoup durant le jour. Ils inquiétèrent surtout nos chevaux et nos mules qui en étaient couverts. Pour nous , nous avions pris nos mesures contre leurs attaques , en portant de gros gants , malgré la forte chaleur , et en couvrant nos têtes d'une enveloppe de gaze grossière en forme de sac.

La distance entre les Tetons et le fort Union

est d'environ trente milles. Nous vîmes très-peu de bêtes fauves ; de temps en temps, une gazelle ou un chevreuil était réveillé dans sa retraite et prenait la fuite à notre approche. La trace de toutes les espèces d'ours, surtout de l'ours gris, y est très-commune ; on le rencontre principalement dans les endroits boisés et le long des rivières et des ruisseaux. Nous réussîmes à en tuer trois , non sans beaucoup de danger et d'efforts. Notre chasseur nous apporta deux gazelles bien grasses, qui furent bientôt apprêtées et servies à notre souper. Un des sauvages tua un chat puant (*mephitis americana*). La puanteur de cet animal est insupportable aux blancs ; les sauvages , au contraire , paraissent l'aimer ; la chair est pour eux une nourriture exquise. Qu'il est vrai le proverbe : *De gustibus non est disputandum !* A chacun ses goûts et ses caprices.

Le 2 août, nous partîmes de grand matin et nous trouvâmes la brise très-agréable. Le pays que nous traversâmes était plein d'intérêt. Les vallées étaient couvertes d'une riche verdure et d'une profusion de fleurs de différentes couleurs. Des bosquets de cotonniers, d'ormes, de frênes, ainsi que des groupes de sorbiers et de cerisiers, s'offraient à la vue le long des rivières et des ruisseaux qui étaient à sec. Nous montâmes pas à pas les côtes qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Roche-Jaune, et sont comme autant de barrières insurmontables sillonnées par des

ravins profonds. Nous triomphâmes de ces obstacles avec beaucoup de difficulté et nous atteignîmes enfin le sommet de ces hauteurs. Là s'offrit à nos yeux le spectacle le plus magnifique. La nature y a accumulé une grande variété de ses faveurs les plus bizarres. D'un côté, on voit une succession de belles prairies entrecoupées, çà et là, de touffes d'arbres rabougris et de buissons, et se terminant en collines verdoyantes parsemées de groupes de cèdres et de pins ; de l'autre, on aperçoit des tas informes d'argile rouge et blanche et des monceaux de pierres, qui de loin, par leur couleur, ressemblent à des briqueteries ; quoique en apparence jetées sans ordre les unes à côté des autres, ces pierres ajoutent beaucoup d'intérêt aux objets curieux qui se présentent à la vue.

La région que nous parcourûmes pendant plusieurs jours nous fournit des preuves évidentes qu'elle avait été très-volcanique, même jusqu'à une époque bien récente, car la surface en était encore couverte de lave et de scories. J'ai compté jusqu'à soixante et dix collines en forme de cônes de vingt à cent cinquante pieds de haut, groupées dans une seule plaine et dans un espace de quatre à cinq milles ; elles avaient évidemment passé par l'épreuve du feu. Quelques-unes de ces collines étaient formées par de grands amas de fraisil que la terre, dans ses convulsions brûlantes, semblait avoir vomis de ses entrailles. Plusieurs fois, après avoir fait quelques milles sur les hauteurs, nous

nous trouvâmes soudain en face d'une pente presque perpendiculaire de roche et d'argile blanche, où nous eûmes à descendre nos voitures à force de bras. Nous entrâmes ensuite dans une chaîne de vallons et de prairies fertiles arrosées par des fontaines et des ruisseaux, embellies par le cotonnier, l'orme, le frêne, le cèdre et le pin. Dans d'autres endroits, la crête des côtes est remarquable par la beauté et par la richesse des sites où abonde la verdure.

Le quatrième jour de notre voyage, nous aperçûmes des milliers de buffles. Tout l'espace entre les rives du Missouri et celles de la Roche-Jaune en était couvert à perte de vue. Jusqu'alors les maringouins nous avaient beaucoup tourmentés, tandis que là ils avaient entièrement disparu. Nous cherchâmes la cause de ce phénomène ; les sauvages nous dirent que l'absence de nos ennemis ailés avait pour cause la présence du nombre prodigieux de buffles qui paissaient dans les plaines d'alentour et qui attiraient ces insectes. Nous vîmes en effet ces nobles animaux se débattre en se jetant, avec leurs cornes et leurs pieds, de la terre sur le corps, ou en se roulant dans le sable et la poussière qui montait dans l'air comme un nuage. Le sort de ces animaux paraît bien pénible. Ils sont torturés jour et nuit. Pendant toute une semaine, nous entendîmes leurs mugissements, semblables au bruit du tonnerre qui gronde dans le lointain, ou aux vagues de la mer qui se brisent

contre la falaise. On peut dire que c'est le pays où les buffles et les bêtes fauves se trouvent en plus grande abondance. Un bon chasseur y pourrait tuer facilement , dans une journée, plusieurs vaches, plusieurs cerfs, une grosse corne , ou mouton de montagne, un chevreuil à queue rouge ou un autre à queue noire, une gazelle, des lièvres et des lapins ; il pourrait tirer sur un ours gris et rencontrer un renard croisé ou argenté. A cette liste d'animaux ajoutez le castor , la loutre, le blaireau, le chien de prairie, et plusieurs espèces de volatiles , principalement les faisans et les coqs de bruyère. Nos chasseurs , on le conçoit aisément , faisaient leur choix. En effet , on se régala de ce qu'il y avait de plus délicat, et nous laissâmes une grande quantité de viande dans les plaines pour servir de nourriture aux vautours et aux loups, dont les hurlements retentissaient déjà de toutes parts.

Un sauvage assiniboin nous donna une preuve remarquable de sa dextérité à la chasse ; je ne puis omettre d'en faire mention. Seul et à pied, il s'approcha , sous le vent, d'un grand troupeau de femelles de buffles. Dès qu'il fut assez près d'elles pour leur faire entendre le son de sa voix, il commença à imiter le cri d'un jeune veau. Aussitôt les vaches accoururent vers l'endroit où se cachait le chasseur industrieux, et il en tua une. Le troupeau alarmé se retira en toute hâte et en grand désordre. Le chasseur rechargea sa carabine et renou-

vela le même cri. Une seconde fois, les vaches s'arrêtèrent et revinrent comme par enchantement ; il en tua une autre. Ce sauvage nous assura qu'il aurait pu en abattre davantage en se servant de la même ruse. Il crut que nous avions assez de deux vaches et laissa partir le reste.

Les voyageurs jouissent d'un excellent appétit dans ces hautes régions. J'ai été étonné plus d'une fois de l'énorme quantité de chair qu'un homme est capable d'y consommer sans nuire à sa santé ; on le croirait à peine en Europe. Une et même deux langues de buffle, une côte avec quelques autres bagatelles ne sont pas considérées comme une portion considérable pour un seul repas.

Le 7 août, nous traversâmes des terres entrecoupées de beaucoup de ravins et de ruisseaux dont le lit était à sec.

Le sol, plus léger que celui que nous venions de fouler, était couvert de différentes espèces d'*Artemisia* ou absinthe, signe infaillible d'un terrain stérile. L'aspect de tous les ravins, de tous les lits des rivières et des ruisseaux, et de tous les coteaux, prouve qu'il y a dans cette région de nombreuses mines de charbon de terre. Les observations que j'ai faites sur la nature du sol me font augurer que ces dépôts de houille s'étendent jusqu'aux gisements nombreux qui se trouvent dans les terres arrosées par les rivières Saskatchewan et Athabasca. J'en ai déjà parlé dans mes lettres écrites en 1845 et 1846.

Le voyageur reconnaît à des signes évidents que les plaines immenses qu'il traverse, et où il ne voit pas un seul arbuste, n'ont pas toujours été dénuées de bois. Des troncs d'arbres et des arbres entiers pétrifiés s'offrent souvent à sa vue. Il s'étonne, il admire ; il fait des conjectures sur le changement qui s'y est opéré. Mais quelle réponse peut-il donner à la question : Pourquoi ces terres-là ne sont-elles pas boisées, comme elles le furent dans les temps antérieurs ? Les steppes de l'Asie, les pampas de l'Amérique méridionale et les prairies occidentales de cet hémisphère semblent revêtir un caractère commun et uniforme ; généralement parlant, on n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux. Quelques observateurs l'attribuent à l'action du feu qui a souvent passé par ces endroits ; d'autres, au changement que le climat y a subi, ou à la stérilité naturelle du sol ; il en est enfin qui prétendent que quelque grand bouleversement de la nature a détruit les forêts qui y existaient autrefois et réduit ces régions à la condition où nous les voyons aujourd'hui. J'ai examiné différents endroits ; les grands tas de coquilles de l'espèce testacée et du genre *musculus* que j'ai trouvés à quelques pieds du sommet des côtes les plus élevées, et qui étaient incrustés dans des terres alluviales et mêlés de sable et de cailloux rongés par l'eau, prouvent les changements étonnants que cette région élevée a subis.

Le même jour, nous traversâmes une vaste côte

qui s'étend jusqu'aux Buttes de la Tête de Hibou. Ces buttes, dans cet océan de prairies, servent à diriger le guerrier, le voyageur et le chasseur; on les aperçoit à une distance de trente milles. Du sommet de cette côte, nous avons contemplé avec plaisir ce qu'on appelle le *pays des terres blanches*, ou plaines argileuses de la Roche-Jaune (1). Du sud au nord, elles mesurent un espace de trente à quarante milles. Je suppose que ce sol ressemble à celui qui avoisine le Missouri et qui contient à peu près les mêmes fossiles.

De pareils terrains volcaniques se trouvent aux environs des sources supérieures des rivières de l'Arkansas, de la Platte et de la Grosse-Corne, tributaire de la Roche-Jaune. Près de la source de la Rivière-Puante, l'un des tributaires de la Grosse-Corne et dont les eaux imprégnées de soufre ont les mêmes qualités thérapeutiques que les fontaines célèbres nommées *Blue Lick Springs*, au Kentucky, se trouve l'endroit appelé l'*Enfer de Colter*, du nom d'un fameux chasseur de castors. Ce sol est souvent agité par des convulsions formidables. Les gaz sulfureux qui s'en échappent en grande abondance infectent l'atmosphère à plusieurs milles de distance et rendent la terre si stérile, que l'absinthe même n'y peut croître. On m'a assuré que les bruits ou explosions souter-

(1) En 1856, le docteur Heyden y a fait des fouilles par ordre du gouvernement américain.

raines que l'on y entend parfois sont épouvantables. Je pense néanmoins que l'endroit le plus remarquable de ce continent, et peut-être le plus merveilleux de l'hémisphère septentrional, se trouve au centre même des montagnes Rocheuses, entre le 43e et le 45e degré de latitude et le 109e et le 111e degré de longitude, c'est-à-dire entre les sources de la rivière Maddison et de la Roche-Jaune. Il s'étend à une distance de près de cent milles. Les fontaines bitumineuses, sulfureuses et thermales y sont en très-grand nombre. Les sources chaudes contiennent une grande quantité de matières calcaires, et s'échappent des coteaux plus ou moins élevés qui ressemblent par leur nature, sinon par leur étendue, aux fameuses fontaines de Pambouk-Calessi (1), dans l'Asie Mineure, et qui ont été si bien décrites par Chandler (2). La terre est soulevée à une grande hauteur, et l'action des éléments lui fait prendre les formes les plus variées et les plus fantastiques. Des gaz, des exhalaisons, de la fumée sortent sans cesse par des milliers d'ouvertures, depuis la base jus-

(1) Village de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sandjak de Kermeïan ; à 3 l. 1/2 N. de Degnizli, à 3 l. de la gauche du Buïuk-Meïnder (*Note de la présente édition.*)

(2) Voir, sur ce savant helléniste et archéologue anglais, la note, pag. 115 « Voyages dans l'Amérique septentrionale. Orégon » — par le R. Père P. J. De Smet, S. J. — Bruxelles, M. Closson et Cie, 26, rue Saint Jean. 1874. (*Note de la présente édition.*)

qu'au sommet de la côte volcanique ; le bruit ressemble à celui de la vapeur qui s'élance avec force des tuyaux d'une machine. Comme à l'*Enfer de Colter*, on y entend des détonations souterraines très-fortes. Les chasseurs et les Indiens en parlent avec une crainte superstitieuse ; ils regardent ce lieu comme la demeure des mauvais esprits. Les sauvages s'en approchent rarement sans offrir quelque sacrifice, ou du moins, sans présenter le calumet de paix aux esprits turbulents pour se les rendre propices. Ce bruit mystérieux provient, disent-ils, de ce qu'on y forge des instruments de guerre ; chaque éruption de la terre est à leurs yeux le résultat d'un combat livré entre les esprits et devient l'origine d'une nouvelle victoire ou calamité... Près de la rivière de *Gardiner*, qui est un tributaire de la Roche-Jaune, on trouve tout un gisement de soufre. Je tiens ce rapport du capitaine Bridger, qui a parcouru ces montagnes dans tous les sens, et y a passé plus de trente années de sa vie.

Depuis les Buttes du Hibou, où nous campâmes le 7 août, jusqu'aux sources de la rivière d'Immel qui en est éloignée de trente-six milles environ, nous voyageâmes sur les hauteurs. La surface était raboteuse, coupée par des ravins profonds et très-difficiles à passer avec nos véhicules. A chaque pas nous rencontrions des débris volcaniques ; pendant deux jours, la route nous offrit à droite et à gauche des coteaux brûlés, dont quel-

ques-uns, couverts de lave et de scories, étaient évidemment des cratères d'où les matières volcaniques avaient été lancées dans les plaines voisines.

Au déclin du jour, nous fûmes témoins d'un beau phénomène. La lune était entourée de quatre cercles : le premier d'un bel azur, le second de pourpre, le troisième blanc, et le quatrième était obscur ou noir. Au milieu de ces cercles, la lune brillait de tout son éclat. Les sauvages augurèrent de ces signes qu'une bande ennemie se trouvait dans notre voisinage, et ils passèrent la nuit à veiller, les armes à la main...

Le 10, nous quittâmes les hautes côtes et nous fîmes à peu près vingt milles à travers un pays stérile, très-rugueux et raviné par les pluies. Une espèce de salamandre, que l'on nomme communément *grenouille à corne*, les lézards et les serpents à sonnettes y abondent. Voici ce que j'ai pu apprendre des sauvages sur les moyens dont on se sert pour guérir la morsure de ce dernier reptile. La *racine noire* est regardée parmi eux comme un antidote souverain, et la Providence l'a rendue très-abondante, précisément dans les lieux où ces reptiles se trouvent. C'est bien le cas de dire que le remède est à côté du mal. Il suffit de bien mâcher la plante et de l'appliquer sur la blessure pour que l'enflure s'arrête et disparaisse bientôt. Lorsqu'un sauvage, son cheval ou son chien ont été mordus par un de ces serpents, on poursuit à toute outrance

le reptile, qui meurt assez tôt après avoir distillé son venin. On lui ouvre l'estomac, on en extrait le contenu, et on l'applique sur la blessure ; l'inflammation cesse et les effets dangereux du poison sont détruits. Quand l'empoisonnement est très-considérable, les sauvages se servent des os aigus et des dents du serpent pour piquer et ouvrir la peau tuméfiée ; par ce moyen ils dissipent l'intoxication. Le serpent connu sous le nom de *tête de cuivre* a un poison si subtil, que son souffle seul cause la mort à celui qui l'aspire. Sa langue n'est pas fourchue comme celle des autres serpents ; elle est de forme triangulaire. Lorsqu'on effarouche le reptile, sa tête s'aplatit, il rejette avec force par la bouche une grande quantité de venin jaune jusqu'à ce qu'il expire.

Le 11, nous arrivâmes de bonne heure à la partie supérieure d'une belle plaine en pente douce. L'ayant traversée, nous nous trouvâmes au *Fort Alexandre*, situé sur la rive de la Roche-Jaune, et à une faible distance de l'embouchure de la petite rivière *Bouton de Rose*. Il y a environ deux cents milles du Fort Union au Fort Alexandre. L'hiver est très-rigoureux dans ces parages ; il commence en novembre pour ne finir qu'en avril.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

X

Université de Saint-Louis, 24 janvier 1852.

Après que nous nous fûmes arrêtés au Fort Alexandre pendant six jours, afin de donner le temps à nos animaux de se reposer de leurs fatigues, et pour attendre l'arrivée du bateau de la Compagnie de pelleteries, qui portait plusieurs de nos effets, nous passâmes la rivière Roche-Jaune, le 17 du mois d'août, vers les deux heures après midi. Nous traversâmes une plaine élevée et unie sur une étendue de cinq milles ; elle est d'un sol léger, sablonneux, et littéralement couverte de « crapauds verts, » nom vulgaire que les voyageurs donnent aux plantes du genre cactus, si remarquables par la grandeur et la beauté de leurs

fleurs et par leurs formes grotesques et variées. Les ronds et les ovales, de la grosseur d'un œuf de poule, y abondent et sont entourés de longues épines dures et minces comme des aiguilles ; touchées par les pieds des chevaux , ces plantes se lèvent droit et s'attachent aux jambes et au ventre des animaux, qui en deviennent furieux et intraitables.

Nous arrivâmes bientôt dans la vallée du Bouton de Rose ; et, continuant notre route jusque vers le coucher du soleil, nous campâmes enfin sur les bords de la petite rivière qui porte le même nom, non loin d'un bel étang où une digue venait d'être construite par des castors.

Cette partie du désert nous offrit souvent l'occasion d'admirer le travail et l'industrie de ces intelligents animaux. Ils paraissent ici beaucoup plus nombreux que dans aucun autre des districts que j'ai visités. On attribue leur conservation principalement aux incursions continuelles des gens de guerre, soit Sioux, Assiniboins , ou Pieds-Noirs , ennemis implacables des Corbeaux , et qui empêchent les chasseurs et les Indiens du pays de se hasarder dans ces contrées. Aujourd'hui le prix des fourrures de castor est si bas que cette chasse est presque abandonnée. Anciennement la nation des Corbeaux avait pour les castors la plus haute vénération ; elle croyait que « les Corbeaux devenaient castors après leur vie. » Cette idée extravagante a fait perdre la chevelure à plus d'un

chasseur blanc, car tout Corbeau croit devoir protéger, défendre et venger, même par la mort, *ses proches parents*, dans leur seconde existence. Depuis quelques années, cette clause a été éliminée de leur code religieux, certainement au grand détriment des castors. Ces superstitions, comme tant d'autres, ne viendront à disparaître que lorsque la foi catholique éclairera ces contrées, sur lesquelles, hélas ! règnent encore de si épaisses ténèbres.

Pendant quatre jours, et en parcourant une distance d'environ cent milles, nous remontâmes la vallée jusqu'aux sources du Bouton de Rose. Là encore le sol est très-léger et sablonneux ; il est pourtant couvert d'une sorte de rose, d'absinthe et de cactus, et entrecoupé de chemins creux difficiles à parcourir avec des voitures. Les bords de la petite rivière présentent çà et là des assemblages de cotonniers, entremêlés d'arbres fruitiers, tels que pruniers, cerisiers et sorbiers, qui y sont abondants.

Cette rivière prend sa source dans une chaîne de coteaux et de collines appelés dans le pays les montagnes du Petit-Loup. Elles sont en général d'un aspect luxuriant et d'une forme très-agréable. Le manque d'eau, et surtout d'eau de source, y constitue une calamité pour les voyageurs dans cette saison de l'année. On trouve quelques cavités remplies d'eau stagnante dans les lits à sec des rivières ; mais le goût en est à peine supportable.

Les bandes de buffles y sont moins nombreuses que dans les terres plus septentrionales, probablement à cause des partis de guerre qui y rôdent sans cesse. Cependant on rencontre à chaque instant de grands troupeaux de cerfs et beaucoup de chevreuils et de moutons. Nous reconnûmes les traces des ennemis, aux carcasses d'animaux très-dangereux récemment tués, aux empreintes des pieds dans le sable, aux campements cachés, aux boucans mal éteints. Nous redoublâmes donc de vigilance pour éviter toute surprise périlleuse. Une belle capote de chef, d'un drap écarlate et galonnée, pendue à une branche d'arbre, fut aperçue de loin ; le vent la remuait comme un drapeau flottant. Il y eut une course parmi nos gens à qui s'en emparerait le premier ; un Assiniboin ayant remporté le prix, la capote fut examinée avec grand soin. On suppose qu'elle avait été offerte, la veille seulement, en sacrifice au soleil par quelque chef pied-noir. Les sauvages, dans leurs excursions de guerre, font souvent de pareilles offrandes, soit au soleil, soit à la lune ; ils espèrent, de cette manière, se rendre ces astres favorables et obtenir par leur entremise beaucoup de chevelures et de chevaux. Les objets les plus précieux qu'ils possèdent, et auxquels ils attachent le plus de prix, sont ainsi souvent sacrifiés. Les Mandans, les Arickaras surtout, et leurs voisins, vont plus loin encore ; ils se font des incisions profondes dans les parties charnues du corps, et

se coupent jusqu'aux phalanges des doigts , avant d'aller en guerre, pour obtenir les mêmes faveurs de leurs fausses divinités. Dans ma dernière visite aux Riccarees, aux Minatarees et aux Mandans , je n'ai pu remarquer aucun homme un peu avancé en âge dont le corps ne fût mutilé et qui eût encore ses doigts intacts. Cela prouve la profondeur de leur ignorance et l'affreuse idolâtrie dans laquelle ces malheureuses tribus se trouvent encore plongées ! A ce sombre tableau on peut ajouter, ce que j'ai déjà rapporté ailleurs , un amour effréné pour le jeu , qui leur fait sacrifier jusqu'aux heures destinées au repos le plus nécessaire ; une paresse qui ne cède qu'à l'aiguillon de la faim ; un penchant continuel à la dissimulation, à la gourmandise, à tout ce qui flatte la basse sensualité. Et cependant, au milieu de cette déplorable misère, ils éprouvent le besoin indéfinissable d'invoquer une puissance supérieure à l'homme ; ils sont attentifs à tout ce qui peut leur révéler quelque moyen de la fléchir, et leur donner quelque connaissance de l'Être suprême. Ils aiment le missionnaire, et toujours ils l'écoutent avec plaisir. Dans les différentes visites que j'ai faites aux sauvages du Haut-Missouri, à en juger par le respect et l'amitié qu'en ma qualité de prêtre ils m'ont témoignés dans toutes les occasions et toutes les circonstances , j'ai la ferme conviction que si quelque bon missionnaire pouvait s'occuper d'eux, ils deviendraient bientôt des chrétiens généreux ,

remplis de zèle et d'ardeur pour la gloire du Seigneur et pour sa sainte loi. « Ils connaîtraient leur Père qui est aux cieux, et Celui qu'il a envoyé sur la terre ; » ils deviendraient les disciples fidèles du Rédempteur, qui désire si ardemment que tous se sauvent, et n'a pas dédaigné de verser son sang sur la croix pour le salut du monde.

Le 22 du mois d'août, nous quittâmes la vallée du Bouton de Rose, et nous traversâmes la chaîne montagneuse qui la sépare de la rivière à la Langue. La crête de cette chaîne présente une suite de rochers et de pierres siliceuses sous une foule de formes variées et même fantastiques. La montée est à pic et par conséquent difficile à franchir avec des voitures ; il fallait l'assistance de tous les bras pour soutenir les attelages. Depuis plusieurs jours, nous avions campé dans les environs d'un étang ou d'une large excavation remplie d'eau sale et dégoûtante. Que le contraste nous fut agréable, lorsque nous nous trouvâmes sur les bords de cette belle rivière, claire comme le cristal ! Avec quel empressement nous pûmes étancher notre soif ! Les chevaux et les mules parurent se réjouir, hennissant et se cabrant d'impatience ; aussitôt qu'ils sentirent les brides relâchées, ils se plongèrent dans la rivière et s'y abreuvèrent à longs traits. Quand toute notre caravane se fut désaltérée, nous continuâmes notre route. Nous traversâmes une plaine ondoyante et un monticule assez élevé qui de loin paraissait étincelant

de cristaux ; il reçut le nom de *coteau aux diamants*. De grosses masses de mica le couvrent. Pour la première fois depuis notre départ du Fort Alexandre , nous déjeunâmes près de belles et abondantes fontaines, les plus remarquables du pays. Après avoir fait environ vingt-trois milles ce jour , nous campâmes sur les bancs de la rivière à la Langue. Là nous eûmes de nouveau l'occasion de rappeler et de coordonner nos souvenirs touchant le terrain que nous avions vu. Le charbon paraît aussi abondant au sud de la Roche-Jaune qu'au nord de cette rivière ; on le trouve partout. Les pentes des côtes sont bien boisées avec des sapins et des pins de différentes espèces ; et ceci existe dans toute l'étendue des montagnes du Petit-Loup. On quitte celles-ci pour se rendre dans les montagnes du Grand-Loup ; on les rencontre avant d'arriver aux Côtes-Noires. Ces montagnes forment des branches des monts Rocheux ; les principaux pics ont une élévation qui dépasse treize mille pieds.

Le 23, nous quittâmes la rivière à la Langue. Pendant dix heures , nous marchâmes par monts et par vaux, en suivant le cours d'un de ses tributaires ; nous ne fîmes qu'environ vingt-cinq milles. Le jour suivant, nous traversâmes une nouvelle chaîne de montagnes élevées pour nous rendre sur la Fourche inférieure des Pins, *Lower Piny Fork*, à une distance de vingt milles. Nous arrivâmes à l'improviste sur les bords d'un beau petit lac d'en-

viron six milles de longueur , auxquels mes compagnons de voyage donnèrent mon nom. Nos chasseurs y tuèrent plusieurs canards. En quittant le lac , nous trouvâmes de nouveau une section de pays très-élevée, où des buttes rouges et des scories, débris volcaniques , sont répandues sur toute la surface qui s'étend jusqu'à la Fourche supérieure des Pins, *Upper Piny Fork*, et où des troncs d'arbres pétrifiés se rencontrent à chaque pas. Nous campâmes vers le soir au pied d'un monticule après avoir fait environ vingt-cinq milles, et nous fûmes assez heureux pour y trouver de la bonne eau. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la rivière Sableuse à travers des plaines et des coteaux, parcourant ainsi une distance de vingt-quatre milles.

Le 27 août , nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière à la Poudre, un des principaux tributaires de la Roche-Jaune. Pour y arriver, il avait fallu traverser un misérable plateau très-élevé , très-stérile , couvert d'absinthe , et sillonné de larges ravins. Nos voituriers s'en souviendront longtemps ; car ils disaient qu'on ne les attraperait plus à mener des charrettes à travers une région si abominable.

La vallée de la rivière à la Poudre dans le voisinage des Buttes aux Calebasses, qui se trouvent en vue , a une largeur de trois à quatre milles. Quoique le sol y soit léger, la verdure y est pourtant belle et l'herbe abondante pour les chevaux.

La partie où je traversai la vallée est bien boisée : il paraît que sur les bords de cette rivière le bois est assez abondant ; les cotonniers principalement et un grand nombre d'arbres fruitiers y fleurissent. Cette vallée forme un beau contraste avec les hautes terres de ces parages, qui sont l'image même de l'aridité et de la désolation ; on n'y trouve que mauvaises herbes, monceaux de pierres et ravines.

Ici nous rencontrâmes trois jeunes guerriers corbeaux ; ils avaient été à la recherche d'un camp sioux, avec l'intention de voler des chevaux, mais ils n'avaient point réussi. Ces Corbeaux nous conseillèrent de suivre le vallon d'une petite rivière qu'ils nous montraient, nous assurant que dans cette direction nous ne tarderions pas à arriver au fort Laramie. Je m'étonnais de leur conseil ; la direction du vallon était sud-ouest. Nous continuâmes notre chemin en suivant l'indication donnée par les Corbeaux. Cette partie de notre voyage fut assurément la plus dure et la plus difficile. L'endroit reçut le nom de *Vallée et Rivière aux mille Misères*. Certes ce nom était bien choisi. Imaginez-vous un cours d'eau avec des bords escarpés, qui serpente dans une étroite vallée, et qu'il nous fallut passer dix à douze fois dans l'espace de trois milles, avec des voitures et des charrettes, au grand risque, chaque fois, d'y briser nos véhicules et d'y tuer nos chevaux et nos mules. Le sol y est très-stérile ; à mesure que nous avancions,

l'eau devenait plus rare ; le cinquième jour, elle nous manqua complétement. La nuit qui survint fut une bien rude épreuve : nous n'avions hélas ! après une si longue marche, rien pour nous réconforter. Ce fut le comble de nos misères dans le vallon.

Le 1er septembre, après avoir traversé trois chaînes de coteaux, nous gagnâmes la crête des Côtes-Noires. Nous avions une charrette de moins, et une voiture brisée, dont les pièces ne tenaient ensemble qu'à l'aide de cordes fabriquées avec de la peau fraîche d'animaux.

Arrivés sur le sommet, nous fûmes heureux de découvrir un grand lac dans le lointain. Nous le prîmes avec empressement pour point de mire ; la soif nous dévorait et nous avions des craintes sérieuses pour nos bêtes de somme, dont le pas commençait singulièrement à se ralentir. A notre grand étonnement, nous nous aperçûmes bientôt qu'un énorme parcours nous séparait encore du fort Laramie. Au lieu de distinguer ce fort dans le lointain, comme les trois Corbeaux nous l'avaient fait espérer, nous nous trouvâmes en vue des Buttes-Rouges, à une distance d'environ vingt-cinq milles. Ce lieu est bien connu sur la grande route de l'Orégon : il est à cent soixante et un milles du fort Laramie... Au sommet des Côtes-Noires j'ai laissé un souvenir de mon passage : dans un rocher très-élevé et remarquable par sa forme, j'ai taillé une grande et belle croix. Ah !

puissent les tribus éparses du désert connaître bientôt les consolantes vérités que la croix nous enseigne ! Puissent-elles secouer le joug de l'esclavage où l'erreur les retient depuis tant de siècles !

Toute la région que nous traversâmes au sud de la Roche-Jaune, à quelques rares exceptions près, offre peu de ressources à la civilisation ; le sol y est très peu fertile ; le bois y manque, et l'eau y est rare pendant une grande partie de l'année. C'est un pays favorable seulement aux chasseurs et aux tribus nomades ; tous les animaux y abondent, et pendant de longues années encore, ils ne seront point inquiétés dans leurs domaines. Quand les places encore vacantes dans l'immense territoire indien, où le sol est fécond, seront remplies, alors seulement le désert au sud de la Roche-Jaune attirera l'attention ; alors le travail industrieux et persévérant viendra à bout d'arracher une grande étendue de cette région à sa stérilité actuelle.

Dans le voisinage et le long de la base des Côtes-Noires et de celle des Montagnes au Vent, on trouve une bonne partie de terres fertiles et labourables. La végétation est riche, abondante et variée dans toutes les vallées ; ces vallées serpentent entre les montagnes comme autant de vertes zones, où des milliers d'animaux domestiques trouveraient une excellente pâture ; les fontaines et les ruisseaux, si rares dans la section centrale, entre la rivière Roche-Jaune et les Côtes-Noires, abondent ici

et au bas de ces montagnes ; ils présentent partout des endroits propres à y ériger des moulins. Le climat en est très-salubre, et les belles forêts de cèdres et de pins suffisent abondamment à toutes les nécessités du pays. Les mines de fer et de plomb y abondent.

Le 2 septembre, nous nous trouvâmes sur la grande route de l'Orégon, où, semblables aux vagues de la mer qui succèdent les unes aux autres, les caravanes de milliers d'émigrants de tous les pays ont passé durant ces dernières années ; les unes pour se rendre aux mines d'or de la Californie, les autres pour aller prendre possession des nouvelles et riches terres de l'Utah et de l'Orégon. Ces intrépides pionniers ont construit le chemin le plus beau, le plus large et peut-être le plus long qui existe aux États-Unis : il va jusqu'à l'océan Pacifique. Sur les bords de cette immense voie, on trouve un gazon plantureux pour les bêtes de somme.

Nos compagnons les sauvages étaient dans l'admiration en voyant cette large et belle route. Ils conçurent une grande idée de la *nation des blancs* ; ils s'imaginèrent que tous avaient passé par là et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. Un air d'incrédulité se dessinait sur leurs traits, quand ils apprirent de moi qu'on ne s'apercevait nullement, *dans les terres des blancs*, du départ d'un si grand nombre de personnes.

Ils appelaient cette route *le Grand Chemin de la Médecine des blancs*. Les Indiens donnent le nom de *médecine* à tout ce qui leur semble extraordinaire, incompréhensible, religieux. Tous les campements abandonnés le long de cette route furent visités et examinés en détail. Après avoir ramassé une quantité d'objets qu'ils me montrèrent pour en connaître l'usage et la signification, ils remplirent leurs havre-sacs de couteaux, de cuillers, de fourchettes, de bassins, de cafetières et d'autres ustensiles de cuisine, de haches, de marteaux, etc., etc. ; ils se firent des colliers avec des morceaux de tasses de faïence, d'assiettes et de plats, qui portaient quelque trace d'une inscription ou d'une figure ; ils se les suspendirent au cou et aux oreilles. Que de récits nos Indiens auront à faire concernant *la Grande Route de la Médecine des blancs*, lorsque, de retour dans leurs villages, ils se trouveront au milieu d'un cercle de parents et d'amis !

Mais ces débris de toute nature ramassés par nos Indiens n'étaient pas les seuls vestiges de la multitude d'émigrants qui, pour aller à la recherche de l'or, s'étaient lancés à travers cette immense plaine, affrontant avec un rare courage des fatigues et des difficultés inouïes. Les ossements blanchis des animaux domestiques disséminés sur la route, les tertres funèbres élevés à la hâte sur le tombeau d'un parent ou d'un ami décédé dans ce long voyage, et le tribut payé à sa mémoire par

une inscription grossière taillée sur un morceau de planche ou sur une étroite pierre, d'autres mottes funéraires sans marque aucune ni trace d'affection ou de souvenir, fournissaient des preuves évidentes que la mort avait considérablement éclairci les rangs de ces tristes voyageurs. Par suite de tant de désastres, de nombreux émigrants se sont trouvés arrêtés soudain dans leur course, et ont vu s'évanouir le mirage trompeur des richesses qu'ils se flattaient de conquérir.

Les nombreux fragments de voitures, de waggons et de charrettes, les tas de provisions délaissées, les outils de toute espèce, et d'autres objets dont les émigrants s'étaient pourvus à des prix élevés, mais que les plus impatients, désireux de devancer les autres à l'Eldorado de l'ouest, avaient abandonnés et jetés, témoignaient également de cette insouciance téméraire avec laquelle ils s'étaient hasardés dans cette entreprise, et qui fut si fatale à un très-grand nombre. Arrivés en 1848, dans les régions arides de la Californie supérieure, la famine les avait réduits d'abord à manger leurs bêtes de somme. Bientôt ils se jetèrent, dit-on, sur les cadavres; puis les mourants ne furent point épargnés, et enfin ils s'entre-dévorèrent... Le tableau qu'en trace Thornton dans son journal est le plus affreux qu'on puisse lire... Toutes ces scènes se déroulaient à nos yeux, avec leurs douloureux souvenirs ; elles offraient la preuve désolante mais salutaire de l'incertitude qui plane toujours sur la

réussite des plus hautes perspectives de la sagesse humaine, et des déceptions qui font connaître à l'homme sa profonde faiblesse.

Nous suivîmes la grande route au sud de la rivière Platte, au pied des grandes Côtes-Noires. Sur ce chemin, nous nous trouvâmes à l'abri des obstacles qui avaient mis si souvent en danger nos voitures et nos animaux. Après huit jours de voyage sans le moindre accident, nous arrivâmes au fort Laramie. Le commandant nous apprit que le grand conseil des Indiens devait avoir lieu à l'embouchure de la *Rivière aux chevaux*, dans une vaste plaine située à trente-sept milles plus bas, et arrosée par la Platte. Le lendemain, j'acceptai l'invitation que le respectable colonel Campbell me fit de m'y rendre ; je pris place dans sa voiture, et nous arrivâmes à la plaine du conseil, au coucher du soleil. Le surintendant colonel M. Mitchell me reçut avec la plus franche cordialité et la plus aimable bienveillance ; il insista pour que je fusse son hôte pendant tout le temps que durerait le conseil. Toutes les autres personnes du fort se montrèrent également pleines d'égards pour moi.

Dans la plaine déjà indiquée se trouvaient environ mille loges (dix mille sauvages) appartenant à différentes tribus, savoir : les Sioux, les Sheyennes et les Rapahos, avec plusieurs députations des Corbeaux, des Serpents ou Soshonies, des Arickaras, Assiniboins et Minatarees. Dans une prochaine lettre, je me propose de vous entretenir de

l'objet de la réunion de ce conseil et de mes rapports, à cette occasion, avec les Indiens.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

P. S. Liste des animaux tués par nos chasseurs depuis le 1er août jusqu'au 9 septembre 1851.

4 chevreuils, 11 gazelles, 37 vaches (buffles), 22 taureaux (buffles), 3 ours, 2 cerfs, 7 grosses cornes ou moutons de montagne, 2 blaireaux, 2 *mephitis americana* (bêtes puantes), 1 porc-épic, 17 lièvres et lapins, 13 canards, 18 coqs de bruyère et 16 faisans.

XI

Université de Saint-Louis, 26 janvier 1852.

Pendant les dix-huit jours de l'assemblée du grand Conseil, l'union et l'harmonie qui régnaient parmi les dix mille Indiens étaient vraiment admirables et au-dessus de toute louange. Leurs haines implacables, leurs inimitiés héréditaires, leurs guerres cruelles et sanglantes, tout le passé, en un mot, parut oublié. Ils se visitèrent, fumèrent ensemble le calumet de paix, se firent des échanges de présents, se donnèrent des festins nombreux ; les loges étaient ouvertes à tous les étrangers. Ensuite, chose qui ne se pratique guère que dans les circonstances les plus délicates, les plus amicales et les plus exceptionnelles, il y eut un

grand nombre d'adoptions d'enfants faites de part et d'autre. Entre les agents du gouvernement, le surintendant du territoire indien le colonel D. D. Mitchell et le major Fitzpatrick, l'accord était parfait; rien ne fut omis pour nourrir et fortifier ces germes de paix et ces bons sentiments. Le but de la réunion était de donner une preuve marquée de la grande bienveillance qui animait le gouvernement américain ainsi que du désir sincère où il était d'établir une paix durable parmi les tribus hostiles, et de leur accorder une indemnité pour droit de passage sur leurs terres par les blancs, et pour les torts ou ravages que ceux-ci avaient pu leur faire essuyer.

A l'ouverture du grand Conseil, le surintendant fit entendre aux sauvages qu'il leur importait d'accepter le traité, tel qu'il avait été préparé d'avance avec l'agrément du Président des États-Unis. Le traité fut lu, sentence par sentence, et expliqué aux différents interprètes pour qu'ils pussent donner le sens exact et propre de chaque article. Le préambule explique que c'est un pacte à conclure entre les agents nommés par le président d'une part, et, de l'autre, par les principaux chefs et braves soldats des nations indiennes qui résident au sud du Missouri, à l'est des montagnes Rocheuses, et au nord de la ligne limitrophe du Texas et du Mexique, savoir : les Sioux ou Dacotahs, les Sheyennes, les Rapahos, les Corbeaux, les Assiniboins, les Minatarees, les Mandans

et les Arickaras. Voici, en abrégé, les principaux articles de ce traité. — Art. 1er. Le droit reconnu et accordé aux États-Unis, de la part des Indiens, d'établir sur leur territoire des routes et des postes militaires. — Art. 2. Les obligations admises, et jurées pour le maintien de la paix, de réparer les dommages et les pertes éprouvés par les blancs, du fait des Indiens. — Art. 3. Indemnité accordée aux Indiens, pour la destruction causée dans leurs chasses, leurs bois, leurs prairies, etc., par les voyageurs des États qui traversent leur pays. Cinquante mille piastres ou dollars en or (262,500 francs) leur sont accordés immédiatement à ce titre. — Art. 4. Pendant quinze ans, il leur sera payé chaque année cinquante mille piastres ou dollars en dons et en objets divers qui pourraient leur être nécessaires ou les plus utiles...

Le traité fut signé par les agents des États-Unis et par tous les principaux chefs des différentes nations.

Une autre convention fut proposée, en faveur des métis et des blancs qui résident dans le pays indien, à savoir : « Qu'une étendue de territoire serait assignée à leur usage pour la formation d'établissements agricoles, et qu'ils obtiendraient l'aide du gouvernement dans l'exécution de ce projet. » C'est l'unique moyen de réunir et de conserver toutes ces familles éparses, qui deviennent chaque année de plus en plus nombreuses, et de les fixer dans une ou deux colonies avec des églises et des

écoles pour s'instruire et procurer ainsi le bien-être général.

A peu d'exceptions près, tous les métis ont été baptisés et reçus comme enfants de l'Église. Depuis vingt ans, ils désirent et demandent avec instance des prêtres catholiques, manifestant ainsi leur bonne volonté de faire tout ce qui est en leur pouvoir afin de subvenir aux besoins et au maintien de leurs missionnaires. Si les supérieurs ecclésiastiques n'y pourvoient en temps, il est à craindre que ces nouvelles colonies ne passent sous la direction d'hommes qui feront tout leur possible pour éteindre dans les cœurs de ces braves et simples métis les germes de foi et les bons sentiments qu'ils montrent en faveur du culte catholique. Auront-ils enfin des prêtres ? C'est une question de la plus haute importance et dont dépend le salut de plusieurs milliers d'âmes. Elle va se décider bientôt ; elle s'agite déjà, et à moins que des missionnaires fervents n'y soient envoyés, nous le répétons, il est à craindre que les ennemis de l'Église ne prennent les devants sur ce terrain vierge, et ne s'y établissent.

Le deuxième dimanche de septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, trois jours après mon arrivée dans la plaine du grand Conseil, quelques loges de peaux furent arrangées et ornées en forme de sanctuaire. Sous cette voûte improvisée, j'eus le bonheur d'offrir le très-saint sacrifice de la messe, en présence des messieurs

du Conseil, de tous les blancs, des métis et d'un grand nombre d'Indiens. Après l'instruction, vingt-huit enfants et cinq adultes furent régénérés dans les saintes eaux du baptême, suivant toutes les cérémonies du rite catholique.

Les Canadiens, les Français et les métis qui habitent le territoire indien témoignent aux prêtres qui les visitent une grande bonté et beaucoup de respect. Il est vraiment affligeant de les voir errer çà et là comme autant de brebis égarées. J'ai la ferme conviction que deux bons missionnaires obtiendraient parmi eux les plus grands succès. Bientôt de belles chrétientés s'élèveraient ; elles fourniraient des catéchistes qui travailleraient de concert avec les prêtres à la conversion de tant de malheureuses tribus abandonnées aujourd'hui dans leurs vastes déserts, sans consolation et sans espoir.

Pendant les quinze jours que je passai dans la plaine du grand Conseil, je fis des visites fréquentes à différentes bandes de sauvages, accompagné d'un interprète. Celui-ci m'aida avec une extrême obligeance à faire connaître à ces Indiens la sainte loi du Seigneur. Ils assistèrent aux instructions avec empressement et intérêt. Chaque fois que je parlais des vices auxquels je les connaissais enclins, ils s'avouaient coupables avec une simplicité et une franchise étonnantes. Dans une instruction sur les dix commandements de Dieu, que je faisais un jour au camp des Ogallalas,

tribu siouse, comme je leur donnais l'explication du sixième et du septième commandement : « *Luxurieux point ne seras*, etc. ; *Faux témoignage ne diras*, etc., » un chuchotement universel et un rire embarrassé se manifestèrent dans l'auditoire. Je m'informai du motif de ce qui se passait, et leur dis : « La parole que je vous annonce est la loi de Dieu, imposée à tous les hommes sur la terre, et non pas la mienne ; elle demande toute votre attention et tout votre respect ; ceux qui observent les commandements auront la vie éternelle, tandis que les prévaricateurs de la loi sainte auront l'enfer et ses tourments pour partage. » Le grand chef se leva aussitôt et me répondit : « Père, nous avons ignoré la parole du Grand-Esprit et nous avouons nos fautes. Nous sommes tous de grands menteurs : nous avons volé, tué, incendié et fait tout ce que le Grand-Esprit défend de faire ; si vous restiez ici pour nous enseigner, nous tâcherions de mieux vivre à l'avenir. »

Ils me prièrent de leur donner l'explication du baptême ; plusieurs d'entre eux avaient assisté à la cérémonie de cette régénération spirituelle, lorsque j'eus la consolation d'y admettre les enfants métis. Je me rendis à leur demande et leur fis une longue instruction sur les bienfaits et les obligations du sacrement. Tous me prièrent d'accorder cette même faveur à leurs enfants. Le lendemain la solennité eut lieu ; deux cent trente-neuf enfants ogallalas (les premiers de leur tribu) furent bap-

tisés, à la grande joie de toute la nation. J'eus chaque jour des conférences avec les sauvages, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre bande ; toujours ils m'écoutaient avec la plus grande attention et le plus profond respect, exprimant le vif désir d'avoir des prêtres missionnaires de résidence au milieu d'eux. Parmi les Rapahos, j'ai baptisé trois cent cinq petits enfants ; parmi les Sheyennes, le nombre d'enfants baptisés montait à deux cent cinquante-trois ; parmi les Brûlés et les Osages Sioux, à deux cent quatre-vingts ; et dans le camp de l'Ours-Barbouillé, il y en eut cinquante-six. Le nombre de métis baptisés dans la plaine du grand Conseil et sur la Platte fut de soixante et un. Dans les différents forts du Missouri, pendant les mois de juin et de juillet derniers, trois cent quatre-vingt-douze enfants ont été baptisés. Le nombre total de ceux qui reçurent le baptême est de quinze cent quatre-vingt-six. Il en est mort un grand nombre un peu plus tard par suite de différentes maladies qui ont ravagé les camps indiens.

J'ai été témoin pour la première fois d'une singulière coutume, à laquelle les Sheyennes semblent attribuer autant d'importance que les peuples asiatiques en attachent à la circoncision ; c'est « la coupure ou section qui se fait aux oreilles des enfants. » Cette pratique paraît être générale parmi toutes les tribus du haut Missouri et probablement chez d'autres encore, peut-être avec quelque variété dans la forme ou la cérémonie. Parmi les Sheyennes,

la mère choisit elle-même l'opérateur et lui remet le couteau entre les mains. Elle étend son enfant sur une peau soigneusement préparée et peinturée, que les Canadiens appellent « pare-flèche. » Tandis qu'un des parents ou des amis tient le petit patient dans une position immobile, l'opérateur fait cinq incisions dans le bord de chaque oreille ; ces incisions sont destinées à recevoir plus tard des ornements. La mère offre ensuite un cheval à l'opérateur et fait quelque autre cadeau à chacun des assistants. Dans le même local, grossièrement construit à cette occasion et composé de six loges, nous fûmes témoins d'une autre cérémonie. Les Soshonies ou Serpents avaient à peine quitté les monts Rocheux pour se rendre au grand Conseil, quand ils furent suivis et attaqués par des Sheyennes qui tuèrent deux hommes et enlevèrent leurs chevelures. Les Sheyennes « durent payer ou couvrir les corps, » satisfaction requise par les Indiens, avant d'accepter le calumet de paix. Les principaux chefs de la nation sheyenne et quarante guerriers soshonies s'étaient rassemblés à cet effet. D'abord plusieurs discours furent prononcés de part et d'autre, comme des préliminaires de paix... On servit ensuite un festin, auquel tous prirent part, et qui consistait en maïs écrasé et bouilli. Les chiens rôtis furent épargnés ; les Soshonies semblent n'y pas tenir dans leur menu. Après le festin, les Sheyennes apportèrent des présents qui consistaient en tabac, couvertures, couteaux,

pièces de drap rouge et bleu, et les placèrent soigneusement au milieu du cercle. Les deux chevelures furent exposées et présentées aux frères des malheureuses victimes ; ils étaient assis à la place principale entre les deux chefs de la nation. Il paraît que la « grande danse de la chevelure » n'avait point eu lieu. Cette cérémonie, qui est une condition essentielle ou *sine quâ non* de la paix, consiste en des sauts extravagants et des chansons. Dans ces chansons, on passe en revue tous les exploits des guerriers. La danse se renouvelle chaque jour et se prolonge souvent durant plusieurs semaines. Les femmes, vieilles et jeunes, ainsi que les enfants, ont le droit d'y prendre part. Ce sont les femmes qui s'y distinguent le plus par leur tapage et leurs mouvements désordonnés.

Les frères des Indiens tués avaient l'air sombre et triste. En acceptant les chevelures, ils montrèrent une douloureuse et profonde émotion. Toutefois ils embrassèrent les meurtriers, reçurent leurs présents qu'ils distribuèrent en grande partie. La scène était fort intéressante. Les marques d'amitié se donnèrent ensuite ; elles consistaient principalement en adoptions réciproques des enfants. Les orateurs employaient toute leur éloquence afin de fortifier le bon accord qui semblait régner dans l'assemblée, et de rendre la paix durable entre les deux tribus. La nuit suivante, les Sheyennes se rendirent aux loges des Soshonies, qui se trouvaient campés à côté

de ma petite tente ; leurs chants et leurs danses, qui se prolongèrent jusqu'au point du jour, m'empêchèrent de fermer l'œil pendant toute la nuit. Parmi les sauvages, les jeux sont très-innocents ; jamais même je n'ai remarqué la moindre chose qui pût alarmer la pudeur. Pendant mon insomnie, je me sentis enflammé de zèle en pensant au bien que les missionnaires pourraient faire à ces peuples dont les dispositions sont si bonnes. Si les prêtres d'Europe le savaient, ils accourraient en Amérique pour réjouir notre mère la sainte Église en lui donnant des milliers d'enfants nouveaux ?

J'eus souvent occasion, et surtout dans cette assemblée, d'observer l'habileté et la facilité avec lesquelles les sauvages se communiquent leurs idées par des gestes et des actions vraiment expressives. Ce mode de langage est universellement en vogue parmi les tribus du haut Missouri, et semble être aussi parfait parmi eux que l'est parmi nous celui des sourds et muets. Au moyen de ces gestes, un Indien vous racontera les principaux événements de sa vie. Lorsqu'ils se rencontrent dans le désert pendant leurs excursions, ils se font des signes, à une grande distance, avant de s'approcher ; ils savent immédiatement à qui ils ont affaire et de quoi il s'agit. D'autres façons de se communiquer leur pensée sont encore plus remarquables : les figures grossières qu'on voit sur les peaux de buffles sont des hiéroglyphes aussi facile-

ment compris par un Indien intelligent que les paroles écrites le sont pour nous ; ils contiennent très-souvent l'histoire de quelque grand événement. Ce n'est pas toutefois que les mots manquent dans leurs langues, qui sont très-expressives.

J'ai assisté à toutes les assemblées du grand Conseil depuis le commencement jusqu'à la fin. Comme je l'ai déjà dit, dix mille Indiens, appartenant à différentes tribus et dont plusieurs avaient toujours été en guerre, se trouvaient réunis sur la même plaine. Pendant les vingt-trois jours que dura la réunion, il n'y eut rien de répréhensible sous le rapport du bon ordre ; tout y fut paisible et tranquille ; c'est beaucoup pour des sauvages. Ils semblaient ne composer qu'une seule et même nation. Bienveillants les uns envers les autres, ils passaient des heures entières en visites, en festins et en danses ; parlaient de leurs guerres et de leurs divisions , jadis interminables, comme de choses oubliées et qu'il fallait à tout jamais « enterrer, » selon leur expression. Il n'y eut pas le moindre désordre et jamais le calumet ne passa si joyeusement entre tant de mains différentes. Pour faire connaître toute l'importance du calumet, il faut savoir que quand deux sauvages le fument ensemble, cela équivaut à un pacte confirmé par serment, auquel personne ne pourrait contrevenir sans se déshonorer aux yeux de toute la tribu. Ce fut un spectacle vraiment touchant que de voir le calumet, cet emblème de la paix indienne, élevé vers le ciel

par la main d'un Peau-Rouge qui le présentait au Maître de la vie , implorait sa pitié pour tous ses enfants sur la terre, et le priait de daigner fortifier en eux les bons desseins qu'ils avaient conçus.

Les repas furent nombreux et bien fréquentés. Peut-être à aucune époque des annales indiennes n'y eut-il un plus grand massacre de la race canine. La chair du chien parmi les Peaux-Rouges est de tous les mets le plus honorable et le plus distingué. On comprend donc ce carnage. Je fus invité à plusieurs de ces festins ; un grand chef en particulier voulut me donner une marque spéciale de sa bienveillance et de son respect. Il avait fait remplir sa grande chaudière de petits chiens gras ; on les y avait jetés avec la peau et tout. Il me présenta, dans un plat de bois, le plus gros, bien bouilli. J'en trouvai la chair vraiment délicate ; et je crois pouvoir affirmer qu'elle est préférable à celle du petit cochon, dont elle a un peu le goût.

Les sauvages me régalèrent aussi d'un plat très-estimé parmi eux ; il consiste en prunes séchées au soleil, et préparées ensuite avec des restes de viande en forme de ragoût. J'avoue que je le trouvai assez bon. Mais voici ce qu'on m'apprit plus tard sur la façon dont on le prépare. Lorsqu'une femme sauvage veut conserver des prunes, qui sont très-abondantes dans ce pays, elle en recueille une grande quantité et invite toutes ses voisines à venir passer chez elle une après-dînée. Toute leur occupation consiste alors à jaser et à

extraire en *suçant* les noyaux des prunes. Elles sèchent ensuite les fruits et les conservent avec soin pour quelque grande occasion.

Les chariots qui contenaient les présents du gouvernement destinés aux Indiens arrivèrent le 20 septembre. L'heureuse arrivée de ce convoi fut pour tous un sujet de grande joie. On commençait à sentir le dénûment et la disette. Le jour suivant, les chariots furent déchargés et les présents convenablement disposés. Le drapeau des États-Unis fut hissé au haut d'un mât en face de la tente du surintendant, et un coup de canon annonça à tous les sauvages que le partage des présents allait avoir lieu. Aussitôt on vit accourir des camps hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, en grand costume, le visage barbouillé de couleurs et décorés de tous les colifichets possibles. Ils prirent leurs places respectives, marquées d'avance, formant un cercle immense, qui renfermait plusieurs arpents de terre, autour des marchandises. La vue d'une pareille scène eût été un sujet bien intéressant pour le pinceau d'un peintre habile.

Les grands chefs des différentes nations furent servis les prem ers ; on commença par les habiller. Imaginez-vous les allures singulières qu'ils prirent en se présentant devant nous dans leur nouvel accoutrement, et l'admiration qu'ils excitèrent parmi leurs compagnons, qui ne pouvaient se lasser de les contempler. Les grands chefs furent donc *culottés* pour la première fois de leur vie ; on

leur mit un uniforme de général, avec un beau sabre doré, pendant au côté ; des cheveux très-longs leur tombaient sur les épaules, et le tout était rehaussé par l'aspect burlesque de leurs figures enluminées.

M. le surintendant Mitchell en fit ses agents pour la distribution des présents. Ils prirent les arrangements avec la plus grande bienveillance et la plus stricte justice ; toute cette multitude était respectueuse et tranquille, ne donnant pas le moindre signe d'impatience ou de jalousie ; chacun parut indifférent jusqu'à ce qu'il eût reçu sa part. La distribution finie, les sauvages, contents et paisibles, s'éloignèrent de la plaine avec leurs familles.... Ils apprirent bientôt la bonne nouvelle que les buffles étaient réunis nombreux sur la Fourche du Sud de la Platte, à trois jours de marche, et ils se dirigèrent en toute hâte vers l'endroit, déterminés à demander satisfaction aux buffles pour la faim qu'ils avaient parfois endurée dans la plaine du grand Conseil. Cette assemblée fera époque parmi eux et laissera toujours, je l'espère, un bon souvenir. Elle se termina le 23 septembre.

Je suis convaincu que l'heureuse issue de ce Conseil doit être attribuée, en grande partie, aux mesures prudentes adoptées par les commissaires, et plus particulièrement encore aux manières conciliantes dont ils usèrent dans leurs rapports et leurs transactions avec les sauvages. Le Con-

seil produira le résultat que le gouvernement a droit d'en attendre ; ce sera le commencement d'une nouvelle ère pour les Peaux-Rouges, d'une ère de paix. A l'avenir, les voyageurs paisibles pourront traverser le désert sans être inquiétés ; et les Indiens n'auront plus rien à craindre de la part des mauvais blancs.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XII

Université de Saint-Louis, 30 janvier 1852.

Le 23 septembre, assez tard dans l'après-midi, je fis mes adieux aux créoles, aux Canadiens et aux métis. Je les exhortai à bien se conduire, à bien prier et à espérer que le Seigneur leur enverrait bientôt des secours spirituels pour leur bonheur et celui de leurs enfants. Je donnai une dernière poignée de main aux chefs et à un bon nombre de sauvages, et leur adressai quelques paroles encourageantes. Je promis de plaider leur cause devant « les grandes Robes noires, » à qui j'exposerais les désirs, les bonnes intentions et les sentiments qu'on m'avait exprimés ; eux, de leur côté, s'engagèrent à implorer chaque jour « le

Maître de la vie, » dans toute la sincérité de leur cœur, afin d'en obtenir des prêtres zélés, qui leur feraient connaître le chemin du salut, que Jésus-Christ est venu tracer à tous ses enfants sur la terre.

Je me dirigeai ensuite vers l'endroit appelé « les Fontaines, » à une distance de quatorze milles, dans les environs de la maison de traite ou factorerie à Robe-doux, que le colonel Mitchell avait nommée le « Rendez-vous, » pour tous ceux qui songeraient à se rendre dans les États de l'Union.

Le 24, avant le lever du soleil, nous partîmes en bonne et grande compagnie. Je visitai en passant deux autres maisons de traite, pour y baptiser cinq enfants métis. Dans le courant de la journée, nous passâmes le fameux rocher appelé la *Cheminée*, tant de fois décrit par les voyageurs. Je l'avais déjà vu en 1840 et 1841, lors de mes deux premiers voyages aux montagnes Rocheuses. J'en ai parlé dans mes récits. Je trouve que la *Cheminée* a beaucoup diminué depuis.

Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur les singulières productions de la nature, le *Vieux-Château* et la *Tour*, qui se trouvent dans le voisinage de la *Cheminée*. Elles ressemblent à des ruines d'anciennes maisons seigneuriales.

Arrivés sur la Platte, à l'endroit appelé « le Ravin des Frênes, *Ash-Tree Hollow*, » nous nous dirigeâmes vers la Fourche du Sud, à la distance de quinze milles, à travers une belle route, sur un

terrain très-élevé. Ici nous rencontrâmes le prince Paul de Wurtemberg (1), accompagné seulement d'un officier prussien. Ils se proposaient d'aller faire une chasse dans les montagnes de la rivière au Vent. Nous échangeâmes nos petites nouvelles, et nous reçûmes avec plaisir les informations intéressantes que le prince voulut bien nous donner. Il faut que Son Excellence ait vraiment de l'énergie, surtout à son âge, pour faire une si longue route, dans un pareil désert, accompagné d'un seul homme, et dans un misérable petit char ouvert, qui portait leur bagage et leurs provisions. On m'a dit peu après que le dessein du prince Paul était d'aller choisir un endroit convenable situé non loin des montagnes au Vent, propre à l'agriculture, et d'y établir une grande colonie allemande. Nous vivons dans un siècle où les merveilles se multiplient, et l'on ne saurait dire ce qui peut arriver dans un temps rapproché, en fait de colonisation, quand on a vu le succès des Mormons qui, en moins de cinq années, ont changé la face d'un affreux désert en un pays d'abondance. Cependant j'ose affirmer que si réellement, ce que j'ai peine à croire, le Prince a formé le projet qu'on lui

(1) Le prince PAUL-Charles-Frédéric-Auguste, frère de feu le roi de Wurtemberg GUILLAUME Ier Frédéric-Charles, naquit le 19 janvier 1785, mourut le 16 avril 1852; il fut marié le 28 septembre 1805 à la princesse Catherine-Charlotte, née le 17 juin 1787, morte le 12 décembre 1847, fille de feu Frédéric duc de Saxe-Altenbourg. (*Note de la présente édition.*)

suppose, je plains de tout mon cœur ceux qui s'embarqueront les premiers pour cette expédition. Les ennemis qu'ils auront à combattre sont encore trop puissants : les Corbeaux, les Pieds-noirs, les Sioux, les Sheyennes, les Rapahos et les Serpents sont les tribus les plus redoutables et les plus guerrières du désert. Une colonie qui chercherait à se caser dans un tel voisinage et contre le gré de ces tribus trouverait les plus grands obstacles à vaincre et les plus grands dangers à courir. L'influence de la religion catholique seule pourrait préparer ces parages à une telle transformation. Les promesses et les menaces des colonisateurs, les fusils et les sabres ne feront jamais ce que peut faire la parole de paix d'une Robe noire, la vue de l'étendard civilisateur de la croix.

De la traverse de la Fourche du Sud jusqu'à la jonction des Grandes Fourches, on compte la distance de soixante-quinze milles, et de là au fort Kearny il y a cent cinq milles. Le bois est très-rare sur les bords de la rivière Platte ou Nébraska. Depuis la jonction des deux fourches jusqu'à son embouchure, la vallée a de six à huit milles de largeur, tandis que la rivière même est large d'environ deux milles. Au printemps, à la fonte des neiges, lorsque cette rivière est comble, elle présente une surface d'eau magnifique avec un grand nombre d'îles et d'îlots, couverts de verdure, de cotonniers et de saules. Pendant l'automne, au contraire, la rivière est très-peu intéressante et

elle perd toute sa beauté. Ses eaux s'écoulent alors par un grand nombre de passages ou de ruisseaux, qui existent partout presque inaperçus, entre les bancs de sable.

Lorsque le bois manque, ce qui arrive assez souvent sur la Nébraska, on se sert de la fiente séchée de buffle pour préparer les repas ; elle brûle comme la tourbe.

Le sol de cette vallée est généralement riche, mêlé toutefois de sable dans plusieurs endroits ; on y trouve une grande variété de gazon et de plantes couvertes de magnifiques fleurs ; c'est un vaste champ ouvert aux amateurs de la botanique. A mesure qu'on s'éloigne de la vallée, on remarque un changement très-sensible dans les produits du sol : au lieu d'une végétation robuste et vigoureuse, vous trouvez les plaines couvertes d'une herbe courte et frisée, très-nourrissante cependant et recherchée par les bandes innombrables de buffles et d'autres animaux qui y paissent.

Le 3 octobre, nous arrivâmes au fort Kearny, où le surintendant Mitchell eut une conférence avec une députation de chefs et de guerriers de la tribu des Pawnees, au nombre de vingt. Ils exprimèrent leur regret de ce que, n'ayant pas assisté à la réunion du grand Conseil, ils se trouvaient exclus des avantages que le traité allait procurer aux autres tribus, et n'avaient eu aucune part dans les présents envoyés par le gouvernement. Ils firent toutefois des promesses solennelles d'adhérer

à l'esprit du traité et d'exécuter les ordres de leur « Grand-Père le Président, » qui veut qu'ils vivent en paix avec leurs voisins, et ordonne la cessation de toute déprédation exercée contre les voyageurs des États-Unis qui traversent leur territoire. Ces chefs et guerriers reçurent poliment, mais à la façon des sauvages, les différentes députations qui nous accompagnaient pour se rendre à Washington, c'est-à-dire, les Sioux, les Sheyennes et les Rapahos, jusqu'alors leurs ennemis mortels, et ils les régalèrent de festins, de danses et de chansons. « Mon cœur bondit de joie et rit, » s'écria le chef des Pawnees-Loups, « puisque je me trouve en présence de ceux que depuis mon enfance on m'a appris à regarder comme mes ennemis mortels. » « Sheyennes, » dit-il, « c'est moi et les miens qui avons fait tant d'incursions sur vos terres , pour voler des chevaux et pour enlever des chevelures. Oui, mon cœur bondit de joie, car il n'a jamais rêvé de vous voir face à face, et de vous toucher la main en ami. Vous me voyez pauvre , je n'ai pas même un cheval à monter. Eh bien, je marcherai joyeusement à pied le reste de ma vie, si le casse-tête peut être enseveli de part et d'autre. » Il offrit le calumet à tous les députés, et plusieurs l'acceptèrent. Un jeune chef sheyenne , appelé « *Celui qui monte le nuage*, » refusa de le toucher et répondit au Pawnee : « Ce n'est ni toi, ni ton peuple, qui m'avez invité sur vos terres. Mon père, ajouta-t-il en montrant du doigt le surin-

tendant, m'a prié de le suivre, et je lui obéis ; je n'accepte point ton calumet de paix, de crainte de te tromper. Peut-être, au moment où je te parle, nos braves guerriers sont à la recherche des loges de ta nation. Non, je ne veux pas t'induire en erreur, et sache que la paix n'existe pas encore entre nous. Je m'exprime ici sans peur et clairement, car je me trouve sous le drapeau de mon père. »

Les allusions du Sheyenne ne détruisirent aucunement la bonne harmonie qui semblait exister ; les danses, les chants, les discours et les festins se prolongèrent bien avant dans la nuit. Voici les noms des députés Peaux-Rouges. Ceux des *Sheyennes* sont : la Gazelle blanche, ou *Voki vokummast ;* la Peau rouge, ou *Obalawska ;* l'Homme qui monte les nuages, ou *Vaive atoish.* Ceux des *Rapahos* sont : la Tête d'aigle, ou *Nehunutah ;* la Tempête, ou *Nocobotha ;* Vendredi, ou *Wash.* De la nation des *Sioux :* l'Unicorne, ou *Hakouitzetze ;* le Petit Chef, ou *Kaive ou-nêve ;* l'Homme à écailles, ou *Pou-askawit-cah-cah ;* la Biche sur ses gardes, ou *Chakahakeecktah ;* l'Oie, ou *Mawgah ;* ce dernier appartient à la bande des Sioux Pieds-Noirs. Les deux Ottos avec leurs femmes, qui nous rejoignirent plus tard, sont : le Cerf-Noir, ou *Wah-rush-a-menee,* avec sa femme la Plume à l'aigle, ou *Mookapee* ; l'Ours noir, ou *Wah-sho-chegorah,* avec sa femme l'Oiseau qui chante, ou *Hou-ohpee.*

Au fort Kearny, nous nous séparâmes du colonel

Mitchell et de sa suite, qui prirent le chemin de la rivière à la Table. Je me joignis au major Fitzpatrick et aux députés, et nous suivîmes la route du sud, qui traverse le territoire indien.

L'étendue du pays qui se trouve entre les frontières du Missouri et la grande rivière Bleue, pendant l'espace d'environ deux cents milles, présente une grande uniformité dans ses principaux traits caractéristiques. Cette contrée offre, en général, de belles prairies, et un sol riche en dépôts de matières végétales. Elle est arrosée par des rivières et des ruisseaux innombrables, tributaires des rivières Kansas, Nébraska, Arkansas, Missouri et Osage. Les bords de toutes ces rivières, sauf quelques rares exceptions, sont bien boisés ; on y voit des forêts de chênes et de noyers de différentes espèces, d'érables, de cotonniers, et une grande variété d'arbres qu'on retrouve dans l'Est. Les côtes et les coteaux, dans plusieurs endroits, abondent en belles fontaines environnées de superbes bosquets arrangés avec autant d'ordre et de goût que s'ils eussent été plantés par la main de l'homme, tandis qu'une verdure et un gazon luxuriant émaillé de fleurs odoriférantes prennent la place des broussailles.

Les prairies, de tous côtés environnées de forêts, et que baignent de clairs ruisseaux, présentent à la vue un océan de verdure parsemée de fleurs, qu'on voit s'agiter par les vents et qui parfument l'air d'odeurs variées. Les cours d'eau sont limpides ;

ils coulent sur des lits rocailleux entre des bords élevés ; ils abondent en poissons. La vallée du Kansas est large, d'un sol noirâtre et riche en terre végétale ; on peut en dire autant des vallées des autres rivières dans ce territoire ; elles sont toutes favorables à l'agriculture. La contrée présente le double avantage d'être propre aux travaux du labourage et de contenir en abondance des pâtures où des milliers d'animaux pourraient être élevés à peu de frais.

Le major Fitzpatrick avait préféré suivre la route du Sud, pour donner à nos amis, les députés sauvages, une excellente occasion d'être les témoins du progrès surprenant que peuvent réaliser les blancs dans l'agriculture et dans les arts mécaniques. Il voulait ainsi leur donner une leçon pratique des travaux qui conduisent graduellement au bien-être et à l'aisance , et leur faire voir qu'en adoptant des habitudes d'industrie, l'homme n'a pas besoin de rôder sans cesse partout et de voyager dans tous les endroits, souvent au péril de la vie ou avec la plus grande pénurie de vivres ; mais qu'il peut facilement se créer l'abondance autour de soi , par une activité persévérante et bien réglée.

Nous arrivâmes à Sainte-Marie , parmi les indiens Potowatomies, le 11 octobre. Mgr Miége et tous les autres Pères de la mission nous y reçurent avec une grande cordialité et une bienveillance extrême.

Une quantité de végétaux et de fruits, tels que

patates, carottes, navets, citrouilles, panais, melons, pommes et pêches, furent placés devant les députés indiens ; ils y firent grandement honneur. La chose avait été concertée afin de leur donner le goût du travail par le goût des légumes.

Un des principaux députés, la Tête-d'aigle, me dit : « Aujourd'hui, Père, nous comprenons tes paroles. Tu nous as dit dans le camp que les buffles disparaîtraient de notre territoire, au bout de quelques années ; que nous avions à prendre des mesures contre la disette ; qu'alors du sein de la terre nous pourrions arracher la nourriture et l'entretien pour tous nos enfants. Lorsque tu nous parlais alors, nos oreilles étaient encore fermées ; aujourd'hui elles sont ouvertes, car nous avons mangé les productions de la terre... Nous voyons ici un peuple heureux, bien pourvu d'aliments et bien habillé. Nous espérons que Notre Grand-Père (l'évêque) aura pitié de nous et de nos enfants. Nous serons contents d'avoir des Robes noires parmi nous, et nous écouterons volontiers leur parole. »

Le jour suivant était un dimanche. Tous assistèrent à la grand'messe. L'église se trouva remplie ; le chœur, composé de métis et d'Indiens, chanta admirablement le *Gloria*, le *Credo*, et plusieurs cantiques. Le R. P. Gailland (1) fit en

(1) Le R. P. Maurice Gailland, S. J. se trouve aujourd'hui encore au milieu des Potowatomies, continuant avec zèle l'œuvre de civilisation chrétienne entreprise par ses devanciers. (*Note de la présente édition.*)

langue potowatomie un sermon qui dura trois quarts d'heure. Le nombre des communiants était considérable. L'attention, la modestie et la dévotion de tous les auditeurs, dont quelques-uns avaient des livres de prières, d'autres des chapelets, fit une profonde et, je l'espère, une durable impression sur l'esprit de nos sauvages des plaines. Durant plusieurs jours ils ne cessèrent d'en parler et de m'interroger sur la doctrine qui doit les rendre heureux et les conduire au ciel.

Nous trouvâmes la mission Sainte-Marie dans une condition très-florissante. Les deux écoles sont très-fréquentées ; les Dames du Sacré-Cœur ont su gagner l'affection des filles et des femmes de la nation, et les instruisent avec le plus grand succès. Les Potowatomies rapprochent de plus en plus leurs demeures de l'église et de « leurs bons Pères » ; ils ont commencé avec résolution à cultiver et à élever des animaux domestiques. Chaque dimanche, les Pères ont la douce consolation de contempler une belle assemblée d'Indiens réunis dans la cathédrale en bois, et d'y voir quatre-vingts à cent vingt personnes s'approcher pieusement de la sainte table. Nous passâmes deux jours à la mission ; les sauvages quittèrent l'établissement le cœur rempli de joie et avec l'espoir de trouver un jour le même bonheur au milieu de leurs propres tribus. Ah ! puisse leur attente se réaliser un jour !

Le temps était beau ; en trois journées nous nous

rendîmes à Westport et à Kansas, sur le Missouri.

Le 16 octobre, nous prîmes nos places à bord du bateau à vapeur *Clara*. Nos députés indiens n'avaient jamais visité un village ou établissement de blancs ; sauf ce qu'ils en avaient vu aux forts Laramie et Kearny, ils ne connaissaient rien de la construction des maisons, et par conséquent en parcourant celles-ci, ils étaient remplis d'admiration. Quand ils virent pour la première fois un bateau à vapeur, leur étonnement fut au comble ; ils se montrèrent craintifs en montant à bord. Il se passa un temps assez considérable avant qu'ils pussent s'accoutumer au bruit et à la confusion qu'occasionnent le sifflement de la vapeur, les sons de la cloche, les cris des matelots, etc. Ils appelaient le bateau « le Cheval à feu, » et se réjouissent à la vue d'un autre navire qui s'avançait sur la rivière avec un « papoose » ou petit enfant, c'est-à-dire un esquif attaché à la poupe. » Depuis que leurs appréhensions avaient disparu, leur curiosité augmentait ; ils prenaient le plus grand intérêt à tout ce qu'ils voyaient. Ils portaient leur grand costume et restaient assis sur le tillac ; à l'approche de chaque ville et de chaque village, ils les saluaient par des exclamations de joie et des chansons.

Le 22 octobre, nous abordâmes au port de Saint-Louis.

Quelques jours après, tous les membres de la députation indienne furent invités à un festin dans

notre université. Ils furent heureux de la réception et surtout des paroles encourageantes que leur adressa, par interprète, le R. P. Provincial, et de l'espoir qu'il leur donna d'obtenir pour eux des Robes noires.

Je joins à cette lettre un relevé, sous forme de tableau, des différentes tribus indiennes dans le Haut-Missouri, et des localités qu'elles occupent aujourd'hui ; il est fait d'après les meilleurs renseignements que j'ai pu recueillir et que j'ai tirés principalement du journal de M. Thaddée Culbertson, publié à Washington.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

P. S. — On trouve fréquemment le mot de *médecine* dans les lettres ou publications qui traitent des idées religieuses, des pratiques et des coutumes chez les sauvages de l'Amérique du Nord. Il est nécessaire de faire connaître la signification que les Indiens donnent à ce mot.

Le terme *Wah-Kon* est employé par eux pour exprimer toute chose mystérieuse qu'ils ne peuvent comprendre, soit surnaturelle, soit naturelle, soit artificielle. Une montre, par exemple, un orgue, un bateau à vapeur, toute autre pièce de mécanisme dont les mouvements ou la construction sont au-dessus de la portée de leur esprit, sont appelés *Wah-Kon*. Dieu est appelé *Wah-Kon-Tonga* ou *le*

Grand Incompréhensible. Le mot *tonga*, en sioux, signifie *grand* ou *large*.

La traduction exacte de ce mot est *incompréhensible, inexprimable*. Il a été mal traduit par les blancs qui le rendent par *médecine* ; ainsi, par exemple, le mot *Wah-Kon-Tonga*, ou *Dieu*, a été rendu par *la grande médecine*.

Depuis, le mot *médecine* a été si universellement appliqué aux cérémonies superstitieuses des Indiens, que tous les voyageurs s'en servent dans leurs écrits. Ce mot n'a aucun rapport au traitement des maladies du corps. On le mêle à tout. C'est de là que dérivent les termes de *fête de médecine*, *chemin de médecine*, *loge de médecine*, *danse de médecine*, *homme de médecine*, etc. ; comme aussi *sac de médecine*, ou sac qui contient les idoles, les charmes, les objets de leur culte superstitieux.

En donnant ce *post-scriptum* , je veux faire connaître la distinction qui existe entre le mot *médecine* employé dans le sens de *médicament*, et le même mot appliqué aux charmes, aux invocations religieuses, aux cérémonies, et à tout ce qui présente un caractère mystérieux chez les Indiens.

Tableau de la nation s

NATIONS.	TRIBUS.	SOUS-TRIBUS.	BANDES PRINCIPALES.
Les Sioux ou Dacotahs, environ 3,000 loges ou 30,000 âmes (10 individus par loge).	Yanktons, 300 loges.		La bande des Lumières. Ceux qui ne mangent pas l'Oie. Ceux qui ne font pas cuire.
	Yanktonnais, 350 loges.		Ceux qui ne mangent pas le Buffle. Les Coupe-Têtes. Les Gens des perches.
	Les Titans, 2,280 loges.	Les Brûlés, 500 loges.	Les peu qui vivent. Les Gens qui tirent dans les pins. Les Faisans. Les Orphelins. Les Gens qui font cuire la chair. Les Chevaux à longues jambes. Ceux qui font cuire leurs plats. Les Mauvais Bras. Les Gens du milieu. Les Mangeurs de Corbeaux. Les Gens des coupes.
		Les Sioux Pieds-Noirs 450 loges.	Les Gens aux pieds noirs. Les Gens à mauvaises figures. Les Avant-Derniers. La bande de la Plume du Corbeau. La bande de la Médecine du Diable.
		Les Sioux Onkepapah, 320 loges.	Les Gens à moitié cuits. Les Colliers de Chair. Les Dormeurs des Chaudières. Les Dos blessés. Les Mauvais Arcs. Les Gens qui portent. La Rivière qui court.
		Minikanjou, 270 loges.	Ceux qui ne mangent point de Ch Les Ecailles des Oreilles. Le Jaja dat-cah.
		Sans-Arcs, 250 loges.	Les Sans-Arcs. La bande de l'Eau-Rouge. Les Mangeurs de Fesses.
		Les Ogallalas, 400 loges.	La bande des Ogallalas. La bande du Collier de la Vieille. La bande du Nuage Nocturne. La bande de la Loge Rouge. La bande des Cheveux courts.
		Chaudières.	Point de divisions.

s le haut Missouri.

CONTRÉES.	PRINCIPAUX CHEFS.	LEURS NOMS INDIENS.
Vallée. de laRivière à Jacques. A l'ouest des Yanktons et au nord du Missouri.	L'Homme qui frappe l'abeille.	Pata-ni-a-pa-pi.
	L'Ours graissé.	Mato-sah-itch-i-ay.
	Le Nuage rouge.	Ma-pi-a-lu-tah.
	L'homme qui dit vrai.	C-ay-tha-ca-pi.
	Le Collier à Osselets.	Hi-hoon-num-pi.
	Les Deux Ours.	Ma-toh-noh-pa.
	L'Araignée blanche.	Itch-to-uni-skah.
Rivière l'Eau qui court, Rivière Platte et Rivière Blanche.	Le Petit Tonnerre.	Wa-chi-un-chi-ki-buch.
	Le Corps de l'Aigle.	Tchi-i-wach-bel-i.
	L'Ecaille de Fer.	Ma-sa-pan ches-ca.
	Le Taureau rouge.	Ta-tum-tcho-tu-tah.
	Le Mauvais Taureau.	Ta-tum-tcha-se-tchah.
	Le Tonnerre blanc.	Wa-che-un-ska.
Rivière Sheyenne, Boulet de canon, Rivière Grande.	Le Petit Ours.	Ma-to-tchi-kah.
	Les Pieds blancs.	O-jah-ska-sha.
	La Côte d'Ours.	Ma-ta-tchu-i-tsa.
	Les Quatre Cornes.	Hay-to-kah.
	La Corne rouge.	H-la-tha.
Tête de la Sheyenne, les Côtes-Noires.	Le Petit Brave.	Hi-to-kah.
	Le Poisson rouge.	Oh-ghah-lu-tah.
	Les Pieds d'oreilles de plumes.	We-akah-oh-wee.
	La Plume du Corbeau.	Con-gi-wi-a-kah.
	L'Ours paresseux.	Ma-to-un-d'hique-pa-ni.
	L'Homme de Médecine.	Wi-tscha-sa-sfia-kah.
Fourche du Sud et du Nord de la Platte, et à l'ouest des Côtes-Noires.	Le Tourbillon.	Wa-mine-ma-du-sah.
	L'Eau rouge.	Mina-shah.
	Le Taureau debout.	Wam-ba-li-ghi.
	L'Aigle jaune.	Totum-cha-na-sha.
	Les Quatre Ours.	Ma-to-pah.

Sioux, 30,000 ; Sheyennes, 3,000 ; Aricarees, 1,500 ; Mandans, 150 ; Minatarees, 700 ; Assiniboins, 4,800 ; Corbeaux, 4,800 ; Pieds-Noirs, 9,000. — En tout : 54,550.

Tableau des différentes tribus indiennes dans le haut Missouri.

NATIONS.	BANDES.	CONTRÉES.	LANGAGES.
SHEYENNES, 300 loges, 3,000 âmes.	La bande du Soldat-de-Chiens, du Loup-Jaune, du Métis, des Taureaux, des Vaches-Noires, des Chiens-Fous, des Jeunes-Chiens, des Renards, des Corbeaux.	A l'ouest des Côtes-Noires, originaires du Missouri, au 47e degré de latitude nord à l'ouest du Missouri.	Langage propre, langue de la Fourche-des-Prairies.
MANDANS, 30 loges, 150 âmes.	Les Faisans.	Village permanent sur le Missouri.	Langage propre.
MINATAREES, 85 loges, 700 âmes.	La bande des Loups, des Chiens-Fous, des Chiens, des Vieux-Chiens, des Taureaux, des Chevreuils à queues noires.	Village permanent sur le Missouri au fort Berthold.	Langue qui approche de celle des Corbeaux.
ASSINIBOINS, 1,500 loges.	La bande des Canots, du Gaucher.	Au nord du Missouri à l'est des Pieds-Noirs.	Langue des Sioux.
CORBEAUX. 400 loges, 1,800 âmes.	Les Corbeaux, les Suceurs-de-Jus, qui se divisent en 12 petites bandes comme suit : bande de la Bête-Puante, Mauvaises-Mitasses qui campent proche, les Trompeurs, les Bouches-Rouges, les Mauvais-Coups, les Chiens-de-Prairie, les Loges attaquées, les Shiptelza, les Coups de pied dans le ventre, les Loges sans Chevaux, les Déterreurs-de-Racines.	La vallée de la Roche-Jaune.	Langage propre.
PIEDS-NOIRS, 1,200 loges, 9,600 âmes.	Les Pieds-Noirs, les Gens-du-Sang, les Pégans, les Gros-Ventres, les Surcies, les Pieds-Noirs du Nord et du Sud, les Mangeurs-de-Poissons, le Poil-en-Dehors, les Petites-Robes, les Gens qui ne rient pas, les Gens-du-Sang, la bande de Fiente-de-Buffle.	Leur pays est au nord du Missouri, à l'ouest des Assiniboins.	Parlent trois différentes langues.

XIII

Université de Saint-Louis, 1er janvier 1854.

Je profite de mes premiers moments de loisir pour vous annoncer que nous sommes heureusement arrivés à destination, le deuxième jour de Noël.

A l'occasion de la nouvelle année, je vous souhaite, ainsi qu'à vos chers enfants (1), beaucoup

(1) Cette lettre a été écrite par le R. P. De Smet à MM. Charles et François, ses frères. M. Charles De Smet est mort à Grembergen-lez-Termonde au mois de novembre 1860, à l'âge de 61 ans. Il était conseiller à la cour d'appel de Gand, ancien président du tribunal de 1re instance de Termonde, ancien vice-président du conseil provincial de la Flandre orientale, chevalier de l'ordre de Léopold. Le pieux missionnaire se

de bonheur et de prospérité. Je prierai Dieu tous les jours pour qu'il daigne répandre sur vous ses bienfaits et ses bénédictions. Je n'oublierai jamais la grande bonté et l'attachement fraternel dont vous m'avez donné tant de preuves durant mon séjour en Belgique, ma patrie.

Voici la narration du long et dangereux voyage que je viens d'accomplir. Comme la besogne m'accable, je dois écrire à la hâte, *currente calamo*.

Le 17 novembre dernier, jour auquel je vous fis mes adieux, ne s'effacera pas de sitôt de ma mémoire. Le lendemain je rejoignis, à Paris, Mgr Miége avec ses compagnons. Les huit jeunes gens qui m'accompagnaient eurent seulement deux jours pour parcourir cette grande cité, ou plutôt cette foire interminable ; ils y visitèrent les principaux monuments, les places publiques, les palais ; puis les jardins de Versailles.

Le 21, nous arrivâmes au Havre, pour nous y embarquer le lendemain. Toute la journée fut employée à rassembler nos caisses, qui se trouvaient dans différents bureaux de la douane, et à faire tous les préparatifs pour notre voyage de mer. Le vapeur américain se trouvait déjà en rade, à deux lieues de la ville ; un petit remor-

trouvait en Belgique lors du décès de son frère et eut la consolation de l'assister à ses derniers moments. M. François De Smet a rempli pendant de longues années les fonctions de juge de paix à Gand, où il habite aujourd'hui, magistrat pensionné en retraite. (*Note de la présente édition.*)

queur devait y conduire tous les voyageurs. J'avais quitté pendant une heure mes treize compagnons, pour aller réclamer trois caisses à la douane et les faire transporter directement à bord du bateau à vapeur le *Humboldt*. A mon arrivée au débarcadère, tous les passagers s'y trouvaient, excepté ma bande. J'envoyai aussitôt à sa recherche une dizaine de personnes qui parcoururent les quais et les rues du Havre, six heures durant, sans obtenir la moindre information. Et l'on était au moment du départ! Un gendarme enfin, auquel je m'étais adressé comme à une dernière ressource, et la plus sûre après tout, vint bientôt me tirer d'embarras et me dire que les jeunes messieurs qui me donnaient tant de soucis et d'inquiétude, se trouvaient depuis six heures à bord du *Humboldt*, et qu'à cause de mon long retard, eux aussi étaient très-inquiets par rapport à moi. Je m'empressai d'aller les rejoindre, et j'arrivai heureusement au moment où l'on allait lever l'ancre pour s'engager dans la haute mer.

Je trouvai, sur le vapeur, des gendarmes qui étaient à la recherche de quelques individus suspects. On disait que ces agents de la sûreté publique avaient reçu les ordres les plus sévères de visiter minutieusement tous les passe-ports. Mes compagnons étaient en règle, un seul excepté, qui était venu me rejoindre à Paris, du consentement de ses parents. Je n'étais pas sans souci à son égard. Notre jeune déserteur, M. M..., s'était

déguisé en mousse, ou garçon de cabine, et en jouait parfaitement le rôle : il tenait lui-même la lanterne pour bien éclairer la police, lorsque ces messieurs visitaient les chambrettes et les salons. Tous les passe-ports furent examinés et les voyageurs passés en revue ; mais les gendarmes ne firent aucune attention au gentil porteur de la lanterne qui se tenait toujours à leur côté, échappant ainsi tranquillement à leurs recherches. Mon inquiétude toutefois pour lui ne cessa que lorsque je vis les messieurs à chapeau claque s'éloigner de notre bord.

Bientôt deux coups de canon annoncent que le *Humboldt* va partir : les officiers, le pilote, tous les matelots se trouvent à leur poste. Les sifflements de la puissante machine à vapeur se font entendre pour la dernière fois jusque dans l'enceinte de la ville : c'était le signal donné par l'ingénieur. Aussitôt le capitaine commande le départ. Le bateau suit la direction de Southampton et de Cowes, entre l'île de Wight et les côtes d'Angleterre, pour y prendre la malle et les passagers anglais. Ce ne fut que dans la soirée du 23 qu'il fila sur New-York.

Pendant quatorze jours, le *Humboldt* eut à lutter contre une mer orageuse et un fort vent d'ouest ; Neptune reçut son tribut accoutumé de tous les nouveaux voyageurs qui avaient osé entreprendre le passage de son vaste domaine. Le plus malade fut Mgr Miége, car il tint constamment

le lit ; vint ensuite le jeune Fortuné Hègle (1), qui a l'estomac trop faible pour faire jamais un bon marin ; cependant la misère neptunienne ne lui fit point perdre courage et le trouva sans un mot de regret d'avoir quitté pour quelques années ses paisibles pénates. Tous les autres s'en tirèrent tant bien que mal. Quant à moi, j'ai tenu bon pendant tout le voyage et je me suis à peine ressenti du mal de mer. Aux vents violents et orageux dont nous eûmes à souffrir, ajoutons que nous courûmes d'autres dangers : la machine à vapeur s'est plusieurs fois dérangée, et à différentes reprises les chaudières menacèrent de nous faire sauter en l'air : le charbon était de mauvaise qualité et commença à manquer le douzième jour de notre voyage. On fut forcé de dévier de la route ordinaire, pour aller chercher un supplément de combustible à Halifax, port de mer de la Nouvelle-Écosse. Cette négligence de la Compagnie du Havre (2) nous a été bien fatale dans ses conséquences.

(1) M. Hègle, père de ce jeune compagnon de voyage du R. P. De Smet, était alors propriétaire, à Bruxelles, d'un grand établissement industriel connu sous le nom de *Manufacture royale de gants*. Le fils Hègle se rendait aux Etats-Unis pour y achever ses études commerciales. (*Note de la présente édition.*)

(2) Le Havre, autrefois le *Havre de Grâce*, ville et port de France (Seine inférieure), chef-lieu d'arrondissement, préfecture maritime et place forte, est situé sur la rive droite de la Seine à son embouchure dans la Manche, à 178 kilomètres N. O. de Paris (213 kil. par Rouen). La ville du Havre est

Dans la matinée du 6 décembre, à la hauteur d'environ quinze milles du port, un pêcheur se présenta à notre bord, en qualité de pilote, et déclara au capitaine, qui lui demandait ses certificats, « que ses papiers se trouvaient dans sa barque ou bien chez lui. » Le capitaine le crut sur parole et lui confia la conduite du bateau. Aussitôt, contre l'avis des officiers, le faux pilote changea de direction ; et malgré leurs remontrances, il persista dans son opiniâtreté. Une heure et demie plus tard, le *Humboldt* allait échouer contre les dangereux récifs appelés *les Sœurs*, dans le voisinage de *l'île du Diable*. Il était six heures et un quart du matin ; la plupart des passagers se trouvaient encore au lit. Le choc fut terrible. Je me promenais en ce moment sur le pont. Découvrant bientôt de gros débris de bois flottant sur l'eau, je m'empressai d'aller avertir du péril tous mes

toute moderne. Au XVe siècle on voyait sur son emplacement deux tours que les Anglais prirent sous Charles VII. François Ier jeta les premiers fondements de la ville, qu'il voulut appeler de son nom *Franciscopolis ;* mais une antique chapelle de Notre-Dame de Grâce, située près de là, fit oublier ce premier nom. En 1562, la trahison des protestants livra le Havre aux Anglais ; mais il fut repris en 1564. Sous Louis XIV, il devint le siége de la compagnie des Indes ; en 1694, les Anglais le bombardèrent, mais sans y faire de notables dommages. — Il fut encore bombardé par eux en 1759. Patrie, entre autres célébrités, de Bernardin de Saint-Pierre et de Casimir Delavigne ; des statues leur ont été érigées près du musée. — (Grégoire, Dict. Encyclop.) (*Note de la présente édition.*)

compagnons. Je pris le jeune Hègle près de moi et l'y retins aussi longtemps que dura le danger ; j'avais une corde en main pour le descendre dans le premier esquif qui serait lancé à l'eau ; car cet enfant m'avait été confié par son père. Tout le monde s'était levé en sursaut ; l'épouvante et l'effroi avaient gagné tous les cœurs ; en même temps que l'eau entrait dans le navire comme un torrent, le feu s'y déclara. On parvint à l'éteindre, mais non sans de grands efforts , beaucoup de présence d'esprit et une mâle énergie de la part du premier ingénieur du bord. Pour comble de malheur, et comme si tout conspirait à nous perdre , un brouillard s'éleva si épais qu'il nous ôta la vue à trente pas du navire. On employa toute la force de vapeur pour gagner le rivage , qui était encore à une distance de deux lieues ou six milles. Le bateau ne tarda pas à pencher fortement du côté de bâbord (1) où la voie d'eau s'était faite , et il s'enfonça sensiblement. On travaillait à tour de bras pour lancer les chaloupes à l'eau. Sans le sang-froid du capitaine, homme d'un caractère très résolu (2), il y aurait eu beaucoup de

(1) Bâbord, le côté gauche d'un bâtiment , en partant de la poupe, opposé à tribord, le côté droit. (*Note de la présente édit.*)

(2) Il se nommait Lyons. Le *Humboldt* appartenait à la compagnie américaine *Livingstone*.— Chose étonnante, les Américains malgré plusieurs essais n'ont jamais réussi à maintenir une ligne de steamers transatlantiques. Aujourd'hui même, que nous sachions, ils n'ont pas de ligne de bateaux à vapeur qui fasse le service régulier entre l'Europe et les États-Unis. (*Note de la présente édition.*)

tumulte et de désordre à bord. C'était une lutte à qui descendraient les premiers dans les esquifs et en prendraient possession. Heureusement on n'eut pas besoin de ce moyen de sauvetage. Tandis que la plupart se croyaient perdus, — et j'étais de ce nombre, — le navire flotta de nouveau dans quelques brasses d'eau et s'arrêta bientôt sur un rocher. Nous étions sauvés !

Immédiatement après notre naufrage, le brouillard se dissipa et nous découvrîmes alors, pour la première fois et à notre joyeuse surprise, que la terre n'était éloignée de nous que d'une centaine de pas. La mer était calme, le vent tombé et le soleil radieux. C'était le retour du beau temps, qui nous avait quittés depuis le Havre ; il continua de régner jusqu'à notre arrivée au Missouri.

Nous eûmes le bonheur de sauver nos malles, nos sacs de voyage et toutes nos caisses. La perte du navire, avec une partie de sa cargaison, fut évaluée à près de 3,000,000 de francs.

Plusieurs de nos compagnons de voyage étaient des juifs, des infidèles, et des protestants de toutes les nuances, quelques-uns fortement imbus de préjugés contre notre sainte religion et surtout contre les Jésuites. Aucuns même attribuèrent le désastre maritime qui venait de les frapper, à notre présence sur le *Humboldt ;* aussi firent-ils au capitaine la proposition « de nous forcer à nous éloigner d'eux le plus tôt possible. » Ils y furent pour leurs frais de mauvaise plaisanterie.

Un bateau à vapeur d'Halifax fut envoyé à notre secours. L'archevêque de cette ville, Mgr Walsh (1), nous témoigna beaucoup de bonté et d'amitié, et insista pour que l'évêque Miége et moi prissions notre logement chez lui.

Le lendemain, nous eûmes le bonheur de célébrer le saint sacrifice de la Messe dans la cathédrale ; tous mes compagnons s'approchèrent de la sainte Table, pour rendre grâces à Dieu et à la sainte Vierge de nous avoir sauvés du milieu de tant de périls. De telles circonstances sont bien propres à nous rappeler que nous sommes entre les mains du Seigneur, qui nous protége et nous conserve la vie, ou nous appelle quand il lui plaît devant son tribunal.

Halifax (2) compte environ 25,000 âmes, dont

(1) Mgr Walsh, prêtre irlandais de l'archidiocèse de Dublin, aussi distingué par son zèle que par sa science, fut nommé d'abord coadjuteur de Mgr Frazer, vicaire apostolique de la Nouvelle-Écosse et du Cap Breton. Il devint plus tard, en 1845, évêque d'Halifax, et, en 1852, archevêque du même siége. — Il eut pour successeur, au mois d'avril 1859, Mgr Thomas Louis Connolly, Irlandais, qui avait été consacré évêque de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick) en 1852. (*Note de la présente édit.*)

(2) Halifax, ville de l'Amérique anglaise, chef-lieu de la Nouvelle-Écosse, sur l'Atlantique, au fond de la Baie de *Chibouctou*, par 44° 39′ 26″ lat. Nord, 65° 58′ 12″ long. Ouest. Port vaste et bien défendu, l'un des plus beaux du monde. Relâche très-fréquentée par les bâtiments qui font le voyage d'Europe en Amérique. Elle compte aujourd'hui environ 35,000 habitants. (*Note de la présente édition.*)

un tiers sont catholiques. Cette ville a trois églises catholiques, deux couvents et quatre écoles.

Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, après avoir célébré la Messe, on vint nous annoncer l'arrivée du *Niagara*, bateau à vapeur qui fait le service entre Liverpool et Boston, et, à chaque voyage, s'arrête à Halifax pendant deux heures. Tous les passagers du *Humboldt* se rendirent à bord, et se mêlèrent aux passagers anglais ; le nombre total des voyageurs dépassait les quatre cents. Nous rencontrâmes sur le *Niagara* un petit homme, à barbe de bouc, qui s'appelait Francisque Tapon, du pays des *Chez-nous*, nouvel apôtre, envoyé pour illuminer l'univers ! Francisque se déclarait l'ennemi juré de toute religion, mais surtout du Pape et des Jésuites. En quittant Liverpool, il avait dit tout haut, « qu'il tuerait le premier Jésuite qu'il rencontrerait sur le sol américain. » Il fut, en effet, pendant plusieurs jours, si violent dans ses gestes et dans son langage que le capitaine, par prudence, lui avait fait déposer une carabine, des pistolets et des poignards dont le drôle était porteur. J'appris ces détails en prenant nos places sur le *Niagara*. Je conseillai à mes jeunes compagnons d'éviter M. Tapon, et de ne prêter aucune attention à ses dires. Il proclama bientôt le programme de son nouvel évangile, « qui devait succéder, selon lui, à toutes les religions. » Ceux qui l'entendaient haussaient les épaules, et se disaient tout bas : « Cet homme est

fou. » En débarquant à Boston, il se fit plusieurs ablutions, au grand amusement de tout le monde, déclarant « qu'il se lavait des dernières ordures de l'Europe. » M. Tapon gagna la ville, et nous le perdîmes heureusement de vue.

C'est un fanatique de plus dans ce pays, qui en a déjà reçu par milliers de toutes les contrées de l'Europe. L'Amérique s'en ressent déjà : ces individus commencent à se remuer, à parler, à vouloir changer la Constitution de la grande république, et faire des États-Unis un pays de proscription, surtout contre les catholiques. Les meurtres, les incendies d'églises, les persécutions contre les prêtres, et bien d'autres maux se multiplient. C'en est fait de la liberté si le radicalisme européen prévaut sur le sol de l'Union. Nul pays au monde ne saurait offrir autant de succès aux radicaux, et l'on craint avec raison que cette belle confédération, si heureuse d'abord, ne soit transformée bientôt, par les trames et les menées des libertins et des démagogues européens, en une arène de divisions, qui causeraient sa ruine. Déjà les noms de liberté, de droits du peuple, deviennent synonymes de crime, de violence, et cette transformation liberticide désole les citoyens honnêtes, probes et sensés.

Mais revenons à notre sujet. Toute la journée du 29 fut belle et notre traversée heureuse d'Halifax à Boston, où nous abordâmes la nuit. Nos Pères nous y reçurent à bras ouverts ; leur bonté

et leur charité extraordinaires furent partagées par tous leurs paroissiens. J'ajouterai, à la louange surtout de la fervente congrégation allemande, desservie également par les Jésuites, que pendant le séjour de notre bande voyageuse à Boston (1), on chargea notre table de volailles choisies, de légumes, de gâteaux et de fruits.

Boston a une population catholique de 75,000 âmes (2). Les Sœurs de Notre-Dame de Namur y ont des écoles très-florissantes et y font un bien immense; leurs établissements font vraiment merveille en Amérique; aussi demande-t-on ces excellentes institutrices de tous côtés, surtout dans les

(1) Boston, grande et belle ville, capitale de l'Etat de Massachusetts, est située par 42° 22′ 11″ lat. Nord et 73° 19′ 20″ long. Ouest, sur une presqu'île montueuse, à l'embouchure du *Charles-River* dans la baie de Massachusetts, à 700 kil. N. E. de Washington. — Archevêché catholique et superbe cathédrale. Le port est excellent, bien fortifié et peut contenir 500 navires. — Service régulier de paquebots, pour l'Angleterre. — Boston est célèbre par ses établissements littéraires, scientifiques, d'instruction; son observatoire, ses nombreux journaux; Université d'Harvard, à Cambridge, près de la ville. — Population 180,000 habitants et avec les localités voisines, situées sur la baie et reliées à Boston par sept ponts d'une longueur extraordinaire, 256,000 habitants. — Boston fondée en 1630 par des puritains de Boston en Angleterre, donna le signal du soulèvement contre la métropole en 1773; elle fut prise par Washington en 1776. — Patrie de Franklin. (*Note de la présente édition.*)

(2) Elle dépasse les 100,000 aujourd'hui.

grandes villes. Ces bonnes Sœurs instruisent, à Cincinnati, au delà de 5,000 enfants.

J'ai accompagné, jusqu'à New-York, le jeune Fortuné Hègle, qui avait été confié spécialement à mes soins ; je l'ai placé, selon le désir de ses parents, au collége de nos Pères, à Fordham. On ne saurait se former une idée de l'augmentation rapide et merveilleuse de New-York, cette grande métropole des États-Unis, sous le rapport du commerce et de la population. Le nombre de ses habitants dépasse déjà 700,000 ; ils sont les descendants et les représentants de toutes les nations de la terre. Le nombre des catholiques est de près de 200,000 (1).

J'étais de retour à Boston le 14. Le lendemain, dans la matinée, je quittai la ville avec tous mes compagnons, déjà bien remis des fatigues et des inquiétudes éprouvées dans la traversée de l'Atlantique. Ils ne pouvaient revenir de leur étonnement de tout ce qu'ils avaient vu et observé dans cette cité, appelée l'*Athènes de l'Amérique*.

Nous nous risquâmes sur le chemin de fer par Buffalo, Erié, Cleveland et Columbus jusqu'à Cincinnati, ce qui représente une distance d'environ 770 milles anglais, parcourus en cinquante-deux heures, y compris tous les retards éprouvés aux

(1) En 1870, la population de New-York était de 942,541 habitants.— Elle dépasse notablement ce chiffre aujourd'hui. — On y compte plus de 500,000 catholiques. (*Note de la présente édition.*)

stations. On change six fois de voiture dans ce trajet. Ne vous étonnez pas que je me serve du mot *risquer ;* car les accidents sur toutes les voies ferrées sont très-fréquents et vraiment épouvantables. Aujourd'hui, c'est un pont qu'on a laissé ouvert ; un ingénieur étourdi, ivre peut-être, ne fait attention à rien , machine et chars se précipitent dans le gouffre ; le lendemain, ce sont deux trains lancés à toute vapeur sur la même voie, dans une direction opposée. En un mot, il y a ici des malheurs de tous genres. Quand ils ont eu lieu, on donne, dans les feuilles, la liste souvent très-considérable des morts et des blessés, on fait une enquête, et, quelques jours après , à peine si l'on en parle encore !

A Cincinnati (1), nos Pères étaient au comble de la joie de nous voir arriver avec treize nouveaux et jeunes compagnons, remplis d'un zèle ardent pour travailler dans la vigne du Seigneur. A mesure que je m'approchais de Saint-Louis, je respirais plus librement ; mes inquiétudes, occasionnées par les dangers du voyage, se dissipaient les unes après les autres ; je n'avais plus qu'un pas

(1) Cincinnati, ville très-importante de l'Etat d'Ohio, sur la rive droite de la rivière du même nom, beau port ; grand centre de commerce. Sa situation et sa prospérité lui ont fait donner le surnom de reine de l'Ouest ; — 190,000 habitants — archevêché catholique — collége ; écoles de médecine, de droit, d'arts et métiers ; observatoire. Hôtel des invalides. Quartier général de la division militaire de l'Union. (*Note de la présente édition.*)

à faire pour être à destination. Toutefois ce pas mesure 700 milles, dont 530 étaient à parcourir sur l'Ohio et 170 sur le Mississipi. Or ces deux fleuves enregistrent aussi chaque année une très-longue liste d'accidents, suivis ou accompagnés d'un nombre effrayant de victimes. Nous nous embarquâmes sur l'Ohio le 20, en bateau à vapeur, et le lendemain nous fûmes les hôtes de nos Pères à Louisville (1) dans le Kentucky. Le 22, nous continuâmes la descente de la rivière sans rencontrer le moindre obstacle jusqu'à l'embouchure.

Mes compagnons admiraient sans cesse les superbes paysages et les magnifiques vues qui se présentaient, à chaque instant, sur les deux rives de cette belle rivière ; c'est une chaîne de coteaux pittoresques, riches, bien cultivés et garnis de grandes fermes, une succession de villes florissantes et de beaux villages.

Le Mississipi est plus dangereux que l'Ohio. Pour y naviguer il faut, surtout en hiver, prendre beaucoup de précautions, car alors le fleuve est bas, rempli de bancs de sable, de chicots, et il charrie une masse de glaçons. Plusieurs fois nous nous trouvâmes dans le plus grand danger : à trois reprises différentes, notre bateau à vapeur talonna

(1) Louisville, ville de 70,000 habitants sur l'Ohio. Evêché catholique.—Nombreux hospices et établissements de charité.— En face sont les chutes de l'Ohio, que l'on évite par le beau canal de Louisville. — Portland. — Grand commerce de viande salée. — Fonderies, minoteries. (*Note de la présente édition.*)

avec tant de force qu'on le croyait perdu. Dans le trajet, nous vîmes les débris de cinq grands bateaux, récemment échoués et mis en pièces. Cinq religieux Lazaristes, passagers comme nous du *Humboldt*, nous devancèrent de quelques jours à Saint-Louis, après avoir fait une seconde fois naufrage, ayant l'eau jusqu'au cou. Enfin, le 26 nous arrivâmes sains et saufs à l'université de Saint-Louis. Je ne pourrais vous exprimer les sentiments de joie que j'éprouvai en me trouvant avec tous mes compagnons au terme de ma longue course au milieu de mes frères en Jésus-Christ. Une heure après notre arrivée, j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la Messe en actions de grâces pour la protection et les bienfaits que nous avions reçus du Ciel durant le voyage de Gand à Saint-Louis.

Veuillez me croire,

Mes très-chers frères,

Votre tout dévoué frère,

P. J. De Smet, S. J.

XIV

Les vocations sont, hélas ! encore bien rares ; il nous faut des prêtres de l'Europe pour aller au secours des malheureux Indiens, qui sont toujours dans le désir et l'attente d'en obtenir.

A cet effet, je reçois chaque année des lettres et des invitations très-pressantes des chefs des tribus indiennes qui habitent le haut Missouri et les montagnes Rocheuses. Voici la traduction fidèle d'une adresse que j'ai reçue du grand chef de la nation des Assiniboins. Ils habitent les plaines de la Roche-Jaune (1) et du Missouri ; le chef s'appelle

(1) Cette région de la Roche-Jaune, dans les montagnes Rocheuses, est peut-être la plus remarquable et la plus intéressante à visiter de toute l'Amérique du Nord. On ne saurait se figurer le nombre, la variété et le grandiose des beautés natu-

l'*Ours-fou* (1). Il faisait partie de la bande des chefs qui m'accompagnèrent en 1851 au grand Conseil indien, tenu à l'embouchure de la Rivière-aux-Chevaux, dans la vallée de la Fourche-du-Nord de la Platte. Il commence ainsi sa lettre :

« *A l'Homme de médecine des Blancs* (c'est le titre qu'ils donnent au prêtre).

« Robe noire, notre Père et Ami,

« J'ai eu le bonheur de faire votre connaissance au Fort-Union, dans l'été de 1851 ; mais j'ignorais alors, en grande partie, les motifs de votre visite au milieu de nous ; et, par conséquent, je n'ai pu vous ouvrir mon cœur et vous expliquer toute ma pensée. Au Fort-Union vous nous avez adressé la parole ; vous nous avez parlé du Grand Esprit et de sa belle loi ; vous nous avez exprimé le désir de venir travailler parmi nous afin d'améliorer la triste condition dans laquelle

relles qui caractérisent cette contrée. Les geysers (surtout le grand geyser du FIREHOLE BASIN), les sources thermales, les ravines, les chutes d'eau, les lacs, et une foule d'autres merveilles donnent à ce pays un attrait incomparable. La Roche-Jaune a été explorée en 1870-1871 ; et a donné lieu à la publication d'un livre, édité à Londres par *James Richardson*, et dont le *Times*, l'*Edinburgh Courant* et le *Public Opinion* ont fait le plus grand éloge. (*Note de la présente édition.*)

(1) Ce nom lui fut donné à la suite d'une chasse dans laquelle il avait tué un ours d'une grandeur énorme et qui, avant d'être frappé à mort, faisait des contorsions si extraordinaires qu'on l'eût dit atteint de folie. (*Note de la présente édition.*)

se trouvent nos pauvres et malheureuses tribus. Si je ne me trompe, vous nous donniez alors l'espoir que peut-être, après deux ou trois hivers, quelques Robes noires viendraient s'établir ici pour nous montrer à bien vivre et à bien élever nos enfants. Plus tard nous avons fait ensemble le voyage du Fort-Union jusqu'à la Platte. Pendant ce trajet, et depuis mon retour au fort, j'ai beaucoup appris et j'ai entendu parler de la belle loi du Grand Esprit, que vous êtes venu nous annoncer. Aujourd'hui je suis bien convaincu que l'adoption de cette loi changerait notre sort infortuné et nous rendrait heureux. Au grand Conseil, notre Père (le colonel Mitchel, surintendant des pays indiens) m'a dit que quelques Robes noires, si tels étaient mes désirs, viendraient dans le courant de cinq années. Robe noire, cinq années sont longues à attendre! Dans cet espace de temps, moi et plusieurs de mes enfants nous pourrions être entrés dans la région des âmes. Prenez-nous donc en pitié. Les Robes noires ne devraient point tarder si longtemps à venir. Je vieillis; avant de mourir, je voudrais voir commencer la bonne œuvre, et alors je m'en irai content. Mon pays, tranquille aujourd'hui, est en paix avec toutes les nations qui nous environnent. Nos anciens ennemis, les Pieds-Noirs, sont les seuls qui nous inspirent quelque crainte; mais nous saurons vous protéger. Tout mon peuple vous appelle à haute voix et vous invite à venir

sans délai. Je conserve l'espoir que nous ne serons point trompés dans notre attente. Nous savons que les Robes noires se dévouent au bonheur et au bien-être des sauvages. Si, pour hâter la réalisation de ce projet, des moyens pécuniaires étaient nécessaires, j'emploierais volontiers une partie des annuités de ma nation pour y subvenir.

« Je m'aperçois que les buffles diminuent chaque année. Qu'allons-nous devenir sans votre secours ? Si nos enfants ne sont instruits à temps, ils disparaîtront avec le gibier. J'ai appris la nouvelle que les *Longs Couteaux* (Américains) ont acheté les terres des Chippeways, des Sioux et des Winnebagos jusqu'à la Rivière-Rouge, et des Pawnees, des Omahas et des Ottoes sur le Missouri. Les blancs s'approchent donc du nord et de l'est ; c'est un motif de plus pour hâter votre arrivée. J'espère que ces paroles vous parviendront, que vous les écouterez, que vous penserez à notre situation. Faites ceci, Robe noire, à la demande de votre ami

« L'Ours-fou, grand chef des Assiniboins. »

Que dites-vous de cette épître ? n'est-elle pas originale et marquée au coin d'une noble simplicité ?

En ce moment, des milliers de blancs envahissent le pays indien, depuis l'embouchure de la rivière Kansas jusqu'à *l'Eau qui coule*. Deux grands et nouveaux territoires viennent d'être érigés par le gouvernement des États-Unis, sous les

noms de *Territoires de Kansas et de Nébraska* (1). On ne connaît pas encore quels sont les arrangements pris pour protéger les différentes nations indiennes qui les habitent. On craint avec raison qu'elles ne soient de nouveaux délogées et reléguées plus avant dant les terres.

L'agitation et les préjugés contre notre sainte religion sont si grands dans l'Amérique, en ce moment, qu'à peine les feuilles catholiques de l'Europe peuvent nous arriver (2).

(1) Le Kansas fut organisé en Territoire, le 30 mai 1854 ; et admis dans l'Union, comme État, le 29 janvier 1861. — Sa capitale est *Topeka ;* sa population (en 1870) était de 361,961 âmes ; sa superficie est de 80,000 milles carrés.

Le Nébraska, organisé en Territoire le 30 mai 1854 ; admis comme État le 27 juillet 1866. — Sa capitale est *Omaha City ;* sa population (en 1870) était de 116,888 âmes ; sa superficie est de 63,300 milles carrés. (*Note de la présente édition.*)

(2) Le Père De Smet fait allusion aux déplorables événements causés à cette époque par les menées des sociétés secrètes, et voici à quelle occasion.

A la suite du concile plénier de Baltimore qui fut tenu en cette ville en 1852, le Souverain Pontife voulant témoigner de sa sollicitude paternelle envers les catholiques de l'Amérique du Nord , résolut de leur envoyer, par l'intermédiaire d'un légat, sa bénédiction apostolique. Le prélat choisi à cet effet fut Mgr Cajetan Bedini, archevêque de Thèbes et nonce au Brésil. Outre qu'il devait être auprès des fidèles des Etats-Unis l'interprète des sentiments affectueux du Saint-Père pour eux, Mgr Bedini était chargé de constater en même temps l'état du catholicisme dans la vaste république américaine. Sa mission était essentiellement temporaire. Mais on avait compté sans

Nous sommes à la veille des plus graves difficultés. L'esprit anticatholique s'accroît de jour en jour ; tous les ennemis de notre sainte religion se liguent contre elle. Comme dans toutes les persécutions, ils cherchent à soulever les masses par

les Sociétés secrètes dont les membres venus d'Europe en 1848 sont, comme on sait, les ennemis jurés de l'Eglise. — L'arrivée du nonce à New-York, au printemps de 1852, donna de l'ombrage à quelques protestants que les réfugiés ou démagogues italiens avaient excités contre Rome. Ajoutons-y les articles incendiaires de la *Epoca d'Italia*, organe des Carbonari, et les prédications furibondes de l'ex-barnabite Gavazzi, venu tout exprès de Londres pour tonner contre le Pape. Des Allemands de la pire espèce donnèrent aussi la main à tous ces aboyeurs contre l'Eglise et ils provoquèrent ensemble les plus grands désordres. Une nouvelle secte surgit en ce moment formée des anciens adeptes des *Natives*, et prit le nom de *Know-Nothings*. Ces fous furieux, adversaires déclarés de toute religion, se signalèrent pendant les années 1854, 1855, 1856, par des provocations, des outrages et des méfaits contre les catholiques au point que la force armée dut intervenir plusieurs fois pour protéger les propriétés et les personnes. Malgré cela, cinq ou six églises furent incendiées, des prêtres furent maltraités et poursuivis à mort ; en un mot on se crut un moment transporté aux plus mauvais jours de la Terreur en France. Les Américains, il faut le dire à leur honneur, se tinrent généralement en dehors de tous ces excès et ne participèrent que très faiblement aux troubles dont l'Amérique fut alors le théâtre. Cette rage diabolique des *Know-Nothings* contre l'Eglise, semblable à un Cyclone destructeur mais passager, dura peu de temps ; le calme revint peu à peu complètement dans les Etats de l'Union où les catholiques avaient été momentanément persécutés. (*Note de la présente édition.*)

des mensonges et des calomnies atroces. Dans ces derniers jours, trois églises catholiques ont été détruites et chaque gazette nous parle de quelque nouveau soulèvement dans l'une ou l'autre partie des États. Les démagogues européens travaillent de toutes leurs forces pour établir sur le sol libre de l'Amérique leurs maximes d'intolérance et de persécution. De tous les tyrans, ces hommes sans foi ni loi sont les plus terribles et les plus à craindre.

XV

Cincinnati, collége Saint-François Xavier, 28 juillet 1854.

Dans ma dernière lettre, datée du 16 de ce mois, en vous envoyant la traduction de l'adresse du Grand Chef des Assiniboins, appelé l'*Ours-fou*, je vous ai promis une notice sur les opinions superstitieuses de cette nation. Je viens aujourd'hui remplir ma promesse.

Dans le tableau des tribus indiennes qui habitent le haut Missouri, le lecteur peut trouver des notions sur le nombre des loges de la nation des Assiniboins, leurs bandes, les contrées où ils vivent et la langue qu'ils parlent. Ici je me contenterai de faire connaître leur religion.

Le paganisme indien des Assiniboins existe plus

ou moins le même, quant au fond, dans la plupart des tribus sauvages qui peuplent les plaines et les forêts du haut Missouri.

Enveloppés dans les ténèbres de l'idolâtrie, ces peuples n'ont aucune idée claire de leur origine et de leur destinée. Sur ces graves questions : D'où suis-je venu ? et quel sera mon sort après cette vie ? les conjectures sont très-variées parmi les tribus qui n'ont jamais reçu la moindre notion des grandes vérités de l'Évangile. Tous les Indiens admettent l'existence d'un Grand Esprit, ou d'un Être suprême qui gouverne tout, décide de toutes les affaires importantes qui arrivent en ce monde, et manifeste son action même dans les événements les plus ordinaires. Mais ils n'ont pas la moindre idée des attributs du Créateur. Ils croient qu'ils peuvent obtenir ses faveurs pour l'accomplissement de leurs projets, quelle que soit leur nature, bonne ou mauvaise, par des présents, des macérations corporelles, des pénitences, des jeûnes, etc. En voici une preuve : chaque printemps, au premier coup de tonnerre, qu'ils appellent *la voix du Grand Esprit, qui leur parle des nuages*, les Assiniboins offrent des sacrifices ; les uns brûlent du tabac, présentent au Grand Esprit des morceaux exquis de chair de buffle, qu'ils jettent sur des tisons ardents ; d'autres se font des incisions dans les parties les plus charnues du corps et vont jusqu'à se couper les doigts pour les offrir en sacrifice. Le tonnerre est, après le soleil, leur plus grand Wah-

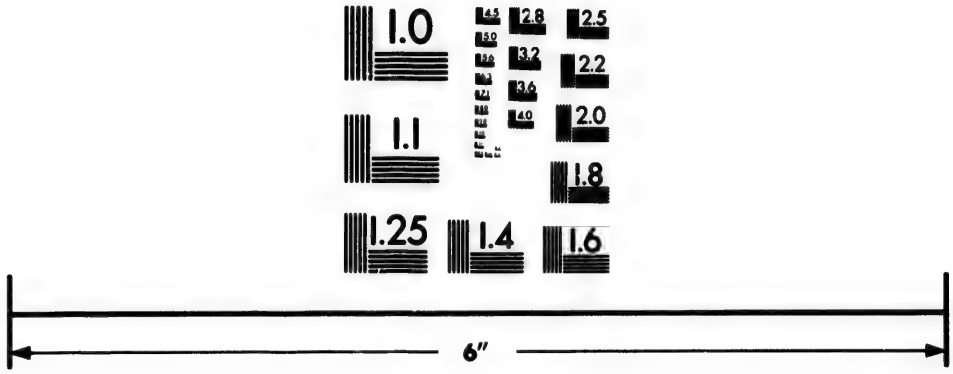
kon (incompréhensible). Ils l'écoutent ; et ils interprètent sa pensée lorsque, après un orage, ils aperçoivent quelquefois les effets de la foudre sur les arbres, sur l'homme, sur les chevaux. Le tonnerre est pour eux un objet de crainte sur lequel ils n'ont aucun pouvoir ; par conséquent, ils lui font des sacrifices afin d'être épargnés.

Il est rare que dans le courant d'une année une famille ne soit visitée par quelque malheur ou accident, comme les maladies, la perte d'amis qui meurent de mort naturelle ou victimes de leurs ennemis, le vol de chevaux, qui constituent leur plus grand trésor, la rareté du gibier, qui les soumet à des jeûnes rigoureux, et cause même souvent la famine. A la moindre infortune, le père de famille présente le calumet au Grand Esprit, et le supplie, dans sa prière, d'avoir pitié de lui , de ses femmes et de ses enfants. Il promet de sacrifier une partie de ses biens dès que le Grand Esprit fera entendre sa voix, c'est-à-dire au premier coup de tonnerre du printemps , dans l'espoir de trouver protection contre tous les périls le reste de l'année.

Lorsqu'une grande assemblée peut avoir lieu, les différents camps ou tribus de la nation se réunissent au commencement du printemps, autour d'une source, pour offrir de commun accord leurs dons et leurs sacrifices. C'est la cérémonie religieuse par excellence ; les Assiniboins y attachent le plus haut prix. Ils en parlent beaucoup , longtemps d'avance, et ils la voient arriver avec une vive

joie mêlée à des sentiments religieux de respect et de vénération. Pour assister à cette grande solennité, souvent trois à quatre cents loges, soit autant de familles, se réunissent dans une plaine ou un autre endroit convenable aux différentes cérémonies. Un seul individu est nommé grand prêtre. Il dirige tous les détails religieux de la fête. Une espèce de salle est construite avec une trentaine de loges de peaux de buffles. Chaque loge se compose de vingt à vingt-quatre peaux, tendues sur un grand nombre de poteaux plantés en terre, à la hauteur de sept ou huit pieds au-dessus du sol. Au sommet de ces poteaux sont attachées des perches placées en travers, au nombre de plusieurs centaines ; chaque individu y attache l'objet qu'il désire offrir en sacrifice. Ces objets consistent en fourrures de différents animaux, superbement travaillées, garnies de graines ou perles en porcelaine et en verre, ornées de plumes colorées ; viennent ensuite des colliers de différentes grandeurs ; des habits et ornements de toutes espèces, le tout étalé de manière à présenter aux yeux des sauvages une sorte d'exposition riche et variée. Vis-à-vis de cette salle, à laquelle ils donnent le nom de *Grande loge de médecine*, ils dressent une haute perche, à laquelle tous les chefs et soldats attachent leurs sacs de médecine contenant les idoles ; leurs flèches, leurs carquois et les trophées remportés sur les ennemis, surtout les chevelures. Le mât ou la perche est un arbre, dont

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.0

on a ôté l'écorce ; il est haut de trente à quarante pieds. Hommes, femmes et enfants s'empressent, par esprit religieux, d'y mettre la main pour l'élever et le planter ensuite en terre, au milieu des acclamations de la tribu.

Après tous ces préparatifs, la cérémonie commence par un discours et des prières adressées au Grand Esprit par le grand prêtre interprète de la tribu réunie. Il le supplie d'accepter leurs offrandes, de les prendre en pitié, de les protéger contre les maladies, les accidents et les malheurs de toute espèce, de leur accorder des chasses abondantes, beaucoup de buffles, de biches, de chevreuils, de grosses-cornes, de cabris, etc., et de vouloir les aider dans leurs guerres et leurs excursions contre les ennemis. Il offre ensuite le calumet ou la pipe de paix au Grand Esprit, au soleil, aux quatre points cardinaux, à l'eau et à la terre, avec des paroles analogues aux bienfaits qu'ils en espèrent obtenir. Il passe ensuite le calumet sacré aux chefs et aux guerriers ; tous en tirent quelques bouffées, que chacun dirige vers le ciel en soufflant et élevant le calumet. La journée se termine par la grande *Danse de médecine* et une rare variété de cabrioles exécutées en l'honneur des animaux nommés plus haut ; dans ces danses, ils imitent, autant que possible, les cris, les mouvements ou les allures de ces mêmes animaux. Les hommes seuls y assistent.

Le deuxième jour se passe en spectacles ou

représentations. Les jongleurs ou *hommes de médecine* font leurs tours de passe-passe ou d'escamotage ; quelques-uns paraissent assez habiles pour en imposer à ces âmes simples et crédules, qui voient du merveilleux dans tout ce qu'elles ne peuvent comprendre ; c'est alors, d'après eux, le *Petit* ou le *Grand Wah-kon* qui font intervenir leur puissance, selon que la chose leur paraît plus ou moins incompréhensible. La plupart de ces représentations se passent à exécuter de petits tours d'adresse, qui exciteraient à peine, dans un cercle de gens civilisés, le moindre étonnement ou la plus légère hilarité. Pendant l'exécution, les hommes et les femmes accompagnent les jongleurs d'une espèce de psalmodie monotone, qui consiste à bredouiller quelques paroles analogues à la circonstance, et qu'on entend à peine, tant les modulations de leur voix sont peu sensibles.

Le troisième jour, ont lieu des danses et des festins, auxquels tous participent. C'est un spectacle vraiment amusant. Parmi les différents mets, les chiens sont principalement en honneur ; grands et petits, rôtis et bouillis, entiers ou découpés, ils sont à la tête du menu dans ce Grand Festin religieux. On y sert aussi des plats de fruits et de racines, du blé, du maïs, du sucre, etc.

Avant le repas, on voit sur une longue rangée les marmites et les chaudières de la tribu, de toute grandeur et de toute forme, suspendues au-dessus des feux. Les mets sont distribués ensuite

avec beaucoup d'ordre , car chacun reçoit sa pitance. Tous les convives se mettent à l'œuvre et les portions ont bientôt disparu avec une célérité vraiment surprenante. Chaque sauvage considère comme un strict devoir de faire ample consommation dans ce Grand Festin religieux.

Les Assiniboins ont leurs exercices chorégraphiques particuliers pour cette fête. La plupart d'entre eux dansent quelques rondes et puis s'éloignent du cercle à volonté ; mais une bande de jeunes gens exécute *la Grande Danse religieuse* et fait un vœu au tonnerre ou Voix du Grand Esprit ; ils se livrent alors à des pirouettes et à des gambades qui durent, sauf de courts intervalles, durant trois jours et trois nuits, sans qu'ils prennent la moindre nourriture ni même le plus léger rafraîchissement. Je tiens ce fait d'un témoin oculaire et digne de foi. Cette cérémonie se pratique dans un esprit de pénitence, ou plutôt de propitiation, afin d'obtenir du Grand Esprit des succès à la guerre. Tous les nouveaux vêtements achetés ou préparés pendant l'hiver, depuis le casque à plumes d'aigle jusqu'aux guêtres et aux *mocassins* ou souliers brodés en peau, ornent leurs corps pour la première fois dans cette occasion solennelle, et donnent à cette réunion de sauvages une apparence extrêmement burlesque.

Ceux qui ne sont point engagés dans les observances religieuses passent leur temps en jeux et en conversations très-animés.

La fête dure environ dix jours. Avant de se séparer, chacun détruit ou coupe en morceaux l'objet de son sacrifice, de telle manière que personne ne puisse plus s'en servir. C'est le dernier acte de la grande solennité religieuse parmi les Assiniboins ; les bandes se séparent ensuite pour se rendre à leurs chasses respectives.

Ils ont recours encore à quelques autres pratiques superstitieuses dont j'ai pris connaissance pendant ma visite au milieu d'eux, et qui sont assez singulières pour mériter d'être rapportées.

Le soleil est adoré par la plupart des tribus indiennes, comme la source de la lumière et de la chaleur. Les Assiniboins le considèrent en même temps comme la résidence favorite du Grand Maître de la vie. Ils témoignent au bel astre un grand respect et une profonde vénération , et rarement ils lui adressent à haute voix la parole ; c'est à voix basse qu'ils lui font leurs prières et leurs supplications. Chaque fois qu'ils allument le calumet, ils lui en offrent les prémices et lancent vers lui leurs premières bouffées.

L'éclipse du soleil est regardée comme le signe avant-coureur de quelque grande catastrophe. Si un jongleur apprend le phénomène un peu de temps auparavant, par l'entremise d'un blanc, il ne manquera pas d'en profiter pour faire valoir ses connaissances ou son intelligence du *Wah-kon*. Dans ces moments d'éclipse, les sauvages sortent de leurs loges tout armés ; ils déchargent leurs fusils,

tirent leurs flèches en l'air, et poussent des cris et des hurlements effroyables, pour mettre en fuite les ennemis du Maître de la lumière. Leur prétendu succès est suivi de grandes réjouissances.

L'ours est la terreur des Peaux-Rouges par les accidents graves qu'il leur cause, surtout lorsqu'ils le rencontrent dans une épaisse forêt. Chaque année, quelques Indiens perdent la vie ou sont blessés grièvement par ce terrible animal. Ils lui adressent donc aussi des prières et des invocations ; lui font des sacrifices de tabac, de colliers et d'autres objets ; célèbrent des festins en son honneur, pour obtenir ses faveurs et pour apprendre de lui à le vaincre sans accident. La tête d'un ours abattu est souvent conservée dans le camp plusieurs jours ; on la place dans un endroit apparent, ornée de petits morceaux d'écarlate ou de drap rouge, et de plumes coloriées. On lui présente le calumet et on lui demande la faveur de tuer les ours ses confrères sans danger, et de se frotter ensuite de leur belle graisse, enfin de faire un bon régal de leur chair succulente.

Le loup est également honoré parmi les sauvages. Cependant la plupart des femmes ne voudraient à aucun prix travailler sa peau. Le seul motif que j'ai pu découvrir de cette bizarrerie, c'est que quelquefois ces animaux sont atteints de la rage, mordent par conséquent ceux qu'ils rencontrent et communiquent ainsi l'hydrophobie. C'est sans doute pour échapper à cette terrible

maladie et pour éviter la destruction des leurs que les sauvages font des présents au loup et qu'ils lui adressent des supplications et des prières. Dans les autres cas, ils le craignent peu ; il ne fait pas de mal à l'homme, mais il est redoutable au gibier et cause de grands dégâts sous ce rapport, surtout parmi les tout jeunes veaux de buffle, les cabris, les chevreuils, les antilopes, les lapins sauvages, etc.

Le *petit loup* est en grande vénération parmi les Assiniboins. Il s'approche d'ordinaire du camp pendant la nuit ; dès qu'un sauvage entend ses cris, il en compte avec grand soin le nombre, fait attention s'ils sont vifs ou lents, forts ou faibles, et de quel point de l'horizon ils viennent. Ses remarques sont ensuite livrées à la discussion parmi les *hommes de médecine*, qui en tirent tant bien que mal des pronostics. Le petit loup est venu leur annoncer, pour le lendemain, soit une visite d'amis, soit une attaque des ennemis, ou une grande abondance de buffles. On détermine de quel côté arriveront ces buffles, ces ennemis, ces amis ; quel sera leur nombre, etc. Très-souvent les Indiens règlent leurs mouvements et leurs marches sur de pareils augures. Et si, parfois, une rencontre a lieu conformément à l'explication donnée des cris du petit loup, un grand festin a lieu pour célébrer le mérite du jeune carnassier.

La croyance à l'existence des esprits ou aux revenants est très-profonde et très-commune parmi

les tribus de tous ces parages. Bien souvent les sauvages m'ont affirmé sérieusement avoir rencontré des revenants, et s'être promenés et entretenus avec eux. Ils soutiennent même que presque chaque nuit on peut les entendre près des endroits où des morts ont reçu la sépulture. Le bruit qu'ils font, disent-ils, ressemble à des sifflements ; quelquefois ils contractent leur corps en tous sens, comme il arrive aux personnes attaquées d'épilepsie. Peu d'hommes auraient le courage d'entrer seuls la nuit dans un cimetière, à moins qu'il n'y eût quelque objet de grande valeur à gagner ; dans ce cas la cupidité l'emporterait sur la peur. Une femme n'oserait jamais entreprendre une telle équipée.

Les Assiniboins tiennent beaucoup à l'usage de s'assembler, une ou deux fois dans le courant de l'année, autour de la dépouille de leurs proches parents. Ces restes mortels sont placés sur des échafaudages élevés de sept à huit pieds au-dessus du sol. Les sauvages appellent les défunts par leurs noms et leur présentent des mets bien cuits, qu'ils placent à côté d'eux. Ils ont soin toutefois de consommer eux-mêmes les meilleurs morceaux, à l'imitation des anciens prêtres des idoles, qui offraient à leurs fausses divinités le cœur, le sang, les nerfs et les morceaux durs à digérer, et faisaient honneur eux-mêmes à tout ce que l'animal sacrifié offrait de plus délicat. Les funérailles parmi les Indiens se terminent par des pleurs, des macérations, des cris, des hurlements de la part

de tous ceux qui y assistent ; on s'arrache les cheveux, on se fait des entailles dans les jambes ; le calumet enfin est allumé : c'est l'alpha et l'oméga de toutes leurs cérémonies. Ils le présentent aux mânes des morts et les supplient de ne point faire de mal aux vivants. Souvent, dans leurs festins et dans leurs voyages, et même à de grandes distances, ils envoient aux morts des bouffées de tabac et brûlent en leur mémoire quelques petits morceaux de chair en guise de sacrifice.

Le culte assiniboin comprend encore bon nombre de pratiques d'une grande variété, qu'il serait trop long d'exposer dans tous leurs détails.

J'ajouterai toutefois, comme particularité remarquable, que chaque sauvage qui se considère comme chef et guerrier possède ce qu'il appelle son *Wah-kon* ou Manitou, dans lequel il place toute sa confiance. C'est un oiseau empaillé, la peau d'une belette, l'osselet, la griffe, la dent de quelque animal, une pierre quelconque, ou une figure fantastique représentée par de petits grains comme qui dirait d'un chapelet, ou un petit tableau grossièrement peint, etc. Ces amulettes ou talismans les accompagnent dans leurs expéditions : à la guerre comme à la chasse, ils ne les quittent jamais. Dans toutes les difficultés et dans tous les périls, ils invoquent la protection et l'assistance de leur *Wah-kon*, comme si ces espèces d'idoles pouvaient les préserver des malheurs. Si quelque accident arrive à l'idole ou au charme, si on la brise ou qu'on

la perde, c'est assez pour arrêter dans son expédition le chef ou le guerrier le plus intrépide et lui faire abandonner l'entreprise la plus importante dans laquelle il puisse se trouver engagé. Ils ont la conviction que toute aide doit leur venir du Grand Esprit ; mais, comme ils ne peuvent ni le voir ni le toucher, c'est par l'entremise de leur idole tutélaire et favorite qu'ils invoquent l'Être suprême. S'il arrive, quoique le cas soit très-rare, qu'un individu fasse profession de ne croire à aucune espèce de *Wah-kon*, il est regardé avec mépris, à peu près comme l'est un infidèle ou un athée dans un pays catholique ; on le montre au doigt et on l'évite.

Quant à la vie future, les Assiniboins croient que les âmes des morts émigrent vers le sud, où climat est doux, où le gibier et surtout les buffles sont très-nombreux, où les lacs et les rivières sont remplis de poissons, où les plaines et les forêts donnent une abondante variété de fruits et de racines. Leur enfer, c'est le revers de cette médaille : les malheureux y vivent au milieu des neiges et des glaces, dans un dénûment complet de toutes choses. On trouve cependant, parmi ces Indiens, des individus qui considèrent la mort comme la simple cessation de toute vie et de tout mouvement, et ne voient rien au delà. A cause de l'incertitude qui règne parmi eux quant aux deux systèmes, ils ne semblent attacher aucune importance ni à l'un ni à l'autre. Ils en parlent

peu et rarement ; ils communiquent toutefois leurs opinions aux blancs qui s'en informent et dans lesquels ils ont confiance.

Les principes moraux des Assiniboins sont en petit nombre. Leurs idées sur le bien et le mal sont très-peu précises. Ils paraissent respecter la position individuelle.ou sociale établie parmi eux. La peur, dans presque toutes les occasions, gouverne et détermine l'action du sauvage. S'il soupçonne avec quelque fondement qu'un autre veut attenter à ses jours, il saisit la première occasion pour tuer son ennemi, s'il le peut faire sans danger pour lui-même. Ce cas n'est point considéré comme un homicide , mais plutôt comme une légitime défense. Le crime de meurtre proprement dit leur est inconnu ; ils ne tuent jamais que lorsqu'ils sont en querelle, pour se venger ou pour se défendre ; la coutume chez eux justifie l'acte. Agir autrement serait regardé comme un acte de folie.

Le vol, chez les Assiniboins, n'est jugé infâme et honteux que quand il est découvert. Dans ce cas la honte et l'infamie sont plutôt attachées à la maladresse du voleur, qui a mal pris ses mesures. Les vieilles femmes sont reconnues comme les plus adroites voleuses du pays ; néanmoins on peut dire que les hommes manquent rarement l'occasion d'enlever un objet quelconque , dès qu'il peut leur être utile.

L'adultère est puni de mort dans presque tous les cas. Le séducteur échappe rarement au châti-

ment si le mari et sa famille ont la force et le courage d'exécuter la loi ; ce qui rend le crime assez peu commun. La femme est tuée parfois ; toujours elle est sévèrement punie : le mari lui fait couper les cheveux à ras, et en outre barbouiller le visage d'une forte couche de vermillon mêlé de graisse d'ours. Elle est ensuite promenée sur un cheval, auquel on a coupé la queue et la crinière, et qui est aussi vermillonné. Un vieillard la suit dans tout le camp et proclame à haute voix son infidélité. Il la remet enfin entre les mains de ses propres parents, qui reçoivent la coupable après lui avoir administré une bonne bastonnade. C'est la peine la plus dégradante à laquelle une femme puisse être soumise.

Un Assiniboin n'a aucun scrupule de commettre un mensonge lorsqu'il peut en tirer bon parti ; il mentira peu souvent par plaisanterie. Sous le rapport du vol, du mensonge et de l'adultère, les Assiniboins diffèrent des sauvages qui habitent les montagnes Rocheuses, surtout des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles, qui ont ces vices en horreur. Je ferai observer que les Assiniboins ont été en relation avec les blancs depuis longues années.

Les faux serments, surtout lorsqu'ils sont solennels, sont rares parmi les Indiens. L'objet par lequel les Assiniboins jurent sont le fusil, la peau d'un serpent à sonnettes, les griffes d'un ours, le propre *Wah-kon* du sauvage qu'on interroge. Ces différents objets sont placés devant lui et il dit : « En

cas que je trahisse la vérité, je désire que mon fusil se décharge et me tue, que le serpent me morde, que l'ours déchire ma chair et me dévore, que mon *Wah-kon* m'apporte toujours malheur. » Le cas où un faux serment pourrait sauver la vie au sauvage est le seul où il serait tenté de le faire. Dans les circonstances extraordinaires, qui demandent des promesses formelles, les sauvages prennent le tonnerre à témoin de leur résolution d'accomplir la chose proposée et acceptée.

Tout le vocabulaire de la langue assiniboine et siouse ne contient qu'une seule parole qui puisse être considérée comme outrageante ou comme une espèce d'*imprécation ;* ce mot exprime le souhait que la personne ou la chose dont on parle « ait une vilaine apparence, » comme on dirait en français : *monstre*, et en flamand : *leelyke beest*. Le nom du Grand Esprit n'est jamais prononcé en vain, mais toujours avec toutes les marques du plus grand respect et de la plus haute vénération. Sous ce rapport, le langage du pauvre Indien est bien plus noble et plus relevé que celui d'un bon nombre d'habitants de nos grandes villes civilisées, qui semblent toujours avoir au bout de la langue des jurons, des imprécations, des blasphèmes, ou qui mêlent à toutes leurs conversations le nom du Seigneur. Un homme pareil inspirerait ici de l'horreur ; il serait un sujet de terreur parmi les sauvages.

Les Sioux ou Dacotahs, dont les Assiniboins

sont une branche, prétendent que le tonnerre est un grand oiseau, et que le bruit sourd qu'il fait entendre est causé par un nombre immense de jeunes oiseaux. Le grand oiseau, disent-ils, frappe le premier coup et les jeunes le répètent ; c'est la cause de la durée des coups qui se succèdent. Le Sioux dit que ce sont les jeunes tonnerres ou jeunes oiseaux qui font le mal, comme de jeunes étourdis qui n'écoutent jamais le bon conseil ; le vieux tonnerre ou grand oiseau est sage et bon : il ne tue jamais et ne fait de mal à personne.

Les Assiniboins craignent beaucoup les chauves-souris. Si elles viennent à voler près de la tête d'un homme, c'est un mauvais présage.

Le feu follet excite aussi leur frayeur : l'homme qui en voit pendant la nuit est persuadé que la mort va enlever quelque membre chéri de sa famille.

Ils croient aux rêves : d'après eux, les bons rêves viennent d'un esprit qui les aime et qui veut leur donner de bons avis ; les mauvais rêves, le cauchemar surtout, les rendent tristes et mélancoliques, leur font craindre que des malheurs ne leur arrivent.

Dans une famille indienne, il ne se passe pas un jour sans que quelqu'un ait vu ou entendu quelque chose de mauvais augure ; ce qui excite toujours beaucoup d'inquiétude : leurs idées et leurs croyances superstitieuses font leur tourment.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

P. S. Je vous enverrai dans peu de jours quelques notions sur la chasse des Indiens, et une description de la grande chasse aux buffles, faite dans un enclos ou parc, parmi les Assiniboins ; si la chose est possible, j'y ajouterai un dessin pour vous aider à comprendre ce que j'essayerai de vous décrire.

Le thermomètre de Fahrenheit est ici à 96° (1)

(1) Fahrenheit (*Gabriel-Daniel*) naquit à Dantzick, en Prusse, en 1686. Très-jeune encore, il quitta le commerce pour se livrer aux sciences physiques. Après avoir parcouru l'Allemagne et l'Angleterre, il vint s'établir en Hollande où il eut pour professeur et pour ami l'illustre 's Gravesande. C'est là qu'en 1720 il donna plus de précision aux thermomètres en substituant, dans leur construction, le mercure à l'alcool. Il rendit compte de ce perfectionnement dans sa *Dissertation sur les thermomètres*, en 1724. Vers la même époque il imagina le thermomètre qui porte son nom, et qui est encore le plus usité en Angleterre, en Amérique et en Allemagne. Cet instrument diffère de celui de Réaumur par sa graduation, qui compte 212 degrés, et par son point de départ (32°), pour lequel il prit le degré de froid obtenu artificiellement par un mélange à parties égales de sel ammoniac et de glace. Fahrenheit inventa encore l'aréomètre à poids variable et à volume constant, dit aréomètre de Fahrenheit. Enfin, il établit en Hollande une machine pour le desséchement des contrées exposées aux inondations, et obtint pour cette nouvelle invention un brevet, dont sa mort, arrivée en 1740, l'empêcha de profiter. — (Encycl. du XIXe siècle.)

La température dont il s'agit ici, soit 96° Fahrenheit, correspond à 35 5/9 centigrades, ou à 28 4/9 Réaumur.

102° Fahrenheit équivaut à 38° 8/9 centigrades, ou à 31° 1/9 Réaumur. — (*Note de la présente édition.*)

et même à 102° ; je crains que mon style ne s'en ressente. Les chaleurs sont telles, qu'un grand nombre de personnes tombent mortes dans les rues.

XVI

Cincinnati, collége Saint-François Xavier, 3 août 1854.

D'après ma promesse, je vais vous entretenir de la chasse indienne. Si je réussis à rendre ma narration claire, je m'en réjouirai et je ne me repentirai pas d'y avoir mis du temps.

Être bon chasseur et bon guerrier, voilà les deux qualités qui constituent le grand homme par excellence chez toutes les tribus nomades de l'Amérique septentrionale. Je me bornerai à vous parler de la première.

La chasse absorbe toute l'attention du sauvage. La connaissance qu'il a acquise, par une longue expérience, de la nature et de l'instinct des animaux, est vraiment merveilleuse ; il s'en occupe

dès sa tendre enfance. Dès qu'il est capable de manier un petit arc, c'est la première arme que son père lui met entre les mains, pour lui apprendre à tirer aux oiseaux et aux petits animaux. Les jeunes Indiens sont initiés de bonne heure à tous les stratagèmes ; on leur apprend avec autant de soin à s'approcher du gibier et à le tuer, qu'on en met, dans une société civilisée, à apprendre aux enfants les éléments de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique.

Un bon chasseur indien connaît les habitudes de tous les quadrupèdes auxquels on peut donner la chasse ; il sait les endroits qu'ils fréquentent de préférence ; il est essentiel qu'il sache distinguer l'espèce de nourriture qu'un animal recherche le plus, et le temps favorable auquel il quitte son gîte pour l'obtenir. Le chasseur doit être au courant de toutes les précautions à prendre pour tromper l'oreille attentive et les instincts de ses futures victimes ; il doit pouvoir apprécier la trace d'un animal qui vient de passer, le temps qui s'est écoulé depuis son passage, et la direction qu'il a prise. L'atmosphère, les vents, les pluies, les neiges, les glaces, les forêts, l'eau sont les livres que lit l'Indien, qu'il consulte et qu'il examine, lorsqu'il quitte sa loge pour aller faire une chasse ou une traque.

Les tribus nomades subsistent principalement par la chasse : la chair des animaux leur procure la nourriture, et les peaux leur fournissent le

vêtement. Avant l'arrivée des blancs, la manière de tuer le gibier était très-simple ; elle consistait ordinairement en stratagèmes et en piéges que les sauvages tendaient aux animaux. Ils ont recours encore aujourd'hui à leur ancienne méthode, surtout dans la chasse des grands ruminants, lorsqu'ils n'ont point de chevaux capables de les poursuivre, et qu'il leur manque de la poudre et du plomb.

La trappe pour prendre les bisons dans un enclos ou parc est une de leurs méthodes primitives et peut-être la plus remarquable dans son exécution ; elle demande beaucoup d'adresse et de ponctualité ; elle donne une haute idée de la sagacité, de l'activité et de la hardiesse du sauvage. Comme dans toutes les occasions importantes, les jongleurs naturellement sont consultés et la chasse est précédée d'une grande variété de pratiques superstitieuses. J'ai été témoin d'une de ces scènes ou cérémonies au pied des montagnes Rocheuses ; elle mérite, je pense, d'être rapportée dans ses détails ; je vais tâcher de vous en faire le récit fidèle.

C'est un fait assez connu que les bisons parcourent les grandes plaines de l'Amérique en bandes ou troupeaux de plusieurs centaines, et même de plusieurs milliers. Dans presque tous mes voyages, j'ai vu souvent de mes propres yeux, d'aussi loin que je pouvais distinguer quelque chose dans ces immenses prairies, un nombre considérable de ces nobles animaux se

mouvoir lentement comme un seul troupeau et dans une même direction, broutant l'herbe à mesure qu'ils poursuivaient leur route. Ils avaient une apparence effrayante; leurs énormes têtes velues surtout inspirent la terreur à ceux qui ignorent les habitudes pacifiques de ces excellents quadrupèdes. Telle est leur timidité qu'un seul homme peut mettre en fuite des bandes entières, quel qu'en soit le nombre. Quand les bisons se mettent à fuir, le bruit de leurs pas précipités et de leurs beuglements, au milieu des nuages de poussière qu'ils soulèvent dans leur course, ressemble au murmure sourd d'une tempête, mêlée de coups de tonnerre, dont l'écho s'affaiblit à mesure que l'orage s'éloigne. La chair de ces animaux est très-estimée et très-nourrissante, elle est comme le pain quotidien des tribus indiennes qui habitent les grandes plaines.

Une tribu qui a peu d'armes à feu, presque pas de chevaux pour suivre la piste des animaux, qui manque de provisions pour subsister et de robes pour se vêtir (et telle était la condition de nos Assiniboins), doit nécessairement recourir à la chasse primitive, et employer pour se nourrir l'ancienne méthode, qui existe ici de temps immémorial.

Les sauvages que j'ai vus occupés à cette chasse étaient campés dans un endroit choisi pour la construction d'un parc ou enclos. Le camp dont je parle se composait d'environ trois cents loges, ce qui représente deux à trois mille âmes. On avait

fixé pour emplacement le voisinage d'une chaîne de collines, dont la pente douce formait une belle et immense nappe de verdure ; toutes les loges y furent dressées. En face des coteaux, s'étendait une vaste plaine.

Aussitôt après l'installation des loges terminée, un grand conseil est convoqué ; tous les chefs et les chasseurs y assistent. On désigne en premier lieu une troupe de guerriers chargés d'empêcher les sauvages de quitter le camp, seuls ou en bandes détachées, de peur que les bisons ne soient inquiétés et ne s'éloignent du campement. La consigne est très-sévère sous ce rapport : non-seulement tous les Indiens doivent s'y conformer, mais elle atteint aussi les voyageurs, quand même ils ignoreraient qu'une chasse au parc doit avoir lieu. S'ils font lever ou s'ils effrayent les animaux, même par accident, ils sont encore punissables ; toutefois les sauvages du camp qui transgressent la loi sont punis avec plus de rigueur. Leurs fusils, leurs arcs, leurs flèches sont brisés, leurs loges coupées par morceaux, leurs chiens tués, toutes leurs provisions et toutes leurs peaux enlevées. S'ils ont l'audace de se refuser à subir la punition, ils sont fouettés avec le rotin, et reçoivent des coups de bâton ou de massue ; ce supplice se termine souvent par la mort des malheureux patients. Quelqu'un qui mettrait le feu à la prairie, soit par mégarde, soit par imprudence, ou qui aurait contribué d'une manière quelconque à faire fuir les animaux,

n'échapperait pas à une vigoureuse bastonnade.

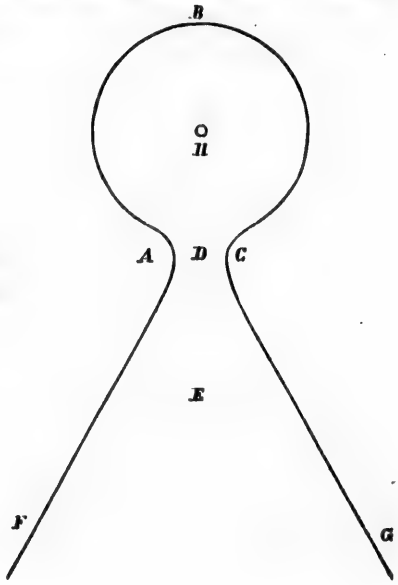
Dès que le règlement est promulgué, on commence à construire le parc ou l'enclos. Tout le monde y travaille avec ardeur et avec joie, car c'est une affaire de la plus haute importance, et d'où dépend la subsistance d'un grand nombre d'individus pour plusieurs mois de l'année. Le parc a une superficie d'environ un arpent ; pour le clôturer en forme de cercle, les sauvages plantent en terre et fixent fortement des poteaux, dont ils remplissent les intervalles avec des bûches, des branches sèches, de gros blocs de pierre, de la terre, des broussailles, en un mot avec tout ce qu'ils peuvent trouver dans le voisinage. L'espèce de palissade qui constitue ce cercle n'a qu'une seule ouverture ou, si l'on veut, qu'une sortie étroite. Devant cette ouverture, est une pente de quinze à vingt pieds, qui s'étend entre deux coteaux ; la pente va s'élargissant à mesure qu'on s'éloigne du cercle ; sur les deux bords ou lisières de cette pente, on établit encore de longues et fortes barricades qui s'étendent au loin dans la plaine (1).

Dès que tous les préparatifs sont achevés, les sauvages choisissent le grand maître des cérémonies et du parc. C'est généralement un vieillard, un personnage distingué, qui appartient à la bande du *Wah-kon* (ou incompréhensible), et qui s'est rendu fameux dans l'art de la jonglerie. On sait que les Indiens la regardent comme une science surna-

(1) Voici le plan de cette construction, d'après un des-

turelle. Ce vieux sorcier est jugé le plus capable de décider du moment opportun de faire entrer les bisons dans le piége, et il a seul tout le pouvoir requis pour mettre la grande chasse en mouvement. Il plante le mât de médecine au centre du parc et y attache les trois charmes qui doivent attirer les animaux vers cette direction, c'est-à-dire, un morceau de drap écarlate d'une ou de deux aunes, un rouleau de tabac et une corne de buffle. Chaque matin, à la pointe du jour, il bat du tambour, entonne ses chants de conjurations, consulte son *Wah-kon* privé et les Manitous, ou *esprits qui guident les animaux*, pour connaître si le moment favorable est arrivé.

On met à sa disposition quatre individus ou



sin envoyé par le R. P. De Smet.

A B C. Parc.

D. Ouverture.

E. Pente.

A F et C G. Lisières ou bords de la pente et barricades.

H. Mât de médecine.

coureurs, choisis parmi les plus habiles. Ils vont chaque jour à la découverte des bisons et lui rapportent fidèlement le résultat de leurs observations : ils disent à quelle distance du camp les animaux se trouvent, quel est à peu près leur nombre, et dans quelle direction ils marchent. Ces coureurs font souvent trente à cinquante milles en divers sens. Dans toutes leurs courses, ils prennent avec eux une balle de *Wah-kon*, que le grand maître leur confie ; elle est faite de poils de buffle et couverte d'une peau. Si les coureurs jugent que le moment d'ouvrir la chasse est arrivé, ils envoient aussitôt l'un d'entre eux au grand maître, avec la balle et les bonnes nouvelles. Aussi longtemps que cette balle mystérieuse est en route, le maître des cérémonies ne peut prendre aucune nourriture ; et il prolonge son jeûne rigoureux quelquefois pendant plusieurs jours ; de plus, tant que dure la chasse, il ne touche à aucune viande, ni à aucun mets qui ne soit trouvé ou ne provienne de quelque animal tué dans le parc même. On reste quelquefois un mois et davantage à attendre le moment propice pour commencer la grande opération de chasse ; le grand maître alors se trouve réduit à de bien petites rations, à moins qu'il ne prenne des arrangements avec sa conscience et qu'il ne mange furtivement pendant la nuit. C'est probablement ce qu'il fait, car généralement il ne paraît pas plus souffrir du jeûne que ses subordonnés du camp.

Supposons maintenant que tout soit prêt et que

le temps paraisse propre à la traque. Le grand maître bat le tambour et annonce la nouvelle que les « bisons sont en grosses bandes à la distance de quinze ou vingt milles ; que le vent est favorable et vient directement de l'endroit où sont les animaux ! » Aussitôt tous les cavaliers montent leurs coursiers ; les piétons, armés d'arcs et de flèches, de fusils, de lances, prennent leurs positions, formant deux longues rangées, depuis l'extrémité des deux barricades qui, partant de l'entrée du parc, s'avancent dans la plaine ; ils prolongent ainsi les lignes de cette vaste enceinte. Lorsque les piétons sont placés à une distance de dix ou quinze pieds les uns des autres, les cavaliers continuent à tenir les mêmes lignes, qui s'étendent fort au loin, en sorte que le dernier chasseur à cheval se trouve probablement à deux ou trois milles du parc, et est à peu près à une même distance du dernier chasseur de l'autre ligne dans une direction transversale. Si les hommes viennent à manquer, les femmes et même les enfants comblent les lacunes.

Après la formation de ces deux lignes immenses, un seul Indien, monté sur le meilleur coursier du camp, est envoyé, sans armes, dans la direction et à la rencontre des bisons. Il s'en approche, contre le vent, avec la plus grande précaution, jusqu'à la distance d'environ cent pas ; se couvrant alors d'une grande peau de buffle, le poil en dehors, il enveloppe son cheval autant qu'il le peut, et imite le cri plaintif d'un veau de bison. Ce cri attire,

comme par enchantement, l'attention de tous les animaux ; au bout de quelques secondes, plusieurs centaines d'entre eux se dirigent vers le cavalier ou *veau farceur*. Ils arrivent d'abord à pas lents, ensuite au trot, enfin au galop. Le cavalier ne cesse de répéter les cris du veau et dirige sa course vers le parc, ayant soin de se tenir toujours à la même distance des bisons qui le suivent. Lui seul, grâce à cet habile stratagème, conduit l'innombrable troupeau par tout l'espace qui le sépare de ses compagnons, qui sont sur le qui-vive, brûlant d'ardeur et d'impatience de commencer le mouvement ou l'action.

Dès que les bisons sont arrivés dans l'enceinte comprise entre les extrémités des deux lignes, la scène change subitement : tout devient empressement et furie. Les chasseurs à cheval s'élancent de part et d'autre à bride abattue, et vont se rejoindre derrière les bisons. L'entrain des sauvages se communique aux animaux déroutés et effrayés qui essayent de s'échapper dans diverses directions ; alors en même temps se montrent les piétons. Les bisons, se voyant enfermés et entourés de toutes parts, sans issue possible, excepté par la seule ouverture qui donne entrée dans le parc circulaire et qui est devant eux, se mettent à pousser des beuglements et des mugissements effroyables, et s'élancent en avant à toute vitesse. Les lignes des chasseurs se resserrent graduellement, à mesure que moins d'espace leur est nécessaire ; la masse

des bisons et les groupes des chasseurs deviennent ainsi de plus en plus compactes. A ce moment, les Indiens commencent à décharger leurs fusils, à tirer leurs flèches, à lancer leurs dards. Beaucoup d'animaux tombent sous leurs coups avant d'atteindre le parc ; le plus grand nombre toutefois se rue vers l'entrée. Ils ne s'aperçoivent que trop tard du piége qui leur est tendu ; les plus avancés tentent de revenir sur leurs pas, mais la foule effrayée qui les suit les force de s'avancer, et ils se précipitent pêle-mêle dans l'enclos, au milieu des hourras et des cris de joie de toute la tribu, et des décharges répétées des armes à feu.

Dès que les animaux sont claquemurés dans le parc, on en ferme l'entrée et on les tue à coups de flèches, de lances et de dards. Les hommes, les femmes et les enfants, au comble du bonheur par le succès de la chasse et du carnage des bisons, prennent part à la grande boucherie, et commencent à écorcher et à découper les animaux. Pour les voir se livrer à cette révoltante opération, il faut être un peu fait à leurs mœurs et à leurs habitudes, sans quoi on ne pourrait s'empêcher d'en éprouver du dégoût. Pendant qu'ils dépècent, coupent et taillent, les femmes et les enfants dévorent, tout crus et encore chauds, les foies, les rognons, le cerveau, etc. ; ils se barbouillent le visage, le cou, les cheveux, les bras et les jambes avec le sang des animaux tués ; de tous côtés on n'entend que des clameurs confuses ; on crie à tue-tête, on s'emporte,

on se querelle, on se bat. C'est un spectacle unique et pittoresque au possible ; une scène vraiment de sauvages, une sorte de pandémonium, impossible à décrire.

Dans la chasse que j'ai essayé de vous dépeindre et à laquelle j'ai eu l'honneur d'assister, plus de six cents bisons furent tués.

Après l'abattage des animaux, les peaux et les chairs, soigneusement mises en différents tas, sont divisées entre les familles d'une manière proportionnelle au nombre de membres qui les composent. Les quartiers sont ensuite coupés en tranches et séchés; les os pilés après qu'on en a extrait la graisse. Les chiens reçoivent aussi leur part du festin et dévorent tout ce qui reste sur le sol de l'arène. Deux jours après la chasse, tout vestige de ce grand carnage a disparu.

Avant de se séparer et de quitter le campement, les sauvages passent encore plusieurs jours ensemble en festins et en réjouissances. Un de Keyser ou un Verboeckhoven devrait pouvoir assister à une de nos scènes si animées du grand désert; il y trouverait le sujet d'un splendide tableau ; la petite esquisse qui accompagne ma description ne peut vous en donner qu'une faible idée.

Un ancien proverbe dit : « qu'une moitié de la terre ne sait pas comment vit l'autre. » Les sauvages de l'Amérique, qui vivent seulement de ce que la nature leur donne, peuvent dans tout cas en dire autant. Les troupeaux innombrables de

bisons qui parcourent leurs vastes plaines servent d'aliment quotidien à toutes ces tribus nomades du grand désert.

Les Soshocos sont considérés comme la plus infime des races indiennes de ce vaste continent. Les Américains les appellent *les pauvres diables*, et les voyageurs français et canadiens les distinguent par la dénomination de *dignes de pitié*. Ils parcourent les plages désertes et stériles d'Utah, de la Californie, et la partie des montagnes Rocheuses qui s'étend dans l'Orégon. Dans mes missions et mes nombreux voyages, j'ai rencontré plusieurs fois des familles entières de ces pauvres Soshocos ; ils sont vraiment misérables. J'ai eu le bonheur de baptiser plusieurs de leurs enfants malades ou plutôt qui étaient sur le point de mourir.

Tandis que les sauvages des plaines, qui se nourrissent de la chair des animaux, sont grands, robustes, actifs et généralement bien vêtus avec des peaux d'animaux, le Soshoco, au contraire, qui mange principalement des sauterelles et des fourmis, est un être assez petit, chétif, faible, maigre, à peine habillé ; il inspire naturellement le dégoût à ceux qui traversent les contrées arides qu'il occupe.

Après vous avoir donné la description de la chasse grandiose aux bisons parmi les Assiniboins, je veux vous montrer le revers de la médaille, en vous faisant connaître la chasse aux sauterelles qui se pratique chez les Soshocos. Elle vaut la peine d'être mentionnée, ne fût-ce qu'à titre de contraste.

Une grande partie du territoire soshoco est sablonneuse et stérile, couverte d'absinthes, grande et petite, et d'artémises ; les sauterelles y fourmillent ; ce sont ces lieux que les pauvres Soshocos fréquentent. Lorsqu'ils sont assez nombreux, ils font la chasse ensemble. Ils commencent par pratiquer une excavation de dix à douze pieds de diamètre sur quatre à cinq pieds de profondeur ; ils s'arment de longues branches et entourent un champ de trois à quatre arpents, plus ou moins, d'après le nombre des personnes engagées. Ils se placent à une distance d'environ vingt pieds les uns des autres ; toute leur opération ensuite consiste à frapper la terre pour effrayer et faire lever les sauterelles. Ils les poursuivent enfin en s'approchant peu à peu du centre, où a été creusé le trou pour recevoir les insectes. La quantité de sauterelles est si considérable que trois ou quatre arpents en fournissent assez pour remplir le réservoir.

Les Soshocos s'arrêtent dans un même endroit aussi longtemps que durent leurs provisions. Que voulez-vous ! ils ont leur goût comme les autres : quelques-uns mangent ces locustes en soupe ou potage ; d'autres les écrasent et en font un pâté, qu'ils durcissent au soleil ou au feu ; il en est qui les croquent différemment, c'est-à-dire que, prenant des baguettes pointûes avec lesquelles ils enfilent les plus grosses sauterelles, ils plantent ensuite ces baguettes en terre autour du feu,

et à mesure que les orthoptères se trouvent assez rôtis, les pauvres Soshocos s'en régalent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul.

Ils passent ainsi d'un endroit à un autre. Quelquefois ils rencontrent quelques lapins et des côqs de bruyère, mais rarement un chevreuil ou d'autres animaux.

La différence de condition entre l'Indien des plaines et le Soshoco est vraiment frappante, mais celui-ci, tout pauvre et misérable qu'il est, reste très-attaché au sol natal, comme les Hottentots.

Je quitterai bientôt Cincinnati pour me rendre à Louisville dans le Kentucky et ensuite à Saint-Louis. Si le temps me le permet, je continuerai de vous communiquer les notes de mon carnet indien, d'après le désir que vous m'en avez exprimé. Je pourrai vous donner entre autres choses la relation d'une *expédition de paix*, envoyée de la part de la nation des Corbeaux vers les Pieds-Noirs. J'ai recueilli les faits sur les lieux mêmes et je vous en exposerai les détails curieux aussi fidèlement que je le pourrai.

C'est dans les idées religieuses et superstitieuses des sauvages, dans les expéditions de chasse et de guerre qu'on découvre le mieux leur caractère et leurs mœurs.

Agréez , etc.

P. J. De Smet, S. J.

XVII

Université de Saint-Louis, août 1854.

Je vous ai parlé de la chasse aux bisons parmi les Indiens du Grand Désert, je viens vous entretenir aujourd'hui de quelques observations générales sur leurs guerres, et surtout de ce que j'ai appris concernant une malheureuse *expédition de paix*, lors de ma dernière visite parmi les Corbeaux.

Le succès à la guerre est le *nec plus ultra* de la gloire du sauvage. L'ambition de devenir un grand guerrier absorbe toute son attention, tous ses talents, excite seule toute sa bravoure ; elle est la raison des souffrances volontaires même qu'il s'impose. Ses jeûnes, ses longues courses, ses soi-

disant pénitences ou macérations, ses observances superstitieuses, n'ont pas d'autre but. Porter la plume d'aigle, emblème de la vaillance, est pour lui le plus grand honneur, le plus riche et le plus bel ornement ; car elle prouve qu'il s'est déjà distingué à la guerre. Généralement à l'âge de seize ou dix-huit ans, après son premier essai de jeûne et après avoir choisi son manitou, ou esprit tutélaire, le jeune Indien va se joindre aux partis de guerre, qui sont composés uniquement de volontaires.

Un chef ou partisan qui a l'intention de former un parti se présente au milieu du camp, un casse-tête à la main et le corps peinturé de vermillon, symbole du sang. Il entonne son hymne guerrier ; ces sortes de chants sont généralement courts. Le partisan raconte avec emphase ses hauts faits, vante son ardeur patriotique et militaire, et expose les sentiments et les motifs personnels qui le portent à la vengeance. Le chant est accompagné du son d'un grossier tambour et de l'agitation du *sischiquoin*, ou gourde remplie de petits cailloux. Le sauvage frappe ensuite fortement la terre du pied, comme s'il était capable de faire trembler l'univers entier. Tous les jeunes gens l'écoutent avec la plus sérieuse attention, et ceux qui se lèvent pour se joindre à lui deviennent dès lors volontaires du parti ; eux, à leur tour, entonnent une chanson de guerre, et cette cérémonie tient lieu d'un engagement solennel, dont personne ne saurait honorablement se dégager. Chaque volontaire ainsi

enrôlé s'arme et se pourvoit lui-même de tout ce dont il aura besoin pendant l'expédition.

La considération publique, parmi les Indiens, paraît être mesurée pour chaque individu à sa valeur guerrière ; c'est un point important : La narration de leurs aventures et de leurs actes de bravoure, leurs danses, leurs cérémonies religieuses, les discours des orateurs dans les assemblées, tout ce qui peut enflammer l'esprit du sauvage se rapporte à l'idée de se distinguer un jour à la guerre. C'est sa marotte.

Il me reste à vous parler des Corbeaux. Cette nation est considérée comme la plus vaillante de toutes les tribus du nord-ouest de l'Amérique. Elle compte environ quatre cent quatre-vingts loges, à dix personnes par loge, et occupe toute la vallée de la Roche-Jaune, principalement les régions qui se trouvent à la base de la première rangée des Montagnes-au-Vent, ou Côtes Noires, et des montagnes Rocheuses. C'est une des plus belles races du désert ; ils sont grands, robustes et bien formés, leurs yeux sont perçants et décèlent de la hardiesse, leur nez est aquilin et leurs dents sont blanches comme l'ivoire. Supérieurs en intelligence à tous leurs voisins, ils les surpassent aussi dans le culte du *Wah-kon*, c'est-à-dire, dans les cérémonies superstitieuses qui président à tous leurs mouvements et à toutes leurs actions. Voici un détail qui prouve à l'évidence la vérité de mon assertion. J'y ai donné moi-même occasion.

En 1840, je rencontrai les Corbeaux pour la première fois, dans la vallée de la rivière Grosse-Corne, grand tributaire de la Roche-Jaune. En ma qualité de Robe-Noire, ils me reçurent avec toutes les démonstrations du plus grand respect et de la joie la plus sincère. J'avais avec moi une provision d'allumettes chimiques dont je me servais pour allumer ma pipe et le calumet employé au Grand Conseil. L'action de ces allumettes les surprit beaucoup ; ils n'en avaient jamais vu. On en parla bientôt dans toutes les loges, comme d'un *feu mystérieux* dont j'étais porteur et je fus regardé comme le plus grand homme de médecine qui eût jamais visité la tribu. Tous les égards me furent témoignés ; on m'écouta avec la plus étonnante attention. Avant mon départ, les chefs et les principaux guerriers, qui s'étaient réunis en conseil, me prièrent de leur laisser quelques-unes de mes allumettes. Ignorant les idées superstitieuses qu'ils y attachaient, je m'empressai de leur en distribuer, me réservant seulement la quantité nécessaire pour mon voyage.

Je visitai les mêmes Corbeaux en 1844. La réception qu'ils me firent encore fut des plus solennelles. Je fus installé dans la plus grande et la plus belle loge du camp. Tous les chefs et les guerriers s'habillèrent de leur mieux , chaussèrent leurs mocassins , ou souliers indiens, se mirent des guêtres, des chemises de peau de gazelle, le tout orné de perles de cristal, de piquants de porc-épic ;

et sur leurs casques s'agitaient les plumes d'aigle. On me promena en grande cérémonie d'une loge à l'autre, pour y participer à tous les festins ; heureusement j'avais ma *bande de mangeurs* pour faire honneur aux mets et les avaler pour moi. Un des grands chefs surtout me témoigna une amitié toute spéciale. — « C'est à toi , Robe-Noire , me dit-il, que je dois toute ma gloire dans les victoires que j'ai remportées sur mes ennemis. » — Son langage me surprit, et je lui demandai de vouloir s'expliquer. Aussitôt il ôta du cou son *Wah-kon* , ou sachet de médecine , enveloppé dans un petit morceau de peau de cabri. Il le déroula à mes yeux, et quel ne fut pas mon étonnement d'y découvrir le restant des allumettes que je lui avais données en 1840 ! — « Je m'en sers , ajouta-t-il, chaque fois que je vais à la guerre. Si le feu mystérieux se montre au premier frottement je fonds sur mes ennemis, car je suis sûr de les vaincre. » — J'eus de la peine à détruire dans son esprit cette singulière superstition. Vous voyez qu'il faut peu de chose parmi les sauvages pour faire sa réputation : avec quelques allumettes, on passe pour un grand homme *parmi les Corbeaux*, et l'on reçoit les premiers honneurs.

Les Corbeaux ont été molestés par leurs ennemis, pendant plusieurs années : au nord, par les Pieds-Noirs ; à l'est, par les Assiniboins et les Creeks ; au sud, par les Sioux. Chacune de ces nations étant plus nombreuse que celle des Corbeaux ,

ceux-ci se trouvèrent forcément engagés dans des guerres continuelles, tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ces tribus. Aussi, durant les dix dernières années une grande diminution de population eut lieu ; ils perdirent plus de quatre cents guerriers.

Les Corbeaux ont eu cependant la paix de temps en temps avec *certaines* bandes de Pieds-Noirs, de Sioux, d'Assiniboins, etc. Un fait assez remarquable c'est qu'ils n'ont jamais été les premiers à violer une trêve conclue, sauf dans le cas que je vais vous exposer.

En 1843, le grand chef des Corbeaux était appelé *Tezi Goë*. Il était renommé autant par sa bravoure à la guerre que par sa sagesse dans les conseils et par l'amour qu'il portait à toute sa nation. Voyant avec peine les dommages que les incursions incessantes des ennemis causaient à sa tribu, il résolut de conclure une paix solennelle, sinon avec tous, du moins avec une partie de la nation des Pieds-Noirs. Il prit ses arrangements et convoqua son conseil pour délibérer sur les moyens prompts et efficaces de réussir dans son dessein. Les guerriers s'empressèrent d'assister au conseil. Après avoir discuté les différents points, on décida qu'un parti de vingt-cinq guerriers se rendrait au camp des Pieds-Noirs et leur offrirait le calumet de paix.

Le guide choisi pour conduire cette bande était Pied-Noir de nation, avait été fait prisonnier par

les Corbeaux quelques années auparavant et retenu en captivité jusqu'alors. Pour l'attacher plus sûrement et à jamais à leur cause, les Corbeaux lui accordèrent sa liberté, avec le titre de *brave* et la permission de porter un casque en peau orné de plumes d'aigle. Il fut en outre chargé de présents, consistant en chevaux, armes et ornements de toute espèce. Après avoir reçu ses instructions, il partit joyeusement, bien résolu de ne rien négliger pour obtenir et consolider une paix durable entre les deux nations. Un endroit avait été désigné où les hommes des deux tribus pussent se rencontrer en amis et en frères pour célébrer ce grand événement. La députation partit pour le camp des Pieds-Noirs qui consistait en quatre cents loges, et avait pour chef l'Indien appelé *Cerf Pommelé*, ou *Ponukah-Kitzi-Pimmy*. Il se trouvait alors dans la vallée de la rivière Maria, tributaire assez considérable du Missouri, dans le voisinage des Grandes-Chutes.

Environ un mois avant le départ de cette expédition, deux Corbeaux avaient été tués et leurs chevelures enlevées par un parti de guerre Pied-Noir. Les deux frères de ces malheureuses victimes firent ensemble les jeûnes et les serments d'usage ; leur serment les obligeait à tuer chacun un Pied-Noir dès qu'une bonne occasion se présenterait. Ils ne communiquèrent leur résolution à personne. La bravoure et la détermination de ces deux hommes étaient connues ;

ils furent choisis pour faire partie de la bande des députés et promirent publiquement, selon l'usage, d'oublier toute vengeance privée ; en secret ils revinrent à leur premier dessein , prévoyant que l'excursion fournirait le moyen de les dédommager du double meurtre de leurs frères.

On s'avança lentement ; on usa de beaucoup de précautions , et on les redoubla surtout à mesure qu'on s'approchait du camp des Pieds-Noirs. Arrivés à la distance d'une journée , les Corbeaux se séparèrent en bandes de deux ou trois pour battre la campagne et s'assurer si des partis Pieds-Noirs ne se trouvaient point en dehors du village. Dans l'entre-temps les deux frères Corbeaux , armés comme de coutume et marchant ensemble, découvrirent deux Pieds-Noirs, qui revenaient de la chasse avec plusieurs chevaux chargés d'une forte quantité de viande de buffle. Ayant avec eux un calumet, les Corbeaux s'avancèrent hardiment vers leurs ennemis et le leur présentèrent, comme on fait en pareille occurrence. Les Pieds-Noirs acceptèrent le calumet et apprirent qu'une grande députation de Corbeaux allait se rendre à leur village avec des intentions pacifiques. Les deux frères agirent avec tant d'habileté, qu'après quelques instants les deux Pieds-Noirs furent entièrement rassurés, ne conçurent pas le moindre soupçon, et n'eurent pas la plus légère inquiétude. Un des Pieds-Noirs fit présent de son fusil à l'un des Corbeaux, et l'autre donna son cheval au second

Corbeau. Ils s'acheminèrent alors de concert dans la direction du camp ; mais pour y arriver il fallait suivre un sentier qui serpente à travers un ravin profond et solitaire. C'est là que la ruse fut bientôt découverte : les deux Pieds-Noirs reçurent soudain des coups mortels et furent assassinés lâchement par les frères Corbeaux, qui enlevèrent les chevelures à leurs victimes. Ils tuèrent ensuite, à coups de flèches , les chevaux , et les cachèrent avec les cadavres au milieu de broussailles épaisses. Les meurtriers mirent avec soin les chevelures dans leurs sacs à plomb. Ils enlevèrent de leurs habits les moindres traces de sang et rejoignirent leurs compagnons, sans faire connaître à personne l'acte cruel de vengeance privée qu'ils venaient de consommer si abominablement.

Le lendemain de ce crime atroce , les députés Corbeaux firent leur entrée solennelle dans le camp des Pieds-Noirs , et y furent reçus , par les chefs et les guerriers , avec la plus vive cordialité et tous les égards de l'hospitalité.

Les Pieds-Noirs se montrèrent favorables à la paix. Ils entendirent avec joie les propositions que les Corbeaux leur firent par leur interprète et guide, qui était naguère chez eux le prisonnier Pied-Noir. Toutes les politesses et toutes les attentions furent prodiguées aux Corbeaux en cette circonstance : on les invita à un grand nombre de festins , aux amusements et aux jeux publics donnés en leur honneur, et qui se prolongèrent bien avant dans la

nuit. Les députés se retirèrent ensuite dans les loges des principaux chefs, pour y prendre le repos nécessaire après leurs longues courses et de si extrêmes fatigues.

Le penchant au vol est très-commun parmi les femmes de plusieurs tribus indiennes du Grand Désert. Les femmes Pieds-Noirs surtout ont sous ce rapport très-mauvaise réputation. Une de ces voleuses, à la faveur des ténèbres de la nuit, se glissa furtivement dans les loges où les Corbeaux dormaient paisiblement, et allégea leurs sacs de voyage de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur pour elle. Dans ses recherches, elle mit la main sur un objet tout humide et poilu et s'aperçut aussitôt que c'était une chevelure. Elle s'en empara, quitta la loge dans le plus grand silence, et, à la lueur d'un feu qui brûlait au milieu du camp, elle examina de plus près le sanglant trophée. Il est difficile d'émouvoir un sauvage et de lui causer de la surprise, accoutumé qu'il est à voir des choses bien étranges. Un pareil événement exciterait parmi les blancs les plus grandes alarmes, tandis qu'il ne fait que rendre l'Indien plus circonspect et plus prudent dans les mesures qu'il lui faut prendre. La femme Pied-Noir, après avoir réfléchi pendant quelques instants, se dirigea vers la loge du grand chef, l'éveilla et lui communiqua doucement à l'oreille la découverte importante qu'elle venait de faire. Le chef alluma une torche de pin et s'empressa d'examiner la chevelure ; il la reconnut, au

premier coup d'œil, à quelques touffes de cheveux gris, comme appartenant à un jeune Pied-Noir qui n'était point revenu de la chasse.

Le chef prit aussitôt ses mesures. Il fit signe à la femme de le suivre, mais lui recommanda de se retirer, parce que rien ne pouvait se faire avant le jour. Il lui fit défense de communiquer son secret à personne ni de soulever le moindre soupçon. Il craignait que, dans le trouble, et à la faveur de l'obscurité de la nuit, quelques Corbeaux ne vinssent à s'échapper.

Le Cerf Pommelé fit seul et sans bruit le tour du camp. Il réveilla ses principaux guerriers, au nombre de vingt à trente, ainsi que ceux qu'il désirait consulter dans cette grave circonstance. Tous le suivirent sans l'interroger et furent conduits à un endroit solitaire dans le voisinage du camp. Là, après avoir formé un cercle et allumé un flambeau, le chef déploya la chevelure ensanglantée et leur raconta l'aventure de la femme.

Les plus jeunes des conseillers voulaient prendre immédiatement vengeance des Corbeaux, mais le chef leur représenta que la nuit était un temps peu favorable ; qu'ayant fumé ensemble le calumet de la paix, les tuer quand ils dormaient profondément et dans un camp hospitalier serait contraire à tous leurs usages, et attirerait sur eux le mépris des autres nations. Il leur donna l'ordre de se tenir prêts et bien armés à la pointe du jour.

Les Corbeaux se levèrent de bonne heure. Quel

ne fut pas leur étonnement de voir leurs loges entourées de tous côtés par une bande de quatre à cinq cents guerriers armés, montés sur leurs meilleurs coursiers, et dont les allures étaient loin d'être aussi bienveillantes que la veille ! Mais les Indiens ne se laissent pas facilement déconcerter ; ils attendirent l'aurore, en silence. Aussitôt que la lumière du jour parut, le Cerf Pommelé convoqua son grand conseil et donna ordre à tous les Corbeaux de s'y rendre. Ils obéirent et allèrent prendre place au milieu du cercle formé par leurs ennemis. Ils ne respiraient que vengeance, mais affectaient un air d'indifférence, propre aux sauvages ; leur sang-froid sembla même augmenter à mesure que leur situation devenait plus critique. Lorsque tous furent assis, le Cerf Pommelé se leva et prononça les paroles suivantes : — « Étrangers, c'est hier que vous êtes arrivés dans notre camp. Vous vous êtes annoncés comme députés de vos grands chefs, pour conclure une paix solide et durable, avec nous, qui étions jusqu'à ce jour vos ennemis. Nous avons prêté l'oreille à vos discours. Vos paroles et vos propos nous ont paru avantageux et sensés. Toutes nos loges vous ont été ouvertes, pour vous y faire participer à nos festins et jouir de notre hospitalité ; vous vous êtes joints même à nos amusements. Hier, nous avions l'intention de nous montrer aujourd'hui encore plus libéraux à votre égard. Mais avant d'aller plus loin, j'ai une grave question à vous poser, Corbeaux ! sachez qu'il

me faut une réponse sérieuse, et qu'elle décidera si la paix est possible ou s'il faut continuer la guerre à mort entre nos tribus. » — Le Cerf Pommelé tira alors la chevelure de son sac à plomb, la déploya à leurs yeux , et s'écria : — « Dites-moi , Corbeaux, à qui appartient cette chevelure ? Qui, parmi vous , réclame ce trophée ? » Ceux d'entre les Corbeaux qui ignoraient les tristes circonstances se regardèrent avec surprise ; ils pensaient que les Pieds-Noirs voulaient chercher un motif de querelle. Personne ne répondit. Le chef reprit de nouveau : — « Personne ne me répondra-t-il ? Faut-il que j'appelle une femme pour interroger des guerriers ? » Faisant signe à la voleuse de la chevelure de s'approcher , il lui dit : « Femme, indiquez à qui d'entre ces braves le trophée appartient. » — Aussitôt sans hésiter, elle montra du doigt l'un des deux frères Corbeaux. Tous les regards se portèrent soudain sur lui. Le chef Pied-Noir , s'approchant gravement du meurtrier, lui dit : — « Connais-tu cette chevelure ? Est-ce toi qui l'as enlevée ? Craindrais-tu de nous avouer ton crime à cette heure ? » — D'un seul bond le jeune Corbeau se plante en face des Pieds-Noirs , et s'écrie : — « Cerf Pommelé , je suis sans peur. Oui, c'est moi qui ai enlevé cette chevelure. Si j'ai essayé de la cacher , je l'ai fait avec le désir de te nuire davantage. Tu me demandes à qui est cette chevelure ? Regarde les franges velues de ta chemise et de tes guêtres ; je te demande à mon tour

à qui sont ces dépouilles ? Sont-ce celles de mes deux frères, tués par toi ou tes gens, il y a à peine deux lunes ? ou appartiennent-elles aux parents de l'un ou de l'autre Corbeau ici présent ? C'est la vengeance qui m'a amené ici. Mon frère tient dans son sac le pendant de cette chevelure. C'était notre détermination, avant de quitter le camp, de te jeter au visage ces restes sanglants en même temps que notre défi. »

Ce langage détermina les Pieds-Noirs quant au parti qu'ils allaient suivre. — « Jeune homme, tu as bien parlé, lui répondit le Cerf Pommelé ; tu es vaillant et tu ne crains point la mort qui va te frapper dans quelques instants toi et tous tes compagnons. Cependant, nous avons fumé le calumet de paix ensemble, il ne convient pas que la terre où cette cérémonie a eu lieu boive votre sang. Corbeau, regarde la colline devant nous ; c'est le chemin qui conduit vers tes loges. Jusque-là, nous te permettons d'aller. Dès que tu auras atteint cette limite , nous volerons à ta poursuite. Prends les devants avec les tiens et quitte-nous. »

Les Corbeaux partirent à l'instant même et se dirigèrent vers l'endroit indiqué, déterminés à vendre chèrement leurs vies dans ce combat qui devait être si inégal. Les ennemis, de leur côté , montant leurs coursiers rapides , attendirent avec impatience l'ordre de poursuivre les Corbeaux.

Aussitôt qu'on fut arrivé au sommet du coteau , le cri de guerre , *sassaskwi* , retentit de toutes

parts dans le camp. Les Pieds-Noirs, brûlant de se venger de l'outrage reçu, se lancèrent en avant avec la plus grande impétuosité. Les Corbeaux, au bout de quelques instants de marche, rencontrèrent dans la plaine un ravin profond, creusé par l'écoulement des eaux ; ils jugèrent la position favorable, et s'y réfugièrent. Dès que les Pieds-Noirs se furent approchés du ravin pour en déloger leurs ennemis, une décharge générale de fusils et de flèches venant du parti corbeau tua huit hommes Pieds-Noirs et en blessa un plus grand nombre. Cette décharge les mit en déroute et les força de s'éloigner. Les Pieds-Noirs descendirent de leurs coursiers ; il y eut plusieurs escarmouches entre eux et leurs ennemis, mais toutes furent au désavantage des Pieds-Noirs ; car les Corbeaux se trouvaient merveilleusement à l'abri tandis que les autres étaient exposés sans protection aucune dans la prairie. Un bon nombre des Pieds-Noirs perdirent la vie dans ces conjonctures tandis que les Corbeaux n'essuyèrent pas la moindre perte. Le Cerf Pommelé, voyant le danger et la perte inutile de tant de guerriers, fit un appel à ses braves ; il leur proposa de se mettre à leur tête et de fondre ensemble sur leurs ennemis. Sa proposition fut acceptée ; le cri de guerre retentit de nouveau ; ils fondirent en masse sur les Corbeaux, et, après avoir déchargé sur eux leurs fusils et décoché leurs flèches, armés seulement de leurs dagues et de leurs casse-tête, ils s'élancèrent

pêle-mêle dans le ravin où ils firent, en peu d'instants, un horrible massacre de tous leurs ennemis. Il est à remarquer que, dans cette lutte suprême, aucun Pied-Noir ne perdit la vie.

Après le combat, les chevelures furent enlevées par les vainqueurs qui s'étaient le plus distingués ; les femmes coupèrent les cadavres en si petits morceaux, qu'à peine on pouvait y reconnaître un membre quelconque d'un corps humain. Toutes les chevelures et tous les lambeaux de chair furent attachés, en guise de trophées, au bout des lances et des perches, et portés triomphalement jusqu'au camp, au milieu de chants de victoire, de cris de rage, de hurlements et de vociférations à l'adresse de leurs ennemis. Il y eut néanmoins une grande affliction, causée par la perte de tant de guerriers.

La guerre entre ces deux tribus se continue depuis lors sans relâche.

C'est sur le champ de bataille même où se passa le fait que cette horrible histoire m'a été racontée, en 1851, par un chef qui en avait été témoin.

Je recommande, d'une manière toute spéciale, à vos bonnes prières et à vos saints sacrifices ces pauvres Indiens qui demandent, depuis quatorze années, à voir quelques-uns de nos Pères pour venir leur annoncer les vérités consolantes de l'Évangile. On peut vraiment dire d'eux, avec les Saintes Écritures : « *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* Ils ont demandé du pain, et il n'y eut personne qui le leur rompît. »

Dans mes courtes visites parmi eux, j'ai été touché de leur affabilité, de leur bienveillante hospitalité, de l'attention et du respect avec lesquels ils m'ont écouté ; j'augure très-favorablement de leurs bonnes dispositions , et j'ai la conviction que si des missionnaires , fervents et zélés , se trouvaient au milieu de ces Indiens, ils recueilleraient des fruits bien consolants pour la religion. Depuis ma dernière entrevue avec nos sauvages, en 1851, j'ai reçu d'eux plusieurs invitations.

Ne m'oubliez pas dans vos prières , et veuillez me rappeler au bon souvenir des Pères et Frères du collége Saint-Michel.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus profonde estime,

Votre très-dévoué serviteur et frère en
Jésus-Christ,
P. J. De Smet, S. J.

XVIII

Université de Saint-Louis, 6 décembre 1854.

Vous avez reçu le discours de l'Ours-fou ou *Matau-Witko*, le chef actuel des Assiniboins. Cette pièce vous a fait connaître les dispositions favorables qui animent ce chef à l'égard de notre sainte religion. Je vous ai parlé de leurs chasses, d'une expédition de paix et de guerre envoyée de la part des Corbeaux, ou *Absharokays*, aux Pieds-Noirs, ou *Ziazapas* (1), leurs ennemis invétérés ; je vous

(1) La nation des Pieds-Noirs, au nord des États-Unis, est une des plus puissantes parmi les tribus indiennes. Elle compte environ dix mille âmes. Leurs chasses et leurs courses s'étendent jusqu'au 52e degré de latitude nord, et comprennent toute la région supérieure du haut Missouri et de ses tributaires, depuis les montagnes Rocheuses jusqu'au 103e degré de longitude.

ai entretenu du culte assiniboin qui, sous le rapport des cérémonies, des pratiques superstitieuses et de divers points de croyance religieuse, ressemble aux autres cultes en usage chez les différentes tribus qui habitent les plaines du haut Missouri. Ces détails vous ont fait apprécier l'affreuse condition morale de ces pauvres nations indiennes. Combien ne sont-elles pas à plaindre ! Quelle noble mission de dévouement et de charité chrétienne n'y a-t-il pas à remplir auprès de cet infortuné peuple pour l'arracher aux basses superstitions et aux infâmes cruautés auxquelles il s'abandonne ! Semer dans cette terre stérile le grain de senevé , faire goûter insensiblement à ces malheureux les fruits si doux et si consolants des vérités de l'Évangile , voilà l'unique ambition du missionnaire catholique.

Quelques-uns de nos Pères sont engagés dans cette laborieuse carrière. Il est à espérer que d'autres viendront les rejoindre avant peu pour satisfaire enfin au désir ardent de plusieurs nations qui ne cessent de demander des Robes-Noires. J'en parle avec connaissance de cause.

Pour vous initier encore davantage à la connaissance des mœurs et des usages indiens, je crois bon de vous donner un aperçu de la carrière étrange d'un des chefs les plus renommés parmi les Assiniboins. Son nom est Tchatka. Ce fut un homme fourbe, rusé et cruel ; un méchant sauvage dans toute la force du terme ; sa vie est un tissu

d'horreurs. Pendant quarante ans, il a été le conducteur des Assiniboins dans le Grand Désert. Au début de ses courses vagabondes, il se mit à la tête d'une bande de trois mille hommes qu'il conduisit à la guerre avec des alternatives de succès et de revers. Les maladies les ont souvent décimés, les poisons et les combats les ont fait périr et fondre comme la neige au soleil. Lorsqu'ils n'étaient plus qu'une poignée, on les a vus se disperser et chercher un asile ailleurs. *Tchatka* est mort comme il avait vécu. Soit crainte, soit jalousie ou haine, il eut fréquemment recours au poison pour se défaire rapidement de ceux qui contrariaient ses vues ; poursuivi enfin par les remords et le désespoir, il s'est servi du même moyen pour mettre fin à ses jours. Il mourut dans des convulsions terribles. Ceci n'est qu'un préambule, vous lirez plus loin des détails qui vous donneront la conviction que les sauvages aussi ont eu leurs Nérons et leurs Caligulas.

Tous les rapports de statistique que j'ai lus sur les Indiens montrent que leur nombre va toujours en diminuant. A quoi faut-il attribuer principalement cette décadence ? L'histoire de la tribu assiniboine, conduite par le méchant *Tchatka*, est plus ou moins celle des autres tribus. Des chefs ambitieux entretiennent des guerres incessantes avec leurs voisins, et puis les maladies exercent d'affreux ravages. Vient ensuite le contact des blancs ; les Indiens apprennent et adoptent facile-

ment les vices et les excès des mauvais pionniers de notre civilisation. Les liqueurs fortes, que ceux-ci viennent importer en abondance, et qui sont plus terribles dans leurs effets que les guerres, moissonnent les Indiens par centaines ; ils disparaissent, ne laissant après eux que les monticules de leurs tombeaux, qu'on rencontre çà et là dans les plaines, ainsi que sur les coteaux élevés le long des rivières.

Le gouvernement vient d'organiser dans l'ouest deux nouveaux territoires, le Nébraska (1) et le Kansas (2). Ils embrassent ensemble une étendue de 143,000 milles carrés.

Les blancs s'y rendent aujourd'hui par milliers et se hâtent de prendre possession des meilleurs sites. La loi est à peine votée, les mesures pour protéger les Indiens ne sont point encore prises, et déjà une cinquantaine de villes et de bourgs sont en construction ; des granges, des fermes, des moulins, etc., s'élèvent de toutes parts comme par enchantement. En Amérique on va toujours vite en besogne. Le *Go ahead !* (en avant) des *Yankees* est proverbial.

(1) Le territoire de Nébraska (aujourd'hui l'État) s'étend au nord jusqu'au 43e degré de latitude septentrionale ; au sud jusqu'au Kansas ; à l'est, il a pour limite l'État de Iowa qui le sépare des États de Minesota et de Missouri : à l'ouest, il est limité par les montagnes Rocheuses. (*Note de la prés. édit.*)

(2) Le territoire de Kansas (aujourd'hui l'État) est borné au nord par le Nébraska ; à l'est, par l'État de Missouri ; au sud, par la Réservation ou le Territoire indien des *Cherokees ;* à l'ouest, par les montagnes Rocheuses. (*Note de la prés. édit.*)

Je ferme ma parenthèse et veux vous raconter maintenant l'histoire du fameux Tchatka. Elle est bien connue dans le pays où les scènes que je vais décrire ont eu lieu. Je la tiens de deux sources des plus respectables : l'une est M. Denig, agent de la Compagnie de Pelleteries de Saint-Louis, homme d'une probité et d'une véracité éprouvées ; et l'autre est un digne interprète canadien. Ils ont résidé tous les deux, pendant un grand nombre d'années, au milieu des tribus assiniboines ; ils ont connu le héros dont il s'agit et ont été les témoins oculaires d'un grand nombre de ses faits et gestes.

Ce triste héros *Tchatka* ou le Gaucher exerça, pendant sa longue carrière, plus de pouvoir sur la tribu qu'il gouvernait qu'aucun autre chef sauvage dont j'ai pu apprendre l'histoire. Il avait reçu plusieurs surnoms ; mais celui de *Gaucher* lui est resté parmi les voyageurs (1) et les marchands de pelleteries. Ses autres surnoms étaient *Wah-Kon-Tangka*, ou le Grand incompréhensible, *Mina-Yougha*, ou Celui qui tient le couteau , et *Tatokah-nan* ; ou le Cabri. Il les a reçus à différentes époques de sa vie, à l'occasion de quelque action par laquelle il s'était distingué.

La famille de Tchatka était très-nombreuse et exerçait une grande influence. Divers membres avaient choisi Tchatka pour leur chef ou conduc-

(1) Je me sers du mot *voyageurs*, terme canadien adopté par les Anglais, pour désigner les chasseurs blancs du désert, race d'hommes toute particulière.

teur de camp dès qu'il eut atteint l'âge requis. Cet Indien attira sur lui l'attention des négociants du nord, dans le haut Canada ou territoire d'Hudson. L'étroite liaison qu'il y forma parmi les blancs, jointe à sa finesse ou à l'adresse naturelle qu'il possédait à un haut degré , lui firent acquérir des connaissances qui le distinguèrent, à son retour, au milieu de ses propres gens. Il avait aussi obtenu, par l'entremise d'un blanc, une quantité de poisons différents dont il apprit à connaître l'énergie. Tchatka était un être sans principes aucuns, fourbe, rusé et poltron. Quoique jeune et vigoureux, il se tenait toujours à l'écart dans les moments de danger ; tandis que ses guerriers se battaient dans la vallée contre les ennemis, il était, lui, assis sur une colline élevée d'où il pouvait tout observe Il s'était fait initier aux roueries adroites des jongleurs ; mais il ne se livrait à ses incantations hypocrites qu'ayant à ses côtés un bon coursier sur lequel il s'enfuyait, en cas d'insuccès. Comme nous le verrons plus loin, il devint le chef de deux cent cinquante à deux cent quatre-vingts loges, soit environ douze cents guerriers. L'aveugle confiance qu'ils avaient dans leur guide paraît avoir été la cause de ses victoires à la guerre contre les Pieds-Noirs et les autres ennemis de sa nation.

Dès que Tchatka fut en position de donner plein essor à son mauvais génie, il mit tout en œuvre pour satisfaire son infernale ambition. Il sut calculer l'influence et l'ascendant qu'il exercerait

sur le peuple, en se faisant initier à la *grande bande des hommes de médecine* (1) et il prétendit devenir prophète.

Tchatka n'ignorait pas que, dans sa tribu, il y avait plusieurs personnages dont le crédit était puissant, qui étaient plus anciens que lui et qui avaient acquis, par leur bravoure dans les combats et par leur sagesse dans les conseils, des titres réels à la dignité de grands chefs. Pour s'arroger seul le gouvernement du camp, il conçut

(1) Les *Wah-kons* ou *hommes de médecine*, parmi les Indiens américains, et les *Panomoosi* du nord de l'Asie appartiennent à la même classe. Dans les deux hémisphères, ces sortes de charlatans prétendent guérir les malades par des sortiléges ; ils prédisent les grands événements, les batailles et le succès des chasses ; ils se disent inspirés par des *manitous*, divinités ou esprits ; ils se retirent ordinairement dans le fond des forêts, où ils jeûnent pendant plusieurs jours et pratiquent quelquefois des pénitences rigoureuses ; ils battent alors le tambour, dansent, chantent, fument, crient et hurlent comme des bêtes féroces. Tous ces exercices sont accompagnés d'une foule d'actions extravagantes, et de contorsions de corps si extraordinaires, qu'on les prendrait pour des possédés. Ces *illuminés* sont visités secrètement pendant la nuit par des partisans de leur fourberie et de leur hypocrisie, qui leur transmettent toutes les nouvelles du village et des alentours. Par ces moyens, quand ils sortent de leur retraite et rentrent dans le village, ils en imposent facilement aux gens crédules. La principale partie de leurs prédictions consiste à faire un compte rendu exact de tous les faits saillants qui ont eu lieu depuis leur départ du village : les mariages, les décès, les retours de la chasse et de la guerre, avec toutes les circonstances quelque peu remarquables.

l'affreux dessein de se défaire de ses compétiteurs. Il déploya dans l'exécution de son horrible projet toute sa ruse et toute sa fourberie. J'ai déjà fait allusion aux poisons qu'il possédait. Par des expériences secrètes, il s'était assuré de leur force et de la nature de leurs effets. Il en donna lui-même ou en fit donner si adroitement, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, qu'on ne concevait pas le moindre soupçon sur son compte. Son rôle de prophète l'aida merveilleusement : il prédit à ses victimes, souvent plusieurs semaines ou plusieurs mois d'avance, qu'ils n'avaient plus longtemps à vivre, d'après les révélations qu'il avait reçues de son *Wah-kon* et de ses manitous. L'accomplissement de ces sortes de prédictions établit sa réputation ; il obtint le titre de *Fort en médecine*. Les pauvres sauvages le regardaient avec crainte et respect, comme un être qui pouvait à son gré disposer de leur vie. Plusieurs lui firent des présents de chevaux et d'autres objets, pour ne pas figurer sur la liste de ses fatales prédictions.

Le personnage le plus accrédité et le plus courageux de la tribu assiniboine, le principal obstacle à l'ambition du Gaucher ou Tchatka, était son propre oncle. Celui-ci, homme de haute stature, joignait à la bravoure une hardiesse et une violence auxquelles personne n'osait s'opposer. Il portait le nom de *l'Arc ambulant* ou *Itazipa-man*, et était renommé par ses hauts faits dans les combats. Sa robe, son casque, ses vêtements, sa lance, son casse-tête, et

jusqu'à la bride et la selle de son coursier, tout était orné de chevelures, trophées remportés sur ses ennemis. Il fut surnommé *le Borgne* ou *Istagon*, parce que, dans une bataille, une flèche ennemie lui avait crevé un œil.

Tchatka était jaloux du pouvoir d'*Istagon* et de l'ascendant que celui-ci exerçait sur toute la tribu. Il n'avait osé jusque-là porter atteinte aux jours de son oncle ; car il craignait son courroux. Tchatka voulait s'assurer d'une protection dont il avait besoin aussi longtemps que vivraient ceux qui pouvaient s'opposer à ses menées ambitieuses. Aucun fait d'armes, aucun trophée remporté sur l'ennemi ne pouvait l'autoriser à élever un peu haut ses prétentions. Par ses ménagements et ses flatteries, par une attention assidue et une soumission feinte aux moindres désirs de son oncle, ce jeune homme si rusé avait réussi à gagner totalement son amitié et sa confiance. On se voyait plus souvent qu'à l'ordinaire ; on donnait des festins où semblait régner la plus franche cordialité. Un soir, Tchatka servit à son hôte un plat empoisonné ; l'oncle, selon la coutume des sauvages, *mangea le tout* avec grand appétit. Sachant, par expérience, qu'au bout de quelques heures le fatal ingrédient aurait produit son effet, Tchatka fit inviter tous les principaux braves du camp à se rendre chez lui annonçant qu'il avait une affaire de la plus haute importance à leur communiquer. Il plaça son *Wah-kon* dans l'endroit le plus apparent de sa

loge. Le *Wah-kon* du Gaucher consistait en une pierre peinte en rouge et entourée d'une rangée circulaire de petits bâtons d'environ six pouces de long. Ce *Wah-kon* se trouvait à une petite distance d'un feu qui brûlait au centre de la loge, et vis-à-vis de l'endroit où Tchatka était assis.

Aussitôt que l'assemblée se trouva réunie au grand complet, Tchatka lui fit remarquer son *Wah-kon*. Il déclara que la foudre, pendant un orage nocturne, avait lancé cette pierre au milieu de sa loge; que la voix du tonnerre lui avait dit qu'elle possédait le don de prophétie ; il ajouta que la pierre *Wah-kon* lui avait annoncé qu'un grand événement allait avoir lieu dans le camp, que cette nuit même le chef le plus vaillant et le plus brave de la tribu se débattrait entre les bras de la mort, à laquelle il n'échapperait point; et qu'un autre, plus favorisé que lui par les manitous, prendrait sa place et serait proclamé grand chef du camp ; qu'à l'instant même où le chef expirerait, la pierre *Wah-kon* disparaîtrait avec bruit pour accompagner l'esprit du défunt au pays des âmes.

Un morne silence succéda à cette étrange révélation. L'étonnement, mêlé d'une crainte superstitieuse, était peint sur toutes les figures. Personne n'osa contredire le discours de Tchatka ou révoquer ses paroles en doute. D'ailleurs, en maintes occasions déjà, ses prédictions s'étaient réalisées juste au temps marqué. Sans être clairement désigné, celui de qui la mort était prédite se trouvait

présent. Plusieurs occupaient à peu près le même rang dans la tribu et partageaient le pouvoir avec *Istagon*, de sorte que celui-ci n'appliqua pas à lui-même l'annonce de mort qui venait d'être faite si mystérieusement. Il ne ressentait point encore les effets du plat empoisonné et n'avait pas même le moindre soupçon à ce sujet. Chacun se retira dans sa propre loge ; mais bientôt de noires appréhensions commencèrent à troubler les esprits et une vive agitation s'empara des cœurs. Quelle serait la victime annoncée ?

Vers minuit, on vint apprendre au Gaucher que son oncle était très-malade et désirait absolument lui parler. L'oncle soupçonnait la noire perfidie de son neveu et avait résolu, tandis qu'il en avait encore la force, de l'étendre mort à ses pieds. Le rusé Tchatka repondit à l'envoyé : — « Allez dire à *Istagon* que ma visite lui serait inutile. Je ne puis, d'ailleurs,dans ce moment quitter ma loge et mon *Wah-kon.* »

Sur ces entrefaites, un tumulte général et une grande confusion s'élevèrent dans le camp ; la consternation était universelle. Au plus fort de ses horribles convulsions et avant qu'elles lui eussent ôté l'usage de la parole, *Istagon* déclara aux braves accourus les premiers à son appel, qu'il regardait Tchatka comme l'auteur de sa mort. Ils jetèrent aussitôt des cris de rage et de vengeance et se précipitèrent vers la loge du chef pour donner suite à leur courroux. Tchatka, ému et triste en ap-

parence, déplora le sort malheureux de son oncle ; et tremblant de peur à la vue des casse-tête qui allaient s'abattre sur lui, il pria les vengeurs d'Istagon de suspendre leur jugement et de vouloir l'écouter. — « Parents et amis, dit-il, *Istagon* est mon oncle ; le même sang coule dans nos veines ; il m'a toujours comblé des marques de son amitié et de sa confiance. Quel mal pourrais-je donc lui avoir fait? Il n'y a que quelques moments, vous l'avez vu en bonne santé ; le voilà étendu sur son lit de mort, et c'est sur moi que vous venez décharger votre colère! Quelle faute ai-je commise pour la mériter? J'ai prédit l'événement ! Ai-je pu m'en empêcher? Tel était le décret de mon grand *Wah-kon !* Approchez-vous et voyez-y de près, car j'ai annoncé en même temps que mon *Wah-kon* allait quitter ces lieux pour accompagner l'esprit d'Istagon au pays des âmes. Si ma parole s'accomplit et que ma pierre *Wah-kon* disparaisse, n'est-ce pas un signe évident que la mort d'Istagon est plutôt un effet de la volonté des manitous qu'une perfidie de ma part? Attendez et soyez-en vous-mêmes les juges. » — Ces quelques paroles eurent l'effet voulu : tous s'assirent autour de cette pierre mystérieuse. Ni calumet, ni plat ne firent le tour dans ce cercle silencieux, mais au fond agité, car les esprits étaient tout bouleversés par le discours que venait de prononcer le perfide Tchatka.

Pendant deux heures que dura cette étrange scène, le feu s'éteignit graduellement et finit par ne

plus jeter dans la loge que de faibles lueurs, qui se reflétaient de temps en temps sur des figures sombres et sinistres. Dans les intervalles, des coureurs venaient annoncer les progrès de la maladie : — « *Istagon* est dans des transports terribles et ne fait entendre que des cris de rage et de désespoir contre son neveu... Les convulsions s'affaiblissent... La parole commence à lui manquer. A peine peut-on l'entendre... Il est dans son agonie... Istagon est mort ! » — Des cris déchirants éclatèrent à cette dernière nouvelle. Au même instant la pierre mystérieuse se brisa en mille morceaux, avec un fracas de tonnerre qui remplit d'épouvante tous les assistants. En volant en éclats, elle répandit dans la loge des cendres et du feu, et blessa grièvement quelques-uns des observateurs. Étourdis et terrifiés, tous prennent la fuite et s'éloignent du lieu de cette scène de vertige. L'indignation qui les animait tantôt contre Tchatka fit place à une crainte mêlée de respect pour lui ; ils n'osèrent plus l'approcher. Le pouvoir surnaturel de la pierre *Wah-kon* fut reconnu, et celui qui avait su commander au feu du ciel fut honoré dans le camp du titre de *Wah-Kon-Tangka*, c'est-à-dire, *l'homme de la grande médecine*.

Voici maintenant l'explication de toute cette puissance prétenduement surnaturelle : le rusé sauvage s'était préparé de longue main au rôle qu'il venait de jouer. Il avait creusé la pierre jusqu'à moitié quelques jours auparavant et l'avait chargée d'environ

une livre de poudre. Une traînée de la même poudre, dissimulée soigneusement, partait de l'endroit où il était assis vers le trou pratiqué dans la pierre. Tchatka saisit un moment favorable pour allumer un amadou ou bois à mèche, et au même instant que l'on vint annoncer la mort de son oncle, il mit le feu à la traînée, et la pierre éclata tout à coup.

Ces ruses et cette perfidie du Gaucher doivent certes paraître bien simples dans le monde civilisé, mais parmi les pauvres sauvages, le cas est bien différent ; ils ignoraient encore, alors, l'usage destructeur du poison et de la poudre, ces deux terribles agents. Il n'est donc point étonnant qu'ils n'y virent que du *Wah-kon*, c'est-à-dire, du surnaturel et de l'incompréhensible.

A sa mort, *Istagon* laissa un grand nombre d'amis, surtout parmi les guerriers qui lui avaient été sincèrement attachés, à cause de sa bravoure. Plusieurs d'entre eux, moins crédules que les autres, n'eurent plus que des regards sévères et menaçants pour Tchatka, chaque fois qu'il se montrait en public. Celui-ci vivait très-retiré et quittait rarement sa loge ; le dédain et l'aversion à son égard étaient donc peu remarqués. D'ailleurs, Tchatka n'était pas sans appui. Comme je l'ai déjà fait observer, sa parenté était nombreuse : les membres de sa famille réunis aux partisans sur lesquels il pouvait compter, formaient le quart de tout le camp, ou environ quatre-vingts loges.

Tchatka était persuadé qu'un grand coup était

encore nécessaire pour gagner à lui les indécis, les mécontents et les incrédules. Les circonstances se prêtaient admirablement à son dessein ; il fallait agir pendant que les prodiges de la pierre mystérieuse étaient encore frais dans la mémoire de tous. Il arrive du reste assez ordinairement qu'à la mort d'un chef, une tribu considérable se partage en différentes bandes, surtout lorsque quelque désaccord les divisait antérieurement. Tchatka se renferma donc, pendant plusieurs jours, dans sa loge, sans communiquer, en apparence, avec personne. On était dans l'attente de quelque autre merveille ; on discutait déjà les causes et les motifs de cette longue retraite ; on se perdait en conjectures ; tout le monde était néanmoins persuadé qu'une nouvelle manifestation, soit bonne soit mauvaise, allait avoir lieu. Le cinquième jour de la retraite de Tchatka, un mécontentement assez général se manifesta parmi les sauvages ; ils voulurent se disperser.

Mais le fameux Tchatka, cette *Grande Médecine*, l'espoir des uns et la terreur des autres , à quoi s'occupait-il si tranquillement dans sa loge ? A rien autre chose qu'à faire un tambour ou *tchant-cheê-ga-kabo* , d'une dimension telle , que jamais sauvage n'avait conçu l'idée d'en construire un semblable. Quelque temps auparavant, dans la préméditation de son exploit , il avait scié secrètement dans le sens du diamètre un morceau d'un gros arbre creux, très-propre à son dessein. La hauteur était d'environ trois pieds , sur deux de

large ; cette section ne ressemblait pas mal à une baratte. L'une des extrémités fut couverte d'une peau de cabri ; l'autre reçut un fond de bois. Il employa plusieurs jours à façonner, à couper, à gratter l'intérieur de ce singulier tambour, afin de le rendre plus léger. Sur l'extérieur de son *tchant-cheê-ga-kabo*, il peignit les figures d'un ours gris, d'une tortue et d'un taureau-buffle, puis trois grands génies de l'olympe indien. Tout l'espace compris entre ces trois horribles figures représentait des têtes humaines sans chevelure, au nombre d'environ quatre-vingts. Un chef Pied-Noir, sans chevelure, était représenté peint en noir sur la peau du tambour, et barbouillé de vermillon.

Tchatka avait achevé son œuvre et fait ses préparatifs. Au milieu de la nuit, la voix du terrible chef se fit entendre, accompagnée du bruit de son *tchant-cheê-ga-kabo*, qui retentit dans tout le camp. Comme s'il sortait d'une extase, il fait à haute voix ses invocations au Grand Esprit et à tous ses manitous favoris ; il les remercie des grandes faveurs dont ils venaient de nouveau de le combler et dont les effets allaient se faire sentir dans la tribu. Tout le monde obéit à son appel ; on accourt à sa loge. Les conseillers et les principaux d'entre les braves arrivent les premiers et remplissent bientôt la tente de Tchatka, tandis que des centaines de curieux, vieux et jeunes, se réunissent et attendent au dehors. La curiosité est à son comble ; on brûle d'apprendre le dénoûment des nouvelles

mystérieuses ; on les demande avec une sorte d'impatience, mêlée d'inquiétude.

Comme préliminaire, Tchatka entonne , au son du singulier tambour, un beau chant de guerre, sans faire attention à la multitude qui se presse autour de lui. En sa qualité de grand homme de médecine, il s'était coiffé d'une toque ornée d'un duvet de cygne; son visage et sa poitrine étaient barbouillés de différentes couleurs, ses lèvres enduites de vermillon indiquaient qu'il était avide de sang et respirait le carnage. Lorsque toute la bande se fut rassemblée au devant et autour de sa loge, il se lève, et s'écrie d'une voix de Stentor : « J'ai rêvé, dit-il, amis et guerriers , j'ai rêvé !... Pendant cinq jours et cinq nuits, j'ai voyagé dans le pays des âmes ; moi vivant, je me suis promené au milieu des morts... Mes yeux ont vu des scènes effrayantes ; mes oreilles ont entendu des plaintes affreuses, des soupirs, des cris, des hurlements !... Aurez-vous le courage de m'écouter ?... Pourrai-je permettre que vous deveniez les victimes de vos plus cruels ennemis ? Car, sachez-le bien, le danger est proche, l'ennemi n'est pas loin. »

Un vieillard, dont les cheveux blancs annonçaient environ soixante et dix hivers, grand conseiller de la nation et jongleur, répondit : « L'homme qui aime sa tribu ne cache rien au peuple ; il parle lorsque le danger est imminent ; et dès que les ennemis se montrent, il va à leur rencontre. Vous dites que vous avez visité le pays des âmes. Je crois à

vos paroles. Moi aussi, dans mes rêves, j'ai souvent conversé avec les esprits des morts. Quoique jeune encore, Tchatka, vous nous avez donné des preuves de votre pouvoir. La dernière heure d'Istagon a été terrible... mais qui oserait se lever pour vous blâmer ?... Vous avez prédit les deux événements : le chef est mort et la pierre *Wahkon* a disparu. Moi aussi, j'ai fait des merveilles lorsque j'étais plus jeune. Je suis vieux aujourd'hui, mais quoique les jambes commencent à me manquer, j'ai encore l'esprit clair. Nous écouterons vos paroles avec attention, et nous déciderons ensuite de la voie que nous aurons à suivre. J'ai dit. »

Les paroles du vieillard firent une impression favorable sur toute l'assemblée. Peut-être était-il d'accord avec Tchatka. Tous les discours qui suivirent tendaient à opérer un rapprochement vers le meurtrier. Celui-ci, rassuré sur les dispositions de la tribu à son égard, continua son récit avec fermeté et montra une grande confiance dans l'avenir.

« Que ceux qui ont des oreilles bienveillantes pour moi m'entendent ; ceux qui n'en ont point n'ont qu'à se retirer !... Vous me connaissez : je suis un homme de peu de paroles ; mais ce que je dis est la vérité, et les événements que je prophétise arrivent. Pendant cinq jours et cinq nuits, mon esprit a été transporté parmi les esprits des morts, surtout parmi ceux de nos proches parents et amis.

Nos amis, dont les ossements blanchissent dans les plaines et sont emportés par les loups dans leurs retraites; nos amis, qui n'ont point encore été vengés, errent çà et là dans des endroits marécageux, au milieu des pluies et des neiges, dans des déserts arides et glacés, où il n'y a ni fruits, ni racines, ni animaux d'aucune espèce pour les nourrir. C'est une contrée de ténèbres, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Nos morts y sont sujets à toutes les privations : au froid, à la soif et à la faim. C'est nous, leurs amis, leurs parents et leurs frères, qui sommes la cause de leurs longues souffrances et de leurs affreux malheurs. Leurs plaintes et leurs soupirs m'étaient insupportables ; je tremblais de tous mes membres ; mes cheveux se hérissaient sur la tête ; je croyais mon sort fixé au milieu d'eux, lorsqu'un esprit bienfaisant vint me toucher la main et me dit : — « Tchatka, « retourne à l'endroit que tu as quitté. Rentre « dans ton corps, car ton temps pour venir habi- « ter ce pays n'est point encore venu. Retourne, « et tu seras le porteur de bonnes nouvelles à ta « tribu. Les mânes de tes parents défunts seront « vengés et leur délivrance même approche. Dans « ta loge, tu trouveras un tambour orné de figures; « tu apprendras bientôt à en connaître la significa- tion. » — L'esprit me quitta au même instant. Sortant alors de mon rêve, j'ai trouvé mon tambour peinturé tel que vous le voyez ici. Lorsque mon corps s'est ranimé, je me suis aperçu qu'il n'avait

point changé de position. Pendant quatre jours et quatre nuits, j'ai eu la même vision, toujours accompagnée de plaintes et de reproches sur nos défaites récentes vis-à-vis des Pieds-Noirs. La cinquième nuit, un manitou m'adressa de nouveau la parole et me dit : « Tchatka, à l'avenir le *tchant-*
« *cheê-ga* sera ton *Wah-kon*... Lève-toi... Suis sans
« délai le sentier de la guerre qui mène chez les
« Pieds-Noirs. Aux sources de la Rivière-au-Lait,
« trente loges de tes ennemis se trouvent campées.
« Pars à l'instant, et après cinq jours de marche
« tu arriveras à leur camp. Le sixième jour, tu y
« feras un grand carnage. Chaque tête peinte sur
« le tambour représente une chevelure, et toutes
« ces chevelures réunies apaiseront les mânes
« de tes parents et amis défunts. Alors seulement
« ils pourront quitter l'affreuse demeure où tu les
« vois, pour entrer dans les belles plaines où
« règne l'abondance et où les souffrances et les
« privations sont inconnues... Dans ce moment
« même un parti de guerre de Pieds-Noirs rôde
« dans le voisinage du camp. Ils ont épié le
« moment favorable pour frapper un coup ; mais,
« n'ayant pu y réussir, ils sont partis pour aller
« à la recherche d'un ennemi plus faible. Pars
« donc sans tarder ; tu trouveras une victoire
« aisée, tu ne rencontreras dans le camp pied-noir
« que des vieillards, des femmes et des enfants. »
— Telles furent les paroles du manitou, et il disparut. Je suis rentré dans mon corps ; je suis

revenu à mes sens ; je vous ai tout dit (1). » Ainsi parla cet homme extraordinaire.

Avant de continuer l'étrange histoire de Tchatka et de ses prédictions, il est nécessaire de vous faire observer qu'il avait su gagner et attacher à sa personne plusieurs jeunes gens actifs et les meilleurs coureurs du camp. C'est par eux qu'il apprenait en secret toutes les nouvelles et recevait toutes les informations qu'ils pouvaient recueillir soit sur la chasse, soit sur la proximité, le nombre, la position des ennemis. Dès que le jongleur est au fait de ces choses, il commence sa médecine ou ses incantations , et prophétise ensuite devant le peuple ; celui-ci ne se doute pas de la fourberie et ne trouve que du surnaturel dans tout ce qui sort de la bouche de l'imposteur.

Mais continuons notre récit. Le discours de Tchatka avait produit l'effet désiré sur l'auditoire. Ces sauvages nourrissaient une haine mortelle contre les Pieds-Noirs ; haine transmise de père en fils et augmentée par des agressions et des représailles continuelles. On peut se faire une idée de

(1) Plusieurs des tribus indiennes célèbrent, vers la fin de l'hiver, la *Fête des Songes*. Les cérémonies se prolongent souvent de dix à quinze jours. On pourrait plutôt les appeler des bacchanales ou Carnaval, auquel les sauvages eux-mêmes appliquent le nom de *Fête des Insensés*. Ce sont des jours de grands désordres, où tout ce qu'ils rêvent ou prétendent avoir rêvé doit s'exécuter. Les danses, les chants et la musique forment les principaux éléments de la fête.

l'instinct des sauvages pour la guerre, en songeant à l'expression significative dont ils se servent pour la désigner : ils l'appellent *le souffle de leurs narines*. Chaque famille dans le camp comptait plusieurs parents et amis massacrés par leurs redoutables adversaires. Le discours de Tchatka avait donc réveillé dans les cœurs la plus violente soif de vengeance. Le *sassaskwi*, ou cri de guerre, fut la réponse unanime de tous les guerriers du camp. On alluma partout des feux de joie, autour desquels se formèrent des groupes pour chanter les invocations aux manitous et exécuter la danse des chevelures. Ensuite chacun repassa ses armes ; la scène se changea en un vaste atelier. Les hommes s'occupaient à affiler les haches et les dagues à deux tranchants, à raviver les pointes d'acier des lances et des flèches, à vermillonner les massues et les casse-tête, à brider et à sellier les chevaux ; tandis que les femmes raccommodaient les mocassins, les guêtres, les sacs de voyage et préparaient les provisions nécessaires pour l'expédition. Comme cela se fait à l'occasion d'un grand gala , chacun se barbouillait la figure de plusieurs couleurs, selon sa fantaisie, et se paraît des pieds à la tête de ses plus beaux ornements. Jamais un enthousiasme si vif et si unanime à la fois ne s'était manifesté dans la tribu. Tous avaient pleine confiance dans les promesses de Tchatka et comptaient avec assurance sur la victoire. Les guerriers se félicitaient d'avoir enfin trouvé l'occasion de

venger la mort de leurs parents et d'effacer la honte et l'opprobre des défaites infligées à la nation. Tout dans le camp respirait la guerre. L'homme qui l'avait excitée se tenait seul à l'écart. Tranquille dans sa loge, à côté de son tambour, il ne voulait ni prendre part aux réjouissances communes, ni se joindre aux chanteurs et à la danse du combat.

Lorsqu'on fut prêt pour le départ, plusieurs vieillards vinrent comme députés vers Tchatka, pour le prier de se mettre à la tête des guerriers et de les conduire en personne. Il leur répondit :

— « Il y a quelques jours, vous avez été les témoins de tout ce qui s'est passé, de la haine que je me suis attirée de la part d'un grand nombre en prédisant deux événements importants. Je suis trop jeune ; je ne suis point un chef habile ; choisissez un homme d'une plus grande expérience et plus âgé que moi, pour conduire les braves à la mêlée et à la victoire. Je resterai ici. Laissez-moi à mes rêves et à mon tambour. »

Les députés reportèrent la réponse à leurs camarades ; mais ceux-ci insistèrent de nouveau pour que Tchatka se mît de leur parti. Une nouvelle députation, formée cette fois des plus proches parents d'Istagon, vint trouver Tchatka au nom de tout le camp, et lui annonça que désormais il serait leur chef de guerre, qu'il conduirait le camp, que tous lui promettaient respect et obéissance. Après quelques hésitations, Tchatka se rendit à

leurs instances et dit : « Amis et parents, j'oublie tous les torts que j'ai essuyés. Si mes prédictions s'accomplissent, si nous trouvons le campement pied-noir que j'ai indiqué, si nous arrachons à nos ennemis autant de chevelures qu'il y a de têtes scalpées marquées sur mon tambour, croirez-vous à ma grande médecine? Si je vous dis que, le second jour après notre départ, nous découvrirons la piste du parti de guerre qui a passé près de notre camp, si nous tuons sur le champ de bataille le grand chef des Pieds-Noirs, et que vous le voyiez, tel qu'il est représenté sur mon tambour, sans chevelure et sans mains ; si tout ce que j'ai prédit s'accomplit à la lettre, m'écouterez-vous et répondrez-vous à l'avenir à mon appel? » — Tous acceptèrent à l'envi.

Aussitôt Tchatka se lève, et entonne avec énergie le chant de guerre au son du tambour et aux acclamations de la tribu. Il rejoignit ensuite sa bande, mais sans prendre d'armes, n'apportant pas même un couteau. Il ordonna de fixer son tambour sur le dos d'un bon cheval, qu'un de ses fidèles espions et coureurs de plaines et de forêts conduisait par la bride à ses côtés.

Pour mieux faire comprendre l'événement qui se prépare, un mot d'explication sur les chefs indiens est ici nécessaire.

Chaque nation est divisée en différentes tribus, et chaque tribu compte plusieurs villages. Chaque village a son chef, auquel on obéit, pourvu que

celui-ci, par ses qualités personnelles, sache inspirer le respect ou la terreur. Le pouvoir du chef est souvent nominal, quelquefois son autorité est absolue, et sa renommée ainsi que son crédit s'étendent au loin ; alors toute la tribu à laquelle il appartient le reconnaît comme général. C'était le cas parmi les Assiniboins du temps de Tchatka. Le courage, l'adresse et l'esprit d'entreprise peuvent élever un guerrier aux plus grands honneurs, surtout si son père ou son oncle a été chef avant lui, et s'il est issu d'une famille nombreuse, prête à maintenir l'autorité et à venger les querelles de ce nouveau favori du Grand Esprit. Cependant, parvenu à la dignité de chef et installé par les anciens et les guerriers, avec toutes les cérémonies requises, il ne s'arroge pas même alors les signes extérieurs de son rang et de sa dignité ; il sait trop bien que la place qu'il occupe ne tient qu'à un faible fil qui peut se casser aisément. Il faut donc qu'il sache se concilier l'affection de ses sujets inconstants, ou les maintenir soumis en leur inspirant la crainte. Il n'est pas rare de trouver dans un village bon nombre de familles qui ont plus d'aisance que le chef, s'habillent mieux que lui, sont plus riches en armes, chevaux et autres possessions. Comme les chefs teutons des anciens temps, il obtient la confiance et l'attachement de ses soldats, d'abord par sa bravoure personnelle et plus souvent par des présents, qui ne servent qu'à l'appauvrir davantage. Si le chef manque de gagner la faveur

de ses gens, ils mépriseront son autorité et le quitteront à la moindre opposition qu'ils rencontreront de sa part ; car les usages indiens ne comportent aucuns moyens par lesquels le chef pourrait faire respecter ou renforcer son pouvoir.

Il arrive rarement , chez les tribus de l'Ouest , qu'un chef parvienne à exercer une grande puissance à moins qu'il ne soit à la tête d'une nombreuse parenté. J'ai rencontré des villages entiers composés de parents et de descendants du chef ; ces sortes de familles nomades ont un certain caractère patriarcal, et sont généralement les mieux gouvernées et les plus pacifiques. Le chef y est moins un maître qu'un père ; il n'a autre chose à cœur que le bonheur de ses enfants. On peut dire, en général, des nations indiennes, qu'étant peu unies entre elles , déchirées même par les jalousies et les discordes, il est bon que le pouvoir soit restreint et dispose de peu de force.

Retournons à Tchatka , le grand chef élu de la principale bande de la nation des Assiniboins. Il se trouvait donc à la tête de plus de quatre cents guerriers. Ils marchèrent le reste de la nuit et pendant toute la journée du lendemain , avec les plus grandes précautions et en bon ordre , afin d'éviter toute surprise de la part de l'ennemi. Quelques éclaireurs seulement parcouraient et battaient la campagne tout à l'entour, laissant sur leur passage des jalons ou des baguettes plantées en terre et inclinées de manière à indiquer la route

que la petite armée avait à suivre. Vers le soir, ils entrèrent dans une partie épaisse de bois, sur le bord d'un mince ruisseau, y érigèrent à la hâte une espèce de parapet ou de défense avec des troncs d'arbres secs, et passèrent une nuit tranquille. Dans la matinée du second jour, ils rencontrèrent des troupeaux innombrables de buffles, et s'arrêtèrent quelques instants pour renouveler leurs provisions (1). Vers le soir, un des éclaireurs revint sur ses pas et communiqua en secret avec Tchatka. Ensuite après avoir marché encore plusieurs milles, le chef, au son de son tambour, rassembla tous ses guerriers, et leur montrant du doigt une haute colline à quelques milles de distance, il leur apprit qu'ils y verraient les traces du parti de guerre pied-noir dont il avait rêvé avant de quitter le camp. Plusieurs

(1) Je vous ai souvent parlé des bisons ou buffles improprement dits, sans vous faire connaître suffisamment les grands avantages que les Indiens retirent de ces animaux intéressants. Ils en obtiennent presque tout le nécessaire de la vie. Les peaux leur servent de loges ou habitations, de vêtement, de literies, de brides et de couvertures de selles; de vases pour contenir l'eau; d'esquifs pour traverser les lacs et les rivières; avec le poil, ils font tous leurs lacets et leurs cordages; avec les nerfs, ils fabriquent les cordes des arcs et tous les liens nécessaires aux habits, ainsi que la colle dont ils se servent; l'omoplate de l'animal leur sert de bêche et de pioche. L'année dernière, cent mille peaux de buffles ont été envoyées du désert aux marchands de Saint-Louis; avec le produit de leur vente, les sauvages se procurent des armes et tout ce dont ils ont besoin.

cavaliers partirent aussitôt pour aller reconnaître l'ennemi. A l'endroit indiqué, ils trouvèrent que le sentier avait été foulé par environ quatre-vingts à cent chevaux. Tous les guerriers redoublèrent d'ardeur et de confiance dans leur nouveau chef. Les deux jours suivants n'offrirent rien de remarquable. On s'arrêta encore dans la soirée du cinquième jour, sans avoir découvert le moindre indice de la proximité du camp ennemi. Les éclaireurs, sauf celui qui avait communiqué secrètement avec Tchatka, étaient allés, durant la journée, dans différentes directions sans rapporter la moindre nouvelle. Plusieurs des plus anciens guerriers commencèrent à murmurer à haute voix, disant « que le jour prédit où ils devaient rencontrer les ennemis était passé. »

Mais Tchatka les arrêta tout court et leur dit :

— « Vous semblez douter de mes paroles ? Sachez que le temps n'est point passé. Dites plutôt que le temps est arrivé. Vous semblez encore bien jeunes en expérience, et cependant un grand nombre d'hivers ont fait blanchir vos têtes ! Où croyez-vous trouver les loges de vos ennemis ? Est-ce dans la plaine ouverte ou sur le sommet d'une colline, d'où l'œil aperçoit tout ce qui se meut à l'entour ? Et vous voudriez rencontrer les ennemis dans un moment où ceux qui devraient protéger leurs femmes et leurs enfants sont loin ? L'ours et le jaguar cachent leurs petits dans des antres et au fond des forêts impénétrables ; la

louve les abrite dans un trou ; le chevreuil et le cabri les couvrent de foin. Lorsque vous chassez les élans et les cerfs, avant de tirer dessus ne regardez-vous pas d'abord à travers les arbres et les broussailles ? Lorsque vous allez à la poursuite des blaireaux et des renards, vous cherchez soigneusement leurs gîtes. Maintenant que quelqu'un aille examiner le petit bois près du gros rocher, au bout de la plaine où nous sommes. »

Aussitôt plusieurs sauvages des plus courageux et des plus expérimentés vont à la découverte. A la faveur des ténèbres, ils entrèrent tout doucement dans la petite forêt et firent toutes leurs observations sans être aperçus. Vers minuit, ils revinrent trouver Tchatka et leurs compagnons disant : « qu'ils avaient découvert le campement pied-noir dans l'endroit indiqué par le chef ; que les loges n'étaient habitées que par des vieillards, des femmes et des enfants ; qu'ils avaient pu distinguer très-peu de jeunes gens ; que tous les chevaux étaient partis. » Cette nouvelle remplit de joie ces féroces guerriers. Le reste de la nuit se passa en chants et en danses de guerre avec accompagnement du gros tambour ; il y eut des jongleries et des invocations aux manitous ; Tchatka avait été inspiré par eux pendant cinq jours et cinq nuits ; et ils avaient conduit son esprit dans le pays des âmes.

A la pointe du jour, les quatre cents guerriers assiniboins étaient rangés silencieusement autour

des trente faibles loges des Pieds-Noirs. Tout à coup un cri de guerre et de vengeance qu'ils firent retentir à la fois, comme autant de furies altérées de sang, réveilla et remplit d'effroyable épouvante les malheureuses mères et les pauvres petits enfants, qui se trouvaient là sans la moindre protection. Selon leur attente, les Assiniboins ne trouvèrent que peu d'hommes dans le camp ; tous étaient engagés dans le parti de guerre dont j'ai fait mention. Le petit nombre des jeunes Pieds-Noirs qui étaient là ne pouvaient résister longtemps à tant d'ennemis. Le combat fut court ; le carnage sanglant et affreux. Les vieillards , les femmes , les enfants furent une proie facile à détruire pour les cruels Assiniboins. Deux jeunes Pieds-Noirs seulement échappèrent à cette horrible boucherie. Un Assiniboin, qui s'était trouvé dans ce combat, en fit plus tard le récit à M. Denig et déclara que , de sa propre main , il avait tué quatorze enfants et trois femmes. M. Denig lui demanda s'il les avait tués à coups de flèches. — « Quelques-uns, répondit-il ; mais le reste a péri par le casse-tête et la dague. » — Il ajouta qu'ils arrachèrent des bras de leurs mères et enlevèrent un grand nombre de petits enfants , et que, chemin faisant, dans leurs chants et danses de chevelures, ils s'amusaient à les écorcher vifs et à leur passer des bâtons pointus à travers le corps, pour les rôtir tout vivants. Les cris perçants de ces innocentes créatures n'étaient rien à l'oreille de ces

affreux barbares. Tout ce qu'un cœur inhumain et sans pitié peut inventer de tortures fut mis en pratique dans cette horrible tuerie. Les Assiniboins déclarent qu'ils se rassasièrent de cruautés, pour satisfaire les mânes de leurs parents défunts, la haine implacable et le désir de vengeance nourris depuis longtemps contre les Pieds-Noirs, leurs mortels ennemis. Le nombre de chevelures enlevées surpassa de beaucoup celui des têtes représentées sur le grand tambour.

En retournant à leur pays, dès le premier campement qu'ils firent, un des guerriers vint dire à ses compagnons, et assez haut pour que Tchatka pût l'entendre, « que le chef pied-noir n'avait été ni vu ni tué. » Tchatka répondit : — « Notre œuvre n'est donc pas achevée : nous aurons une autre rencontre avant de revoir nos foyers. Le chef pied-noir mourra. Je l'ai vu sans chevelure dans mon rêve ; tel il a été peint sur le tambour par les manitous. Sa tête sera scalpée avec son propre couteau. »

Une pluie légère était tombée la nuit et un brouillard épais obscurcit le ciel pendant la matinée. Toute la bande des guerriers dut se tenir réunie, pour ne point s'égarer. Après une marche de quelques heures, des coups de fusil partirent du front de la ligne et apprirent à ceux de l'arrière-garde qu'une attaque venait de commencer. Chacun se pressa d'aller rejoindre les combattants. C'était la rencontre d'une troupe de vingt à trente

Pieds-Noirs avec les guerriers de Tchatka. Malgré toutes les manœuvres de celui-ci pour se tenir à l'abri du danger, il se trouva enveloppé au milieu du combat, ne sachant de quel côté se tourner. Les Pieds-Noirs se défendirent courageusement, mais durent céder à un nombre si supérieur d'adversaires. Plusieurs toutefois s'échappèrent à la faveur du brouillard.

Le cheval de Tchatka fut tué sous lui dans la mêlée : cavalier et coursier roulèrent dans la boue. Au même instant, un Pied-Noir, d'une haute stature et d'une force prodigieuse, voulut porter un coup de lance à Tchatka, mais il ne sut point l'atteindre ; la lance passa à côté de la tête de son ennemi et pénétra tremblante dans la terre. Il l'attaqua ensuite le couteau en main. Mais Tchatka se releva rapidement de sa chute et, tout poltron qu'il était, ne manqua ni de force ni d'adresse. Il saisit le bras armé de son terrible agresseur et fit de grands efforts pour s'emparer du couteau. Comme la lutte avait cessé au front de la ligne, les Assiniboins, s'apercevant de l'absence de leur chef, retournèrent à sa recherche. Ils le trouvèrent abattu et se défendant encore contre son puissant adversaire. Le Pied-Noir parvint à se dégager et levait déjà le bras pour plonger son couteau dans le cœur de Tchatka, lorsqu'il reçut sur le crâne un coup de casse-tête qui l'étendit sans connaissance. Tchatka alors saisit l'instrument meurtrier et acheva le Pied-Noir. En se relevant, le vainqueur

s'écrie : — « Amis, voici le chef pied-noir, car sa médaille l'annonce et le fait connaître. Je tiens entre mes mains le couteau du *Màttau-Zia* (Pied d'Ours), de qui vous connaissez les hauts faits et qui a été, pendant un grand nombre d'années, la terreur de notre nation. » — Alors avec le même couteau tout ensanglanté , il ôta la chevelure au Pied-Noir et lui coupa les deux mains , pour accomplir le dernier point de sa prophétie. — Elle se répètera de père en fils parmi les Assiniboins, jusqu'à la dernière génération. Après cette victoire, Tchatka reçut son troisième nom , celui de *Mina-yougha*, ou « l'homme qui tient le couteau. »

Toute la tribu fut ivre de joie en voyant les guerriers de l'expédition revenir avec tant de trophées remportés sur leurs plus anciens et leurs plus cruels ennemis. Aussi les danses et les incantations, toujours au son du tambour mystérieux , et les réjouissances publiques se renouvelèrent cent fois pendant l'*espace d'une lune* ou d'un mois. La gloire de Tchatka et de ses manitous fut célébrée dans tout le camp. On l'acclamait le *Mina-yougha* et le *Wahkon-tangka* par excellence, à qui rien ne saurait résister. Il ne perdit point les avantages qu'il avait su conquérir dans l'opinion publique par sa ruse profonde et cruelle. Tout pouvoir dans la tribu lui fut confié, et avant lui jamais chef, parmi les Assiniboins, ne s'était attiré autant de respect et de crainte.

En véritable pacha ou mormon moderne, il se

choisit trois femmes à la fois, sans même les consulter. Deux de celles-ci avaient déjà été fiancées à deux jeunes guerriers très-influents. Malgré les réclamations de ceux-ci, les parents des jeunes filles se crurent très-honorés d'appartenir à la famille du Grand Chef, par le choix qu'il avait fait de leurs enfants, et ils les conduisirent à la loge de Tchatka. Pour maintenir la paix dans son nouveau ménage et mettre les mécontentes de bonne humeur, il donna ordre à un de ses affidés d'empoisonner secrètement les deux prétendants. Il partit pour la chasse afin de se mettre à l'abri de tout soupçon. A son retour, on lui apprit la nouvelle de la mort de ses rivaux ; il se contenta de dire : « Ceux qui sont capables de me contrarier dans la moindre des choses, ou qui méprisent mon pouvoir, sont dans le plus grand danger de perdre misérablement la vie. »

C'est ainsi que l'agent principal de Tchatka, dans l'exécution des nombreux empoisonnements ordonnés par ce monstre, s'acquittait de son mandat. Nous devons dire un mot sur les rapports que ces deux scélérats entretenaient ensemble. L'agent était proche parent du chef. Sa taille était d'environ cinq pieds ; son corps était très-robuste. Il avait perdu l'œil droit dans une querelle ; au-dessus de l'autre pendait une grande loupe , qui partait du milieu du front et s'étendait jusque sur la mâchoire. Il avait le nez aplati, de grosses lèvres, une large bouche béante laissant voir deux solides

rangées de dents blanches. Il cachait son laid *frontispice* sous des touffes épaisses et crasseuses de cheveux noirs, collés ensemble avec de la gomme et de la résine mêlée de vermillon. Pendant plusieurs années qu'il visita le fort Union, à l'embouchure de la Roche-Jaune, il fut la terreur des enfants, car il était impossible de rencontrer une figure humaine plus affreuse et plus dégoûtante. Les marques de mépris qu'il recevait partout à cause de son extérieur ignoble, avaient fait naître en lui une haine implacable contre sa propre race. Le rusé Tchatka, s'étant aperçu des avantages qu'il retirerait d'un être de cette nature pour l'exécution de ses atroces desseins, se l'était associé depuis longtemps. Il le traitait avec bonté, lui faisait des présents, captivait sa confiance et flattait ses penchants vicieux. Il pouvait toujours compter sur ce misérable chaque fois qu'il s'agissait de faire du mal. N'avait-il pas administré si adroitement le poison aux deux jeunes guerriers, qu'aucun soupçon n'était tombé sur lui ni sur Tchatka ? La perpétration de ce crime avait même ajouté un fleuron de plus à la réputation de Wahkon-tangka, qui, de loin comme de près, disposait à son gré de la vie de ses sujets.

Pendant les premières années que Tchatka fut à la tête de sa tribu, le succès couronna toutes ses entreprises, et son renom parcourut toute la contrée. Cependant, il arrivait parfois que ses guerriers étaient battus par l'ennemi. Dans ces occasions, il

était toujours le premier à prendre la fuite, donnant pour excuse que sa Grande Médecine (son tambour) l'enlevait malgré lui. Il fallait le croire sur parole, sans quoi le téméraire qui aurait osé douter était certainement un homme perdu.

En 1830, il essuya sa première grande défaite de la part des Pieds-Noirs, laissant sur la plaine au delà de soixante guerriers tués, et un nombre à peu près égal de blessés. Le prestige qui jusqu'alors avait entouré son nom commença à lui manquer. Vers ce même temps, la Compagnie de Pelleteries venait d'approvisionner le fort Union. Il avait été pourvu pour deux années de marchandises en vue de la traite avec les nations indiennes dans le haut Missouri.

Dans l'espoir de réparer la perte qu'il venait d'essuyer, et de ranimer le courage de ses soldats, de « couvrir les morts, » c'est-à-dire de faire cesser le deuil dans les familles, Tchatka promit avec assurance « qu'il rendrait riches tous les gens de sa tribu et les chargerait de dépouilles en telle abondance, que leurs chevaux seraient incapables de les transporter. Il avait eu de nouveau un grand rêve ; rêve, ajoutait-il, qui ne devait pas les tromper pourvu qu'ils entrassent dans ses desseins et qu'ils fussent fidèles dans l'exécution de ses ordres. » Son plan était de s'emparer du fort Union avec une bande de deux cents guerriers choisis. Tchatka vint s'y présenter en effet ; il affecta naturellement une grande amitié pour les blancs ; tâcha

de faire accroire au surintendant qu'il faisait route, avec sa bande, pour le pays des Minatarees ou Gros-Ventres du Missouri, ses ennemis ; qu'il avait besoin de quelques munitions de guerre, et comptait continuer son chemin à la pointe du jour. L'hospitalité lui fut accordée avec bienveillance. Le chef avait si bien joué son rôle hypocrite, que la précaution ordinaire de désarmer les hôtes et de mettre leurs armes sous clef fut négligée en cette occasion. Le plan que Tchatka avait communiqué à ses guerriers était de se retirer dans les chambres du fort et, à un signal donné, de massacrer, pendant leur sommeil, tous ceux qui s'y trouveraient. Par un heureux hasard, quelques jours avant cette entreprise, tous les employés canadiens, au nombre d'environ quatre-vingts, étaient venus au fort Union pour prendre des marchandises destinées aux Corbeaux et aux Pieds-Noirs. Malgré ce renfort, les sauvages auraient pu réussir dans leur perfide dessein, si un incident imprévu n'était venu les trahir et mettre à découvert leur affreux projet. Un des guerriers assiniboins avait une sœur mariée à un négociant canadien. Désireux de sauver la vie à sa sœur qui était venue au fort avec son mari, et de la mettre à l'abri de tout danger au moment de la mêlée, il lui communiqua, sous le sceau du secret, les intentions du chef, et l'invita à venir passer la nuit dans une autre chambre, afin qu'il pût mieux la protéger. La femme promit de ne rien dire ; mais,

malgré cela, elle prévint son mari du danger qui les menaçait tous. Le mari aussitôt se rendit auprès du surintendant du fort et lui exposa le danger de la situation. On appela les employés, les uns après les autres, sans éveiller le moindre soupçon. Ils quittèrent leurs appartements, furent armés en un clin d'œil, prirent possession des bastions et des points importants de la place. Toutes les précautions étant prises, Tchatka et les principaux braves de sa bande furent invités à se rendre au salon du commandant. Celui-ci ausssitôt leur reprocha ouvertement leur noire perfidie. Les sauvages nièrent le fait de la conspiration. Malgré leurs protestations, le commandant leur donna le choix, ou de quitter le fort à l'instant même, ou d'en être chassés par *la bouche des gros fusils* (canons) qui étaient braqués contre eux. Tchatka, sans hésiter, accepta pour lui et les siens la première proposition et se retira confus et chagrin d'avoir perdu une belle occasion de s'enrichir des dépouilles de ses ennemis les blancs.

Tchatka avait enfin épuisé son sac à médecine, ou sa provision de poisons. Ses amis du nord avaient refusé de lui en fournir davantage. Il voulut cependant s'en procurer encore ; car le poison était pour lui l'unique moyen de se débarrasser de ceux qui pouvaient s'opposer à son ambition et contrarier ses plans. Il faisait ses coups avec tant d'adresse et si secrètement, que les sauvages étaient dans la ferme persuasion qu'ils dépendaient tous de la

volonté du chef pour vivre ou pour mourir. De là leur soumission absolue à ses moindres caprices. Ce peuple, libre auparavant comme les oiseaux dans l'air, fut réduit, pendant longtemps, à l'état de vils esclaves obéissant au moindre signe d'un tyran aussi lâche que cruel.

Dans le courant de l'année 1836, Tchatka se présenta de nouveau au fort Union, à la tête d'une bande de chasseurs. Ils y étaient venus pour vendre leurs pelleteries, leurs peaux de buffles, de castors, de loutres, de renards, d'ours, de biches, de chevreuils, de grosses cornes, en un mot les produits de leurs chasses, et recevoir, en échange, du tabac, des couvertures de laine, des fusils, des munitions, des couteaux, des dagues et des lances. Les pelleteries appartenaient en grande partie à Tchatka ; il les offrit pour une petite quantité de tabac, disant secrètement à son acheteur : « J'ai absolument besoin, coûte que coûte, d'une bonne quantité de poison, et je vous supplie de m'en procurer ; sans quoi, le crédit qui m'entoure au milieu de mes guerriers m'abandonnerait sans retour. » La proposition fut repoussée avec horreur, et Tchatka reçut, pour toute réponse, de sévères reproches sur la scélératesse de sa demande et sur ses infâmes procédés. Ces reproches demeurèrent sans effet sur ce cœur pervers, endurci par une longue série de crimes les plus inouïs. Il quitta le fort mécontent, irrité, furieux d'avoir été frustré dans son espoir.

Pendant les années 1837 et 1838, Tchatka conduisit plusieurs partis de guerre, avec des alternatives de bonne et de mauvaise fortune. On s'aperçut qu'il vieillissait ; que ses manitous et son *Wah-kon* lui devenaient moins fidèles ; que ses prédictions ne se réalisaient plus ; que ceux qui trouvaient à redire à ses arrangements continuaient à vivre malgré lui. Plusieurs même osèrent, sur ce point, lui porter des défis.

Au printemps de 1838, la petite vérole se déclara parmi les tribus indiennes du haut Missouri. Les ravages de cette terrible maladie changèrent la position de Tchatka vis-à-vis de son peuple. Le beau camp de Tchatka, composé de douze cents guerriers, fut réduit, en peu de temps, à quatre-vingts hommes seulement, capables de porter les armes. D'autres tribus passèrent par de plus rudes épreuves encore. Ce fléau compta au delà de dix mille victimes parmi les Corbeaux et les Pieds-Noirs ; les Minatarees ou Gros-Ventres furent réduits de mille à cinq cents ; les Mandans, la plus noble race des Indiens du haut Missouri, comptaient six cents guerriers avant la maladie, et se trouvèrent réduits après à trente-deux, d'autres disent à dix-neuf seulement ! Un très-grand nombre se tuèrent de désespoir, quelques-uns avec leurs lances ou d'autres armes de guerre, mais la plupart en se précipitant d'un rocher élevé qui se trouve sur le bord du Missouri.

Dans le courant de l'année suivante, Tchatka

forma le dessein de s'emparer, par stratagème, du grand village des Mandans, d'enlever les chevaux et tous les effets qu'il y trouverait. Ce village était alors permanent et situé dans le voisinage du fort Clarke. Environ cinq milles plus bas, habitaient les Arickaras, nouveaux alliés des Mandans, qui comptaient environ cinq cents guerriers et avaient échappé à la contagion, parce qu'ils étaient allés chasser au loin pendant que le fléau ravageait leur pays. Les Arickaras faisaient partie anciennement de la nation des Pawnees, sur la rivière Nébraska ou Platte.

Tchatka ignorait la position des Arickaras vis-à-vis des Mandans, et n'avait guère songé à la proximité où vivaient ces deux tribus. Ayant rassemblé les restes de ses guerriers, il leur communiqua son dessein en ces termes : — « Nous irons offrir le calumet de la paix aux Mandans. Ils l'accepteront avec joie ; car ils sont faibles et ils espèrent trouver en nous un appui contre les Sioux, leurs ennemis. Aussitôt que nous serons dans le village, et admis sous des apparences d'amitié, nous nous éparpillerons dans les loges ; puis à un même moment, nous ferons main basse, avec nos dagues et nos coutelas, sur tout ce qui reste de Mandans. Ils ne pourront pas s'échapper, et tout ce qu'ils possèdent sera à nous. » — Le plan parut praticable et fut admis.

Le secret de cette expédition ne vint aux oreilles de personne. Les guerriers passèrent par le fort

Union pour s'y procurer la poudre et les balles nécessaires et quelques livres de tabac *pour fumer la paix*. Arrivés en vue du village, ils s'arrêtèrent et firent aux Mandans des signaux d'amitié , les priant de venir les rejoindre. Tchatka se plaça sur une haute colline , d'où il observa tout ce qui se passait alentour, et, au son du tambour, se mit à chanter ses invocations à ses manitous. Il députa douze hommes de sa bande, portant un petit drapeau et le calumet de la paix , avec ordre de le fumer à moitié chemin. Par bonheur pour les Mandans , quelques Arickaras , au retour de leur chasse, s'étaient arrêtés parmi eux. Or, entre tous les sauvages du haut Missouri, les Arickaras passent pour les plus fourbes. Tchatka, contre son attente , allait être pris dans ses propres filets. Venu pour frapper une petite bande mandane isolée, et retourner chez lui avec des dépouilles et des chevelures, il était tombé dans le piége qu'il voulait tendre aux autres.

Après que les députés assiniboins se furent réunis aux Mandans pour fumer paisiblement le calumet ensemble, les perfides Arickaras se retirèrent en toute hâte pour aller annoncer à leurs chefs cette réunion si subite et si imprévue. L'occasion était bonne de commettre une vilenie. Ils arrivent ; leur camp est bientôt sur pied, lecri de guerre retentit. En peu d'instants on s'arme et les chevaux sont sellés. Les Arickaras avaient les plus grands avantages sur leurs

ennemis. Cachés par une lisière de forêts dans la vallée basse du Missouri, ils se rendirent en silence et sans bruit vers le village des Mandans.

La cérémonie que les sauvages appellent *fumer le calumet de la paix* se prolonge ordinairement pendant plusieurs heures.

On allait en finir et on se disposait à entrer dans le village, lorsque tout à coup retentit le cri de guerre des Arickaras, qui s'élancent en avant. A la première décharge des fusils et des flèches, les douze députés assiniboins restent sur le carreau. Leurs chevelures sont aussitôt enlevées et leurs cadavres horriblement mutilés. Ce fut l'affaire d'un moment. Ensuite trois cents Arickaras, poussant des hurlements de victoire, se précipitent vers la colline, pour continuer le massacre des Assiniboins. Au premier signal de l'attaque, Tchatka s'élance sur son coursier et prend la fuite. Tous ses partisans le suivent. Mais la plupart des Assiniboins, étant à pied, sont bientôt rejoints par leurs ennemis à cheval, et tombent sous les coups de ces derniers. Plusieurs d'entre eux cependant se défendirent en braves, malgré leur infériorité numérique, et quoique grièvement blessés, eurent le bonheur de gagner la forêt et d'échapper au carnage. Après le combat, les cadavres de cinquante-trois Assiniboins étendus çà et là dans la plaine demeurèrent sans sépulture et furent dévorés par les loups et les vautours.

Mais le grand chef, le conducteur de la nombreuse

tribu assiniboine, qu'était-il devenu ? Qu'avait-il fait durant le combat ? Ce fameux Tchatka, ce *Wah-kon-tangka*, ce *Mina-yougha*, le héros au grand tambour enfin, avait pris la fuite monté sur son excellent coursier. Les Arickaras, dont les chevaux étaient plus frais, s'élancèrent à sa poursuite. En l'approchant, ils firent sur lui une décharge générale et tuèrent sa noble bête sous lui. Tchatka se relève sur-le-champ. La forêt est tout près ; s'il peut l'atteindre, il lui reste une lueur d'espérance pour la conservation de sa vie. Il se dirige de ce côté ; il court à toutes jambes ; la peur semble lui prêter des ailes ; tout vieux qu'il est, il gagne du terrain et atteint le but de sa course avant que les ennemis lancés à sa poursuite puissent l'atteindre. Quelques-uns de ses soldats, témoins de cette prodigieuse fugue, octroyèrent à Tchatka le nom de *Tatokahnan* ou cabri, l'animal le plus agile de nos plaines.

Tchatka rejoignit ses soldats dans la forêt. Trente seulement avaient échappé au casse-tête et au scalpel des Arickaras ; la plupart étaient blessés, et quelques-uns mortellement. Voilà ce qui restait maintenant de cette bande si formidable de douze cents guerriers ! Tchatka baissait la tête et osait à peine les regarder. Tout son peuple avait disparu. Deux de ses fils venaient de tomber dans ce dernier combat. Son *tchantcheêga-tangka*, ou grand tambour, était tombé entre les mains des ennemis ; son cheval favori avait été tué. Lui-

même était vieux ; ses jours de gloire et de bonheur étaient passés. Il n'avait plus à conduire des gens sur lesquels il pût exercer son influence et à l'aide desquels il pût accomplir ses exécrables desseins d'empoisonnement.

Après cette défaite, la troupe de Tchatka étant devenue trop faible pour former un camp à part se réunit aux *gens du nord ;* ceux-ci forment une autre branche de la puissante nation assiniboine. Dès lors, Tchatka cessa de s'occuper des affaires publiques. Il continua toutefois à passer pour un *grand homme de médecine,* et fut encore consulté parfois dans les occasions solennelles et dangereuses. Il ne cessa, jusqu'à sa mort, d'inspirer à tous ceux qui l'approchaient un certain respect mêlé toutefois d'appréhension et même de terreur.

Telle vie, telle mort, dit l'ancien proverbe ; c'est assez ordinairement le cas. La fin de ce méchant homme ne fut pas moins remarquable que la vie qu'il avait menée. Voici ce qu'un témoin oculaire en rapporte. Je cite l'autorité de M. Denig, mon ami intime et homme de toute probité. C'est de lui que je tiens tous mes renseignements sur les Assiniboins ; il a résidé au milieu d'eux pendant plus de vingt-deux années.

Dans l'automne de 1843, les *gens du nord* se rendirent au fort Union pour faire l'échange ou la traite de leurs pelleteries. Le premier qui se présenta à l'entrée du fort pour serrer la main de M. Denig fut le vieux Tchatka, qui, en riant, lui

dit : « Mon frère, je suis venu au fort pour mourir au milieu des blancs. » — M. Denig n'ajoutant aucune importance à ces paroles, le vieillard les répéta une seconde fois et ajouta : — « Avez-vous compris ce que j'ai dit ? Cette visite au fort est ma dernière. Je mourrai ici ! » — M. Denig s'informa alors de la santé de Tchatka, et lui demanda s'il avait éprouvé quelque mal. Il interrogea en même temps d'autres Indiens. Tous lui assurèrent que Tchatka était bien portant comme à l'ordinaire ; mais qu'avant de quitter le village, il leur avait cependant prédit « que sa dernière heure était proche, et qu'avant le soleil couchant du lendemain, son esprit s'envolerait au pays des âmes. » Les officiers du fort, informés de cette étrange nouvelle, firent appeler Tchatka pour l'interroger sur sa prédiction. Ils craignaient quelque tour de sa part, en se rappelant toutes les fourberies et les cruautés qu'il avait exercées envers sa tribu, ainsi que sa noire trahison et ses trames odieuses contre les gens du fort, en 1831. Il leur déclara qu'il se portait bien et qu'il n'avait éprouvé aucun mal. « Je vous le répète, encore, continua-t-il, mon temps est venu ;... mes manitous m'appellent ;... je les ai vus dans mon rêve ;... il faut que je parte... Oui, demain le soleil ne se couchera point dans sa loge empourprée, avant que mon esprit ne s'envole au pays des esprits. » — Dans la soirée, il prit un bon souper et dormit ensuite paisiblement ; les autres Indiens veillèrent et s'amusèrent

toute la nuit. Le lendemain, Tchatka se présenta de nouveau au bureau de M. Denig, et fut pris d'un léger crachement de sang. On voulut l'engager à prendre un remède, mais il le refusa en disant : — « Tout est inutile. Désormais la vie m'est devenue insupportable. Je veux et je dois mourir, je vous l'ai dit. » — Peu après, il sortit du fort avec les autres Indiens, et se rendit sur les bords de la rivière. Il eut bientôt une seconde hémoptysie plus violente que la première. On le plaça sur un traîneau pour le transporter dans le camp indien ; mais avant d'y arriver, il tomba sur le bord du chemin, en proie aux convulsions les plus horribles. Ce fut, selon toutes les apparences, le poison qui termina aussi sa triste carrière, ce poison qu'il avait donné lui-même dans une foule d'occasions à ses malheureuses victimes, durant le cours de sa longue et coupable administration comme chef.

Le corps inanimé de ce trop fameux sauvage fut porté en grande cérémonie dans le village indien, situé à vingt-deux milles de distance du fort. Toute la tribu assista à ses funérailles. Le cadavre, après avoir été peinturé, paré des plus bizarres ornements et enveloppé dans une couverture écarlate et une belle peau de buffle brodée en porc-épic (1), fut élevé et attaché entre deux branches

(1) Cette expression est en usage parmi les voyageurs canadiens. Les longs piquants du porc-épic ressemblent à des plumes non taillées ; les femmes sauvages en tirent une espèce de fil, qu'elles emploient pour broder les habits.

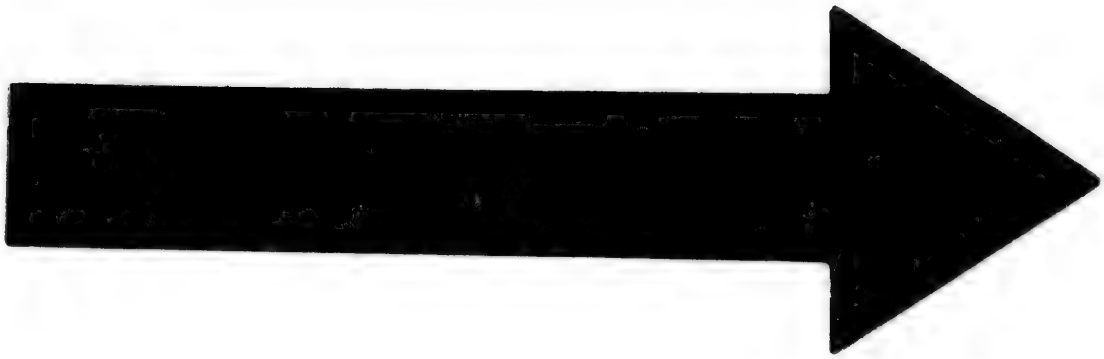
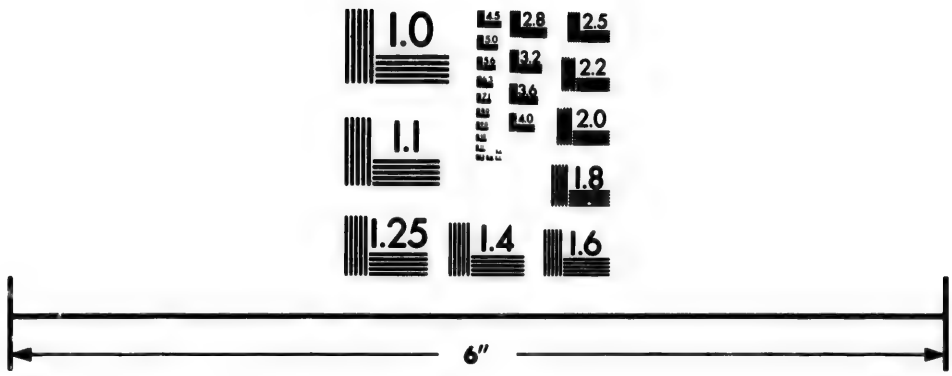


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

d'un grand arbre, au milieu des cris confus et des lamentations de la multitude.

L'ascendant que le nom et les actions de ce grand criminel exercèrent sur l'esprit de toute la tribu assiniboine, fut tel que l'endroit où reposent ses restes est encore de nos jours l'objet d'une haute vénération. Les Assiniboins ne parlent de Tchatka qu'avec crainte et respect. Ils croient que ses mânes gardent l'arbre sacré sur lequel il repose ; qu'il a le pouvoir de leur procurer des chasses abondantes de buffles et d'autres animaux, ou de faire éloigner ces bêtes de leur pays. C'est pourquoi, chaque fois qu'ils passent dans ce parage, ils ne manquent pas d'offrir des dons et des sacrifices ; ils présentent le calumet aux esprits tutélaires et aux mânes de Tchatka. Il est, selon leur calendrier, le *Wahkon-tangka* par excellence, le plus grand homme de génie qui ait jamais paru dans la nation.

Les Assiniboins comme les autres Indiens n'enterrent jamais leurs morts. Avec des cordes faites de peaux fraîches, ils fixent les corps entre les branches de gros arbres pour les soustraire à la dent des loups et d'autres animaux voraces. Ces constructions sont assez élevées pour que la main de l'homme ne puisse y atteindre. Les pieds sont toujours tournés vers le soleil levant. Lorsque les arbres qui maintiennent les morts tombent de vétusté, alors les parents des défunts enfouissent tous les ossements gisant sur le sol ; ils placent

les crânes en cercle la face tournée vers le centre. On y trouve d'ordinaire plusieurs têtes de buffles. Au milieu est planté *un poteau de médecine*, d'environ vingt pieds de haut, auquel des *Wahkons* sont attachés pour garder et protéger le dépôt sacré. Les Indiens appellent le cimetière *le village des morts*. Ils s'y rendent à différentes époques de l'année, pour s'entretenir affectueusement avec leurs parents et amis défunts, et y laissent toujours quelques présents.

Les Assiniboins donnent leur nom à la rivière Assiniboine, le grand tributaire de la rivière Rouge-du-Nord, dans les possessions anglaises du territoire de la baie d'Hudson. Le mot *Assiniboin* veut dire *les gens qui font cuire les pierres*. Cette tribu avait anciennement coutume de faire bouillir sa viande dans des trous creusés en terre et tapissés de peaux crues. On jetait dans l'eau de gros cailloux rougis au feu, jusqu'à ce que la viande fût cuite ; de là le nom de *gens qui font cuire les pierres*, ou Assiniboins. Cet usage est abandonné, depuis qu'ils ont pu se procurer des chaudières ou des marmites dans leur commerce avec les blancs. Ils n'ont recours à l'ancien usage que dans les grandes occasions ou *festins de médecine*. La langue assiniboine est un dialecte de la dacotah ou siouse. Les Assiniboins se sont séparés jadis de la nation des Sioux pour une bagatelle : une querelle entre les femmes des deux grands chefs. Elles avaient trouvé un buffle tué ; chacune

d'elles s'obstinait à avoir tout entier le cœur de l'animal abattu ; des paroles elles en vinrent aux coups, et, dans leur rage, elles manœuvrèrent des ongles et des dents. Les deux grands chefs eurent la folie de prendre chacun fait et cause pour les visages lacérés de leurs tristes et chères moitiés ; la querelle s'envenima de plus en plus et on se sépara on ne peut plus mécontent. Depuis cette époque, les deux tribus sont toujours en guerre.

Je fournis à vos poëtes la matière d'une nouvelle Iliade. Voilà deux chefs qui sont, dans leur genre, l'un Achille et l'autre Agamemnon ; si le cœur vous en dit, vous pouvez continuer le rapprochement.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XIX

Université de Saint-Louis, 30 décembre 1854.

La question indienne a été beaucoup agitée aux États-Unis dans le courant de cette année. Le Kansas et le Nébraska feront désormais partie de la grande confédération. Ils embrassent tout le Grand Désert, des confins du Missouri jusqu'au 49e degré de latitude nord, et s'étendent dans l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses.

On m'a souvent demandé ce que je pense de l'avenir des malheureux Indiens , et vous-même , je le sais, vous leur portez de l'intérêt. Je vais donc vous communiquer aujourd'hui mes craintes et mes espérances, ce sont celles du reste que j'ai eues depuis longtemps. Déjà en 1851 un de mes amis de

Paris, M. René de Sémalé, m'écrivit pour connaître la situation des tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Voici les points sur lesquels mon correspondant me priait de lui donner des éclaircissements et voici les réponses que je lui ai faites. J'ajouterai ce qui s'est passé depuis lors entre le gouvernement et les aborigènes, et je dirai un mot des traités qui ont été conclus depuis 1851 jusqu'à la fin de 1854.

Première question. Pensez-vous, me demandait mon correspondant français, que les aborigènes viennent à disparaître à l'ouest du Mississipi, comme ils ont disparu jadis à l'est de ce fleuve ? En d'autres termes, les Indiens de l'ouest subiront-ils le sort de leurs frères de l'est ?

Réponse. Le même sort qu'ont eu les Indiens à l'est du Mississipi atteindra, à une époque peu éloignée, ceux qui se trouvent à l'ouest du même fleuve. A mesure que la population blanche, ou de race européenne, s'avance et pénètre dans l'intérieur des terres, les aborigènes se retirent graduellement. Déjà (en 1851) les blancs regardaient d'un œil avide les terres fertiles des Delawares, des Potowatomies, des Shawanons et d'autres tribus de nos frontières. Je ne serais point surpris si, dans peu d'années, des négociations étaient entamées pour l'achat de ces terres et le déplacement des Indiens, qui dans ce cas seront forcés évidemment de se retirer vers l'ouest. Les grands débouchés ouverts à l'émigration par

l'arrangement définitif de la question de l'Orégon, ainsi que l'acquisition du Nouveau-Mexique, de la Californie et de l'Utah, ont seuls empêché, jusqu'à présent, qu'on ne fît des efforts pour éteindre les titres ou les droits des Indiens aux terres situées immédiatement à l'ouest de l'État du Missouri, et à celles qui s'étendent du côté sud de la rivière Missouri, entre les rivières Kansas et la Platte, et aussi haut que le Niobrarah ou la rivière appelée *l'Eau qui court*.

Deuxième question. Dans le cas où les Indiens ayant fait cession d'une partie de leurs terres demeurassent néanmoins de plein droit çà et là, sur le territoire d'un État américain, ne serait-il point à craindre qu'ils ne fussent traités ensuite avec la même injustice et la même barbarie que l'ont été les Cherokees qui, contrairement à toute convention, ont été privés de leurs possessions par l'État de la Georgie et refoulés dans les terres du haut Arkansas ?

Réponse. Je réponds affirmativement. Il est très-probable que, d'ici à peu d'années, des traités seront conclus avec certaines tribus relativement aux *Réservations*, c'est-à-dire, aux portions de leurs terres que le gouvernement des États-Unis tient à part pour leurs résidences futures. Mais quoique la lettre des traités garantisse aux Indiens de telles *Réservations*, vous pouvez être assuré que les besoins supposés d'une population blanche et prospère serviront plus tard de prétexte pour

envahir ces terres et en déposséder les Indiens. Cela se fait, soit par négociation ou achat nominal, soit en rendant la situation des sauvages si pénible, qu'ils ne trouvent d'autre alternative que le déplacement ou l'émigration.

Troisième et quatrième questions. Lorsque le territoire de l'Orégon (1) sera incorporé dans l'Union, les missionnaires de cette région ne pourraient-ils point organiser les sauvages convertis en districts et comtés distincts , peuplés ainsi de citoyens américains, quoique d'origine indienne ? La propriété des Indiens dès lors deviendrait inviolable, et les missionnaires auraient le temps de leur persuader de quitter la vie nomade ou de chasseurs, pour embrasser la vie pastorale ; plus tard ces sauvages cultiveraient leur sol, sans être inquiétés par les prétentions des blancs.

Réponse. Lorsque l'Orégon sera devenu État, il suivra la même politique que celle qu'ont adoptée jusqu'ici les autres États ; c'est-à-dire qu'il soumettra indistinctement tous les habitants à sa juridiction et aux lois de l'État. La politique des Américains a toujours été d'éloigner les Peaux-Rouges des terres de chaque nouvel État aussitôt

(1) L'Orégon fut organisé en territoire le 14 août 1848 et admis dans l'Union, comme État, le 14 février 1859 — sa capitale est Salem — sa superficie est de 95,274 milles carrés —sa population, en 1860, était de 52,465, en 1870, de 90,922. Aujourd'hui elle dépasse les 100,000. (*Note de la présente édition.*)

que cet État est dûment admis comme partie de la confédération ; et dans les cas où quelques portions de tribus sont restées sur leurs terres , comme le fait a eu lieu dans les États de New-York, d'Indiana, de Michigan et de l'Ohio, la situation des sauvages est devenue très-malheureuse, leurs progrès ont été nuls. Se comparant aux blancs qui les environnent et qu'ils voient si entreprenants et si industrieux, ils éprouvent un sentiment d'infériorité qui les accable et les décourage. Les Stockbridges (Mohegans et Iroquois) , qui ont joui, pendant plusieurs années, de tous les droits de citoyens dans l'État du Wisconsin, ont supplié les autorités de les décharger de leurs obligations comme tels, et sollicité avec instance le gouvernement de vouloir leur accorder une retraite, soit dans le Minnesota, soit à l'ouest du Missouri. Ceux mêmes qui vivent sur les belles terres ou les *Réservations* de l'Illinois , du Michigan, de l'Indiana et de l'Ohio, se trouvant comme des étrangers sur le sol natal, ont tous vendu leurs possessions et rejoint leurs propres tribus dans l'ouest. Le voisinage des blancs leur était devenu intolérable. Lorsque les terres des Indiens cesseront d'avoir de la valeur et que les blancs pourront et voudront s'en passer, alors seulement les Indiens jouiront du privilége de les garder. Mais pour cela il faudra attendre les calendes grecques.

Cinquième question. Voici un extrait de la loi du 27 septembre 1850 : « On accorde une portion

de terre à chaque habitant (inclus les métis indiens-américains) âgé de plus de dix-huit ans, citoyen des États-Unis, ou ayant fait une déclaration, avant le 1er décembre 1851, de son intention de vouloir le devenir, etc.... » Remarquez que cette loi prouve deux choses : la première qu'il y a des métis en Orégon, la seconde que les métis ont tous les droits des citoyens blancs. Ne pensez-vous pas qu'un jour à venir, supposez dans le courant d'un siècle, l'Orégon soit peuplé par une race hétérogène avec des traits frappants d'une race mêlée de sang indien et de sang blanc, et par un reste d'aborigènes vivant dans les replis ou vallées des montagnes, pareils aux Celtes des Iles-Britanniques et aux Américains du Chili ? Alors l'Orégon entrerait dans la catégorie des États espagnols du sud de l'Amérique, où les Indiens, loin d'être exterminés ou de s'éteindre, ont, au contraire, fait des efforts pour s'assimiler à la race des blancs.

Réponse. Je réponds à cette dernière question que dans le cas où les missionnaires réuniraient les métis avec les Indiens les plus dociles dans les districts ou comtés, sous le bénéfice de la loi territoriale susmentionnée, et donneraient à la jeunesse une éducation à la fois religieuse et agricole, le résultat serait un plus grand mélange de sang indien et blanc, et ainsi la population future de l'Orégon serait hétérogène.

L'avenir des pauvres tribus indiennes est bien

triste et bien sombre. Placées, comme elles le sont, sous la juridiction des États-Unis, environnées de blancs de toutes parts, leur ruine paraît certaine. Les sauvages disparaissent insensiblement (1). Dans cinquante ans, on ne trouvera plus, pour ainsi dire, de traces des indigènes. Que sont devenues ces tribus puissantes qui, au commencement de ce siècle, habitaient la grande et belle région de l'Ouest, partagée aujourd'hui en divers États ? Vous n'y rencontrez que quelques restes dispersés çà et là sur les frontières. De nos jours, les mêmes causes sont en pleine activité et produisent les mêmes effets. Depuis quatre ans surtout, les grandes émigrations européennes ne font qu'y ajouter. Ces émigrations se multiplient de plus en plus et se succèdent comme les vagues de la mer. Tous les nouveaux venus de l'Europe doivent trouver une issue : cette issue est l'ouest.

Dans le courant de cette année 1854, des traités ont été conclus avec les Omahas, les Ottoes et Missouris, les Sancs, les Renards du Missouri, les Iowas, les Kickapoos, les Shawanons et les Delawares, ainsi qu'avec les Miamies, les Weas, les Piankeshaws, les Kaskaskias et les Peorias. Par ces traités, les différentes tribus cèdent aux États-Unis les portions les plus vastes et les plus

(1) D'après la Statistique officielle du département indien à Washington, le chiffre total de toutes les tribus sauvages s'élevait, en novembre 1863, à *deux cent soixante-huit mille soixante-dix-neuf* (268,079) individus. (*Note de la présente édition.*)

avantageuses de leurs territoires respectifs et ne gardent qu'un terrain resserré et de peu d'étendue, appelé *Réservation*, insuffisant pour les besoins de chaque tribu en particulier, et peu propre à y établir leurs résidences futures.

Nous lisons journellement dans les feuilles qu'un grand nombre d'émigrants se répandent déjà sur les territoires cédés ; cependant les stipulations de plusieurs traités passés entre le gouvernement et les tribus défendent expressément aux blancs de s'y rendre avant l'arpentage et la mise en vente des terres au profit des Indiens. Malgré cela, les émigrants y fondent leurs colonies et défient même les autorités de les en empêcher.

La nouvelle organisation du Kansas et du Nébraska vient d'abroger les lois protectrices ou *Intercourse laws*. Par là , elle a renversé la faible barrière qui s'opposait à l'introduction des liqueurs fortes , que les Indiens appellent si expressivement l'*eau de feu*. Dans quelques années ces petites *Réservations*, ou établissements indiens, seront entourées d'une population blanche entièrement vicieuse et corrompue. On introduira bientôt les liqueurs en abondance, pour satisfaire le goût dépravé des Indiens. Et tout cela n'a d'autre but que de dépouiller ces malheureux sauvages de ce qui leur reste de biens-fonds et d'argent. Dans cet état de choses, je ne conçois pas comment les Indiens pourront être protégés contre les malheurs qui vont les atteindre de tous côtés. Avant

peu de temps les délégués du territoire de Kansas frapperont à la porte du Congrès pour solliciter l'admission dans la confédération des États-Unis. Si cette demande est accordée, on pourra dire adieu à l'indépendance des Indiens de cette contrée et au maintien de leurs *Réservations*. Le nouvel État établira aussitôt sa juridiction sur tous les habitants qui se trouvent dans ses limites. Quoique les Indiens paraissent devoir être protégés par des garanties que le gouvernement même a accordées en leur faveur, l'expérience constante montre qu'ils ne peuvent vivre tranquillement dans les limites d'un État, à moins qu'ils n'en deviennent citoyens. Témoins les Creeks et les Cherokees qui, dans le temps, furent sur le point de causer un conflit terrible entre l'État de Georgie et le gouvernement général.

Dans plusieurs des derniers traités dont j'ai fait mention, les Indiens ont renoncé à leurs annuités permanentes, et, en échange, ont consenti à accepter des sommes assez considérables pour un nombre limité d'années et par payements à termes fixes. Quelque forte que soit l'annuité qu'il perçoit, l'Indien ne met jamais rien de côté pour les besoins de l'avenir ; c'est dans son caractère. Il vit au jour le jour ; tout est dépensé dans le courant de l'année où le payement lui a été fait. Supposez maintenant que le montant du dernier payement ait été versé, quelle sera ensuite la condition de ces tribus? Voici ce que j'en pense : elles doivent ou périr de

misère, ou vendre leurs réserves, ou aller rejoindre les bandes nomades des plaines, ou cultiver le sol. Mais remarquez-le bien, ces sauvages seront alors entourés de blancs qui les méprisent, les haïssent et les démoraliseront en peu de temps. Si l'on demande : A quoi faut-il attribuer que ces Indiens manquent parfois d'échanger leurs annuités permanentes contre des sommes plus fortes mais versées exactement à des termes convenus ? La réponse à cette question se trouve dans la disparité des parties contractantes. D'une part nous avons l'officier intelligent et habile du gouvernement ; de l'autre, quelques chefs ignorants accompagnés de leurs interprètes métis, dont l'intégrité est loin d'être proverbiale.

Que si vous ajoutez à tous ces faits les ravages qu'exercent chaque année dans un grand nombre de tribus la petite vérole, la rougeole, le choléra et d'autres maladies, ainsi que les divisions et les guerres intestines qui les déchirent sans cesse, je répète que, dans peu de lustres, il restera seulement de faibles vestiges de ces tribus dans les Réservations qui leur ont été garanties par les derniers traités. En ce moment, les agents du gouvernement entament des négociations nouvelles avec les Osages, les Potowatomies et plusieurs autres tribus pour acheter ce qui leur reste de propriétés.

Depuis la découverte de l'Amérique, le système de reléguer les Indiens plus avant dans les terres

ou dans l'intérieur a été assidûment pratiqué à leur égard. Dans les premiers temps, on y allait petit à petit ; mais au fur et à mesure que les colons européens se sont multipliés et ont gagné en puissance, l'application du système a été poussée avec plus de rigueur. La résistance de la part des aborigènes n'a toujours servi qu'à accélérer leur chute. On peut dire que, dans le drame si émouvant de l'existence de ces tribus sauvages, on est arrivé à la dernière scène, surtout par rapport aux nations qui habitent à l'est et à l'ouest des montagnes Rocheuses. Avant longtemps, le rideau tombera sur toutes pour les dérober à jamais à l'œil des vivants : elles ne subsisteront plus dès lors que dans l'histoire.

Les blancs continuent à se répandre comme des torrents dans toute la Californie (1), dans les territoires de Washington (2), d'Utah (3) et de

(1) La Californie, jadis partie du Mexique, annexée aux États-Unis en 1848, est devenue un des États de la grande république dès 1850. Sa capitale est *Sacramento*. — Sa superficie est de 188,982 milles carrés. Sa population, en 1870, était de 559,742 habitants dont plus de 35,000 sont Chinois, ou coolies, 300 métis et 17,562 Indiens. (*Note de la présente édition.*)

(2) Washington, situé entre la Colombie anglaise au Nord, l'Orégon au Sud, et le Montana à l'Est, érigé en territoire le 2 mars 1853 ; capitale, *Olympia* ; superficie, 71,300 milles carrés (186,664 kilomètres carrés) ; population (en 1870) 23,901 habitants. (*Note de la présente édition.*)

(3) Utah, acheté au Mexique en 1845, organisé en territoire

l'Orégon (1), dans les États de Wisconsin, de Minnesota, de l'Iowa, du Texas, du Nouveau-Mexique et, en dernier lieu, dans le Kansas et le Nébraska (2). A une époque récente et même depuis que j'habite l'Amérique, tous ces États et ces Territoires formaient encore le domaine exclusif des Indiens. A mesure que les blancs viennent s'y installer et s'y multiplient, les indigènes disparaissent et s'éteignent.

Le R. P. Félix Martin m'a écrit récemment du Canada les lignes suivantes : « Les missions sauvages sont presque réduites à rien. Elles suivent

le 9 septembre 1850.—Capitale, *Great Salt Lake City*, capitale des Mormons ; superficie, 109,600 milles carrés ; population (en 1870), 86,921 habitants, sans compter les Indiens. (*Note de la présente édition.*)

(1) Orégon. Le sud de cette contrée fait partie des États-Unis, tandis que le nord, à partir du 49e degré de latitude nord, est aux Anglais depuis 1846. La Nouvelle-Bretagne, les montagnes Rocheuses, la Californie et l'océan Pacifique servent de bornes à ce vaste pays à peine exploré au XVIIIe siècle. — Organisé en territoire le 14 août 1848 ; admis dans l'Union le 14 février 1859. Sa capitale est *Salem*. Sa superficie est de 95,274 milles carrés. Sa population (en 1870) était de 90,922 habitants. (*Note de la présente édition.*)

(2) Au 1er août 1854, il n'y avait, dans le Kansas et le Nébraska, ni bourg, ni village de blancs ; au 30 décembre de la même année, déjà trente à quarante sites avaient été choisis pour bâtir immédiatement des villages et même des villes. On y travaillait déjà à toute force dans un grand nombre d'endroits ; on construisait des maisons, on établissait des fermes. Tout est vie et mouvement dans ces contrées vierges.

le mouvement de ces tristes populations qui ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois. C'est comme un corps qui s'affaisse peu à peu sur lui-même. Il perd sa grandeur, sa force, ses formes primitives. Elles ont perdu le caractère de nations ; ce sont des individualités avec quelques anciens souvenirs, et leurs traces s'effacent peu à peu. »

Si les malheureux habitants du grand territoire indien étaient traités avec plus de bonne foi et de justice, ils causeraient bien peu de trouble. Ils se plaignent de la méchanceté des blancs , et avec raison. On éloigne les Peaux-rouges de leur pays natal, des tombeaux de leurs pères, auxquels ils sont religieusement attachés ; de leurs anciens terrains de chasse et de pêche ; ils doivent aller chercher ailleurs de quoi vivre , et bâtir leurs cabanes sous un autre climat et dans des pays qui leur sont inconnus. A peine ont-ils trouvé un peu d'aisance, sur un nouveau sol, qu'on les en éloigne une seconde et une troisième fois. Après chaque déplacement, leurs terrains deviennent plus restreints, leurs chasses et leurs pêches sont moins abondantes. Cependant, dans tous les traités, les agents officiels leur promettent, de la part du gouvernement, une protection et des priviléges qui ne se sont jamais réalisés. Est-il donc étonnant que les sauvages donnent aux blancs le nom de *langues fourchues* ou menteurs ? Ils disent que les blancs « marchent par des sentiers tortueux pour

arriver à leur but ; » que leurs déclarations d'amitié, toutes belles et bonnes qu'elles paraissent, « ne sont jamais entrées dans leurs cœurs » et passent avec la même facilité « du bout de leurs langues ; » qu'ils approchent l'Indien « le sourire sur les lèvres, » le prennent amicalement par la main pour gagner sa confiance, le tromper plus facilement, l'enivrer et le corrompre avec ses enfants. — « Comme des serpents, disait le chef Black-Hawk dans un discours fameux, ils se sont glissés au milieu de nous ; ils ont pris possession de nos foyers ; l'opossum (1) et le chevreuil ont disparu à leur approche. Nous crevons de faim et de misère. Le seul contact des blancs nous a empoisonnés. »

Ces plaintes et ces lamentations ont été mille fois répétées par les chefs indiens, lorsque les agents du gouvernement leur ont fait des propositions pour la vente de leurs terres. Il reste un faible espoir de conserver un grand nombre de sauvages, si le projet de loi présenté par le sénateur Johnson est adopté sincèrement de part et d'autre, c'est-à-dire par le gouvernement et par les Indiens. M. Johnson proposait au sénat d'établir trois gouvernements dans le territoire indien habité par les Choctaws, les Cherokees, les Creeks, les Chickasaws et autres tribus indiennes, avec la perspective

(1) Opossum. — Nom donné par les Anglo-Américains au didelphe à oreilles bicolores, dit aussi sarigue. (*Note de la présente édition.*)

de les admettre plus tard comme parties distinctes de la confédération des États-Unis. Le 25 novembre dernier, Harkins, chef parmi les Choctaws, adressa un discours à sa nation, sur cette matière. Entre autres choses il leur dit : — « Je vous le demande , qu'allons-nous devenir si nous rejetons la proposition du sénateur Johnson ? Pouvons-nous espérer de rester éternellement un peuple à part ? La chose n'est pas possible. Le temps doit arriver, oui, le terme s'approche où nous serons engloutis. Et cela malgré nos droits et nos justes réclamations ! Je parle avec assurance. C'est déjà un fait accompli : nos jours de paix et de bonheur sont passés ! Aucune opposition de notre part ne pourrait arrêter la marche des États-Unis vers la grandeur et la puissance, ni empêcher l'occupation par les étrangers du vaste continent américain. Nous n'avons ni pouvoir, ni influence sur le gouvernement : il nous regarde comme de petits enfants, comme des pupilles placés sous sa tutelle et sa protection ; il fait de nous comme bon lui semble. Les Choctaws peuvent-ils changer cet état de choses ? — Si le désir de vivre n'est point éteint dans nos cœurs, si nous voulons conserver parmi nous les droits d'une tribu, un seul moyen nous reste : c'est de civiliser et d'instruire la jeunesse, promptement et efficacement. Le jour de la fraternité est arrivé. Nous devons agir ensemble et d'un commun accord. Considérons attentivement notre situation critique et la voie qui nous reste à

suivre en ce moment. Un seul faux pas pourrait être fatal à notre existence comme nation. — Je propose donc que le conseil nomme un comité pour délibérer sur les avantages et les désavantages de la proposition faite aux Choctaws. — Est-il sage, pour les Choctaws, de refuser une offre libérale et favorable, et de s'exposer à subir la destinée des Indiens du Nébraska ? »

D'après les nouvelles reçues par un journal qui se publie dans le pays indien, le discours du chef a causé une profonde sensation et a été hautement applaudi par tous les conseillers. Tous les Choctaws intelligents approuvent la mesure. Les missionnaires protestants, espèce de spéculateurs politiques, s'opposent à l'adoption du projet de loi et emploient toutes leurs ruses et toute leur influence pour en empêcher le succès. Harkins propose leur expulsion. — « C'est notre argent, s'écrie-t-il, que ces mercenaires sont venus chercher ici. — Assurément notre argent sera capable de nous obtenir de meilleurs instructeurs. — Tâchons donc de nous procurer des missionnaires avec lesquels nous pouvons vivre en bonne harmonie, et qui nous donneront une doctrine basée sur celle des apôtres et de Jésus-Christ. »

On représente les Chickasaws comme contraires à la mesure du sénateur Johnson. Toutefois on ose espérer que la majorité lui sera favorable et que les trois États territoriaux seront établis. C'est, dans mon opinion, un dernier essai pour

fixer les débris des indigènes américains. C'est l'unique chance de bonheur qui leur reste ; l'humanité et la justice semblent exiger qu'ils l'obtiennent. S'ils étaient refoulés de nouveau , ils périraient infailliblement.

Quant aux sauvages qui refuseraient de se soumettre ou d'accepter l'arrangement qui leur est favorable, ils devraient retourner à la vie nomade des plaines, et terminer leurs jours à mesure que les buffles et les autres animaux qui les nourrissent disparaîtraient autour d'eux.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XX

Cincinnati, collége Saint-François Xavier, 15 mars 1855.

Vous aimerez, j'en suis sûr, à faire la connaissance de Watomika, ou l'*homme aux pieds légers*. Il est fils d'un guerrier renommé par sa bravoure, chef de la nation des Delawares (1) ou *Lenni-*

(1) Delawares, nom d'une tribu ancienne de l'Amérique du Nord, répandue jadis dans les États actuels de Pennsylvanie et de l'Ohio, à l'Ouest des monts Alleghanys. Elle lutta longtemps contre les Anglais et les Américains du Nord. Depuis un traité de paix qui fut signé en 1778, les Delawares ont disparu presque totalement. On en trouve encore des débris dans les forêts de l'Ouest. C'est sur leur territoire qu'eut lieu en 1777 la bataille de Brandywine que Washington perdit contre les Anglais.

L'État de *Delaware* est un des plus petits de l'Union améri-

Lennapi, qui formait une des plus puissantes tribus indiennes à l'époque de la découverte du continent américain par Christophe Colomb. Je vous parlerai plus tard des premières années de *Watomika* ; aujourd'hui je vous dirai sa conversion à la foi. Sa mère était d'extraction française.

Watomika reçut son éducation dans un collége presbytérien ou calviniste. Il embrassa cette secte de bonne foi. Naturellement porté à la piété, il passait chaque jour des heures entières dans la méditation et la contemplation des choses célestes. Il jeûnait régulièrement un jour de la semaine, ne prenant aucune nourriture jusqu'au coucher du soleil. Cette vie n'était pas du goût des disciples de Calvin, et Watomika se voyait souvent le jouet de ses jeunes compagnons de collége et le point de mire de leurs sarcasmes et de leurs risées.

Après son cours d'études, il prit le parti de se dévouer au ministère du nouvel évangile, c'est-à-dire qu'il voulait devenir prédicant. Il s'y prépara avec une grande assiduité, pria davantage, jeûna plus souvent. A mesure qu'il cherchait à connaître et à approfondir point par point la doctrine de Calvin, il s'élevait dans son âme doute sur doute, et en même temps une inquiétude vague que

caine. — Colonisé par les Suédois en 1627, occupé par les Hollandais en 1655, puis par les Anglais en 1664, organisé en gouvernement distinct en 1704, l'État de *Delaware* adopta, en 1787, la constitution des États-Unis. (*Note de la présente édition.*)

ni ses prières ni ses jeûnes ne pouvaient calmer. Souvent, dans la sincérité de son cœur, il conjurait le Seigneur d'éclairer son esprit par des vérités célestes et de lui accorder la grâce de les comprendre. Il demanda le don de la foi avec ferveur ; il frappa à la porte avec persévérance, cherchant, comme la veuve de l'Évangile, le trésor perdu. Les voies du Seigneur sont merveilleuses et jamais on n'invoque en vain son secours. Watomika fut envoyé comme prédicant à Saint-Louis, pour remplacer un confrère absent, dans une des églises de la secte. Un jour, il fit une petite excursion ou promenade, comme qui dirait pour prendre l'air ; le hasard, disons plutôt la Providence, le conduisit dans la rue où se trouve notre église, et juste au moment où un grand nombre d'enfants se rendaient au catéchisme. Il ne connaissait le nom de *catholique* que pour l'avoir entendu mêler aux hypothèses les plus ridicules et les plus absurdes, aux fausses doctrines que les sectaires insinuent avec tant de malice, d'audace et de présomption, non-seulement dans les petits livres où les enfants apprennent à épeler et à lire, dans les géographies, dans les histoires, mais qu'ils glissent dans leurs théologies et jusque dans leurs livres de piété et de prières. Watomika ne voyait donc les catholiques qu'à travers le prisme des mensonges et des calomnies.

Soit curiosité, soit attrait de la grâce, il entre dans notre église avec les enfants. Un certain res-

pect le saisit tout d'abord ; il ne peut se l'expliquer. L'autel, la croix, l'image de la Vierge et des saints, les emblèmes de la foi, tout lui parlait aux yeux et déjà un peu au cœur. Le Saint des Saints qui repose dans le tabernacle et dont il ignorait le mystère, le bon Pasteur toucha secrètement l'âme de la brebis égarée et lui inspira le respect dû à la maison de Dieu. Il assista au catéchisme des enfants avec le plus grand intérêt et la plus vive attention. Les développements touchaient à des points sur lesquels Watomika avait cherché impatiemment et sincèrement à s'instruire. Il retourna chez lui plus content et étonné d'avoir trouvé dans une église catholique les lumières qu'il désirait depuis longtemps. Il eut le courage de vaincre ses préjugés et ses répugnances, et d'avoir recours à un prêtre, voire même à un Jésuite. Il lui proposa tous ses doutes, ses perplexités et ses inquiétudes. Bref, Watomika, l'enfant des forêts, digne descendant d'une illustre race américaine, abjura ses erreurs, embrassa notre sainte religion, et, quelque temps après, s'enrôla dans la milice des enfants de saint Ignace. Le cours de ses études touche à sa fin au moment où j'écris ces lignes ; Watomika recevra bientôt les saints ordres après lesquels il aspire avec tant d'ardeur. Voilà ce qui est advenu à l'*homme aux pieds légers*. Ecoutons-le maintenant exposer lui-même les idées religieuses, les traditions, les mœurs et les usages de sa tribu.

Le nom de *Delawares*, que portent les sauvages de sa nation, leur a été donné par les blancs. Il dérive du nom de lord Delaware (1), un des premiers gouverneurs de la colonie anglaise en Amérique. Entre eux, ces Indiens s'appellent *Lenni-Lennapi*, ou le premier peuple. Ils habitaient anciennement un grand pays à l'ouest du Mississipi. Avec les cinq nations si renommées dans l'histoire indienne de ce continent, ils sont venus saisir et occuper un grand territoire au sud-est de leurs anciens domaines. Dans le cours de cette longue émigration, les Delawares se sont divisés en trois grandes tribus, appelées *la bande de la Tortue*, *la bande de la Dinde* et *la bande du Loup*. Au temps de Guillaume Penn, ils occupaient toute la Pennsylvanie et s'étendaient de la rivière Potomac à la rivière Hudson. A mesure que la population blanche s'augmentait, se fortifiait et s'étendait sur ces vastes territoires, les Delawares, comme toutes les autres tribus, se trouvèrent dans la nécessité de s'enfoncer plus avant dans leurs terres et de faire place à leurs conquérants ou envahisseurs. Pendant qu'une grande partie de

(1) Lord DELAWARE, gouverneur de la Virginie sous Jacques Ier, rendit à cette colonie les plus grands services. C'est par reconnaissance qu'on a donné depuis son nom à une rivière et à un État de l'Union. Le roi Charles II donna la colonie à on frère Jacques II qui la vendit en 1682 à Guillaume Penn. Ce pays prit une part active à la guerre de *l'indépendance*. (*Note de la présente édition.*)

la nation s'établissait dans l'Ohio, sur les rives du Muskingum, les autres regagnaient les bords et les forêts du Mississipi, d'où, d'après leurs traditions, leurs ancêtres étaient partis. Quand les colons de race européenne vinrent prendre possession de ce beau et grand fleuve, que le célèbre jésuite Marquette avait découvert le premier et auquel il donna le nom de l'*Immaculée Conception*, ils refoulèrent de nouveau les Delawares, et le gouvernement accorda à ces sauvages un petit territoire au sud-ouest du fort Leavenworth, sur la rivière du Missouri. Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, les Delawares ont cédé aux États-Unis ce dernier pied-à-terre.

Ces sauvages avaient reçu de la part du président des États-Unis les assurances les plus formelles que leurs droits seraient respectés, et qu'on veillerait fidèlement à l'exécution de toutes les conditions du traité, c'est-à-dire que les terres seraient vendues au plus offrant et exclusivement au profit de la nation. Ce fut donc à leur grand étonnement que les Delawares, immédiatement après la conclusion du traité, se virent investis de tous côtés par les blancs, qui, sans égard pour les clauses du traité, s'emparèrent de tous les sites favorables pour bâtir des villes, des villages, des fermes, des moulins, et déclarèrent qu'ils ne payeraient qu'un dollar et un quart (6 francs 24 cent.) par arpent !

Les Delawares, ou *Lenni-Lennapi*, croient que

le Grand Esprit créa d'abord la terre et l'eau, les arbres et les plantes, les oiseaux et les poissons, les animaux et les insectes ; en dernier lieu, il créa le premier *Lennap* ou Delaware. Il plaça un limaçon sur le bord d'une belle et grande rivière qui avait sa source dans une montagne éloignée vers la région du soleil levant. Après douze lunes ou mois, le limaçon produisit un homme à peau rouge. Celui-ci, mécontent de sa condition solitaire, fit un canot d'écorce et descendit la rivière, pour aller à la recherche d'une société avec laquelle il pourrait s'entretenir. Le troisième jour du voyage, au moment où le soleil cherchait son repos derrière les montagnes qui s'élèvent au couchant, il rencontra un castor, qui lui adressa les questions suivantes : — « Qui es-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu ? » — L'homme répondit : — « Le Grand Esprit est mon père. Il m'a donné toute la terre avec ses rivières et ses lacs, avec tous les animaux qui parcourent les plaines et les forêts, les oiseaux qui voltigent dans l'air et les poissons qui vivent dans les eaux. » — Le castor, surpris et irrité par tant d'audace et de présomption, lui imposa silence et lui commanda de quitter sans délai son domaine. Une querelle vive et bruyante eut lieu entre l'homme et le castor, qui défendit sa liberté et son droit. La fille unique du castor, épouvantée de ce bruit, quitta aussitôt sa loge et se plaça entre l'homme et son père, prêts à s'entre-déchirer, les conjurant, par les paroles les plus douces et les plus conciliantes, de cesser la dispute.

Comme la neige se fond à l'approche d'un soleil brûlant ; comme les eaux turbulentes des cascades et des cataractes continuent, après leur chute, leur cours paisible ; comme le calme succède à la tempête, ainsi, à la voix de la jeune enfant, la colère de l'étranger et le courroux de son adversaire firent place à une amitié profonde et éternelle ; ils s'embrassèrent affectueusement. Afin de rendre l'union plus durable et plus intime, l'homme demanda pour compagne la fille du castor. Après un moment de réflexion, celui-ci la lui présenta, en disant : — « C'est le décret du Grand Esprit, je ne saurais m'y opposer ; prends ma fille chérie sous ta protection, et vas en paix. » — L'homme, avec sa femme, continua son voyage jusqu'à l'embouchure de la rivière. Là, à l'entrée d'un pré émaillé de fleurs et environné d'arbres fruitiers de toutes les sortes, au milieu des animaux et des oiseaux de toute espèce, il choisit sa demeure et dressa sa loge. De cette union, une famille nombreuse prit naissance ; on l'appela les *Lenni-Lennapi*, — c'est-à-dire la famille primitive ou le peuple ancien, aujourd'hui connu sous le nom de Delawares.

Les Delawares croient à l'existence de deux Grands Esprits, qu'ils appellent *Wâka-Tanka* et *Wàka-Cheêka*, c'est-à-dire le Bon Esprit et le Mauvais Esprit, auxquels tous les manitous, ou esprits inférieurs, soit bons soit méchants, doivent hommage et obéissance.

Selon leur code religieux, il y a une vie future. Elle consiste dans un endroit de délices et de repos où les sages dans les conseils, les guerriers courageux et intrépides, les chasseurs infatigables, l'homme bon et hospitalier, obtiendront une récompense éternelle ; et un lieu d'horreur pour les méchants, pour les *langues fourchues*, ou menteurs, pour les lâches et les indolents. Ils appellent le premier endroit *Wak-an-da*, ou pays de la vie, et l'autre, *Yoon-i-un-guch*, ou gouffre engloutissant et insatiable qui ne rend jamais sa proie.

Ils disent que le pays de la vie est une île de beauté ravissante et d'une grande étendue. Une haute montagne s'élève majestueusement au centre, et sur le sommet de cette montagne se trouve la demeure du Grand-Esprit. De là il contemple à la fois toute l'étendue de son vaste domaine ; les cours de mille fleuves et des rivières, limpides comme le cristal, qui s'étendent comme autant de fils transparents, les forêts ombragées, les plaines fertiles, les lacs tranquilles, qui reflètent sans cesse les rayons bienfaisants d'un beau soleil. Les oiseaux du plus riche plumage remplissent ces forêts de leurs douces mélodies. Les animaux les plus nobles, les buffles, les cerfs, les chevreuils, les cabris, les grosses cornes, paissent paisiblement et en bandes innombrables dans ces riantes, ces belles, ces abondantes prairies. Les lacs ne sont jamais agités ni par les vents ni par la tem-

pête ; la vase ne se mêle point à leurs eaux transparentes ou cristallines. Les oiseaux aquatiques, la loutre, le castor et les poissons de tout genre y abondent. Le soleil éclaire sans cesse le pays de la vie ; un printemps éternel y règne. Les âmes bienheureuses qui y sont admises reprennent toutes leurs forces et sont préservées de maladies ; elles ne sentent pas de fatigue à la chasse ni aux autres exercices agréables que le Grand Esprit leur accorde ; elles n'ont jamais besoin de chercher le repos.

Le *Yoon-i-un-guch*, au contraire, qui environne le pays de la vie, est une eau profonde et large ; elle présente tout à la fois une suite affreuse de cataractes et de gouffres, où le bruit incessant des flots est épouvantable. Là, sur un immense et âpre rocher, qui s'élève même au-dessus des vagues les plus hautes et les plus turbulentes, se trouve la demeure du Mauvais Esprit. Comme un renard aux aguets, comme un vautour prêt à fondre sur sa proie, *Wâka-Cheêka* veille sur le passage qui mène les âmes au pays de la vie. Ce passage est un pont si étroit, qu'une seule âme à la fois peut le traverser. Le Mauvais Esprit se présente, sous la forme la plus hideuse, et attaque chaque âme à son tour. L'âme lâche, indolente, trahit bientôt sa bassesse et se prépare à prendre la fuite ; mais, au même instant, *Cheêka* la saisit et la précipite dans le gouffre béant, qui ne lâche plus sa victime.

Une autre version delaware dit que le Grand Esprit a suspendu une grappe de belles baies rouges vers le milieu du pont des âmes, pour éprouver la vertu de ceux qui le franchissent dans leur voyage au pays de la vie. Le sauvage actif et infatigable à la chasse, le sauvage courageux et victorieux à la guerre, n'est point attiré par la vue de la grappe ; il continue sa marche sans y faire attention. Le paresseux et le lâche au contraire, tenté par la beauté des baies, s'arrête et étend la main pour les saisir ; mais aussitôt la poutre qui forme le pont s'affaisse sous ses pas ; il tombe et se perd à jamais dans le gouffre ouvert pour le recevoir.

Les Delawares croient que l'existence du Bon et du Mauvais Esprit date d'une époque si éloignée, qu'il est impossible à l'homme d'en concevoir le commencement ; que ces esprits sont immuables et que la mort n'a point d'empire sur eux ; qu'ils ont créé les manitous, ou esprits inférieurs, qui jouissent, comme eux, de l'immortalité. Ils attribuent au Bon Esprit l'existence de tous les bienfaits dont ils jouissent sur la terre : la lumière, la chaleur du soleil, la santé, les productions variées et bienfaisantes de la nature, leurs succès à la guerre ou à la chasse, etc. ; c'est du Méchant Esprit que leur viennent toutes les contrariétés et tous les malheurs : l'obscurité, le froid, le mauvais succès à la guerre ou à la chasse, la faim, la soif, la vieillesse, la maladie et la mort.

Les manitous ne sauraient d'eux-mêmes leur faire ni le bien ni le mal ; car ils ne sont que les médiateurs fidèles des Grands Esprits, pour exécuter leurs ordres et leurs desseins.

Ils croient que l'âme est matérielle, quoique invisible et immortelle. Ils disent qu'elle ne quitte point le corps immédiatement après la mort, mais que ces deux parties de l'homme descendent ensemble dans le tombeau, où elles restent réunies pendant plusieurs jours, quelquefois même pendant des semaines et des mois. Après que l'âme a quitté le tombeau, elle retarde encore quelque temps son départ, avant qu'elle soit capable de briser les liens qui l'ont si intimement attachée au corps sur la terre.

C'est à cause de ce grand attachement, de cette union si intime du corps et de l'âme, que les Indiens barbouillent et ornent soigneusement le cadavre avant de l'enterrer, et qu'ils placent dans la tombe des provisions, des armes et des ustensiles. Cet usage est non-seulement un dernier devoir de respect rendu au mort, mais en même temps une profession de leur croyance que l'âme paraîtra sous la même forme dans le pays de la vie, si elle est assez heureuse pour y parvenir. Ils sont persuadés que les ustensiles, les armes, les aliments sont indispensables à l'âme pour parcourir le long et dangereux trajet qui mène à l'île du Bonheur.

Watomika, dont je vous ai parlé, m'a assuré qu'il a placé chaque jour un mets favori sur le

tombeau de son père, pendant l'espace d'un mois entier, persuadé, chaque fois que la nourriture avait disparu, que l'âme du défunt avait accepté le plat. Il cessa seulement de répéter ce dernier témoignage d'amour filial et de fidélité aux mânes de son père, qu'il avait tendrement aimé, lorsqu'un songe vint l'assurer que cette âme si chère était entrée dans le pays de la vie et dans la jouissance de toutes les faveurs et de tous les avantages que le Grand Esprit accorde libéralement à ceux qui ont été fidèles à leurs devoirs sur la terre.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer ici que quoique toute fabuleuse, cette narration indienne renferme des notions sur la création, sur le paradis terrestre, sur le ciel et l'enfer, sur les anges et les démons, etc...

Les *Lenni-Lennapi* offrent deux sortes de sacrifices, l'un au Bon Esprit et l'autre au Méchant Esprit, c'est-à-dire, au *Wâka-Tanka* et au *Wâka-Cheêka*.

L'une de ces cérémonies se fait en commun, et toute la tribu ou la nation y prend part ; l'autre se fait strictement en particulier, et une seule ou plusieurs familles y assistent. La solennité du sacrifice général a toujours lieu au printemps, une fois chaque année. On le fait pour obtenir les bénédictions du *Wâka-Tanka* sur la nation : afin qu'il rende la terre féconde en fruits, les chasses abondantes en animaux et en oiseaux, et qu'il remplisse de poissons les rivières et les lacs. Le sacrifice particulier

remplace tous les sacrifices qui ont lieu dans certaines circonstances et certaines saisons de l'année. Ils sont offerts soit au Bon, soit au Mauvais Esprit, afin d'obtenir des faveurs personnelles ou d'être préservé de tout accident et de tout malheur.

Avant la grande fête, ou le sacrifice annuel, le grand chef convoque son conseil. Il est composé de chefs inférieurs, d'anciens guerriers qui ont remporté des chevelures à la guerre et de jongleurs ou *hommes de médecine*. On délibère sur le temps propre et sur l'endroit convenable au sacrifice. La décision est communiquée ensuite par les orateurs à toute la tribu réunie. Dès ce moment chaque individu commence à prendre ses mesures et à faire ses préparatifs pour assister dignement à la fête et y donner tout l'éclat possible.

Environ dix jours avant la solennité, les principaux jongleurs, à qui les arrangements de la cérémonie ont été confiés, se noircissent le front avec du charbon de bois mis en poudre et mêlé de graisse : c'est leur marque de deuil et de pénitence. Ils se retirent, soit dans leurs loges, soit dans les endroits les plus reculés et les plus inaccessibles des forêts voisines. Seuls, il y passent le temps en silence, en jongleries et en pratiques superstitieuses, observent un jeûne très-rigoureux, et demeurent souvent les dix jours entiers dans une abstinence complète, sans prendre la moindre nourriture.

Dans ces entrefaites, la *loge de médecine* est érigée dans de grandes dimensions. Chacun y apporte ce qu'il a de plus beau et de plus précieux, pour aider à rehausser l'ornementation.

Au jour nommé, de grand matin, les chefs, suivis des *hommes de médecine* et de la masse du peuple, tous en grand costume et soigneusement barbouillés de différentes couleurs, se rendent en procession à la loge et y participent au festin religieux, préparé à la façon des sauvages. Pendant le repas, les orateurs font les discours d'usage : ils roulent principalement sur tous les événements de l'année qui vient de s'écouler et sur les succès obtenus ou les malheurs essuyés.

Après le festin, un brasier est allumé au centre de la loge. Douze pierres, pesant chacune deux à trois livres, y sont placées pour être rougies au feu. La victime, qui est un chien blanc, est présentée aux jongleurs par le grand chef, entouré de tous ses graves conseillers. Le sacrificateur ou maître des cérémonies attache l'animal au *poteau de médecine*, consacré à cet usage et peinturé de vermillon. Après avoir fait ses supplications au *Wâka-Tanka*, il immole la victime d'un seul coup, lui arrache le cœur et le divise en trois parties égales. Au même instant, on retire du brasier les douze pierres rougies et on les arrange en trois tas, sur chacun desquels le sacrificateur place un morceau du cœur, enveloppé dans des feuilles de kin-

nikinic (1) ou killikinik. Pendant que ces morceaux se consument, les jongleurs soulevant d'une main leurs Wahkons, ou idoles, et tenant de l'autre une calebasse remplie de petits fragments de pierre, battent la mesure, dansent et entourent ainsi le sacrifice fumant. En même temps, ils implorent le Wâka-Tanka de leur accorder libéralement ses dons.

Après que le cœur et les feuilles ont été entièrement consumés, les cendres sont soigneusement recueillies sur une belle peau de faon, ornée de perles et brodée en *porc-épic*, et présentées au grand sacrificateur. Celui-ci sort à l'instant même de sa loge, précédé de quatre maîtres de cérémonies portant la peau, et suivi par toute la bande des jongleurs. Après avoir harangué la multitude dans les termes les plus flatteurs, il divise les cendres du sacrifice en six parties. Il lance la première vers le ciel et supplie le Bon Esprit de leur accorder ses bienfaits ; il répand la seconde

(1) Le *Kinnikinic*, le *Rhus* ou *Sumac*, un genre d'arbuste de la famille des térébinthacées et qui comprend un grand nombre d'espèces ; les plus remarquables sont le *Sumac des corroyeurs*, *Rhus coriaria*, qui fournit une sorte de tan ; le *Sumac de Virginie*, le *Sumac vénéneux*, dont le suc est un poison très-actif ; et le *Sumac au vernis*, dont le suc, également vénéneux, sert, chez les Japonais, à vernir les ustensiles de bois. — Les Indiens de l'Amérique du Nord font entrer l'écorce et les feuilles du *Sumac rouge* dans la préparation du tabac qu'ils fument. (*Note de la présente édition.*)

sur la terre, pour en obtenir une abondance de fruits et de racines. Les quatre parties restantes sont répandues suivant les quatre points cardinaux. « C'est de l'est que la lumière du jour (le soleil) leur est accordée. L'ouest leur envoie la plus grande quantité des pluies qui fertilisent les plaines, les forêts, et entretiennent les eaux des fontaines, celles des rivières et des lacs qui leur procurent le poisson. Le nord, avec ses neiges et ses glaces, leur facilite les opérations de la chasse ; en hiver les chasseurs peuvent, avec plus de facilité et de sûreté, suivre la piste des animaux. Au printemps, les doux zéphyrs soufflant du sud font renaître la verdure, les fleurs et les fruits ; c'est le temps où tous les animaux sauvages mettent bas leurs petits, et se nourrissent du frais herbage et des tendres branches des arbres et des broussailles. » Le sacrificateur demande à tous les éléments de leur être favorables. Il s'adresse enfin aux *hommes de médecine,* les remerciant de tout ce qu'ils ont fait, à l'occasion de la fête, pour obtenir les secours et les faveurs de Wâka-Tanka dans le courant de l'année. Toute l'assemblée jette alors de hauts cris de joie et d'approbation, et puis se retire dans les loges pour y passer le restant de la journée en danses et en festins. Le chien blanc est soigneusement préparé et cuit. Chaque membre de la société des jongleurs reçoit sa portion dans un plat de bois et est tenu de la manger. Ce repas termine la grande fête annuelle.

La différence qu'il y a entre le sacrifice particulier et le sacrifice général consiste en ce que, dans le premier, le cœur de tout autre animal que le chien blanc peut être offert au Bon Esprit par un seul jongleur en présence d'un seul individu, d'une ou de plusieurs familles en faveur de qui l'offrande est faite.

Lorsqu'il arrive quelque malheur à une ou à plusieurs personnes, à une ou à plusieurs familles, on s'adresse aussitôt au chef des jongleurs, pour lui faire part des afflictions et des infortunes. Cette communication lui est faite dans les termes les plus respectueux, pour obtenir son intercession et son secours. Le chef invite aussitôt trois individus parmi les initiés pour délibérer ensemble sur l'affaire en question. Après les incantations et jongleries d'usage, le chef se lève et fait connaître les causes de la colère de Wâka-Cheêka. Ils se rendent ensuite à la loge préparée pour les recevoir, y allument un grand feu, et procèdent selon le rit du grand sacrifice. Les jongleurs s'efforcent de se rendre aussi hideux que possible, en se barbouillant de noir et de rouge le visage et tout le corps, et en s'affublant des accoutrements les plus fantasques. Sans doute qu'ils veulent ressembler davantage, du moins extérieurement, au démon, le vilain et méchant maître qu'ils servent et dont ils espèrent plus sûrement obtenir ainsi des faveurs.

Les malheureux suppliants sont enfin introduits

dans la loge et présentent au sacrificateur les entrailles d'un corbeau, en guise d'offrande. Ils prennent place vis-à-vis des jongleurs. Les pierres rougies au feu sont placées en un seul tas et consument les entrailles enveloppées dans des feuilles de *kinnikinic*. Le chef tire secrètement de son sac de jongleries, qui contient ses idoles et autres objets superstitieux, une dent d'ours et la cache dans sa bouche. Puis d'une main il se couvre l'œil droit, pousse des gémissements et des cris perçants, comme s'il se trouvait dans les plus grandes souffrances et les plus pénibles angoisses. Ce jeu ne dure que quelques instants. Il fait semblant de s'arracher de l'œil la dent d'ours qu'il présente en triomphe à ses clients crédules , leur faisant accroire que la colère de Wâka-Cheêka est apaisée. Si l'affaire est très-importante , les jongleurs reçoivent souvent plusieurs chevaux ou autres objets de valeur , et tous enfin se retirent joyeux et contents.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XXI

Louisville (Kentucky), 27 mai 1855.

J'ai reçu votre excellente lettre. Je l'ai lue avec un plaisir inexprimable et avec la plus grande consolation. Je saisis mes premiers moments de loisir pour satisfaire à votre demande, en vous donnant mes idées sur l'Amérique et sur l'État de Kentucky (1), où je me trouve en ce moment et dont je viens de parcourir une bonne partie.

Les États-Unis seraient vraiment la merveille

(1) Le KENTUCKY, dont la capitale est Frankfort, fut admis dans l'Union le 1er juin 1792. Sa superficie est de 37,680 milles carrés. Sa population était, en 1860, de 155,684 habitants, dont 225,483 étaient des nègres ou esclaves. En 1870, elle était de 1,309,128. (*Note de la présente édition.*)

du monde si l'état moral du pays correspondait au prodigieux développement de ses ressources matérielles, à la progression ascendante du nombre de ses habitants, à l'immensité de son territoire, à la prospérité toujours croissante de son commerce. Il y a à peine soixante et dix ans que tout le pays à l'ouest des monts Alleghanys, pays maintenant si peuplé, n'était qu'un vaste désert, où erraient çà et là à l'aventure quelques faibles tribus sauvages, décimées par les guerres et les maladies. Sur les eaux de ces fleuves qui arrosent tout le milieu du continent, et où se croisent aujourd'hui des centaines de grands et splendides bateaux à vapeur, pleins de passagers, surchargés de marchandises, on ne voyait alors que le canot solitaire, fait d'un tronc d'arbre, descendant ou remontant péniblement le courant, portant sa petite bande de guerriers sauvages, couronnés de plumes d'aigle et de vautour, et armés d'arcs et de massues grossières. Maintenant le long de ces eaux s'élèvent, comme par enchantement, des centaines de villes et de villages. Partout des champs cultivés avec leurs fermes et leurs granges remplies de grains; partout des troupeaux de bœufs et de chevaux, paissant sur les collines et dans les plaines naguère couvertes d'épaisses forêts. Des chemins de fer et des routes pavées mènent à des colonies sans nombre répandues dans l'intérieur du pays. L'Anglais, l'Irlandais, l'Allemand, le Français, des émigrés de tous les pays de l'Eu-

rope sont venus ici dans l'espoir de se créer une condition aisée qu'ils ne trouvaient pas à réaliser dans leur pays natal trop peuplé. Mais l'état moral de cette contrée est bien différent du tableau qu'on fait de sa prospérité matérielle. Ici tous les vices et tous les crimes de l'Europe se retrouvent, avec les mêmes nuances odieuses, et parfois avec une plus grande noirceur. Les révolutionnaires, les criminels relâchés ou échappés à la justice, les vagabonds de tous les pays, les faillis cherchent ici un refuge et augmentent la désorganisation morale que le protestantisme américain, sous toutes ses différentes formes, ne fomentait déjà que trop par ses principes destructeurs.

L'on eût pu espérer que dans ce pays qui se vante d'une tolérance et d'une liberté sans exemple, la religion catholique eût été, sinon protégée, du moins mise à l'abri de la persécution. Mais il n'en est plus ainsi. Une secte s'est élevée sous le nom de *Know-nothing*, qu'on pourrait appeler le parti des hommes grossiers et ignorants. Un des principaux objets de leurs efforts est d'anéantir, s'il est possible, notre sainte religion dans les États-Unis. C'est une société secrète dont les membres sont liés par des serments abominables. Elle étend ses ramifications sur tout le territoire de l'Union. Leur fureur s'est déjà signalée par l'incendie des églises en plusieurs endroits ; par des insultes prodiguées aux prêtres et aux religieuses ; par des lois tracassières sur la propriété

ecclésiastique qu'ils ont faites dans plusieurs États et menacé d'établir partout où ils parviendront au pouvoir (1).

Le Kentucky manifeste un esprit plus conservateur et se montre plus réellement juste qu'une grande partie des autres États. Sa prospérité matérielle, la fertilité de son sol, la beauté de ses sites, ses curiosités naturelles, son passé historique le mettent au rang des États les plus favorisés sous tous les rapports.

Le nom de *Kentucky*, donné au pays par les sauvages, signifie en leur langue *une terre sombre et sanglante*. C'est qu'anciennement ce territoire fut le théâtre de guerres meurtrières entre les diverses tribus du désert.

Il y avait là de grands troupeaux de buffles, de cerfs et de chèvreuils, qui erraient dans les plaines et des prairies couvertes d'une herbe longue et très-nourrissante, parsemée de plantes sauvages. Les Indiens n'y faisaient point leur demeure habituelle. Chaque saison, au temps de la chasse, ils y venaient, de tous les pays environnants, faire leurs approvisionnements d'hiver. Des tribus ennemies s'y rencontraient ; leurs querelles héréditaires, envenimées de génération en génération par des représailles réciproques, amenaient des combats fréquents.

(1) Le parti des *Know-nothings* n'a eu heureusement qu'une existence de très-courte durée. Il est mort et ne ressuscitera très-probablement plus. (*Note de la présente édition.*)

En 1769, s'avança dans cette *terre sombre et sanglante* le célèbre colonel Daniel Boone (1), dont le nom fait supposer une famille belge émigrée en Amérique. Cet homme courageux établit le premier sa cabane solitaire au milieu de ces immenses forêts, n'ayant d'autre secours pour se défendre contre les attaques des sauvages que sa prévoyance, son sang-froid et sa bravoure. Ses aventures, qui le firent connaître par un voyage qu'il entreprit dans les districts peuplés des bords de l'Atlantique, attirèrent autour de lui de nombreuses familles venues du Maryland et de la Virginie. Elles formèrent deux colonies principales, à une distance de quinze milles l'une de l'autre, et devinrent ainsi le noyau de l'État florissant du Kentucky.

Pendant plusieurs années, jusqu'en 1797, les colons furent en butte à des attaques fréquentes de la part des Peaux-rouges, qui envahissaient leurs hameaux, brûlant et saccageant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Maintenant il ne reste presque plus de traces de ces superbes maîtres du désert : la figure du sauvage, son cri de guerre perçant et terrible, qui jadis jetait l'épouvante dans toutes les plaines et dans toutes les forêts, ne sont guère aujourd'hui plus connus au Kentucky que dans les pays d'Europe. Les sau-

(1) Son nom a été donné à une ville du Kentucky qu'on appelle *Boonville* ; et dans le Missouri il existe un comté appelé *Boone County*. (*Note de la présente édition.*)

vages ont été exterminés ou refoulés dans les plaines au delà du Missouri.

Cependant Boone voyait le nombre des habitants civilisés s'augmenter autour de lui. Il s'aperçut bientôt que le pays était trop rempli, que la population s'y trouvait trop à l'étroit, qu'il lui fallait une nouvelle terre, un pays plus libre. Il se retira donc, avec sa famille et ses troupeaux d'animaux domestiques, au delà du Mississipi, dans une région éloignée où les colons blancs n'avaient pas encore pénétré. Là se trouvant de nouveau seul, il lutta, par ses talents et son courage, contre une nature sauvage et inculte, contre des hordes nombreuses de guerriers sanguinaires et hostiles aux invasions qu'y faisaient les blancs.

L'État du Kentucky s'étend au nord, le long de l'Ohio, sur une distance d'environ un millier de milles anglais ; il est séparé du Missouri à l'ouest par le Mississipi et vient se terminer à l'est, au pied des monts Cumberland, qui le séparent de la Virginie. Le sol produit en abondance le froment, le maïs, le tabac, le chanvre et la plupart des fruits de votre latitude. Il abonde en points de vue pittoresques. Rien n'est plus agréable, au printemps, que de naviguer sur l'Ohio, en bateau à vapeur, entre ces rives bordées tantôt de rochers escarpés, tantôt de belles plaines couvertes de blés, tantôt de collines boisées où les chênes de diverses espèces, le peuplier, le hêtre, le sycomore, la vigne sauvage, le châtaignier et le noyer

se rencontrent, se mêlent, se croisent et entrelacent leurs branches épaisses, offrant l'aspect grandiose et unique des forêts vierges. De distance en distance, au milieu de cette belle nature qui mérita à l'Ohio le nom de *la belle rivière*, des villes nouvelles s'élèvent comme par enchantement et étalent aux yeux tous les fruits de la civilisation active des cités les plus commerciales de l'Europe.

La partie orientale du Kentucky et les bords de l'Ohio possèdent de riches mines ; d'épaisses couches d'une pierre blanche, propre à être taillée ou convertie en chaux, se trouvent, à quelques pieds sous terre, dans presque toute la partie du nord. Près de Lexington, la première ville fondée au Kentucky, on a découvert des momies qui ressemblent, dit-on, à celles d'Égypte. Vers le nord de cette ville, sur les bords du Blue-Lick, on trouve une grande quantité de pétrifications, parmi lesquelles on remarque les ossements du mammouth (1) et du mastodonte (2).

(1) Mammouth (*mamm.*). Une espèce fossile d'éléphant porte ce nom vulgaire et, dans la méthode zoologique, celui d'*Elephas primigenius* (Camper). Sur cet animal, les molaires sont marquées de nombreux sillons, ordinairement très-serrés et moins festonnés que dans aucune autre espèce ; la tête est assez allongée ; le front excavé ; les incisives, qui sont très-longues, sortent des alvéoles prolongés en une espèce de tube. C'est dans les terrains supérieurs de certaines parties de l'Europe, notamment en Sibérie, que l'on a découvert les débris de cet éléphant.

Aux environs de notre collége Saint-Joseph, à Bardstown, que j'ai visité au mois d'avril dernier, la surface du sol est également couverte de différentes espèces de pétrifications. L'on y trouve

Outre l'*Elephas primigenius*, on a distingué deux autres espèces, également fossiles, qui doivent être placées dans le même groupe : ce sont l'*Elephas meridionalis*, qui se rapproche beaucoup du *primigenius* et l'*Elephas priscus* (Goldfuss), dont les molaires sont très-semblables à celles de l'éléphant d'Afrique.

(2) Mastodonte. Genre de mammifères fossiles de l'ordre des Pachydermes, famille des Proboscidiens, créé par G. Cuvier pour des débris d'animaux voisins des éléphants. C'est principalement dans les terrains tertiaires supérieurs que l'on trouve les débris de Mastodonte, et ils ne sont qu'accidentellement mélangés à des ossements d'éléphants. Ces animaux semblent avoir habité toutes les parties du globe, car on en rencontre dans les deux Amériques, dans une grande partie de l'Europe, dans les Indes et en Australie ; cependant on n'en a pas encore découvert jusqu'ici en Afrique. — L'espèce de Mastodonte la plus anciennement connue et la plus grande de toutes est le Grand Mastodonte (*Mastodon giganteum*, Cuvier), que l'on désigne quelquefois sous les noms de *Mammouth*, d'*Eléphant* de *Sibérie* et d'Animal de l'Ohio. — On rencontre des os de ce Mastodonte dans toutes les parties tempérées de l'Amérique septentrionale, le plus souvent dans les lieux salés et humides ; ces os ne sont pas roulés et gisent à peu de profondeur ; quelquefois on les trouve dans une situation verticale, comme si les animaux s'étaient simplement enfoncés dans la vase ; ces os sont généralement teints et pénétrés de substances ferrugineuses, et accompagnés, assure-t-on, d'ossements d'animaux encore existants. On en a indiqué des débris dans quelques parties de l'Europe septentrionale, y compris la Belgique. Une dizaine d'espèces, plus ou moins authentiques, sont rangées dans ce genre. —

en abondance les trilobites fossiles (1) ainsi que plusieurs autres. La pierre à chaux y est aussi très-abondante ; elle appartient généralement à cette classe qu'on désigne en géologie par le nom de pierre calcaire inférieure de la seconde formation ; elle est mêlée d'une grande quantité de particules ferrugineuses, et les couches en sont si étendues et si riches qu'elles suffiraient à bâtir des villes entières.

Dans le sud-ouest du Kentucky on trouve des cavernes d'une étendue surprenante. A une distance d'environ soixante et dix milles du collége, existe la plus fameuse appelée, à cause de ses énormes dimensions, *Mammouth Cave* ou *la Caverne monstre* et qu'on évalue à une longueur de 8 à 10 milles. Elle attire des milliers de visi-

Les deux auteurs qui ont publié les travaux les plus intéressants sur les Mastodontes sont : G. Cuvier dans les *Ossements fossiles*, et de Blainville, dans son *Ostéographie*, fascicule des Éléphants. — (Encyclop. du XIXe siècle.) (*Note de la présente édition.*)

(1) Les *Trilobites* constituent la troisième des six grandes divisions établies par Milne Edwards dans la classe des Crustacés, et ils sont placés par le savant zoologiste entre les Isopodes et les Branchiopodes. Ces animaux sont tous fossiles et n'ont aucun représentant parmi les crustacés actuels. Leur corps est composé d'une série d'anneaux, et divisé en trois lobes par deux dépressions latérales : de là le nom par lequel on les désigne. Leurs pattes étaient membraneuses. La seule espèce qu'on ait trouvée ayant conservé encore ses appendices est la *Calymène d'Amérique*. (*Note de la présente édition.*)

teurs, venant de toutes les parties des États-Unis. C'est, sans contredit, l'une des curiosités les plus étonnantes du monde, ou plutôt, c'est tout un monde souterrain, avec ses montagnes, ses précipices, ses rivières, ses rives escarpées, ses dômes majestueux qui paraissent comme des temples bâtis des mains de la nature et défiant l'art d'égaler la hardiesse de ses hautes et immenses voûtes suspendues sans colonnes. La caverne a plusieurs allées ou galeries, comme les catacombes de Rome. Personne n'oserait s'y engager sans guide ; il est bien probable qu'on ne retrouverait jamais l'entrée, à cause des innombrables détours de ce labyrinthe naturel.

Dans cette caverne règne une égalité de température remarquable : les froids de l'hiver y pénètrent à peine et les chaleurs de l'été y laissent un air doux et modéré. En descendant dans ces lieux, on entre dans une région aussi sombre que le Tartare de Virgile. Nul rayon du soleil n'y pénètre. Chacun porte à la main son flambeau. Cette lumière pâle, ce demi-jour ajoute à la sublimité du spectacle, surtout quand on rencontre quelque endroit incrusté de stalactites. Là, le reflet des flambeaux semble changer les voûtes et les parois de la caverne en une masse continue de pierres précieuses. La galerie principale, celle qu'on suit ordinairement, conduit à une distance de onze milles. Tantôt elle s'allonge comme le couloir d'un palais ; tantôt elle abaisse sa voûte de

manière qu'il faut y passer en rampant, et qu'elle forme même un passage si étroit, qu'on l'appelle *la misère de l'homme gras ;* ailleurs la galerie se déploie en salles immenses et élève ses voûtes à trois cents pieds de hauteur ; puis, s'arrêtant devant une montagne composée de rochers brisés, ou s'ouvrant en précipice, elle s'enfonce dans de nouvelles profondeurs, menaçant de vous mener jusqu'au centre de la terre. Dans ces grandes salles, la nature s'est plu à dessiner les formes les plus fantastiques ressemblant à des objets d'art, des champs, des vignes, des arbres, des statues, des piliers, des autels, formant autant de sculptures en stalactites produites par l'action de l'eau filtrant à travers les rochers et continuée durant de longs siècles. En traversant cette grande galerie, on passe, à deux reprises, une rivière profonde et rapide ; on n'en connaît ni la source ni la sortie. Elle nourrit des poissons blancs et des écrevisses, dont on trouve les espèces dans presque toutes nos rivières, mais qui sont ici entièrement dépourvus d'yeux et évidemment créés pour vivre privés de lumière dans cette rivière souterraine. Il est un endroit où il faut naviguer pendant environ dix minutes avant d'arriver à l'autre bord. On rencontre là une belle voûte, parfaitement disposée pour répéter plusieurs fois l'écho. Le *Magnificat*, qui y fut chanté en ma présence par quelques voix, produisit un effet que le chœur le plus nombreux d'une cathédrale ne pourrait rendre, tant

les échos augmentent le volume et adoucissent l'harmonie des sons. Le silence sublime de ces lieux, la lueur des torches reflétée dans les eaux souterraines, le battement en mesure des rames, l'idée d'un monde suspendu au-dessus de votre tête et si différent de celui où l'on est, tout produit sur l'âme une impression qu'on ne saurait décrire.

En retournant vers l'entrée de la caverne si on la visite en été, on ressent un effet semblable à celui que cause un voyage par mer quand on approche du port : quoiqu'on n'ait passé sous terre que la plus grande partie d'un seul jour, on respire de loin l'odeur des fleurs et des plantes. Les impressions produites par ces merveilles souterraines sont si profondes, que la vue de la verdure des champs, les brillants rayons du soleil, le plumage varié des oiseaux qui chantent sur les arbres, font croire que l'on entre dans un monde nouveau.

Retournons au collége de Saint-Joseph. Bardstown, où il se trouve, fut le premier siége épiscopal érigé à l'ouest des monts Alleghanys. C'est de là que Mgr Flaget, le premier évêque, gouverna son immense diocèse avec un zèle si admirable. Aujourd'hui que le siége a été transféré à Louisville, la cathédrale de Bardstown appartient au collége et est devenue une église paroissiale. Le collége (1) a environ deux cents élèves, pour la plu-

(1) Depuis plusieurs années, le collége de Bardstown n'existe plus.

part internes ; Mgr Flaget, avant sa mort, l'avait placé sous la direction de la Compagnie de Jésus. Bardstown est comme le centre d'un cercle de maisons religieuses qui se trouvent aux environs. D'un côté, sont les Dominicains, au couvent de Sainte-Rose, près de la ville de Springfield ; de l'autre, les Trappistes, établis depuis quelques années près de New-Haven. Il y a plusieurs établissements de Lorettines et de Sœurs de Charité.

La ville forme à peu près le milieu du district, où se trouvent réunis presque tout ce qu'il y a de catholiques dans le diocèse de Louisville. Ils sont au nombre d'environ 70,000 (1).

C'est aussi dans ces environs qu'au commencement de ce siècle le très-révérend M. Nerinckx, Belge (2), s'illustra par ses travaux apostoliques et laissa parmi le peuple l'impression de son zèle et de ses vertus. Il fonda, en 1812, la congrégation de religieuses connues ici sous le nom de Sœurs de Lorette ou Lorettines. Cette société fervente est le plus beau monument de sa charité et de son ardeur pour le service de Dieu. Elle est répandue dans différentes parties des États du

(1) La population catholique du diocèse de Louisville est, aujourd'hui, de 100,000 âmes. (*Notes de la présente édition.*)

(2) Dans les Voyages aux montagnes Rocheuses, publié en 1873 (Bruxelles, Victor Devaux et Cie, 26, rue Saint-Jean), nous avons donné une notice biographique de ce digne prêtre. (*Note de la présente édition.*)

Kentucky et du Missouri, dans le Kansas, parmi les Indiens Osages et dans le Nouveau-Mexique.

Je dois couper court. Le temps presse : je n'ai que quelques instants pour me mettre en route. Je pars pour Chicago et Milwaukee. Adieu, ne m'oubliez pas.

Mon très-cher Charles (1),

Votre oncle tout dévoué,

P.-J. De Smet, S. J.

(1) Le R. P. De Smet a écrit cette lettre à son neveu M. Charles De Smet, avocat à Anvers.

XXII

Saint-Louis (Missouri), 20 avril 1855.

J'emprunte à un journal français de Saint-Louis, les principaux détails de l'article que je vous adresse sous ce pli — vous serez charmé, j'en suis sûr, de faire la connaissance d'un personnage dont les annales des États-Unis ont conservé la glorieuse mémoire. Mon héros porte un nom singulier, celui de *Jaquette Rouge*, qui lui a été donné par les Américains à cause de la couleur de son costume favori : une veste rouge.

Homme de grand caractère et d'action, Jaquette Rouge avait une force supérieure d'éloquence pour défendre sa foi catholique contre les missionnaires protestants, qui voulurent le faire aposta-

sier. Son exemple mérite d'être cité partout, car il condamne cette détestable lâcheté qu'on rencontre si fréquemment de nos jours, résultat de l'affaiblissement des caractères, et véritable plaie de notre époque.

Onomatcho était un sachem (1) de la tribu des Senecas, qui faisait partie de la confédération des Iroquois. Éloquent comme Démosthènes, vaillant comme Thémistocle, sa parole irrésistible détermina les Iroquois à épouser la cause des États de l'Union quand ceux-ci s'insurgèrent contre l'Angleterre ; l'histoire de la guerre de l'indépendance est pleine des traits de sa bravoure et de son habileté. Le 17 août 1813, à la tête de trois cents de ses compatriotes et de deux cents Américains, il surprit, en plein jour, un corps d'Anglais et d'Indiens qui combattaient sous les drapeaux de la métropole. Le cri de guerre de ces derniers fut si bien imité par un peloton de Senecas que les Anglais les prirent pour des amis, et ne s'aperçurent de leur erreur que lorsqu'ils se virent cernés de toutes parts et mis dans l'impossibilité de se défendre.

Les Iroquois Onandagas se livraient à tous les vices. Jaquette Rouge avisa au moyen de les corriger ; il leur envoya son frère en qualité de

(1) Sachem se dit des vieillards qui forment le conseil de la nation parmi les peuplades de l'Amérique du Nord. (*Note de la présente édition.*)

prophète et de réformateur. Guidé par les conseils de Jaquette Rouge, le nouveau Mahomet s'acquitta si bien de sa mission, que les Onandagas le tinrent pour un véritable saint et que toutes ses volontés devinrent pour eux des lois. Il profita de son ascendant sur ces esprits naïfs pour supprimer le jeu, extirper l'ivrognerie, le vol, et corriger les autres vices que les sauvages ont en commun avec les hommes civilisés, quoique à un degré inférieur. Quand le prophète mourut, les Iroquois s'aperçurent qu'ils avaient été trompés; leur indignation se retourna contre Jaquette Rouge : ils l'accusèrent d'imposture et de sorcellerie et le traduisirent devant le parlement iroquois, siégeant à Buffalo (1). Jaquette Rouge se défendit lui-même. Son discours dura trois heures ; il foudroya ses accusateurs et désarma ses juges. Il fut acquitté au milieu d'acclamations enthousiastes, et revint chez lui en triomphe : son éloquence lui avait sauvé la vie.

Quand il visita la ville de Washington, on lui

(1) Buffalo, ville de l'État de New-York (États-Unis), à l'embouchure du Buffalo dans le lac Erié, à 35 kilom. de la chute du Niagara, à 470 kilom. N. O. de New-York. Communique à cette ville par le lac Erié et l'Hudson, à Boston, à Cincinnati par des chemins de fer. Entrepôt d'un vaste commerce avec l'Ouest ; exportation de grains, farines, salaisons de porc ; constructions maritimes. Elle a de beaux monuments et de nombreux établissements littéraires et scientifiques. Évêché catholique. Sa population était de 7,000, en 1830 — de 42,261, en 1850 — de 81,129, en 1860 — de 117,715, en 1870. — (*Note de la présente édition.*)

montra, dans le palais du Congrès, un bas-relief représentant les premiers colons débarquant en Amérique et un chef indien leur offrant un épi de blé en signe d'amitié. — « Ah! dit-il, c'était bien ; ils étaient envoyés par le Grand Esprit pour partager le sol avec leurs frères. » — Mais quand il vit Guillaume Penn négociant avec les indigènes : — « Ah ! s'écria-t-il, à présent tout est perdu ! »

En 1784 eut lieu au fort Schuyler un congrès général des peuplades indiennes, auquel assistèrent Jaquette Rouge et le marquis de la Fayette (1).

(1) La Fayette (*Marie-Jean-Paul-Roch-Ives-Gilbert* Motier, marquis de), né au château de Chavagnac, en Auvergne, en 1757, acheva son éducation au collége du Plessis, à Paris. Il se trouvait en garnison à Metz, lorsqu'il apprit l'insurrection des colonies anglaises d'Amérique. « Aussitôt, dit-il, mon « cœur fut enrôlé, et je ne songeai plus qu'à rejoindre mes « drapeaux. » — Malgré la cour, malgré sa famille, il équipa un bâtiment à ses frais, possesseur qu'il était d'une grande fortune, partit, et débarqua à Georgetown, en 1777. Il demanda au Congrès à servir à ses dépens comme volontaire ; on le nomma major-général de l'armée ; Washington l'accueillit avec bonté, et lui conserva toute sa vie une amitié vraiment paternelle. Blessé grièvement à la bataille de Brandywine, que Washington perdit contre les Anglais le 11 septembre 1777, il servit ensuite dans la Virginie, à l'armée du Nord, était au combat de Monmouth, 1778 ; et, sur le bruit d'une guerre entre la France et l'Angleterre, il revint dans sa patrie comblé des éloges officiels du Congrès. Il fut partout bien accueilli. « J'eus à Versailles la « faveur, dit-il, à Paris la popularité. » Il travailla avec d'autant plus d'ardeur au succès de la cause qu'il avait embrassée. « Pour remonter l'armée américaine, disait Maurepas, il eût

Jaquette Rouge entraîna la plupart de ses compatriotes dans le parti des États-Unis. Son discours produisit un effet électrique dans toute l'assemblée ; les guerriers trépignaient, grinçaient des dents, brandissaient leurs haches d'armes ou se levaient convulsivement à chaque phrase qui tombait des lèvres de l'orateur. Quand il eut fini sa harangue, tous les Iroquois jurèrent haine aux Anglais et amitié aux Américains. Ce fut dans cette mémorable séance que Jaquette Rouge prononça ce mot célèbre : *Il ne faut pas enterrer le tomahawk* (1) ! voulant dire qu'il fallait, pour l'honneur de son pays, que les Iroquois prissent part à cette grande guerre, où ils jouèrent un rôle si brillant et si terrible. Quarante et un ans plus

« volontiers démeublé Versailles. » Il obtint enfin qu'un corps de 4,000 hommes serait envoyé en Amérique sous le maréchal de France, de Vimeur, comte de Rochambeau, et lui-même le précéda en 1780. Chargé de défendre la Virginie, il déploya beaucoup d'habileté, de vigueur et de prudence, contint les Anglais, puis contribua glorieusement à la capitulation de Yorktown, 1781, qui devait hâter la fin de la guerre. Il revint en Europe, détermina l'Espagne à faire de nouveaux efforts en faveur de l'Amérique et allait s'embarquer à Cadix avec 8,000 hommes lorsque la paix fut signée, en 1783. — Pour le reste de sa carrière, voir Grégoire, Dict. Encyclop. — Le marquis de Lafayette mourut à Paris en 1834. (*Note de la présente édition.*)

(1) Tomahawk, hache de guerre dont les sauvages de l'Amérique du Nord se servent pour casser la tête à leurs ennemis. (*Note de la présente édition.*)

tard, la Fayette revint à Buffalo. Tous les personnages notables vinrent lui rendre hommage. Dans le nombre se trouvait Jaquette Rouge. Le général français, qui n'avait pas oublié la magnifique séance de 1784, demanda ce qu'était devenu le jeune Iroquois dont il avait admiré l'éloquence. — « Il est devant vous, » — dit Jaquette Rouge en sortant des rangs et tendant la main au héros des deux mondes. Celui-ci observa que le temps les avait bien changés l'un et l'autre depuis leur première entrevue. — « Il m'a plus maltraité que vous, répondit l'Indien ; il vous a laissé tous vos cheveux, mais moi, — regardez. » — Et ôtant son couvre-chef, il fit voir au général sa tête entièrement chauve.

Washington demanda un jour à Jaquette Rouge pourquoi les Iroquois n'adoptaient pas les usages européens. — « Ne sommes-nous pas tous frères? » ajouta-t-il. — « Oui, répondit le sachem, les Indiens sont frères des Anglais comme les loups sont frères des chiens ; mais le chien se fait au joug et à la chaîne ; le loup préfère sa liberté. »

Les missionnaires protestants firent vainement les plus grands efforts pour convertir Jaquette Rouge ; il persista jusqu'à la mort dans la religion de ses pères. La première fois que les missionnaires vinrent prêcher dans sa tribu, il les écouta jusqu'au bout avec la plus profonde attention ; puis il prit la parole à son tour, et voici ce qu'il leur dit :

— « Frères, écoutez-moi. Il y eut un temps où nos pères possédaient seuls cette grande île. Le Grand Esprit l'avait faite pour l'usage des Indiens. Leur empire s'étendait du soleil levant au soleil couchant. Le Grand Esprit avait créé le bison et le daim pour les nourrir ; il avait créé l'ours et le castor pour les vêtir ; il avait répandu ces animaux par tout le pays et nous avait appris à les chasser ; il avait fait tout cela pour ses enfants rouges, parce qu'il les aimait. Mais un mauvais jour se leva sur nous ; vos ancêtres traversèrent les grandes eaux et débarquèrent dans notre île ; ils étaient en petit nombre, ils ne trouvèrent ici que des amis ; ils nous dirent qu'ils avaient quitté leur pays pour échapper aux méchants et pour pratiquer librement leur religion ; ils nous demandèrent un petit coin de terre. Nous eûmes pitié d'eux, nous leur accordâmes ce qu'ils nous demandaient, et ils s'établirent parmi nous. Nous leur donnâmes du blé et de la viande : ils nous donnèrent en échange du poison (de l'eau-de-vie). Ils écrivirent à leurs compatriotes d'outre-mer ; d'autres hommes blancs abordèrent dans notre île. Nous ne les repoussâmes pas : nous ne leur supposions pas de malice ; ils nous appelaient leurs frères ! nous les crûmes et leur cédâmes une autre portion de terrain. Enfin, le nombre des hommes blancs augmentant toujours, il leur fallut notre île tout entière. Nos yeux s'ouvrirent alors, nos cœurs devinrent inquiets.

« Des guerres éclatèrent ; on paya des Indiens pour combattre les Indiens, et nous nous entre-déchirâmes pour vous.

« Frères, autrefois notre empire était très-grand et le vôtre très-petit ; vous êtes devenus une puissante nation, et nous avons à peine de la place sur la terre pour y étendre nos couvertures ; vous vous êtes emparés de notre pays, vous nous avez imposé vos lois. Mais cela ne vous suffit pas ; vous voulez nous imposer votre religion.

« Frères, vous nous dites qu'il n'y a qu'une bonne manière d'adorer Dieu. S'il en est ainsi, pourquoi n'êtes-vous pas d'accord entre vous sur ce culte si simple ?

« Frères, nous ne cherchons pas à détruire votre religion ni à vous l'ôter, gardez-la ; nous voulons seulement garder la nôtre.

« Frères, vous nous avez dit que les hommes blancs ont tué le fils du Grand Esprit. Nous ne sommes pour rien dans ce crime, il ne regarde que vous ; c'est à vous d'en faire pénitence. Si le fils du Grand Esprit était venu parmi nous, loin de le tuer, nous l'eussions bien traité.

« Frères, vous nous avez dit que vous avez prêché à des blancs de ce pays. Ces blancs sont nos voisins ; nous les connaissons. Nous attendrons de voir quel effet vos leçons produiront sur eux. Si nous trouvons qu'elles leur ont fait du bien, qu'elles les ont rendus honnêtes et moins enclins à tromper les Indiens, nous reviendrons sur votre proposition.

« Frères, vous venez d'entendre notre réponse à votre discours ; c'est tout ce que nous avons à vous dire pour le moment. Comme nous allons vous quitter, nous vous donnerons la main en souhaitant que le Grand Esprit vous accompagne dans votre voyage et vous ramène sains et saufs parmi vos amis. »

Alors les chefs s'approchèrent des missionnaires pour leur serrer la main ; mais ceux-ci refusèrent ce témoignage de sympathie et déclarèrent qu'il ne pouvait y avoir rien de commun entre les enfants de Dieu et les enfants du diable. Cette réponse, que l'on traduisit aux chefs indiens, les fit sourire, et ils reprirent tranquillement le chemin de leurs loges.

Jaquette Rouge mourut vers 1824, au sein de sa tribu, vénéré et admiré de toute l'Amérique. Sa vie avait été celle d'un héros, sa mort fut celle d'un sage ou d'un bon chrétien.

Compte-t-on en Europe beaucoup d'orateurs dont le talent ait cette puissance et le cœur cette vertu?

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XXIII

Namur, le 30 janvier 1857.

Je vous ai narré, dans une de mes lettres, la conversion de Watomika, *L'homme aux pieds légers*, et sa vocation à la vie religieuse, dans la compagnie de Jésus. Une courte notice sur ses parents vous intéressera. La voici.

Watomika est né au village de Muskagola, dans le territoire indien. Son père, appelé Kistalwa, ou *L'homme qui parcourt le sentier de la montagne*, était petit-fils de Hobokou, *La Pipe à tabac*, chef et guerrier distingué de la fameuse tribu des Delawares, ou Lenni-Lennapi. Ketchum, son cousin, est le chef actuel des Delawares et le successeur de Kistalwa.

Durant les quinze dernières années de sa vie, Kistalwa exerça les fonctions de grand chef. Dans maintes occasions, il prouva, par sa hardiesse à la chasse des ours, des chats-tigres (poumas) et des buffles, et surtout par sa bravoure à la guerre, qu'il était digne tout à la fois de la haute position qu'il occupait dans sa nation, et du titre de descendant d'une longue suite de chefs et de guerriers illustres. Élevé dans le paganisme, Kistalwa ignorait la religion chrétienne. Il ne voyait dans ces blancs qui visitaient sa tribu que les usurpateurs des terres de ses ancêtres, qui sans cesse le refoulaient plus avant dans des régions inconnues ; que des agents d'un gouvernement qui, peu à peu, et à mesure qu'il étendait son vaste empire, parviendrait à la fin à exterminer toute la race indienne. Il voyait s'introduire au milieu des siens des hommes qui, avec une apparence d'amitié, venaient leur tendre la main, leur adressaient des paroles douces et flatteuses, encourageaient les Indiens à boire les liqueurs, ou l'*eau de feu*, les enivraient pour mieux les tromper, et fomentaient partout les vices les plus abjects. Il avait été témoin des fatales influences que ces hommes pervers et hypocrites exerçaient dans sa tribu. Est-il donc surprenant qu'il haït non-seulement ces individus, mais jusqu'à la religion à laquelle ils prétendaient appartenir, jusqu'au nom de chrétien qu'ils osaient porter ? Comme le vieux Amilcar, père d'Annibal, Kistalwa ne cessa d'inspirer au

jeune Watomika une haine implacable contre la race perfide des blancs.

La mère de Watomika était d'origine européenne. D'après le récit de cette femme, ses parents sont venus de la province d'Auvergne vers l'année 1794, et, après avoir traversé l'Océan, ils se sont établis dans une belle et riche vallée sur les bords du Rio-Frio, tributaire de la rivière Nueces, au Texas, qui faisait alors partie du Nouveau-Mexique. De vertes plaines, dont la vallée abonde, servaient de pâturages à des troupeaux innombrables de bestiaux sauvages et à des milliers de chevaux marrons. Le Comanche (1), non moins sauvage, y venait de temps à autre faire sa grande chasse aux animaux et se pourvoir de ces coursiers fougueux qui le rendent la terreur de ses ennemis à la guerre. C'est dans cette contrée que Marie Bucheur, mère de Watomika, est née. Elle avait un frère, appelé Louis, de trois ans plus âgé qu'elle, né en France.

Des années s'étaient passées sans que le calme

(1) Comanches ou Camanches, nation indienne qui occupe un vaste territoire au N. O. du Texas (États-Unis). Ils ont été longtemps la terreur des colons espagnols du pays. Grands, robustes, d'un rouge foncé, avec des cheveux d'un noir de jais, ils ont au-dessus du coude un large anneau de cuivre ou d'or grossièrement travaillé, auquel ils suspendent les chevelures de leurs ennemis. Montés sur d'excellents chevaux, ils portent au loin leurs ravages. On en compte encore environ 2,000. (*Note de la présente édition.*)

eût été troublé dans la cabane solitaire du *Français intrépide*, comme fut appelé le grand-père maternel de Watomika. Il n'avait d'autres voisins que des sauvages nomades qui, dans certaines saisons de l'année, le visitaient, lui témoignaient beaucoup d'amitié, et lui apportaient leurs pelleteries et des provisions, recevant en échange les objets qui pouvaient le plus leur convenir et leur plaire. Cette petite famille vivait tranquille et heureuse dans le désert, à l'abri des commotions politiques, et des orages sociaux qui vers la fin du siècle dernier semaient l'épouvante, le désordre et la ruine dans la belle France. Mais, hélas ! les rêves de bonne fortune sont bien trompeurs et toujours bien courts ! Les visions de félicité ici-bas sont illusoires, incertaines ; elles passent pour la plupart avec la vitesse de l'éclair, et ne peuvent que nous éblouir un instant ! L'intrépide Français comptait sur une longue suite de jours heureux. Huit années s'étaient déjà écoulées que la paix et le bonheur n'avaient cessé de régner dans son petit ménage. Les sauvages du pays paraissaient lui être sincèrement attachés ; il était leur ami, leur bienfaiteur ; il se croyait assuré contre n'importe quel danger de leur part.

Soudain, un événement imprévu vint anéantir ses plus belles espérances. Un parti de chasseurs comanches avait été massacré par des Espagnols sur les bords du Rio-Grande (1). Aussitôt le cri

(1) Rio-Grande ou Hondo, rivière du Mexique (Yucatan), a

de guerre et de vengeance retentit dans tous les camps de la tribu. Déjà les guerriers indiens battent les plaines et les forêts à la recherche de chevelures de blancs et avides de s'abreuver de leur sang. Ils avaient cherché en vain depuis plusieurs semaines, lorsque le souvenir du solitaire de Rio-Frio se présente à la pensée d'un des plus farouches de la bande. Il propose de faire le coup ; c'est accepté. Dans leur rage frénétique, ils méconnaissent la bienveillance et l'amitié dont ils avaient sans cesse reçu des preuves dans la cabane de l'honnête Français et de sa fidèle compagne ; ils oublient jusqu'aux caresses innocentes des deux petits enfants.

A la faveur des ténèbres d'une profonde nuit, ils approchent de cette demeure hospitalière. Tandis que la famille était plongée dans un paisible sommeil, le cri de guerre de ces barbares vint la troubler. Armés de massues, les lâches agresseurs s'élancent et enfoncent les portes. Avant que les blancs aient eu le temps de se remettre de leur terreur, les sauvages ont saisi le père, la mère et les enfants. Ils conduisent les captifs à une petite distance de la maison, afin qu'ils soient les témoins désolés de la destruction par le feu de tout ce que les ennemis ne peuvent enlever.

Mais ce n'était que le commencement de leurs malheurs. La colère et la vengeance indiennes,

sa source sur les frontières du Guatemala. Cours 400 kilomètres. (*Note de la présente édition.*)

enflammées par toutes les injures reçues jadis des autres blancs, devaient, en l'absence des vrais coupables, descendre sur ces innocentes victimes. Ils les chargèrent d'insultes et les accablèrent de cruautés. Après une marche pénible et précipitée, continuée pendant plusieurs jours, presque sans qu'ils pussent prendre le moindre repos et avec très-peu de nourriture, ils arrivèrent au village du grand chef comanche, proche parent des chasseurs massacrés par les Espagnols.

Le camp avait été averti d'avance de l'approche des fameux guerriers! Ils y furent reçus avec tous les honneurs d'un vrai triomphe, consistant en danses de chevelures, en chants et en festins, comme si ces misérables s'étaient réellement distingués par une action héroïque et dans une bataille rangée. Pendant que le conseil était en séance dans la loge du chef, pour délibérer sur le sort des prisonniers, ceux-ci furent conduits autour du village, au milieu des injures les plus atroces que chaque guerrier avait le droit de leur infliger. Le chef enfin proclama la sentence de mort, aux acclamations de toute la multitude. Le poteau fut aussitôt élevé dans le centre du camp et entouré de fagots. Le Français et sa femme y furent attachés ensemble pour y périr dans les flammes. Les sarabandes sauvages, les gestes frénétiques, les cris, les vociférations et les hurlements horribles de ces Indiens furieux augmentaient encore les angoisses profondes et l'affreuse agonie de leurs

malheureuses victimes. Le père et la mère ne cessèrent, jusqu'au dernier soupir, de conjurer leurs lâches bourreaux d'avoir au moins pitié de leurs pauvres et innocents enfants. Le petit Louis et la petite Marie furent épargnés à cause de leur bas âge ; le premier avait dix ans ; la fille n'en avait que sept. Ils furent toutefois forcés d'assister au supplice barbare de leurs chers parents, qu'ils ne pouvaient ni secourir, ni consoler. Ils tremblaient de tous leurs membres, versaient des torrents de larmes, appelaient leur père et leur mère par les noms les plus doux, et suppliaient, mais en vain, les hommes cruels et sans pitié d'épargner leur vie. Les gémissements du père, au milieu de ses affreuses tortures, et les cris étouffés de la mère mourante déchiraient les tendres cœurs des jeunes enfants. Ceux-ci, dans leur désespoir, se seraient jetés aux pieds de leurs parents, à travers les flammes, si les monstres qui les entouraient ne les en eussent empêchés.

Immédiatement après cette scène tragique et lamentable, les deux malheureux orphelins furent soumis à une nouvelle épreuve, non moins dure et affligeante dans les tristes circonstances où ils se trouvaient. Jusqu'alors ils avaient passé tranquillement les jours heureux de leur première enfance ; ils avaient eu ensemble tous leurs amusements et fait de même toutes leurs courses ; aujourd'hui qu'ils désiraient partager en commun la plus profonde amertume, ils étaient impitoyablement séparés pour

ne plus se revoir. Marie fut arrachée des bras de son frère, le seul objet de tendresse qui lui restât sur la terre. Le fils unique d'un des chefs présents à cette scène était récemment tombé à la guerre. Ce chef réclama Louis pour prendre la place de son enfant, le mit sur un beau coursier et l'emmena dans son pays. On n'a jamais entendu parler de lui depuis. S'il vit encore, il remplace probablement aujourd'hui son père adoptif en qualité de chef comanche, et parcourt, avec ses frères les Peaux-rouges, les vastes plaines du Texas, du Nouveau-Mexique et du Grand-Désert.

Marie fut adoptée dans la famille d'un grand guerrier comanche qui la traita comme son propre enfant et qui reprit bientôt après le sentier de son pays, situé au nord du Texas. Elle était dans cette famille depuis environ sept ans lorsqu'elle accompagna ses parents indiens à un poste de traite, établi dans la partie supérieure de la rivière Rouge. Ils y rencontrèrent un grand parti de Delawares, conduit par le jeune et brave Kistalwa, fils du grand chef *Buckongahela*. Les deux partis échangèrent aussitôt les compliments ordinaires entre Indiens et fumèrent le calumet de la paix et de la fraternité.

Marie attira l'attention du parti delaware, surtout de Kistalwa, qui chercha à avoir un entretien avec elle. Elle consentit à l'accompagner à la loge de *Buckongahela*, pourvu que ses parents adoptifs donnassent leur approbation. Kistalwa

s'empressa de proposer l'affaire au vieux Comanche. Celui-ci surpris rejeta la proposition avec sévérité et ne voulut plus en entendre parler. Il prit même ses mesures pour empêcher toute entrevue entre le jeune Delaware et sa fille adoptive. Kistalwa avait du caractère ; il ne se laissa pas intimider facilement, et ce premier refus ne servit qu'à l'encourager à persister dans sa demande à tout risque. L'histoire de la jeune fille blanche avait vivement touché son cœur. Il voulait absolument la reprendre, l'arracher, s'il le fallait, des mains d'un des bourreaux du malheureux père et de l'infortunée mère de Marie. Il revint donc à la charge avec une telle détermination et avec des arguments si positifs , que le Comanche commença à réfléchir sur les conséquences d'un second refus et à craindre pour la sécurité de toute sa famille. L'affaire prit une nouvelle tournure : le fier sauvage prêta une oreille plus attentive au discours du jeune guerrier. Kistalwa s'en aperçut ; il mit aussitôt à ses pieds son calumet et du tabac. Selon les usages indiens, si la partie adverse ne fait aucune attention au calumet, c'est un signe qu'elle rejette tout arrangement. Mais le Comanche, au grand contentement de son hôte, s'empressa d'allumer le calumet et l'offrit au Grand Esprit et à tous les manitous de son calendrier, comme une marque de son bon vouloir et de sa sincérité. Le calumet passa ensuite d'une bouche à l'autre : c'était la conclusion du traité. L'un promit sa

fille ; l'autre, en témoignage de sa reconnaissance, fit présent au père de deux beaux chevaux, d'une ample quantité de tabac et de munitions.

Kistalwa ne tarda pas à faire ses préparatifs de départ et fit avertir la fille blanche. Elle eut de la peine à quitter ses parents comanches, auxquels elle s'était sincèrement attachée. Marie, par sa douceur, son intelligence et toutes les autres bonnes qualités qui la distinguaient, avait su gagner tous les cœurs de la famille peau-rouge. Celle-ci, de son côté, avait eu pour Marie, durant le long séjour qu'elle avait fait dans leur loge, tous les égards et toute l'affection de vrais parents, de sœurs, de frères. La séparation fut donc pénible ; la peine mutuelle se manifesta par une abondance de larmes, surtout au moment des derniers adieux. Aussi, en se séparant de Marie, le vieux Comanche implorait ses manitous de protéger le sentier qu'elle allait parcourir ; et l'ayant placée sous leur sauvegarde, il remit la jeune fille entre les mains de Kistalwa et de sa bande de guerriers.

Fiers du trésor qu'ils emportaient, ils reprirent, comme en triomphe, le chemin de leur pays. Le soleil brillait avec éclat; les vertes plaines fourmillaient d'animaux; la chasse était abondante ; nul ennemi ne venait leur disputer le passage ; tout fut propice pendant le long voyage.

Marie, à son arrivée parmi les *Lenni-Lennapi*, désormais devenus comme sa propre nation, y fut reçue, avec toutes les marques de tendresse et

d'affection, par le grand chef *Buckongahela*. Il lui donna le nom de *Monotawan*, ou *la gazelle blanche*, à cause de ses formes délicates et de son admirable candeur.

Deux années après, Monotawan fut mariée à Kistalwa, avec les cérémonies et les rites en usage dans la tribu. Voici les détails de ce genre de solennité : lorsqu'un jeune homme désire entrer en ménage, il déclare son intention au père et à la mère de la fille, et, à leur défaut, aux plus proches parents et amis. Ce sont eux qui décident de la convenance du mariage. Le jeune homme prend alors son fusil, son sac à plomb et sa corne à poudre, et passe trois jours de suite à la chasse dans les plaines et les forêts voisines. S'il obtient du succès et s'il retourne avec des chevaux chargés de gibier, c'est un présage certain de bonheur et de paix pour le nouvel état dans lequel il va s'engager ; si, au contraire, il retourne à la loge les mains vides ou avec de misérables animaux, l'augure est défavorable et les parents remettent souvent le mariage à un temps plus heureux. Le chasseur, à son retour, choisit les morceaux les plus délicats de sa chasse ; il les place à l'entrée de la loge de sa future, et se retire sans dire une parole à qui que ce soit. Lorsque le présent est accepté, c'est un signe qu'il n'est fait aucune objection à l'union projetée, de la part des parents ou des alliés de la famille. Aussitôt les deux partis font les préparatifs qui préludent au mariage. Le jeune

homme et la jeune fille se barbouillent soigneusement la figure de différentes couleurs, et se revêtent de leurs plus beaux ornements qui consistent en bracelets, colliers de grains de cristal ou de porcelaine, belles plumes d'oiseaux, habits de peaux de gazelle et de chevreuil, richement brodés et travaillés en piquants de porc-épic de nuances variées. Le futur s'attache des queues de loup ou de renard aux deux talons et aux genoux, en forme de jarretières et insère des plumes d'aigle dans ses cheveux. Ces plumes sont la marque d'une grande distinction dont on s'est rendu digne par des exploits à la guerre et la hardiesse à la chasse. Les principaux jongleurs font une offrande de tabac à Wahkon-Tanka, ou le Grand Esprit, afin d'obtenir ses faveurs pour le jeune couple, et lui présentent une peau de castor en sacrifice, comme signe de leur reconnaissance pour les bienfaits futurs. Les amis et les proches parents préparent ensemble le grand festin de noce. Là, le jeune homme est présenté à la famille par le grand maître des cérémonies. Celui-ci remet à chacun des deux fiancés une peau de castor. Ils l'échangent entre eux, et ratifient ainsi leur consentement mutuel au mariage. Le repas commence; les convives font honneur aux mets; ils dansent et chantent au son du tambour et de la flûte, et c'est au milieu de ces amusements et des récits de belles histoires que se termine la cérémonie des noces parmi les *Lenni-Lennapi*.

Monotawan donna le jour à deux fils ; l'aîné fut appelé Chiwendota, ou *le loup noir* ; le cadet reçut le nom de Watomika, ou *le pied léger*.

Agréez etc.

P. J. De Smet, S. J.

XXIV

New-York, le 15 mai 1857.

Pour accomplir ma promesse, je me hâte de vous donner de mes nouvelles. Je sais d'ailleurs qu'elles vous feront plaisir et que vous les attendez avec une certaine impatience.

Nous venons d'arriver en Amérique, sains et saufs, après une traversée des plus heureuses et des plus tranquilles. Partis d'Anvers le 21 avril, nous avons abordé à New-York, le 7 du mois de Marie. Voici une idée de notre itinéraire.

La veille de notre départ, nous fûmes invités à dîner dans la famille du digne et respectable comte Le Grelle, ancien bourgmestre d'Anvers, qui désirait nous témoigner en cette occasion, comme il

a fait souvent au départ de plusieurs autres missionnaires, le grand intérêt qu'il porte à nos chères missions américaines. Le jour de notre embarquement, il eut l'insigne amabilité de nous accompagner jusqu'au port. Un grand nombre de personnes et plusieurs de nos plus proches et chers parents étaient venus également sur le quai, pour nous faire les derniers adieux et nous souhaiter un heureux voyage.

On leva l'ancre entre neuf et dix heures du matin. Il faisait un temps magnifique. Le beau et grand steamer belge, le *Léopold Ier*, était plein de vie. Une multitude d'émigrants de l'Allemagne, de la Hollande, de la Suisse, des Belges, des Prussiens, des Français, etc., etc., s'y trouvaient casés, et s'occupaient d'une quantité de petits soins et de menus détails, pour se rendre la traversée agréable, ou, comme disent les Anglais, confortable ; les matelots , attentifs au commandement, étaient tous à leur poste.

Nous ne mîmes qu'un jour pour arriver à Southampton. Le bateau y resta jusqu'au lendemain pour recevoir des passagers anglais et irlandais. Nous étions alors plus de 620 personnes. Pendant toute cette journée, l'air résonna du chant des Allemands et des Hollandais, rassemblés sur le pont ; plusieurs parties de danses s'exécutèrent au son de l'accordéon , du violon et de la guitare. Notre tillac ressemblait à un village flottant au temps d'une kermesse. Mais les

belles choses souvent ne sont pas de longue durée, et en voici une preuve.

A peine avions-nous perdu de vue l'île de Wight, que la scène prit un aspect tout différent. Nous trouvâmes la mer dans une agitation extraordinaire. Quoique le vent fût assez modéré, et que le temps parût assez beau, le tangage secouait le navire avec la plus grande violence, nous portant tantôt sur la cime des hautes vagues, et nous précipitant ensuite comme dans un abîme, entre les eaux turbulentes et écumantes qui s'élevaient autour de nous. C'était la houle qui suit après une forte tempête, ou bien de gros vents contraires qui avaient passé peu d'heures auparavant dans notre voisinage. Ce jour-là ressemblait à un véritable temps de deuil : les chants et les danses avaient entièrement cessé ; on ne remarquait plus la moindre animation ; la table était presque déserte ; la faim et la gaieté avaient disparu ensemble. On voyait çà et là des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, à figure triste et aux yeux hagards, pâles et blêmes comme des spectres, se pencher sur le bord du navire, comme s'ils avaient eu quelque communication empressée à faire à la mer. Ceux surtout qui s'étaient le mieux traités et qui avaient regardé peut-être un peu trop profondément dans le verre avaient les visages les plus défaits et les plus allongés ; c'étaient de vrais parchemins : *fransyne gezichten*. Neptune était à son poste. Cet

inexorable douanier exigeait son tribut ; et bon gré mal gré, il devait être rendu jusqu'à la dernière obole. Or, remarquez-le bien, le tribut se paye en sens contraire de l'ordre du repas : on a quitté la table après s'être régalé de dessert ; eh bien, Neptune vous demande d'abord les amandes et les noisettes, les raisins et la tarte, ensuite le jambon ou la langue, puis le poulet et le rôti ; et il ne vous laisse en repos que lorsque vous lui avez donné l'assiettée entière de votre soupe.

Moi-même, quoique j'en fusse à ma onzième traversée de l'Atlantique, je ne me trouvai pas exempt de payer le tribut fatal. J'aurais voulu faire une réclamation auprès de papa Neptune ; mais tous mes efforts n'auraient abouti à rien. Je m'y suis donc soumis humblement et j'y ai passé comme le commun des mortels. Toutefois, j'en ai été quitte après un ou deux versements. L'ancien proverbe dit que les choses violentes ne durent pas ; aussi les débiteurs se remirent insensiblement de leur fatigue, et nous n'eûmes aucun décès à déplorer. Nous avions à bord un excellent docteur, M. Thémon. Il était sur pied nuit et jour, et prodiguait ses soins indistinctement à tous les malades.

La dette une fois payée, on en oublie vite l'inconvénient. Depuis ce jour, nous eûmes un temps assez favorable : les vents étaient bien un peu contraires ; mais la mer était relativement calme et tranquille, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la distance environ de six journées du port de New-York.

J'eus la grande consolation de dire la sainte messe tous les jours dans ma cabine. Mes jeunes compagnons s'approchaient fréquemment de la sainte table, et plusieurs des émigrants eurent le même bonheur. Vous eussiez été édifié en voyant notre petit autel, proprement orné et surmonté d'une belle statuette de la sainte Vierge, environnée d'une guirlande de fleurs, que plusieurs dames hollandaises avaient ôtées de leurs chapeaux. Le dimanche, je disais la messe dans le grand salon, où plus de cent personnes pouvaient convenablement prendre place ; plusieurs protestants avaient demandé à pouvoir y assister. On y chantait des cantiques en français, en latin, en hollandais et en allemand. C'était certainement un beau spectacle et rare sur l'Océan, bien plus accoutumé à entendre des blasphèmes que les louanges de Dieu.

Le 2 mai, dans les environs des bancs de Terre-Neuve, la mer se couvrit d'un épais brouillard. Il continua pendant quatre jours, de telle sorte que le capitaine ne parvenait à faire aucune observation. On ne pouvait rien distinguer à quelques pas du bateau. Les malheurs du *Lyonnais* et de l'*Arctic* étaient encore récents (1). Nous étions dans un continuel danger de faire collision avec quelque voilier qui voguait sur la même route. Aussi, par précaution, le grand sifflet de la machine se fit-il

(1) Deux bateaux à vapeur qui en 1856 firent naufrage sur les côtes de Terre Neuve et perdirent un grand nombre de leurs passagers. (*Note de la présente édition.*)

entendre jour et nuit, avec ses sons les plus forts et les plus perçants, afin de donner l'alarme aux vaisseaux qui auraient pu se trouver sur notre passage. Grâce à cette précaution, nous fûmes à même de marcher avec notre vitesse ordinaire, qui était de dix à douze nœuds par heure, soit quatre lieues.

Cependant, comme nous approchions rapidement de terre et que le brouillard devenait de plus en plus intense, il semblait qu'on allait quelque peu à l'aventure; les observations étant demeurées impossibles, on n'était pas sans inquiétude. Nous eûmes recours au Ciel et nous dîmes ensemble le chapelet, les litanies de notre bonne Mère et des prières spéciales pour obtenir, par l'intercession des âmes du purgatoire, un ciel serein. Nos vœux parurent devoir être exaucés. Quelques heures après, les brouillards avaient disparu et nous eûmes une des plus belles soirées que l'on puisse voir sur mer : la pleine lune, se reflétant sur les ondes, brillait dans toute sa splendeur au haut du firmament étoilé et sans le moindre petit nuage. Le lendemain, le soleil se leva avec majesté. Nous vîmes un grand nombre de navires se diriger sur tous les points du compas. Enfin, tous les yeux étant tournés vers l'ouest, nous apercevons dans le lointain, au-dessus de l'horizon, comme une longue traînée de vapeurs qui s'élèvent. Les officiers braquent leur longue-vue et annoncent que ce sont les côtes tant désirées de l'Amérique. Des chants, des

exclamations de joie partirent de toutes les bouches à la fois. Tous les émigrants groupés sur le tillac, saluèrent le Nouveau-Monde, autre terre promise, qui renferme leurs espérances et leur avenir. A mesure que les côtes et les objets se dessinaient plus distinctement, mes jeunes compagnons ne pouvaient rassasier leurs yeux de l'aspect de cette terre au salut de laquelle ils venaient dévouer leur vie, et dans laquelle ils seront, j'espère, des instruments de salut pour des milliers d'âmes abandonnées. Avant la fin de cette belle journée, le 7 du mois de Marie, vers les quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvions en rade près de Staten-Island, dans le port de New-York.

Il nous restait un devoir à remplir. Au nom des voyageurs de première et de seconde classe, qui formaient plus de cent personnes, je présentai au commandant du *Léopold Ier* et à ses officiers un document signé par tous, et dans lequel nous leur exprimions notre reconnaissance cordiale et nos remercîments sincères pour les attentions assidues, la grande bonté et la politesse qu'ils avaient montrées à l'égard des passagers, et, en même temps, pour leur faire part de l'admiration qu'avaient provoquée en nous leurs connaissances navales dans le maniement du grand et splendide *Léopold Ier*. Dans tous mes voyages de mer, je n'ai pas rencontré un commandant plus capable et des officiers plus attentifs à leurs travaux. L'équipage était bien choisi et parfaitement organisé.

On trouverait rarement une troupe de matelots plus tranquilles, plus laborieux, plus respectueux. Les noms de MM. Achille Michel, commandant, Juste-Guillaume Luning, premier officier, Louis Delmer, second officier, Jules Nyssens, troisième officier, Léopold Grosfils, quatrième officier, Auguste Thémon, docteur, Édouard Kremer, premier machiniste, seront toujours bien chers à nos cœurs. Notre gratitude, nos vœux et nos prières les accompagneront partout. Nous offrons aussi nos hommages reconnaissants à messieurs Posno et Spilliaerdt, d'Anvers, pour les égards qu'ils ont eus pour nous avant notre embarquement, et pour les services qu'ils ont bien voulu nous faire rendre pendant la traversée. A bord du bateau, tout s'est passé à merveille et rien n'a laissé à désirer. De tout cœur, nous souhaitons bonheur et prospérité à la grande entreprise de la *Compagnie Atlantique des Bateaux à vapeur d'Anvers*.

En arrivant à New-York, nos chers confrères du collége Saint-François Xavier et ceux du collége Saint-Jean à Fordham, près de la ville, nous ont fait l'accueil le plus aimable, heureux de voir l'Europe envoyer de nouveaux renforts à l'œuvre de l'apostolat américain. La vaste Amérique, si belle dans tous les traits de sa grande nature, est dans le plus pressant besoin de missionnaires zélés et fervents. Les milliers d'émigrants catholiques qui y arrivent chaque année rendent la pénurie de bons prêtres de plus en plus triste

et affligeante. Ah ! puissent les cœurs généreux de Belgique et de Hollande continuer à s'émouvoir de compassion pour tant de milliers d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, et qui se trouvent privées des consolations de la religion ! Puissent-elles ne cesser jamais d'envoyer de nouvelles phalanges de jeunes missionnaires, remplis de zèle et de ferveur ! La moisson qui leur est préparée est immense ; les vastes champs du père de famille n'attendent que les bras vigoureux des moissonneurs. Nul pays au monde n'offre un plus grand avenir. Quel bonheur, s'il parvient à reconnaître et à accepter la véritable Église, qui seule peut rendre l'homme heureux ici-bas et lui procurer une éternité de délices pour lesquelles il a été créé et racheté !

Le temps presse, je dois finir. Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de nos amis ; continuez de prier pour moi et acceptez, je vous prie, mes hommages de respect et de gratitude.

Agréez etc.

P. J. De Smet, S. J.

XXV

Saint-Louis (Missouri), 14 novembre 1857.

La croyance à la divinité du *feu* existe parmi nos Indiens, de temps immémorial. On la trouve dans leurs traditions, comme dans les histoires de presque toutes les nations qui ont eu des temples où existait un pyrée, un foyer, un brasier, afin d'y entretenir toujours le *feu* pour les sacrifices. Les Grecs adoraient le feu et appelaient l'autel sacré ESTIA ; les Latins avaient leurs vestales au service de la déesse VESTA. Le P. Charlevoix représente les Indiens de la Louisiane, surtout l'ancienne tribu des Natchez, comme entretenant *un feu perpétuel* dans toutes leurs *loges de médecine*, ou temples. Parmi les Moquis, peuplade du

Nouveau-Mexique (avec les Navajoes ils sont au nombre de 15,000), le *feu sacré* est constamment entretenu par des vieillards. Ils croient que de grands malheurs affligeraient toute la tribu si le feu venait à éteindre.

Le culte superstitieux du *feu* était général chez les Mexicains au moment de la conquête. Dans un livre intitulé : *Inie Catotle in Ilhuicac*, ou *Chemin du ciel*, imprimé en 1607 et 1612, nous voyons que chacun des dix-huit mois de l'année mexicaine était consacré à une divinité particulière, honorée par des fêtes plus ou moins solennelles et, presque toujours, par des sacrifices humains.

Le premier mois, qui commençait le 2 février, était consacré à *Altcahuala*, dieu de la *détention des eaux ;* le second, au *dieu destructeur des nations ;* le troisième, au *dieu des eaux ;* le quatrième, au *dieu du maïs ;* le cinquième, tombant vers Pâques, au *dieu Tezcatlipoca*, qui était comme le Jupiter des Romains ; le neuvième était consacré au *dieu de la guerre*.

Le dixième mois, appelé *Xocolh-huetzi*, commençait le 4 août. On faisait alors la grande fête du *dieu du feu* ou *Xuchten-hetli*, avec de nombreux sacrifices humains. On jetait dans les flammes des hommes frais et bien portants. Quand ils étaient à moitié brûlés, mais encore vivants, on leur arrachait le cœur, en présence de l'image du dieu. Puis on plantait au milieu de la cour du temple un grand arbre, autour duquel on faisait mille céré-

monies et si magrées dignes du démon, l'instituteur de cette fête. Elle durait plus longtemps que les autres.

Au onzième mois, tombait la fête de *Toci*, mère des dieux ; au douzième, la fête de la *Venue des dieux ;* au treizième, les *fêtes sur les montagnes ;* le quinzième mois était réservé au *dieu de la terre* et le dix-septième au *dieu des pluies*.

Le 12 janvier commençait, avec le dix-huitième mois, appelé *Itzcali*, une autre *fête du Feu*.

Deux jours auparavant , le 10, au milieu de la nuit, on faisait le *feu nouveau* devant l'idole du dieu, élégamment ornée. Avec ce feu on allumait un grand bûcher. Les barbares apportaient tout ce qu'ils avaient tué ou pêché, et le présentaient au prêtre, qui le jetait dans la fournaise. Puis tous les assistants devaient manger très-chauds les *tamalillos*, c'est-à-dire de petits pains de maïs renfermant un peu de viande rôtie. Ce qu'il y avait le plus singulier dans cette fête , c'est que , trois années de suite , on n'immolait aucune victime humaine, et la quatrième année, le nombre des victimes dépassait celui des autres fêtes. Le roi lui-même et les seigneurs se présentaient au milieu de ce monceau de cadavres pour y danser, et tous chantaient , avec respect et solennité, le chant *réservé*, qu'ils appellent en leur langue *Neteuhicuicaliztli*.

Dans un *Traité sur l'idolâtrie et les superstitions des Mexicains*, manuscrit de 1629 , nous

voyons que surtout le feu provoquait les sentiments de la plus profonde vénération parmi les Mexicains. C'est pourquoi cet élément divin présidait à la naissance et à presque toutes les actions de la vie de ces pauvres victimes de l'erreur. Au moment où l'enfant venait au monde, on allumait le feu dans la chambre de la mère et on l'y entretenait pendant quatre jours, sans en extraire la braise. On croyait que, si l'on séparait la braise, une taie apparaîtrait subitement sur l'œil du nouveau-né. Le quatrième jour, les anciens emportaient de la chambre l'enfant et le feu en même temps ; puis ils faisaient passer quatre fois le feu autour de la tête de l'enfant, deux fois dans un sens et deux fois dans l'autre. On donnait ensuite au nouveau-né un nom qui était celui de l'animal ou de l'élément auquel le jour de la naissance était consacré, comme le caïman, le serpent, le chat-tigre, l'aigle, etc., ou l'eau, le feu, l'air etc., etc.

Dans les divers sacrifices, il entrait presque toujours de soi-disant flambeaux et de l'encens.

Nous trouvons chez les Mexicains un récit mythologique qui laisse voir qu'un personnage, auparavant couvert de lèpre, obtint l'empire du siècle futur, pour avoir passé par l'épreuve du feu, et fut transformé en soleil, au grand désappointement d'autres personnages, également lépreux, que l'épreuve avait effrayés. Est-ce là la cause de leur respect pour le feu et la raison du pouvoir mystérieux qu'ils lui avaient attribué ?

Les Potowatomies disent que Chipiapoos, ou l'*Homme-mort*, est le grand manitou qui préside au pays des âmes et qui entretient le *feu sacré* pour le bonheur de tous ceux de sa race qui y arrivent. J'en ai parlé déjà. Voir mes *Voyages dans l'Orégon*, p. 333 (1).

Le feu est, chez toutes les tribus indiennes que j'ai connues, l'emblème du bonheur. Il s'allume toujours avant chacune de leurs délibérations. *Avoir éteint le feu des ennemis* veut dire, chez les sauvages, avoir remporté la victoire. Le caractère sacré qu'ils attribuent au feu se fait remarquer partout, dans leurs usages et coutumes et surtout dans leurs cérémonies religieuses. Ils nourrissent les idées les plus fantasques sur la substance et les phénomènes du feu, qu'ils regardent comme surnaturels. Voir un feu s'élever dans leurs rêves ou autrement, c'est le symbole du passage d'une âme de ce monde dans l'autre. Avant de consulter les manitous, ou les esprits tutélaires, ou en s'adressant aux morts, ils allument le feu sacré. Cet élément doit sortir d'un caillou, leur venir par la foudre ou de quelque autre manière. Allumer le feu sacré avec du feu ordinaire serait une action considérée à l'équivalent d'une transgression grave et criminelle.

Les Chippeways du nord allument un feu près de chaque nouveau tombeau, pendant quatre nuits de suite. Ils disent que ces flammes symboliques

(1) Édition Devaux et Cie, rue Saint-Jean, Bruxelles, 1874.

et sacrées éclairent les pas des morts dans leur passage solitaire et obscur au pays des âmes. Voici l'origine de ce feu sacré et funèbre parmi ce peuple. J'en tiens la légende de la bouche même de notre bon Watomika.

Un parti hostile de Chippeways rencontra ses ennemis dans une grande et belle plaine. Le cri de guerre se fit aussitôt entendre, et ils livrèrent bataille. Leur chef était un guerrier distingué et vaillant. Dans cette occasion, il se surpassa lui-même en bravoure, et un grand nombre de ses adversaires tombèrent sous les coups redoublés de son formidable casse-tête. Déjà il donnait le signal de la victoire à ses braves en armes lorsqu'il reçut une flèche dans la poitrine et tomba mort dans la plaine. Le guerrier qui reçoit le dernier coup en combattant n'obtient jamais les honneurs de la sépulture. Selon l'ancienne coutume, il reste assis sur le champ de bataille, le dos contre un arbre ou un pieu, et la face tournée dans la direction qui indique la fuite de l'ennemi. Il en fut de même pour celui-ci. Son grand bonnet de plumes d'aigle lui fut proprement ajusté sur la tête. Chaque plume indiquait un trophée ou une chevelure remportée à la guerre. Son visage fut peinturé avec soin. On l'habilla et on le revêtit de ses plus beaux accoutrements, comme s'il eût été en vie. Tout son équipement guerrier fut placé à ses côtés. Son arc et son carquois, dont il s'était si vaillamment servi dans tant de combats, repo-

saient contre ses épaules. Le *poteau des braves* fut planté devant lui, avec les cérémonies, les chants, les discours funèbres d'usage en pareille circonstance. Ses compagnons vinrent lui faire leurs derniers adieux. Personne enfin n'avait le moindre doute sur la mort glorieuse du Grand Chef. S'était-on trompé ? Voyons la suite de cette singulière légende !

Le Chef, privé de la parole et de tout moyen de donner signe de vie, entendait distinctement les chants, les discours, les cris, les lamentations de ses guerriers. Il était témoin de leurs gestes, de leurs danses et de toutes leurs cérémonies autour du *poteau d'honneur*. Sa main glacée était sensible à la poignée amicale d'un ami qui venait la serrer ; ses joues blêmes, ses lèvres livides sentaient l'effusion et la chaleur des accolades d'adieu, sans qu'il eût la force de les rendre. Se voyant ainsi paralysé et abandonné, son angoisse devint aussi extrême que le désir qu'il éprouvait de suivre ses compagnons dans leur retour au village. Lorsqu'il les vit disparaître les uns après les autres, son esprit l'agita de telle manière qu'il fit un mouvement violent; il se leva, ou plutôt sembla se lever, et se joignit à eux. Sa forme leur restait invisible. C'était pour lui une nouvelle cause de surprise et de contrariété, qui excitait à la fois sa désolation et son désespoir. Il se détermina à les suivre de près. Partout où ils allaient, il y allait aussi. Lorsqu'ils marchaient, il marchait; soit au pas soit à la course, il

était au milieu d'eux ; il campait avec eux ; il dormait à leurs côtés ; il s'éveillait avec eux. Bref, il prenait part à toutes leurs fatigues, à toutes leurs peines, à tous leurs travaux. Tandis qu'il jouissait du bonheur de leur conversation, qu'il était présent à tous leurs repas, aucune boisson ne lui fut présentée pour désaltérer sa soif, aucun mets pour apaiser sa faim. Ses questions et ses demandes restaient sans réponse. « Guerriers ! mes braves, — s'écriait-il avec angoisse et amertume, — n'entendez-vous pas la voix de votre Chef ?.... Regardez !.... Ne voyez-vous pas ma forme ?.... Vous restez immobiles ?.... Vous semblez ne me voir ni m'entendre ?.... Arrêtez le sang qui coule de la profonde blessure que j'ai reçue !.... Ne souffrez pas que je meure privé de secours !.... que je périsse de faim au milieu de l'abondance !.... O vous, braves, que j'ai si souvent conduits à la victoire, qui avez toujours obéi à ma voix, déjà vous semblez m'oublier !.... Une goutte d'eau pour étancher ma soif !.... Une bouchée pour apaiser ma faim !.... Dans ma détresse, vous osez me les refuser ! ! ! ... » A chaque relais, il leur adressait tour à tour ses supplications et ses reproches ; mais en vain. Personne ne comprenait ses paroles. Si les guerriers entendaient sa voix, c'était pour eux comme le passage ou le murmure d'un vent d'été à travers le feuillage et les branches de la forêt.

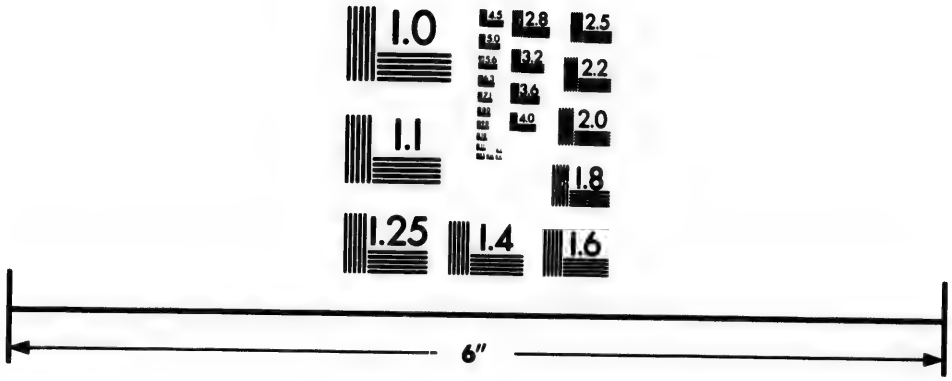
Enfin, après un long et pénible voyage, le parti de guerre arriva sur le sommet d'une côte qui

dominait tout le village. Les guerriers se préparèrent à faire une entrée solennelle. Ils mirent leurs plus beaux costumes, se peinturèrent le visage avec le plus grand soin, s'attachèrent les trophées, surtout les chevelures, qu'ils mettaient au bout des arcs, des casse-tête et des lances. Alors éclata un cri unanime, le cri de joie et de victoire des Chippeways, le *Kumaudjeewug !.... Kumaudjeewug !.... Kumaudjeewug !....* c'est-à-dire : ils ont rencontré, ou : ils ont combattu, ou : ils ont vaincu !... Ce cri enthousiaste retentit dans tout le camp. Selon l'usage, les femmes et les enfants allèrent au-devant des guerriers pour honorer leur retour et proclamer leurs louanges. Ceux qui avaient perdu des membres de leur famille s'approchaient avec inquiétude pour s'informer et s'assurer qu'ils étaient morts en combattant vaillamment l'ennemi. Le vieillard courbé sous le poids de l'âge se console de la perte de son fils s'il a succombé en brave, les armes à la main ; et la douleur de la jeune veuve perd toute son amertume quand elle entend les éloges donnés aux mânes de son vaillant époux. Les récits glorieux du combat allument une ardeur martiale dans les cœurs des jeunes gens ; et les enfants, incapables encore de comprendre la cause de la fête, mêlent leurs petits cris de joie et d'allégresse aux acclamations bruyantes et réitérées de toute la tribu.

Au milieu de tout ce bruit et de toutes ces

réjouissances, personne ne s'aperçut de la présence du Grand Chef. Il entendait les informations que ses proches parents et ses amis venaient prendre sur son sort ; il écoutait ce qu'on disait de sa bravoure, de ses hauts faits, de sa mort glorieuse au milieu des ennemis vaincus ; on parlait du poteau des braves planté en son honneur sur le champ de bataille. « Me voici, — s'écria-t-il soudain, — je vis, je marche ! Regardez-moi !.... Touchez-moi !... Je ne suis pas mort !... Le casse-tête en main, je marcherai de nouveau contre nos ennemis, en avant de mes guerriers, et bientôt, au festin, vous entendrez les sons de mon tambour. » Personne ne l'entendit, personne ne l'aperçut. La voix du Grand Chef n'avait pas plus d'importance pour eux que le bruit des eaux tombant de cascade en cascade au pied de leur village. Impatient, il se dirigea vers sa loge. Il y trouva sa femme en proie à un profond désespoir, coupant, en signe de deuil, sa longue chevelure, se lamentant sur son malheur, sur la perte d'un mari chéri et sur le triste sort de ses enfants. Il tâcha de la détromper et de la consoler par les paroles les plus douces ; il alla embrasser ses chers enfants ; mais ici encore, tous ses efforts furent vains : on resta insensible à sa voix et à sa tendresse. La mère éplorée s'assit, inclinant sa tête sur ses deux mains. Le chef, souffrant et abattu, la pria de panser sa profonde blessure, d'y appliquer les herbes et les racines médicinales contenues dans

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.0

son grand sac de médecine ; mais elle ne bougea point ; elle ne lui donna que des pleurs et des gémissements. Il approcha ensuite sa bouche de l'oreille de sa femme et cria : « J'ai soif !.... J'ai faim !... Donnez-moi à boire et à manger !... » La femme crut entendre un sourd bourdonnement dans l'oreille, et en fit la remarque à une de ses compagnes. Le Chef, dans son impatience, la frappa fortement au front ; elle porta tranquillement la main à l'endroit frappé et dit : « Je sens un léger mal de tête. »

Frustré à chaque pas et dans toutes ses tentatives pour se faire reconnaître, le Chef se mit à réfléchir sur ce qu'il avait entendu dire, dans sa jeunesse, par les grands *hommes de médecine*. Il avait appris que quelquefois l'esprit, ou l'âme, quitte le corps et erre çà et là à l'aventure selon son bon plaisir. Il pensa donc que peut-être son corps gisait sur le sol du combat et que son esprit seulement avait accompagné les guerriers dans leur retour au village. Il prit la résolution de retourner par le sentier qu'il avait suivi, à une distance de quatre journées de marche. Les trois premiers jours, il n'eut aucune rencontre. Dans la soirée du quatrième, lorsqu'il approchait du terrain de la lutte, il remarqua un *feu* au milieu du chemin qu'il suivait. Voulant l'éviter, il changea de route ; mais le feu, au même instant, prit une autre direction et vint se placer devant lui. Il eut beau essayer d'aller à droite ou à gauche, le même

feu mystérieux le précédait toujours, comme pour lui barrer l'entrée du champ de bataille. « Moi aussi, — se disait-il, — je suis un esprit ; je cherche à rentrer dans mon corps ; je veux accomplir mon dessein. Tu me purifieras ; mais tu n'empêcheras pas la réalisation de mon projet. J'ai toujours remporté la victoire contre mes ennemis, malgré les plus grands obstacles. Aujourd'hui je la remporterai sur toi, *Esprit du feu !* » Il dit, et faisant un grand effort, il se lança à travers la flamme mystérieuse.... Il sortit comme d'un long ravissement.... Il se trouvait assis sur le champ de bataille, adossé à un arbre. Son arc, ses flèches, ses habits, ses ornements, son appareil de guerre, le poteau des braves, tout se trouvait dans le même état et dans la même position où ses soldats l'avaient laissé au jour de la rencontre. Il leva les yeux et vit un grand aigle, perché sur la plus haute branche au-dessus de sa tête. A l'instant il reconnut son *oiseau-manitou*, le même qui lui était apparu en songe dans son premier jeûne à sa sortie de l'enfance, l'oiseau qu'il avait choisi pour son esprit tutélaire et dont jusqu'alors il avait porté la serre au cou. Son manitou avait soigneusement gardé son corps et avait empêché les vautours et les autres oiseaux de le dévorer. Le Chef se leva et se tint quelques instants debout ; mais il se trouvait faible et abattu. Le sang de sa blessure avait cessé de couler, et il la pansa. Il connaissait l'efficacité de certaines

feuilles et racines propres à guérir les plaies ; il les chercha, les recueillit soigneusement dans la forêt, en écrasa quelques-unes entre deux pierres et se les appliqua. Il en mâcha d'autres et les avala.

Au bout de quelques jours, il se sentit assez de force pour tenter son retour au village ; mais la faim le dévorait. Dans l'absence de grands animaux, il vécut de petits oiseaux qu'il abattait avec ses flèches, d'insectes et de reptiles, de racines et de fruits. Après bien des fatigues, il arriva enfin sur le bord de la rivière qui le séparait de sa femme, de ses enfants et de ses amis. Le Chef poussa le cri convenu, le cri de l'heureux retour d'un ami absent. Le signal fut compris. Un canot est envoyé pour le chercher. Dans l'entre-temps, les suppositions allaient leur train pour deviner la personne étrangère qui venait de faire entendre sa voix si amicale et de prévenir de son approche. Tous ceux qui avaient fait partie de la bande guerrière se trouvaient présents au camp. On se demandait : « L'inconnu, sur l'autre bord, ne serait-il pas un chasseur qui revient ?.... Ce cri ne serait-il peut-être pas une ruse des ennemis pour enlever les chevelures de nos rameurs ?... L'envoi fait du canot fut jugé imprudent, parce qu'on ne s'était pas assuré préalablement de l'absence d'un individu du village.

Pendant qu'à l'autre bord se croisaient toutes ces conjectures, le Chef s'embarquait. Bientôt il

se présente devant eux, au milieu des cris de joie de ses proches et de ses amis. Les Indiens s'élancent avec empressement de leurs loges pour serrer la main et célébrer l'heureux retour de leur cher et fidèle guerrier. Ce jour sera pour eux mémorable et solennel. Ils rendent des actions de grâces au *Maître de la vie* et à tous les manitous de l'Olympe indien pour la conservation et l'arrivée de leur Chef bien-aimé. Toute la journée se passe en danses, en chants et en festins.

Lorsqu'ils revinrent de leur étonnement et que les premiers élans de leur joie furent calmés, la tranquillité ordinaire se rétablit dans le village, et le Chef battit son tambour pour convoquer son peuple. Il lui raconta ses aventures si extraordinaires, et termina son récit en leur faisant connaître et en imposant à la nation le *culte du feu sacré et funèbre*, c'est-à-dire la cérémonie qui consiste à tenir un feu allumé pendant quatre nuits consécutives sur chaque nouvelle sépulture. Il leur fit comprendre que ce culte est avantageux et agréable à l'âme du défunt; que la distance au *pays des âmes* est de quatre longues journées ; que, dans ce voyage, l'âme a besoin d'un feu chaque nuit de campement ; que ce feu funèbre, allumé par les proches parents du défunt, sert à éclairer et à chauffer l'âme durant sa pérégrination. Les Chippeways croient que, lorsque ce rit religieux est négligé, l'âme ou l'esprit est forcé lui-même de remplir la tâche difficile de faire et d'entretenir son propre feu.

Me voici au bout de ma légende chippewayse. Je vous la donne telle que je l'ai reçue. On m'assure qu'elle est très-ancienne. Le culte du feu, parmi nos Indiens, tient de celui des païens primitifs, qui pour se purifier, sautaient par-dessus un brasier allumé en l'honneur de leurs divinités. Les lois de Moïse défendaient cette pratique aux Juifs.

J'ai encore un mot à ajouter, et je finis cette longue épître. Dans la visite que j'ai faite jadis aux Corbeaux, campés au pied des montagnes Rocheuses, je fus l'objet d'une haute vénération de la part de ces sauvages. Pourquoi ? Parce qu'ils me considéraient comme le porteur ou le gardien du *feu*. En effet, je portais une boîte d'allumettes phosphoriques dans la poche de ma soutane, et ils s'étaient aperçus que je m'en servais pour allumer ma pipe ou le calumet. J'appris plus tard la cause, bien futile en soi, qui leur avait fait attacher une si grande importance à ma pauvre personne.

Je reçois de temps en temps des nouvelles de tous ces malheureux Indiens. Ils n'oublient pas les visites qu'ils ont reçues, et je n'oublie pas non plus ces enfants de mon cœur. Ils continuent de demander, avec instance, chaque année, qu'on leur envoie des missionnaires pour baptiser leurs enfants et pour les instruire dans la sainte foi, qui seule peut les rendre heureux en ce monde et les conduire au bonheur éternel.

Vous me demandiez un jour dans une excursion que nous fîmes ensemble lors de mon dernier

voyage en Belgique, « quel est le degré de civilisation des tribus que j'avais visitées ? » Je vous répondis : « Je ne sais pas tout ce qu'on veut entendre en Europe par ce mot de *civilisation*. On y parle des *sauvages* comme s'ils étaient des êtres exceptionnels et d'une autre nature. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce sont des hommes comme nous. Ils ne diffèrent de nous que parce qu'ils sont ignorants, pauvres, malheureux. Mais leur cœur est si bon ! Il en est même qui ont beaucoup d'esprit naturel, et, ce qui vaut mieux encore, beaucoup de foi et de vertu ! » La fin de ma lettre n'est-elle pas une confirmation de ce que je vous disais ? Quelle reconnaissance n'ont-ils pas du bien qu'on leur fait ! Quel désir n'ont-ils pas de connaître Dieu !

Si donc il s'agit de la *civilisation des âmes pour les envoyer au ciel*, oh ! nous n'avons pas besoin ici de vos civilisateurs d'Europe, sauf les bons prêtres. Faites prier pour que le Seigneur nous envoie de vaillants et fervents missionnaires, et nous ferons beaucoup d'heureux !

Je recommande tous ces chers *sauvages*, nos frères en Jésus-Christ, rachetés du même sang et renfermés dans le même Cœur sacré, je les recommande tous bien instamment à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

XXVI

Université de Saint-Louis, 23 décembre 1857.

Un accident funeste et bien déplorable vient de nous priver d'un de nos missionnaires les plus zélés et les plus infatigables. Le R. Père J.-B. Duerinck, supérieur de la mission de Sainte-Marie , chez les Potowatomies, dans le territoire du Kansas, a péri, le 9 de ce mois, en descendant le Missouri dans une petite barque. Ce sera pour cette belle chrétienté indienne une perte vraiment irréparable.

Je ne saurais vous dire quelle affliction nous a causée cette désolante nouvelle. Les premiers bruits nous en parvinrent le dimanche 13 décembre. Nous l'attendions à Saint-Louis, où il avait

été appelé par ses supérieurs, pour s'y préparer à faire les derniers vœux dans la Compagnie. Une lettre, datée du 24 novembre dernier, dans laquelle il annonçait le temps de son départ de la mission, était arrivée quelques jours auparavant. En voici un extrait :

« J'ai l'intention de me rendre à la ville de Leavenworth et de là à Saint-Louis, dans le courant de cette semaine. Les chefs de la tribu, les guerriers, les sages, les vieillards, les jeunes gens, tous sont convenus d'envoyer à Washington une députation, ou plutôt deux, l'une composée d'Indiens de la prairie, Potowatomies non convertis, et l'autre d'Indiens de Sainte-Marie. Ces derniers m'ont mis sur la liste, afin que je les accompagne à Washington pour avancer les intérêts de la mission et pour les aider à atteindre, avec plus de certitude, l'objet de leur démarche auprès du gouvernement. Il appartiendra au supérieur de décider sur ce que j'aurai à faire ; quelle que soit sa décision, que je doive aller ou rester, je serai également content. »

La première nouvelle de la mort du zélé missionnaire, quoique encore peu précise, était accompagnée de circonstances qui laissaient à peine quelques doutes sur son sort. Deux ou trois jours après, nous apprîmes des détails certains sur sa perte. Il s'était rendu de la mission de Sainte-Marie à Leavenworth à cheval ; c'est une distance d'environ quatre-vingts milles anglais.

De là il se rendit en voiture à cinquante milles plus loin, à la ville de Kansas. Il partit ensuite de Kansas dans une barque, avec quatre autres voyageurs, dans l'intention de descendre la rivière Missouri jusqu'à un endroit où ils trouveraient des bateaux à vapeur; ceux-ci à cause de la baisse des eaux dans cette saison de l'année, ne peuvent remonter le fleuve jusqu'à Leavenworth. Descendre la rivière est une entreprise très-dangereuse, vu la rapidité du courant et les nombreux chicots ou arbres entiers, détachés des côtes et enfoncés dans la vase. Il suffit de frapper contre l'un d'eux pour faire chavirer l'embarcation. Chaque année, un bon nombre de bateaux à vapeur se perdent contre ces écueils. Le danger n'était certainement point inconnu au P. Duerinck; mais, enfant d'obéissance et homme de zèle, il croyait, sans doute, ne pas devoir reculer devant un péril que tant de voyageurs affrontent tous les jours. Ce dévouement lui coûta la vie. A vingt-cinq milles plus bas que Kansas City, point de leur départ situé entre les villes de Wayne et de Liberty, la nacelle donna contre un chicot, et se renversa. Les cinq voyageurs furent jetés à l'eau, sauf deux, qui parvinrent à s'accrocher aux bords de la nacelle et à s'y maintenir jusqu'à ce que le courant les déposât sur un banc de sable. Les trois autres périrent, parmi lesquels le P. Duerinck.

Le P. Jean-Baptiste Duerinck était né à Saint-Gilles, lez-Termonde, le 8 mai 1809. Formé à la

piété dès son enfance par les leçons et les exemples de ses pieux parents, il jeta dès lors les fondements des vertus chrétiennes et religieuses dont il donna, dans la suite, de si beaux exemples. Élève du collége de Termonde, son excellente conduite et ses succès dans les classes lui attirèrent l'estime et l'affection de ses professeurs et de ses condisciples.

Il avait un désir ardent de dévouer sa vie à la conversion des sauvages de l'Amérique. Après avoir obtenu le consentement de ses parents, il s'embarqua à Anvers, le 27 octobre 1833, et entra dans la Compagnie de Jésus au Missouri, où il commença son noviciat à Saint-Stanislas, près du village de Florissant, au commencement de l'année suivante, le 16 janvier 1834. Ayant fini son temps d'épreuve, il passa plusieurs années dans nos différents colléges. Son talent pour les affaires lui fit confier successivement la charge de procureur ou d'économe dans nos maisons de Cincinnati, de Saint-Louis, de Bardstown.

Partout le P. Duerinck montra une exactitude exemplaire à remplir tous ses devoirs, et donna constamment l'exemple des vertus qui font le véritable religieux. Son zèle, son dévouement aussi bien que la franchise de son caractère, lui gagnèrent les cœurs, non-seulement de ses collègues, mais aussi des étrangers et même des protestants.

Grand admirateur des merveilles de la nature, il consacrait ses heures de loisir à en sonder les

secrets, et à y contempler la beauté et la puissance du Créateur. Il s'attachait surtout à l'étude de la botanique, et il acquit une connaissance vaste et approfondie de cette branche de l'histoire naturelle. Il traversa une grande partie de l'Ohio et de l'Illinois à la recherche de fleurs curieuses et de toutes sortes de plantes rares, et en fit une collection, belle, exquise même, que l'on conserve au collége Saint-François-Xavier, à Cincinnati. La société de botanique de cette ville admit le P. Duerinck comme membre perpétuel et lui offrit la chaire de professeur ; mais sa modestie et ses nombreux devoirs ne lui permirent pas d'accepter cette charge. Une nouvelle plante qu'il découvrit, et qui reçut, en son honneur, le nom de *Prunus Duerinckiana*, montre combien l'on estimait ses recherches en ce genre.

Le trait distinctif de son caractère était une grande énergie naturelle, jointe à un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Lorsqu'il s'agissait de gagner son prochain à Dieu, nul obstacle ne semblait pouvoir l'arrêter. Il se faisait tout à tous, selon l'exemple de saint Paul, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il avait admirablement adapté ses manières aux coutumes et aux idées de ce pays. S'il ne put convertir les nombreux protestants avec lesquels il était en relation, il manqua du moins rarement de gagner leur bienveillance, et c'est un grand pas de fait vers leur conversion, que de leur faire estimer le prêtre catholique.

En 1849, le P. Duerinck fut envoyé parmi les Indiens. C'était l'accomplissement du désir qui l'avait conduit en Amérique. Il employa toute son énergie et tous ses talents à cette œuvre difficile. La mission des Potowatomies, dont il devint supérieur, lui doit en grande partie sa prospérité actuelle. La plupart des sauvages de cette tribu avaient été convertis depuis plusieurs années ; il s'agissait donc surtout de consolider l'œuvre de leur conversion, en les attachant à la vie civilisée et en les amenant à préférer l'agriculture et les autres arts utiles aux plaisirs de la chasse et à l'insouciance si caractéristique de la vie sauvage. Déjà, avant lui, les missionnaires leur avaient persuadé de cultiver quelques petits champs, en les animant par leur exemple et par les motifs de la foi. On avait trouvé que lorsqu'il s'agit du labeur agricole, les motifs de religion sont les seuls qui aient quelque empire sur les cœurs des Indiens, et on était parvenu à les faire travailler en esprit de pénitence. Profitant de cette foi vive et simple, le P. Duerinck s'efforça de les exciter à entreprendre de grands travaux, et, en leur faisant trouver une certaine abondance par la culture, il leur fit oublier presque entièrement la vie vagabonde des plaines et des forêts. Dans le dessein de former les sauvages à un travail intelligent, des écoles d'arts et métiers avaient été établies pour les jeunes gens de la tribu. Il fit deux voyages à Washington afin d'intéresser le gouvernement à

cette œuvre et d'en solliciter des secours. Ces écoles ont obtenu un subside permanent.

Durant ces dernières années, la mission de Sainte-Marie a été exposée à de grands dangers de démoralisation ; d'abord, par le grand nombre de caravanes qui ont traversé ces parages depuis la découverte des mines d'or de la Californie, et ensuite à cause de l'immense émigration qui se fait vers le Kansas, érigé récemment en territoire. Au milieu de ces dangers, les néophytes, grâce aux soins des missionnaires, ont su conserver leur ancienne régularité et leur primitive ferveur.

Au son de la cloche, les sauvages s'assemblent avec la même piété qu'autrefois, soit à l'église, soit dans leurs demeures. Les confessions et les communions ne sont pas moins nombreuses. Tous, sans excepter les protestants, admirent le zèle et la piété des Indiens de cette contrée.

Jusqu'à présent les néophytes ont su maintenir la paix avec les blancs. Chose rare; car ordinairement l'approche des blancs est le signal d'une guerre d'extermination. Toutefois, on ne peut se dissimuler les dangers de la situation présente. Les Potowatomies sont déjà entourés de blancs, avides de prendre possession de *trente milles carrés* ou 19,200 arpents de terre que le gouvernement leur a solennellement alloués par traité. C'est surtout dans une situation pareille et toute nouvelle que la mort du P. Duerinck, leur père et bienfaiteur, qui leur était si tendrement dévoué et qu'ils con-

sultaient dans leurs entreprises importantes et dans toutes leurs difficultés, se fera vivement sentir. Sa perte est, sans contredit, un véritable malheur pour cette intéressante tribu.

Le P. Duerinck a été surintendant des écoles catholiques parmi les Potowatomies. Plusieurs de ses lettres ont été publiées dans les documents annuels qui accompagnent le message du président des États-Unis. Elles se trouvent dans le *Report of the Secretary of the Interior*, tome Ier. Toutes portent la date de *St Mary's Potowatomie Mission, Kansas territory*. En voici la liste et les dates : 1re lettre, 24 septembre 1852, pp. 379-381 du *Report*. — 2e lettre, 31 août 1853, pp. 325-327. — 3e lettre, 25 septembre 1854, pp. 317-319. — 4e lettre, 1er octobre 1855, pp. 422-425. — 5e lettre, 20 octobre 1856, pp. 666-669. — 6e lettre, septembre 1857. Cette dernière a été publiée, le 17 octobre dernier, dans le *Boston Pilot*, et paraîtra, comme les autres, dans le prochain rapport du secrétaire de l'Intérieur.

Les officiers ou agents du gouvernement des États-Unis ont toujours rendu les témoignages les plus honorables au zèle et au succès du P. Duerinck. En 1855, le major G. W. Clarke, inspecteur du gouvernement auprès des Potowatomies, faisant son rapport annuel au commissaire des affaires indiennes des deux écoles établies à la mission, l'une sous la direction des Pères, l'autre sous celle des Dames du Sacré-Cœur, s'exprimait ainsi :

« Je ne saurais parler en termes trop favorables de la condition de ces deux établissements. Outre le cours ordinaire d'instruction littéraire qu'on donne aux filles, elles apprennent à coudre, à tricoter, à broder et tous les autres travaux d'un bon ménage. Une école industrielle est attachée à l'institution des garçons. On y enseigne aux jeunes gens les arts utiles et pratiques, tels que l'agriculture, l'horticulture, etc. Le P. Duerinck est un homme doué d'une grande énergie. Il s'entend bien aux affaires. Il est entièrement dévoué au bien-être des Potowatomies, dont il s'est montré l'ami et le père, et lesquels, de leur côté, ont pour lui la plus haute estime. Je n'hésite aucunement à exprimer ma conviction sur l'utilité de cet établissement. On en voit les effets dans les maisons proprement tenues et les petits champs bien cultivés des Indiens de la mission, et dans l'esprit d'ordre qui règne aux alentours. »

Dans son rapport de 1856, le major Clarke renouvelle son approbation. « Depuis l'année dernière, — dit-il, — les Indiens de cette agence ont fait des progrès sensibles. Ils ont cultivé des champs plus étendus et ont manifesté, en diverses manières, leur désir de se conformer aux coutumes de la vie civilisée... L'école de la mission de Sainte-Marie occupe le premier rang parmi les écoles des missions (protestantes), et mérite mes louanges les plus sincères. Les travaux du P. Duerinck et le zèle des Dames du Sacré-Cœur, qui ont

soin de cet établissement, servent non-seulement à améliorer la génération naissante et à la former aux coutumes de la vie civilisée ; mais leur bon exemple et leurs conseils ont évidemment une grande influence sur le bien-être de la population adulte. »

Les nombreux émigrés qui se sont fixés dans le voisinage de la mission ont toujours montré la plus haute estime pour le P. Duerinck.

Les feuilles publiques ont annoncé sa mort comme une calamité qui non-seulement laissera un grand vide dans la mission indienne, mais causera de vifs regrets à ses nombreux amis, dans différents États, et surtout aux habitants du nouveau territoire, qui ont eu le bonheur de le connaître (1). Il jouissait de l'estime universelle.

(1) Le P. De Smet, écrivant sa lettre le 23 décembre 1857, ne pouvait avoir connaissance de l'article suivant, où le *Freeman's Journal* de New-York, du 2 janvier 1858, rend hommage aux vertus du religieux défunt. « La mort si regrettable du P. Duerinck suffit en elle-même pour éveiller toutes les sympathies des catholiques ; mais cette sympathie est augmentée par la réflexion qu'il était proche parent du P. De Smet. Le P. Duerinck, comme son cousin, a été un dévoué et zélé missionnaire parmi les Indiens. Depuis plusieurs années, il était chargé de la mission de Sainte-Marie. Ses supérieurs lui ayant donné l'ordre de revenir à Saint-Louis pour sa profession, il ne put trouver de *steamboat* pour son voyage, à cause des eaux basses du Missouri. Il s'embarqua donc sur un frêle canot avec quatre autres passagers ; mais l'embarcation a été défoncée par un chicot, et le digne Père a été noyé avec deux de ses compagnons. Le P. Duerinck avait été notre professeur et était resté

Voici l'hommage rendu à la mémoire du P. Duerinck par ses confrères de la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies.

« Le R. P. Duerinck, que nous regrettons tous avec larmes, était arrivé à la mission de Sainte-Marie au commencement de novembre 1849, dans les circonstances les plus critiques et les plus embarrassantes, au jugement de tout homme versé dans les affaires. La mission venait d'accepter une école de garçons et une autre de filles, à des conditions si onéreuses, que le bon sens les déclarait intolérables. On ne s'était obligé à rien moins qu'à entretenir annuellement environ 120 enfants pensionnaires pour la somme modique de cinquante piastres par tête (250 francs), c'est-à-dire que pour moins de 70 centimes par jour (et cela aux États-Unis), il fallait fournir à chaque enfant, logis, nourriture, habillement, livres, papiers, etc. ; tandis qu'aucun maître d'hôtel de l'endroit n'eût consenti à loger seulement quelqu'un pour moins de cinq piastres (25 francs) par semaine. De plus, le gouvernement des États-Unis avait alloué une somme pour l'ameublement ou la construction des édifices, et, par un surcroît de circonstances malheureuses, la tâche était à peine commencée, que l'argent était déjà totalement dépensé. Eh bien, grâce à l'intelligence et à l'activité du

notre ami. Nous pouvons rendre témoignage que la Compagnie perd en lui un membre précieux, la religion un prêtre zélé, ses fidèles et ses néophytes indiens un père tendre et vénéré. »

P. Duerinck, la mission fit face à toutes les dépenses et triompha de tous les obstacles. Mais qu'il lui en coûta de peines et de fatigues pour mettre sa grande famille, ses chers enfants indiens à l'abri de l'indigence ! Traverser d'immenses déserts pour acheter des animaux à un bas prix et les amener à Sainte-Marie ; descendre et remonter le Missouri, l'espace de plusieurs centaines de milles ; être continuellement aux aguets afin de découvrir une occasion favorable pour le placement et la disposition des produits de la ferme ; s'évertuer de toutes les manières à trouver des moyens de subsistance ; inventer toujours de nouvelles ressources, former de meilleurs plans, et exécuter de nouveaux projets pour aller au-devant des besoins de ceux qui lui étaient confiés, voilà ce que le P. Duerinck a noblement entrepris pour le bien de sa mission, et en quoi il a parfaitement réussi.

« Le Père avait le caractère fortement trempé, ou plutôt une âme vertueusement courageuse. Les infirmités auxquelles il était sujet ne lui arrachaient aucune plainte, ni ne produisaient la moindre altération dans l'affabilité de ses manières. Pour lui, l'hiver semblait avoir perdu ses frimas, et l'été ses chaleurs étouffantes. Sans cesse il bravait l'intempérie des saisons. Nous l'avons vu entreprendre un long voyage par le plus grand froid, et le continuer en dépit du souffle glaçant de l'aquilon, si bien qu'en arrivant dans la maison où il se propo-

sait de loger, il s'aperçut que ses mains étaient gelées, en sorte que, pour n'en pas perdre l'usage, il lui fallut les baigner dans une eau glacée. Il négligeait son sommeil ; il oubliait ses repas ; il était prêt à s'imposer tous les sacrifices, dans l'intérêt de ses chers sauvages. Au milieu de tant de travaux et de fatigues, il jouissait d'une humeur toujours égale, avait le front serein, était patient et non moins également aimable. Ni les difficultés pécuniaires, ni les embarras de toute espèce, qui lui survenaient à chaque instant, ne pouvaient troubler la paix de son âme. La pratique de l'humilité lui était, pour ainsi dire, naturelle : jamais rien de prétentieux, rien d'affecté ne se remarqua dans son air ; jamais une parole qui, même de loin, sentît la vanité. Il ignorait complétement ces allusions raffinées par où l'amour-propre cherche quelquefois à donner de l'importance à la personnalité. Quoique supérieur et hautement estimé de toux ceux qui savent apprécier les bonnes manières, son grand plaisir était de s'appliquer, comme le dernier des domestiques, aux ouvrages les plus vils. Il était tellement mort à tout ce qui s'appelle orgueil de la vie, qu'il n'opposa jamais qu'un visage imperturbable aux reproches amers, aux insolents outrages qu'il recevait quelquefois des gens de peu d'éducation. Bien souvent, à la première occasion, il se vengeait des inconvenances qu'on se serait permises envers lui, en rendant un service à la personne qui l'avait offensé. Quand on lui reprochait

d'être trop bon à l'égard de certaines gens qu'on savait être ennemis avoués des catholiques : « Eh bien, — répondait-il, — nous les « forcerons à nous aimer. » Le P. Duerinck était charitable, mais d'une charité prudente et éclairée. En somme, nul prêtre n'a fait plus de bien aux Indiens de ces contrées. Il assistait généreusement les infirmes ; il comprenait mieux que tout autre par quelle voie on procure aux sauvages le bienfait de la civilisation ; il les aidait de toutes les manières, et récompensait leur industrie. Cela lui réussit si bien, que les Potowatomies de Sainte-Marie l'emportent de beaucoup sur ceux des autres villages par les qualités qui font les bons citoyens. Ceux qui ont eu avec le Père des liaisons plus intimes savent jusqu'où s'étendaient ses libéralités, et les prières de ceux qu'il a obligés, inspirées par la plus sincère reconnaissance, ne manqueront pas d'appeler sur les bons Potowatomies les bénédictions du Dieu de miséricorde.

« La mort du bon P. Duerinck, écrivait un de ses inférieurs, est une perte incomparable. En lui, Sainte-Marie a perdu l'homme qui en était l'âme et la vie ; les Indiens, un insigne bienfaiteur ; les veuves, un bon conseiller ; la mission, un excellent supérieur ; et nous, le meilleur des pères. Ce coup, aussi fatal qu'imprévu, a jeté tout le monde dans le deuil le plus amer. Rien ne pourrait nous consoler d'un accident si subit, si nous ne savions que neuf années de peines et

d'abnégation, de combats continuels contre ses propres inclinations entrepris et soutenus pour la plus grande gloire de Dieu, sont la meilleure de toutes les préparations à une sainte mort. »

A cet éloge fraternel, j'ajouterai l'hommage, que l'agent du gouvernement, le colonel Murphy, a rendu au R. P. Duerinck. Lorsqu'il eut appris sa mort, il écrivit, en ces termes, au major Haverty, surintendant des affaires indiennes à Saint-Louis :

« L'école-modèle de la mission de Sainte-Marie continue, sans intermission, sous ses anciens et diligents directeurs, ses opérations salutaires, suivant son système habituel et régulier. Dans ce moment (14 décembre), la mission et tout le voisinage sont plongés dans un deuil bien profond, causé par la mort subite et inattendue de son supérieur, le R. P. Duerinck. Je regarde cette perte comme une des plus grandes calamités qui pussent arriver à la nation des Potowatomies, dont il était l'ami dévoué et le père. C'est un de ces décrets de la Providence, dont la sagesse est infinie, auxquels nous devons nous soumettre en toute humilité. Espérons pour l'école de la mission de Sainte-Marie que le vide occasionné par le décès du P. Duerinck y pourra être rempli. Pour moi, j'en doute beaucoup. Dans l'entre-temps les enfants continueront à recevoir l'instruction. Ce sont les pères de famille surtout et les jeunes gens qui souffrent le plus en perdant les bons avis et l'exemple de cet homme aussi vertueux que distingué. »

Voilà une lettre consolante pour les missionnaires de fait, et encourageante pour ceux que Dieu appelle à le devenir.

Puisse la généreuse Belgique nous envoyer de nouveaux apôtres, tant pour répondre à des besoins toujours croissants que pour remplacer ceux de nos missionnaires qu'une mort prématurée moissonne, hélas ! trop fréquemment !

Je recommande à vos saints sacrifices et à vos prières, ainsi qu'aux pieux souvenirs de tous nos chers frères de Belgique, le repos de l'âme du R. P. Duerinck.

Agréez, etc...

P. J. De Smet, S. J.

XXVII

Université de Saint-Louis (Missouri), 26 février 1858.

Je vous envoie quelques extraits d'une lettre que j'ai adressée à Mme Parmentier, dame belge, demeurant à Brooklyn, près de New-York. C'est une grande bienfaitrice des missions. Cette lettre contient des détails sur ma récente visite à la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies, sur l'état actuel et très-critique de ces Indiens et de toutes les nations et tribus qui habitent le Kansas et le Nébraska.

Ce que j'ai écrit en décembre 1851 s'est vérifié à la lettre. Un très-grand nombre de villes et de villages ont surgi, comme par enchantement, dans

ces deux nouveaux territoires (1). Les villes principales du Kansas sont : Wyandotte, Holton, Douglas, Marysville, Iola, Atchison, Fort Scott, Pawnee , Lecompton , Neosho , Kansas-City , Crawford, Lawrence, Doniphan, Paolo, Emporia, Topeka, Girard, Burlington, Leavenworth et bien d'autres. Kansas-City (2) et Leavenworth sont les plus considérables. Cette dernière, qui est aujourd'hui une ville épiscopale , contient déjà au delà de 8,000 habitants. On projette de bâtir une grande université dans la ville de Douglas. Un collége médical est établi à Lecompton. L'université du Kansas est incorporée (c'est-à-dire reconnue par l'État) et établie à Leavenworth. Un fonds est constitué à perpétuité pour l'érection d'écoles sur la plus vaste échelle. Il provient des revenus de terrains donnés par les États-Unis, et qui sont extraordinairement vastes ; toutes les amendes, les indemnités fiscales, les produits des confiscations , prévus par les lois , seront versés dans le trésor des écoles et des colléges.

D'ici à deux mois , le territoire du Kansas sera admis comme État indépendant, et fera partie de la grande confédération des États-Unis. Il y a

(1) Nous avons dit, page 169, que le KANSAS et le NÉBRASKA sont devenus depuis lors deux États. (*Note de la présente édition.*)

(2) La population de KANSAS-CITY, en 1860, était de 32,220 habitants. — Celle de LEAVENWORTH, même année, de 17,849. (*Note de la présente édition.*)

peu de doute aujourd'hui que le Kansas adoptera la loi des États libres, c'est-à-dire, l'exclusion des nègres esclaves.

Le bon père Duerinck nous a laissé un manuscrit sur tout ce qui s'est passé dans la mission de Sainte-Marie. Je vous le communiquerai au fur et à mesure que le temps me le permettra.

Voici ce que j'écrivais, il y a quelques jours, à Mme Parmentier :

« Je viens de terminer un voyage de 800 et quelques milles, aller et retour, au milieu des glaces et des neiges, par les routes les plus misérables et dans des waggons qui ajoutaient encore aux incommodités occasionnées par le mauvais état des chemins. A mon retour à Saint-Louis, votre bonne lettre du 5 de ce mois et votre don charitable m'ont été remis. Veuillez accepter mes très-humbles remercîments, avec mes sentiments de la plus vive reconnaissance. L'ornement que vous avez eu l'insigne générosité de m'offrir pourrait nous être envoyé par l'*Express Company*. J'en disposerai en faveur de la mission des Têtes-Plates, qui est bien pauvre sous le rapport des vêtements d'église. J'espère pouvoir trouver, au commencement du printemps, une bonne occasion pour l'expédier par les bateaux de la Compagnie des Pelleteries. Les plantes marines, que vous avez eu la bonté d'y joindre, seront certainement très-agréables aux RR. PP. B.... et H...., dans nos colléges de Namur et d'Anvers en Belgique,

et seront admirées, j'en suis sûr, dans les collections de ces deux établissements. Encore une fois, Madame, recevez mes sincères remercîments pour les nouveaux bienfaits que vous venez d'ajouter à la longue liste de tant d'autres, et pour lesquels nous ne cesserons de prier le Seigneur pour votre bonheur et celui de toute votre famille. L'occasion du voyage dont j'ai fait mention au commencement de ma lettre était une lueur d'espérance que je conservais de pouvoir découvrir le corps de notre cher confrère en Jésus-Christ, le R. P. Duerinck. Quelques jours après le malheureux accident, le capitaine d'un bateau à vapeur avait vu un cadavre sur un banc de sable près de l'endroit du naufrage, et l'avait fait enterrer. A cette nouvelle, je partis pour aller visiter cette tombe solitaire, creusée sur les bords du Missouri, dans les environs de la ville de Liberty. Celui que cette tombe renfermait n'était pas le confrère, l'ami chéri que je cherchais. Son accoutrement dénotait simplement un matelot. Je fus trompé dans mon attente et bien triste.

« Nos vœux jusqu'ici n'ont pas été exaucés. Nous espérons toutefois que le bon Dieu nous procurera la consolation de retrouver les restes perdus du R. P. Duerinck, afin que nous puissions les faire reposer dans une terre bénite, à côté de ses confrères qui l'ont déjà devancé dans le repos éternel.

« De la ville de Liberty, je me suis rendu à Sainte-Marie, pour y régler quelques affaires.

J'ai commencé la mission des Potowatomies en 1838. Mon cœur se dilata en revoyant mes chers confrères des plaines, au milieu desquels j'avais trouvé jadis tant de consolations dans l'exercice du saint ministère ! J'eus le bonheur de voir un grand nombre d'Indiens s'approcher de la sainte Table avec le plus profond recueillement. De l'autel, je leur adressai quelques paroles de consolation et je les encourageai à persévérer dans le service du divin Pasteur. Ils en ont bien besoin, surtout aujourd'hui ; car les blancs sont venus les environner de toutes parts, et les cerneront bientôt de près sur leurs propres petites *réservations*, ou portions de terrains que le gouvernement a accordées à ces pauvres sauvages.

« Je sais, Madame, que vous vous intéressez beaucoup au bien-être des Indiens. Permettez-moi donc de vous entretenir quelques instants de leur sort en général, et surtout de ce qui regarde ceux de Sainte-Marie parmi les Potowatomies.

« Lors de ma première arrivée parmi les Potowatomies en 1838, la nation comptait au delà de 4,000 âmes. Elle est maintenant réduite à 3,000, dont 2,000 sont catholiques. Toutes les tribus environnantes ont diminué dans la même proportion.

« A quoi faut-il attribuer le dépérissement si rapide de la race indienne ? C'est là un de ces mystères de la Providence, que toute la sagacité

du philosophe essayerait en vain de pénétrer. L'usage immodéré de liqueurs enivrantes, le changement de climat et de nourriture, les vices, les maladies funestes, tous ces maux que le contact avec les blancs a produits parmi les sauvages ; l'imprévoyance et le manque d'industrie, tout cela ne donne, ce me semble, qu'une imparfaite solution à ce grand problème. D'où vient, se demande-t-on, que le *Peau-rouge* se plie si difficilement aux mœurs et aux habitudes de la race européenne ? D'où vient encore que la race européenne refuse si obstinément de sympathiser avec le Peau-rouge, et que , malgré sa philanthropie ou son *amour des hommes* , elle semble plutôt disposée à anéantir qu'à civiliser ces malheureux enfants, issus du même Père ? D'où vient cette barrière insurmontable élevée entre les deux races ? D'où vient que le plus fort poursuit avec tant d'animosité le plus faible, et ne lui donne point de relâche qu'il ne l'ait entièrement terrassé ? C'est un secret qu'il n'appartient qu'au souverain Juge d'expliquer.

« Souvent , quand je pense au sort de tant de nations sauvages , qui possédaient autrefois d'immenses contrées et qui sont aujourd'hui dans le danger imminent d'en être totalement dépossédées , je me rappelle les premiers habitants de la Palestine, qui, maîtres aussi d'un des plus beaux pays du monde , s'en sont vu dépouiller par un sévère mais trop juste décret de Dieu, dont ils avaient méprisé les menaces et méconnu la bonté.

Comme les Chananéens, les peuples sauvages, pris en général, ont été punis par degrés. Peut-être ont-ils, comme eux, été trop longtemps sourds à la voix divine, qui les invitait à quitter leurs erreurs grossières pour embrasser la vérité. Qui est entré dans les conseils de la sagesse éternelle? Qui oserait accuser ses jugements d'injustice? Dieu, à qui tout l'univers appartient à titre de création, ne peut-il pas disposer de sa propriété selon son bon plaisir? Mais, en faisant éclater sa justice, il n'oublie pas sa miséricorde. Ici-bas il ne frappe que pour guérir. Son divin Cœur est toujours ouvert à ceux mêmes dont il punit les iniquités.

« Ce qui m'amène à faire ces tristes réflexions, ce sont les changements qu'a subis en peu d'années la condition de presque tous les sauvages. Sous l'administration du président Pierce (1), tout le vaste

(1) Pierce (*Franklin*), homme d'État américain, né à Hillsborough (New-Hampshire), 1804-1869, fils du général Benjamin Pierce, fit de sérieuses études, devint avocat, membre de la législature du New-Hampshire, et fut envoyé au Congrès en 1833. Il y acquit une réputation méritée, et soutint le parti démocratique (conservateur) de manière à s'attirer les éloges et l'estime du président Jackson. Il fut membre du sénat en 1834, se retira de la vie politique en 1842, pour se consacrer à sa famille et reprit sa profession d'avocat. Il avait refusé la place d'attorney général, lorsque, dans la guerre du Mexique, en 1847, il s'enrôla volontairement, fut bientôt nommé colonel, et, par son courage comme par ses talents militaires, acquit une grande popularité. Général à la fin de la campagne, il

pays indien situé en deçà des montagnes Rocheuses, compris dans le vicariat apostolique de Mgr Miége, excepté une petite portion située vers le sud, a été organisé en deux *territoires*, connus sous les noms de *Kansas* et de *Nébraska*, c'est-à-dire que le congrès américain a décrété que ce pays était incoporé à l'Union et ouvert aux blancs qui voudraient s'y établir, pour former, après un certain laps de temps, deux nouveaux États de la grande République. Quoique, pour le moment, les colons aient ordre de respecter les terres réservées aux sauvages, on peut néanmoins dire que ce décret a détruit virtuellement toutes les nationalités indiennes. A peine la loi fut-elle connue, que les émigrants, semblables aux eaux d'un grand fleuve qui ont rompu leurs digues, franchirent impétueusement la frontière qui les séparait des Indiens, et inondèrent le pays. Voilà maintenant les sauvages environnés de blancs, et leurs *réservations* ne sont plus que comme des îlots au milieu de l'Océan. Les Indiens, qui, auparavant, avaient de vastes pays pour la chasse, sont à présent res-

reprit sa place au barreau de Concordia. En 1852, le parti démocratique le fit nommer président des États-Unis ; son administration fut signalée par des démêlés avec le Mexique, l'Espagne, l'Angleterre, le Danemark, les Etats de l'Amérique du Sud ; par des expéditions en Chine, au Japon ; à l'intérieur, il eut à lutter contre les efforts du parti abolitioniste. Il fut remplacé en 1856 par M. Buchanan, nouveau candidat du parti démocratique. (*Note de la présente édition.*)

serrés dans d'étroites limites, n'ayant pour subsister que le produit de leur ferme, dont la plupart ne connaissent qu'imparfaitement le travail. Encore cet état n'est-il que précaire. A moins qu'ils ne se hâtent de diviser leurs terres et de se faire citoyens américains, ils sont en danger de tout perdre et de n'être pas plus considérés que des vagabonds. Que l'avenir est chargé d'orages et gros de tempêtes pour ces tribus infortunées ! Les forcer ainsi à passer subitement, sans transition ni préparation, de la vie nomade à celle d'une soi-disant colonisation, parquer ou resserrer dans des espaces trop restreints pour eux ces terribles enfants de la nature, c'est un grand mal ; mais un mal qu'il faut braver, puisqu'on ne peut y porter remède. Ceux d'entre eux qui semblent même les plus avancés dans la civilisation sont peu préparés à faire face à toutes les exigences de leur situation si nouvelle.

« Pour vous former une idée juste de leur position critique et des tristes conséquences qui vont en résulter, à moins d'une protection spéciale de la divine Providence, imaginez-vous que deux sociétés, l'une représentant les mœurs et les coutumes des temps barbares, l'autre, toute la splendeur de la civilisation moderne, viennent en contact. Combien d'années s'écouleront avant qu'il y ait une fusion parfaite entre les deux sociétés , avant qu'elles soient à l'unisson, qu'elles vivent en parfaite harmonie ? Il faudra bien du temps pour que

la société barbare s'élève à la hauteur de la société civilisée. Ni la première, ni la seconde, ni la troisième génération, malgré tous leurs efforts, n'arriveront à cet heureux résultat. Avant donc qu'il y ait fusion parfaite entre les deux sociétés, la société civilisée aura tout l'avantage sur la société barbare ; elle l'aura entièrement à sa merci, et tâchera de la faire servir à toutes ses volontés. La société barbare ne jouira plus d'aucune considération ; elle perdra ses priviléges et ses droits, et sera réduite à n'être plus que le jouet des caprices de la société dite civilisée. En un mot, la barbarie ne peut pas mieux se soutenir en présence de la civilisation, que la simplicité de l'enfance ne sait lutter contre la prudence de l'âge mûr. Voilà, selon moi, ce qui va se réaliser au Grand-Désert, quand la race rouge viendra en contact avec la race blanche. Le jugement du sauvage n'est pas assez développé pour se mesurer avec la finesse et l'habileté de l'homme né au sein de la civilisation. C'est ce qui nous remplit d'inquiétude pour l'avenir de nos chers néophytes dans les différentes missions. Nous n'avons de confiance qu'en la bonté divine, qui, nous l'espérons, ne manquera pas de venir au secours de ses enfants.

« Il n'était pas difficile d'entrevoir ce grand événement, qui doit engloutir, dans un commun naufrage, toutes les tribus indiennes. L'orage qui vient d'éclater sur leurs têtes se préparait depuis longtemps ; il ne pouvait échapper à l'œil de l'obser-

vateur. On voyait la République américaine marcher avec la rapidité de l'aigle vers la plénitude de sa puissance. Chaque année elle s'annexait de nouveaux pays. Elle ne visait à rien moins qu'à étendre sa domination de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, afin d'embrasser le commerce du monde entier et de disputer aux autres nations la gloire de la prééminence. Son but est atteint. Tout a plié sous son sceptre ; toutes les nationalités sauvages sont à ses pieds.

« Mais si l'avenir paraît sombre et menaçant, du moins le passé n'est pas sans consolations. Dans l'espace des dix dernières années, nos Pères de Sainte-Marie ont baptisé au delà de 400 adultes et un grand nombre d'enfants. La parole évangélique n'est pas tombée sur une terre aride. La plupart de ces néophytes ont toujours donné des preuves d'une foi vive et d'une tendre piété. Le cœur du missionnaire éprouve une douce joie en voyant leur assiduité à l'église, leur ardeur à s'approcher des sacrements, leur résignation dans les maladies, leur charité mutuelle, exercée surtout à l'égard des pauvres, des orphelins et des malades ; et par-dessus tout, leur zèle pour la conversion des infidèles. On les appelle *sauvages ;* mais on peut dire hardiment que dans toutes les grandes villes des deux hémisphères, des milliers de blancs méritent bien mieux ce nom.

« Un grand nombre de nos Indiens ont fait des progrès considérables en agriculture, et vivent

dans une certaine aisance. Les blancs qui traversent ou visitent le petit territoire des Potowatomies, surtout les environs de la mission de Sainte-Marie, en sont surpris. On peut croire à peine se trouver parmi les habitants du Grand-Désert.

« Du reste les Potowatomies ont été spécialement favorisés du Ciel. Depuis un quart de siècle, ils ont eu le bonheur d'avoir au milieu d'eux des Robes-Noires, et, depuis seize ou dix-sept ans, ils ont des Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation de leurs filles. La mission, sur le pied où elle se trouve aujourd'hui, avec ses deux écoles de filles et de garçons, est pour ces braves Indiens d'un double avantage. Les enfants y viennent puiser, avec l'instruction religieuse, l'amour du travail; les adultes y trouvent de l'emploi et, par là même, des moyens de subsistance. Ils voient, par les travaux de nos frères lais, ce qu'un homme peut acquérir par son industrie.

« On peut dire que Dieu a traité les Potowatomies avec une véritable prédilection. Il a voulu que plusieurs nations contribuassent à leur salut. Telles sont la Belgique, la Hollande, la France, l'Irlande, l'Italie, l'Allemagne, le Canada, les États-Unis. Chacune de ces contrées leur a offert des secours matériels et des missionnaires. Pendant quatre ans, Mgr Miége a résidé parmi eux. Aussi leur humble temple, construit en simples solives, a été élevé au rang de cathédrale.

« Dans les conjonctures plus critiques où ils se

trouvent aujourd'hui, à la veille de faire un traité de vie ou de mort avec le gouvernement des États-Unis, ils ont, dans le colonel Murphy, l'agent du gouvernement, un avocat, un protecteur et le meilleur des pères. C'est ce qui me fait espérer, que le bon Dieu a des desseins particuliers de miséricorde sur eux et qu'il ne veut pas les abandonner. Au moment du danger, vous ne les oublierez pas, j'en suis sûr, dans vos bonnes prières.

. . . . . .

« Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de M. et de Mme Bayer, et me croire avec le plus profond respect et une parfaite estime, etc.... »

Voilà les principaux extraits de ma lettre à Mme Parmentier. Je serais heureux d'apprendre qu'ils vous ont intéressé.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE v

I. *Voyage vers les Sioux.* Aspect du Grand-Désert ; manque d'eau et de bois ; mirages ; insectes : maringouins, brûlots, fourmis ailées ; souffrances et consolations 1

II. *Suite.* Reptiles ; singulier phénomène d'un serpent à sonnettes ; villages des chiens de prairies ; terrain volcanique, pétrifications, fossiles. 9

III. *Suite.* Rencontre des Ponkahs : alarme et menaces de mort ; échange du calumet et de poignées de mains ; les Ponkahs entendent pour la première fois prêcher Jésus-Christ ; baptême ; caractère et mœurs ; espérances 15

IV. *Arrivée parmi les Sioux.* Hommage à M. Campbell, interprète, ainsi qu'aux officiers des forts Sully et Pierre ; cruautés et superstitions ; les Sioux reçoivent la Robe-Noire à bras ouverts ; touchante histoire de la fille du chef des Ogallallas, d'abord captive des Corbeaux, puis rendue à son père désolé, qui avait prié et fait prier pour son enfant ; baptême et instructions ; caresses d'un

petit sauvage de la tribu des Brûlés ; nombreuses conversions ; festin sauvage : viande de chien, de buffle, etc. ; médaille à l'effigie de Pie IX, et explications ; portrait du général russe Diebitsch, devenu un des manitous de guerre du Chef sioux : biographie du général ; espérances ; retour et description des lieux traversés ; indisposition du P. De Smet, après avoir été quatre mois, nuit et jour, exposé au grand air, sans toit pour s'abriter ; liste des principaux arbres des forêts sur les bords du Missouri 21

V. *État actuel des Indiens du Haut-Missouri et de ceux des montagnes Rocheuses*. Prévisions d'un triste avenir ; disparition du buffle, qui sert de nourriture principale aux Indiens ; dénûment ; mœurs barbares ; espérances et moyens ; agriculture ; fonds pécuniaires ; nécessité des écoles 36

Lettre au propriétaire-gérant du journal de Bruxelles . 46

VI. *Jean-Antoine Élet*, provincial de la compagnie de Jésus dans le Missouri. Sa biographie. — Notes sur les RR. PP. Van Quickenborne et de Theux, S. J. — Notice biographique de Mgr Flaget . , ... 51

VII. *Voyage au Grand-Désert*. Départ et compagnons ; aspect du Mississipi ; choléra dans le vaisseau ; le P. De Smet, malade et presque mourant, se confesse au P. Chrétien Hoeken, qui est à l'agonie et expire peu après ; la fosse pour le défunt creusée dans une forêt vierge, et le cercueil exhumé plus tard ; ravages de l'épidémie ; *post-scriptum* sur le P. Hoeken. . . . 61

VIII. *Voyage au Grand-Désert*. (Suite.) Bords du Missouri ; sort des Indiens, immensité des plaines ; camp de sauvages Yanktons, petite vérole ; le petit orphelin ; arrivée chez les Arickaras, les Mandans et autres sauvages ; Quatre-Ours, l'Indien le plus poli et le plus affable des bords du Missouri ; Notice sur Mgr Provencher ; arrivée au fort Union 71

IX. *Voyage au Grand-Désert.* (Suite.) Fête de saint Ignace; excursion dans l'intérieur du pays ; botanique ; bêtes fauves ; ours gris ; on en tue trois ; chat-puant ; magnifique spectacle de la nature ; terrain volcanique ; milliers de buffles ; chasse ; appétit dévorant ; aspect et nature du sol ; météorologie ; serpent à sonnettes et remèdes contre ses morsures ; arrivée au fort Alexandre 86

X. *Voyage au Grand-Désert.* (Suite.) Sol ; *crapauds verts* ou genre de cactus ; castors ; aspects ; traces récentes d'ennemis ; superstition ; respect pour le missionnaire ; terrain ; rencontre de trois guerriers Corbeaux ; *Vallée aux mille misères ;* croix taillée dans le roc au sommet des Côtes-Noires ; chasses ; terres et la grande route des émigrants vers la Californie visitée par les sauvages ; arrivée au fort Laramie. *P. S.* Liste d'animaux tués. 101

XI. *Voyage au Grand-Désert.* (Suite.) Grand-Conseil des Indiens ; sanctuaire construit en peaux, messe à laquelle assiste le Grand-Conseil, instruction, baptêmes ; espérances ; visites aux sauvages ; confession publique et originale ; cérémonies de la *coupe d'oreille des enfants*, en l'honneur des guerriers tués ; danses ; « *jamais je n'ai remarqué le moindre signe qui pût alarmer la pudeur* ; » langage des gestes ; le P. De Smet assiste au Grand-Conseil ; massacre de chiens pour le repas ; tartes singulièrement préparées ; arrivée d'habillements ; toilettes pittoresques ; contentement 117

XII. *Voyage au Grand-Désert.* (Fin.) Adieux et poignées de mains ; singulières productions de la nature ; rencontre imprévue du prince Paul de Wurtemberg ; sol ; arrivée au fort Kearny ; dialogue de sauvages ennemis ; députés ; aspect ; arrivée à Sainte-Marie, parmi les Potowatomies ; repas ; discours de la Tête-d'Aigle ; les sauvages à la grand'messe. *Gloria* et *Credo* chantés par les métis et les sauvages, sermon, communions ;

état florissant de la mission ; les sauvages saisis d'admiration et de crainte à la vue d'une maison et d'un bateau à vapeur ; retour à Saint-Louis. *P. S.* Note sur le mot *médecine*. Tableaux des différentes tribus indiennes dans le Haut-Missouri, et de la nation siouse. 132

XIII. *Naufrage du* HUMBOLDT. Départ de Belgique, 17 novembre 1853 ; arrivée au Havre ; note sur cette ville ; finesse d'un passager sans passe-port ; quatorze jours d'orages ; autres dangers ; choc terrible, feu ; le bateau s'enfonce ; il s'arrête ; arrivée et séjour à Halifax ; note sur cette ville ; Mgr Walsh ; embarquement ; fanatique, résolu de tuer le premier Jésuite qu'il rencontrerait sur le sol américain ; périls pour la liberté ; arrivée et séjour à Boston ; ce qu'est cette ville ; excursion à New-York ; passage à Cincinnati et à Louisville ; notes sur ces villes ; fin du voyage de Gand à Saint-Louis. . . 149

XIV. *L'Ours-fou, chef des Assiniboins*. Rareté des vocations ; la région de la Roche Jaune ; lettre de l'Ours-fou, demandant des missionnaires. *P. S.* Le Kansas et le Nébraska ; notes sur les deux ; Mormons ; dangers de la part des démagogues ; le légat apostolique Mgr Bedini et les Know-Nothings 165

XV. *Opinions religieuses des Assiniboins*. Création ; Dieu ; superstitions ; prière ; singulières cérémonies ; jongleries ; danses et festins ; destructions ; culte du soleil ; éclipse ; honneurs rendus à l'ours, au loup ; esprits ou revenants ; tombeaux ; *Wahkon*, ou *médecine* ; vie future ; principes moraux ; vol ; adultère ; mensonge ; faux serment ; blasphème ; tonnerre ; vampires ; chauve-souris ; feu follet ; rêve ; augures ; température ; thermomètre de Fahrenheit. 172

XVI. *Chasse indienne*. Exercices des enfants ; finesse ; stratagèmes curieux et solennels pour la chasse aux bisons, dont 600 tués ; festins ; Soshocos, ou *les pauvres diables ;* chasse aux sauterelles ; festins 191

XVII. *Guerre indienne*. La guerre est la gloire du sauvage ; chant pour le recrutement d'un parti ; les Corbeaux, vaillants guerriers, leurs superstitions ; les allumettes phosphoriques du missionnaire ; sa réception solennelle ; crime atroce commis par les Corbeaux sur les Pieds-Noirs ; paix ; drame terrible ; une femme vole une chevelure sanglante qui devient un signal de guerre ; paroles du Cerf Pommelé et dialogue ; horrible massacre ; appel aux missionnaires 206

XVIII. *Histoire de Tchatka, chef le plus renommé parmi les Assiniboins*. Portrait de Tchatka, ou le *Gaucher* ; décadence des Assiniboins ; nouveaux territoires ; suite du portrait de Tchatka ; horribles projets d'empoisonnement ; note sur les Wahkons ; son oncle et antagoniste Itazipaman, ou l'*Arc ambulant* ; portrait ; Tchatka empoisonne Itazipaman ; confusion générale ; paroles de Tchatka ; pierre mystérieuse ; explication du mystère ; mort de l'oncle ; Tchatka tente encore un grand coup ; tambour mystérieux ; discours ; préparatifs de guerre ; caractère des chefs indiens ; départ ; rencontre ; cruautés ; lutte entre Tchatka et un Pied-Noir ; victoire ; empoisonnements ; sbire de Tchatka ; défaites ; attaques du fort Union ; rôle d'une Assiniboine ; autres partis de guerre ; petite vérole ; traîtreuse attaque contre les Mandans ; mort de Tchatka ; son tombeau ; remarque sur la langue et la guerre assiniboines. — Note sur les *hommes de médecine*, ou charlatans, sur les bisons, etc. 223

XIX. *Question Indienne* ou *Avenir des Indiens*. Extermination des aborigènes ; dépouillement ; missionnaires civilisateurs ; race hétérogène dans l'Orégon. — Curieux détails 273

XX. *Watomika et les Delawares*. Éducation calviniste de Watomika, ou l'*Homme aux pieds légers* ; ministre prédicant, il abjure ses erreurs et se fait Jésuite ;

curieuses notions sur les Delawares ; leurs idées sur la création, le dualisme, la vie future, le sacrifice. . . 290

XXI. *Le Kentucky*. État matériel, moral, religieux ; le nom de Kentucky, ou *terre sombre et sanglante ;* le colonel Daniel Boone ; sol et produits ; la *Caverne monstre ;* notes géologiques sur le mammouth et le mastodonte ; collége de Bardstown; le révérend M. Nerinckx 309

XXII. *Jaquette Rouge , orateur iroquois*. Influence politique et religieuse ; le marquis de la Fayette; discours aux missionnaires protestants et adieux. . . . .

XXIII. *Kistalwa et Marie, parents de Watomika*. Kistalwa, Grand Chef ; Marie d'origine française ; vie de famille ; événement imprévu ; scène tragique ; les deux orphelins : le petit Louis et la petite Marie ; on sépare le frère de sa sœur ; adoption de Marie ; adieux ; elle épouse Kistalwa ; les Delawares donnent à Marie le nom de *Gazelle blanche ;* cérémonies de mariage. . 332

XXIV. *Voyage du* Léopold Ier *d'Anvers à New-York*. Onzième traversée de l'Atlantique par le R. P. De Smet ; tempête ; sainte messe ; mois de Marie et dévotion sur le bateau ; hommage au capitaine et aux officiers ; appel. 345

XXV. *Culte du feu parmi les Indiens*. Ancienneté ; mois ; sacrifices ; superstitions ; emblème ; légende curieuse et romanesque des Chippeways ; civilisation. 354

XXVI. *Jean-Baptiste Duerinck, missionnaire chez les Potowatomies*. Il est submergé dans le Missouri le 9 décembre 1857 ; sa naissance et ses premières études ; son départ pour l'Amérique ; ses vertus, ses connaissances, son heureux caractère ; Potowatomies ; dangers ; lettres ; rapport officiel au gouvernement ; hommage de ses confrères. 370

XXVII. *Excursion chez les Potowatomies*. — Extraits d'une lettre adressée à Mme Parmentier à Brooklyn,

près New-York ; le Père De Smet va à la recherche de la dépouille du P. Duerinck ; visite aux Indiens ; leur sort actuel ; le président Pierce ; dangers qui menacent les sauvages dans l'avenir 386

FIN